



7. 10. 547

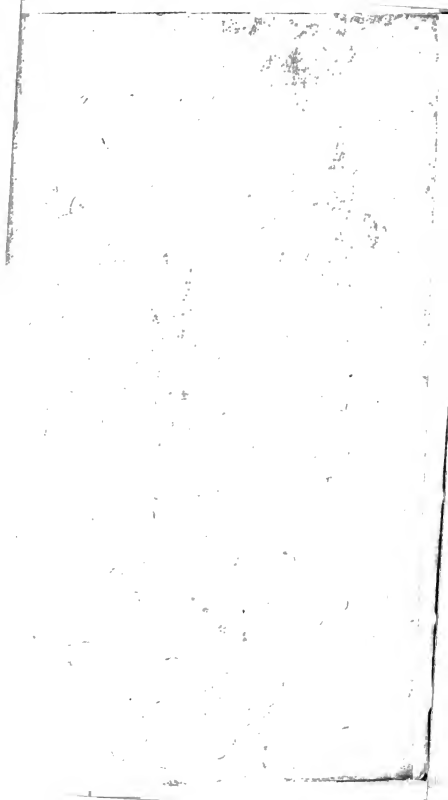
33

ix

p







C

50

Head retro

62 DI
HISTOIRE

PUBLIQUE ET SECRETE

DE LA

COUR DE MADRID;

Dès l'avénement du ROI

PHILIPPE V.

A LA COURONNE,

AVEC DES

CONSIDERATIONS,

*Sur l'Etat présent de la Monarchie
Espagnole.*



A COLOGNE,

Chez PIERRE LE SINCERE.

M. DCC. XIX.

7 10.5.7



HISTOIRE

DE LA

COUR DE MADRID.



U E le Roi Philippe V. né Duc d'Anjou, second fils du premier Dauphin, ait monté sur le Trône d'Espagne en vertu du Testament du Roy Charles II. ou par les Droits du sang de la Reine Marie-Anne d'Autriche fille de Philippe IV. & Epouse du Roi de France Louis XIV. C'est ce qu'on n'entreprend point ici d'examiner. On n'a en vûë que d'écrire d'une maniere succinte ce qui est arrivé de secret. & de public à la Cour de Madrid, dès que ce Prince y fut reconnu Souverain & prit le Gouvernement du Royaume. Pour commencer par la description de la personne de ce Prince. Il est certain qu'il est très-bien fait, & encore meilleur, le plus beau

1701.

1701. beau des deux freres qu'il a eu , favoir
les Ducs de Bourgogne & de Berri , &
du naturel le plus doux & le plus trait-
table qu'on puisse desirer. Comme la
Couronne est un état de pleine puis-
sance , & qui donne à un Prince la li-
berté de faire tout ce qu'il veut. Il est
rare d'en voir , qui dans la chaleur de
l'âge & dans la plus grand force du
temperamment , soit aussi continent
qu'il devroit l'être ; & comme les
Cours sont pleines de gens , qui cher-
chent de s'avancer par quelque voye que
ce soit, la bonté du naturel est une qua-
lité assez souvent ennemie de la gloire ,
& nuisible aux interests des Souverains ,
qui mesurant les autres par eux-mê-
mes , & ne pénétrant pas assez dans les
intentions de ceux qui les environnent ,
donnent lieu à beaucoup de desordres
par leur facilité à écouter toutes sortes
de conseils.

Il est certain que si les raisons & le
droit manquerent au Duc d'Anjou pour
monter sur le Trône d'Espagne , comme
il paroît que la plus grande partie de
l'Europe l'ait crû , en se liguant pour l'en
faire descendre , il y fut porté par les
souhaits de tous ceux qui aimoient sa
personne , ou qui concouroient par
complaisance aux desseins du Roy son
Ayeul .

Ayeul, qui dès long-tems sembloit être l'arbitre de l'Europe ; outre l'inclination particuliere, qui de tout tems a fait pancher le genie de plusieurs vers la France, & leur a fait desirer son aggrandissement & ses prosperitez. 1701

Le Pape Clement XI. ressentit une satisfaction toute particuliere de cette elevation & la témoigna dans la réponse qu'il fit à la lettre, par laquelle le Roy Philippe lui avoit donné part de son acheminement vers l'Espagne.

„ Dans le tems que vôtres Majesté,
„ lui dit-il, se met en chemin pour
„ aller occuper son Trône dans les Es-
„ pagnes, nous aimons mieux taire les
„ justes sujets de nos inquiétudes, que
„ de diminuer le moins du monde en
„ vous les exprimant, la joye qui doit
„ vous revenir de l'applaudissement
„ des Peuples, qui vous voyent venir
„ sur le Trône avec les perfections de
„ vos Peres & avec vos propres ver-
„ tus. Allez donc Grand Roy, avan-
„ cez heureusement & regnez
„ Pour nous, nous demanderons au
„ Ciel qu'il vous éclaire de ses lu-
„ mieres. . . .

Cette lettre, qui ne pouvoit demeurer cachée, indisposa un peu, (comme on n'en peut gueres douter)

1701. L'esprit des Princes de la Maison d'Au-
 triche contre le S. Pere, qui se déclara-
 roit si hautement en faveur du nou-
 veau Roi en un temps, où il étoit
 bien facile de prévoir, comme il le pre-
 voyoit lui-même, puisqu'il en témoi-
 gnoit de l'inquiétude, que cette prise de
 possession du Trône seroit terriblement
 contestée, & qu'on ne pouvoit gueres
 juger alors qu'elle seroit l'issuë de cette
 Dispute. On disoit que Clement pouvoit
 feliciter le Roy Philippe sans prendre
 parti & sans se déclarer si ouvertement.
 Mais la bouche parloit de l'abondan-
 ce du cœur, & le bon Pape fut toujours
 le même, comme on n'en peut douter
 en considerant ce qu'il fit dans la suite,
 & qui lui attira bien des chagrins,
 qui ne sont peut-être pas encore tous
 finis.

Le Roy Philippe en arrivant en Es-
 pagne n'alla pas droit à Madrid, où les
 dispositions, que l'on faisoit pour le re-
 cevoir avec toute la pompe possible,
 n'étoient point encore achevées. Il s'en
 alla au *Buen retiro*, qui est une Maison
 Royale à quelques lieues de la Ville,
 & de-là il envoya des ordres pour faire
 sortir de sa capitale quelques personnes,
 qu'il croyoit peu affectionnées à ses in-
 terêts. La Reine veuve du Roi Charles,
 fut

Cour de Madrid

fut comprise dans ce nombre , & dût se retirer à Toledé avec tous ses Domestiques Alemans , & ce fut le premier contrecoup qu'elle reçût de la complaisance , qu'on veut qu'elle eût montrée aux soins que prit le Roy de France de disposer le Roy Charles , les derniers jours de sa vie , à faire le Testament , en vertu duquel on envoyoit le Roy Philippe en Espagne. On n'a peut-être jamais bien sçu la verité de ce manège. On ne laissa pas de publier que pour empêcher la Reine de s'opposer à ce qu'on exigeoit du Roy son Epoux , on lui donna des grandes esperances de la remarier avec le Dauphin de France ; ce qui assurément étoit une grande tentation pour une Princesse encor assez jeune , & qui avoit vécu avec un Mari , qu'on croyoit impuissant. Il est cependant certain qu'au commencement elle s'opposa aux pratiques qu'on faisoit pour l'admission d'un héritier François , & qu'elle fit faire au Roy son Epoux un Testament en faveur de l'Archiduc Charles , qui fut envoyé à Vienne par le Duc de Moles ; ce qui ne contribua pas peu à tranquiliser l'esprit de l'Empereur Leopoldé , & à lui faire negliger une partie des soins , que la vigilance declarée de ses com-

1701. pétiteurs à cette succession lui devoit
— faire continuer jusqu'à la fin.

L'Evêque de Segovie Grand Inquisiteur & le Confesseur du Roy déffunt furent aussi du nombre des releguez ; l'Inquisiteur le fut à son Evêché , & le P. Dias hors du Royaume , mais celui-ci n'en fut pas quitte pour son exil , car s'en étant allé à Rome , & y racontant ingénûment comme l'affaire du Testament s'étoit passée , & comment le Roy Charles lui avoit dit plus d'une fois qu'on le lui avoit fait faire contre son gré , le Pape Clement le fit renfermer dans le Château de Saint Ange , de peur , disoit-il , de le laisser exposé à la colere des François qui se tenoient vivement offensés de ses discours , ou comme on disoit plus communément à Rome , afin d'empêcher qu'il ne parlât plus tant , & qu'il ne découvrit plus qu'il ne falloit des choses , qu'on n'avoit pas plaisir de voir divulguées.

La Reine témoigna plus de ressentiment , qu'on ne s'attendoit , de l'exil qu'on lui donnoit d'une Cour , où elle avoit regné , & ce fut pour l'adoucir que le Roi Philippe alla enfin la visiter à Toledé. Mais la visite fut si courte , après plus de six mois qu'on lui fit
espe

espérer cette faveur, qu'elle ne servit pas beaucoup à la consoler de son bannissement. Le Roy la salua avec plus de gravité, qu'on n'attendoit d'un jeune Prince & d'un Prince François, que sa condition autorisoit à s'ouvrir davantage auprès d'une Dame. Peut-être qu'un peu de honte du traitement, qu'on faisoit souffrir à celle-ci, le retint. Le discours, qui ne fut que d'un petit quart d'heure & toujours en peid, roula sur les raisons qu'on avoit eû de la prier de s'éloigner de la Cour jusqu'à ce que les choses y fussent plus tranquilles. On lui fit des protestations d'estime & de respect qu'on la pria de croire très-sinceres, pendant lesquelles la Reine attachâ de ses mains à la poitrine du Jeune Roy une Toison d'or enrichie de Pierres, & le Roi qui avoit sçû qu'on devoit le regaler, regala à son tour la Reine d'un pretieux bijoux qui représentoit une Aigle à deux têtes qu'il la pria de recevoir, pour gage de l'estime & de la consideration qu'il auroit toute sa vie pour elle.

On ne sçait si la Reine Doüairiere considéra ce bijou comme une espece d'intimation qu'on la verroit volontiers s'en retourner en Allemagne : Mais il est bien sûr qu'elle ne témoigna plus

1701 depuis cette froide entrevûe, & attendu le silence qu'on regarda toujours avec elle dans la suite sur les esperances qu'on lui avoit données, aucune satisfaction de son état, ce qu'elle cacha néanmoins avec tout le soin & la prudence possible. Tous ses Domestiques ne furent pas si discrets, & son Confesseur qui étoit un Capucin, qu'elle avoit amené d'Allemagne, fut un de ceux qui parlant avec une plus grande liberté, mérita qu'on le renvoyât peu après en son pays. La Reine même pendant le cours de la guerre soupçonnée d'avoir du panchant pour le parti; & les Alliez du Roy Charles son Neveu, fut contrainte de se laisser transporter hors des Royaumes d'Espagne, & elle est encore aujourd'hui à Bayonne; la Maison d'Autriche n'ayant jamais pris soin de la rappeler en Allemagne & de soulager l'ennui de sa rélegation, pour les raisons qu'il ne seroit pas difficile de deviner, si on n'en n'avoit touché quelque chose.

L'Arrivée du Roy à Madrid fut cause de la mort de quantité de personnes qui resterent étouffées ou écrasées dans la foule, & il fut remarqué que dans les acclamations & la reconnoissance publique qui fut faite à Madrid du Roy Philippe par le serment de fidélité qu'on

qu'on lui presta, il ne fut fait aucune mention du Testament du Roy Charles II. & qu'on le reconnut seulement comme l'heritier naturel & legitime de tous les Royaumes, qui dependoient de la Monarchie d'Espagne par les droits du sang & par les Loix de l'Etat. Il y eut de l'apparence que comme on ne fit rien que de concerté, il fut jugé plus propos de s'appuyer sur les Loix du Royaume, & sur l'ordre de la succession qui est une chose, qui frappe plus vivement l'esprit des Peuples, que sur la production d'un Testament qu'on auroit pû considerer comme subreptice; & de la Validité duquel il est plus que probable que dans Madrid même, où la chose venoit d'être faite, bien des gens croyoient avoir lieu de douter. eut-être aussi que la France consentit à ce silence pour ne point rappeler le souvenir du Testament de Philippe IV. qui avoit substitué l'Archiduc Charles son fils Charles II. auquel cas il pouvoit facilement arriver qu'on s'aperçût que ce premier Testament reconnu Valide ôtoit au dernier Roy le pouvoir d'en faire un second, qui lui fut contraire.

Comme toutes les nouveautez ont des charmes, les premiers mois qui s'é-

A 5 coulèrent

17¹⁶ coulerent depuis l'arrivée du Roy Philip-
pe à Madrid se passèrent dans les ap-
plaudissemens & dans la joye, les Fran-
çois qu'il avoit amenés avec lui se te-
nant de railler les manieres Espagnoles
dont ils ont toujours fait le ridicule
de leurs Comédies, & les Espa-
gnols forçant leur gravité naturelle à
s'accommoder, autant qu'il leur étoit
possible, aux manieres libres & aisées
des François. Le Roy fut obligé de
renvoyer en France le P. Daubauton
Jesuite, qu'il avoit amené pour son
Confesseur, pour ne point entendre le
murmure des Dominiquains, dont
l'Ordre avoit toujours eû l'honneur de
donner des Confesseurs aux Rois Ca-
tholiques; & ses Favoris s'étant éman-
cipez en certaines rencontres jusqu'à
donner quelques mortifications à des Es-
pagnols, personnes de qualité, qui à
leur gré ne faisoient pas d'assez profon-
des reverences au Roy en l'aprochant,
il fallut encore retenir cette liberté par
des ordres précis de ne les point con-
traindre de faire au de-là de leurs
coutumes. Ceci éclatta particulie-
rement un soir, qu'une personne de
qualité venoit rendre compte au Roy
de certaine Commission, qu'on lui avoit
donnée. Celui-ci, Espagnol en corps
& en

& en amo, ne faisoit selon la coutume 1701
que plier un peu le genoux sans aucune
inclination de tête en abordant le Roy.
Deux Pages François tendirent un soir
malicieusement une corde à demi-pied
de terre à la porte de la Chambre,
dans laquelle l'Espagnol entrant tête
levée sans la voir hurta les pieds à la
corde & ainsi faillit à tomber & à don-
ner du nez en terre. Il ne tomba pas
à la verité, parce qu'il alloit grave-
ment, mais sans y penser il fit une in-
clination fort profonde, qui étoit le
commencement de la chute, & donna
ainsi occasion de rire à ceux qui étoient
autour du Roy : mais il fit bien-tôt tai-
res les rieurs par de grosses plaintes,
qu'il fit au Roy même de cette fripon-
nerie, ce qui obligea ce Prince de dé-
fendre pour l'avenir ces sortes de diver-
tissemens.

La plus fâcheuse nécessité à laquelle
le Roy Philippe se trouva réduit en
montant sur le Trône d'Espagne fut
celle de porter la *Golille*, ou le colet à
l'Espagnole, si contraire au libre mou-
vement du Col, qui semble lié au car-
can par cette contrainte. Le P. Co-
mire Jesuite dans ses licentieuses Poë-
sies. (Je dis licentieuses à cause de la
liberté qu'il s'y donne de traiter tous

1701. les ennemis de la France d'une manière fort méprisante,) a fait une Ode sur cette *Golille*, où il introduit le Roy Philippe sous le nom de Jupiter qui demande secours à tous les Dieux contre cette entrave qui l'étrangle, & qui la lui fait condamner comme une chose abominable.

„ *Golilla linum vile, Saturni Patris*
 „ *Felice regno exclusa, ferali colu*
 „ *Quam nigra nevit publicam in pestem*
Atropos...

„ *Incluso anhelas spiritu fauces premeus*
 „ *Male obligato strangulari gutture...*

Quoiqu'il, en soit, si le Roi Philippe n'a pas une si mauvaise opinion de la *Golille*, il est certain qu'il se dispense de la porter autant qu'il peut, & que ce n'est que dans les fonctions publiques qu'il s'en sert, & cela encore très-rarement.

Le Cardinal Portocarrero étoit celui que le Roy regardoit comme son Pere, & qui regloit par ses Conseils dans ces premiers jours tout ce qui pouvoit regarder la satisfaction reciproque des deux Nations; on lui déferoit volontiers, par
 ce

e que c'étoit lui qui avoit le plus 1701.
 ontribué à faire recevoir le Roy, &
 l'isposer les choses à ce qu'il montât sur
 e Trône d'Espagne. Comme on aura
 ieux de parler souvent de lui, il est à
 propos d'en donner aussi connoissance,
 afin de bien entendre tout ce qui en sera
 dit dans ces Mémoires. Le Cardinal
 Portocarrero étoit d'une des plus con-
 sidérables familles de l'Espagne, & com-
 me en qualité de Cadet, il avoit pris
 le parti d'être Ecclesiastique, il eut tout
 ce qu'il voulut des Benefices, jusqu'à
 l'Archevêché de Toledé, qui est le
non plus ultra des dignitez Ecclesiasti-
 ques en Espagne; le revenu de ce be-
 nefice arrivant à quatre cens mille
 Ducats. Clement X. lui donna le Cha-
 peau de Cardinal à la nomination du
 Roy Charles II. & il vint l'an 1675. qui
 étoit ce qu'on appelle l'année Sainte,
 à Rome pour recevoir le Chapeau. Il
 y parut avec éclat & une nombreuse
 suite, & ce fut par l'effet d'un pur ha-
 zard qu'il se logea en un Palais situé
 sur la place Navonne, pas loin de ce-
 lui du Duc de Bracciano; ce qui fut
 cause qu'il connut & qu'il eut occasion
 de pratiquer avec l'Epouse de ce Duc.
 Cette Dame étoit Françoisé, sœur de
 Mons. de la Tremouille, aujourd'hui
 Cardinal

1701 Cardinal , qui vit à Rome chargé du
soin des affaires de France , soin ,
(dont il s'acquie avec toute la bon-
ne conduite , qu'on peut souhaiter ;)
ce qui est cause que la Cour de Rome ,
qui s'accommode rarement des promp-
titudes Françoises , a pour lui des égards
tout particuliers.

Comme les deux plus puissantes Fa-
milles de Rome , celle des Colonnes &
celle des Ursins , ont de long-tems été
attachez aux deux Couronnes ; la pre-
miere à celle d'Espagne , à cause de la
charge héréditaire , dont elle jouit , de
Grand Connétable du Royaume de Na-
ples , & la seconde à la France , plutôt
pour en avoir un apui , qui lui fasse ba-
lancer le credit de l'autre , que par au-
cun profit , qui lui revienne de cet at-
tachement , les Ducs de Bracciano qui
sont la branche aînée de la Maison des
Ursins , ont affecté de prendre des fem-
mes en France , & le Duc , qui vivoit
alors , avoit épousé , comme on a dit ,
Madame de la Tremouille , & vivoit
avec elle à Rome l'année 1675. lorsque
le Cardinal Portocarrero y vint pour y
recevoir le Chapeau. On a dit que
Mr le Duc de Bracciano vivoit avec
Madame des Ursins son Epouse ; mais
il vivoit avec peu d'accord & de bon-
ne

ne intelligence avec elle, à cause de la liberté, & des manieres Françoises, dont Madame de la Tremouille vouloit jouir sans aucune contrainte; ce qui n'étant point du goût de Monsieur le Duc son Époux qui auroit voulu qu'elle se contint dans les termes de la gravité propre à la Nation Italienne, & encore plus à la Noblesse Romaine, il étoit assez ordinaire de voir les Époux broüillez se reprocher l'un à l'autre les sujets de leurs chagrins.

Ce qui mettoit de plus mauvaise humeur le Duc étoit la dépense excessive, que lui faisoit faire la Duchesse à recevoir & fêtoyer tous les François de quelque considération qui venoient à Rome; dépense qui le réduisit à la fin à de si grandes extremitez qu'au défaut de ses revenus, qui n'étant pas suffisans, l'avoient contraint de faire des emprunts & des dettes très-fortes, il fut obligé par une cédule Papale, ou decret émané à l'instance de ses créanciers de se contenter d'une pension & de leur donner la regie & abandonner ses biens jusqu'à ce qu'ils fussent satisfaits. On sçait que le vieux Marquis de los Valvascos qui a résidé si long-tems à Vienne Ministre des Roys d'Espagne Philippe IV. & Charles II. s'étant trouvé par occasion

1701. à Rome, quand le Duc de Bracciano fut réduit à cette extrémité, lui envoya offrir deux cens mille Genuines sans aucun intérêt pendant deux ans, & le pria de s'en servir à relever ses affaires, & qu'après ce tems-là il en useroit comme il le jugeroit à propos, ajoutant qu'il avoit l'honneur d'être attaché à des Princes qui lui donnoient les moyens de faire de telles avances.

Ce fut en une occasion, où le Duc de Bracciano témoignoit ses mécontentemens à la Duchesse sa femme, que celle-ci ne pouvant s'accommoder de ses reproches, quitta le Palais de son Mari, & se retira dans celui du Cardinal Portocarrero, qui ne pouvant se dispenser de la recevoir, la prit chez lui & s'employa auprès du Duc pour la lui reconcilier. Cette reconciliation ne pût se faire si promptement que la Duchesse ne fut obligée de demeurer pendant quelques jours chez le Cardinal; ce qui donna lieu à la connoissance particuliere, qu'il prit de la Duchesse, & à une espèce de liaison qui a toujours été entr'eux. Ce Prélat étoit bien fait, mais un peu indisposé par la grosseur de sa taille, & un peu dégoutant par la grande quantité du plus fin tabac d'Espagne qu'il prenoit continuellement

nuuellement par le nez, ce qui étoit causé que son visage en étoit quasi toujours barbouillé. Mais d'ailleurs son esprit & ses manières étoient si aisées, & son cœur si porté à obliger tout le monde, que tous ceux qui l'approchoient étoient charmez de l'un & de l'autre, & sortoient très-satisfaits de son entretien.

Ce ne fut pas une fois seulement que le Cardinal Portocarrero eut occasion de reconcilier la Duchesse de Bracciano avec son Mari. Comme l'incommodité des dépenses, que le Duc jouoit superflues, croissoit tous les jours, ses plaintes, si elles n'étoient pas journalières, étoient du moins fort fréquentes, & la Duchesse qui avoit une humeur impénétrable à toutes les atteintes de l'intérêt ou du ménage, témoignant de n'en faire aucun cas, aigrissoit ses chagrins de son Mari par cette insolence. Ces altercations ramenoient ces choses à nouvelle rupture, & la Duchesse qui avoit trouvé dans le Cardinal Portocarrero un pacificateur, qui ramenoit son Epoux à la condescendance nécessaire à son humeur libérale, recouroit sans façon chez lui & attendoit de ses soins à être rapellée. Ce usage & ce séjour de la Duchesse
chez

1701

chez son Eminence fut une des sources
& même la première par laquelle il
entra dans l'âme du Cardinal tant
d'estime & d'inclination vers la France.
La Duchesse a infiniment de l'esprit ;
& comme le cœur des François est
toujours tourné vers la gloire de la
Nation, la Duchesse résoluë d'en faire
une conquête pour le Roy, prit un de
ces moments d'entretien pour lui en
parler. „ J'ai de si grandes obligations
„ à V. E. lui dit-elle un jour, que je ne
„ devrois vous parler, que pour vous té-
„ moigner les sentimens de ma recon-
„ noissance. En effet comme rien n'est
„ plus difficile à supporter à un cœur ge-
„ nereux, tel que j'ose croire le mien,
„ que le poids des obligations, & que
„ plus il se sent pressé, plus il s'efforce
„ non pas de se dégager, puisque ce se-
„ roit l'effort d'une ame ingrate, & qui
„ fuit la reconnoissance, mais de se
„ montrer digne des bienfaits reçus par
„ le retour de quelque officieux em-
„ pressement, qui fasse voir que les gra-
„ ces reçues n'ont pas été placées en
„ un cœur insensible. Vous avez,
„ Monsieur, tout sujet de vous louer
„ de la fortune ; qui vous a donné une
„ naissance illustre & les moyens d'en
„ soutenir tout l'Eclat. Votre credit,
„ &

& la consideration dont vous jouissez à la Cour du Roy Catholique, sont les marques publiques, dont vôtre merite est reconnu. Mais oserois-je vous dire, que vôtre naissance, ni vos moyens ni l'estime de vos Compatriots ne vous mettent point encore dans un jour assez grand pour briller autant que le demande vôtre merite ? La Castille & Rome même sont un trop petit théâtre pour un homme comme vous, doué de toutes les qualitez capables de donner de l'admiration & de l'envie, sans quelque relation à ce prodige de grandeur & de merite qui par la consideration & son amitié communie que la veritable gloire à tout ce qu'il y a de Heros capables de l'acquérir & de la posseder, à ce Soleil qui par les rayons de sa gloire, dore & rend précieux tout ce qu'il éclaire avec quelque distinction. Vous entendez bien que je parle de mon Roy Louis le Grand, qui primant sur tout ce qu'il y a de grand & d'élevé dans le monde, met par-là tous ceux qui y font quelque figure, en une dépendance nécessaire, s'ils jouissent comme sujets de ses bienfaits ; ou en une vénération volontaire, mais inspirée
par

1701

„ par le Genie qui préside à l'ordre du
„ monde, tous ceux qui sont capables
„ d'en connoître la grandeur. Le Destin
„ qui vous a fait naître Espagnol, vous
„ à privé de la gloire d'être né son sujet;
„ mais les grandes qualitez de vôtre ame
„ en vous approchant de lui, non seule-
„ ment par la connoissance, mais par l'i-
„ mitation de ses Héroïques vertus,
„ vous rendent dignes de son amitié.
„ Et c'est de ce précieux trésor qui
„ donnera un nouveau prix à tous les
„ avantages de vôtre condition, dont
„ je voudrois vous voir enrichi, afin
„ que rien ne manque à vôtre bonheur
„ & à vôtre gloire: Cet attachement
„ bien loin d'être ou de pouvoir dé-
„ venir une tâche à vôtre fidélité, en ce
„ tems où il semble que la France &
„ l'Espagne soient ennemies, en rele-
„ vera le mérite, en vous élevant au-
„ dessus des sentiments de ces ames
„ vulgaires qui se déshonorent véri-
„ tablement en croyant se faire hon-
„ neur d'une rage de parti qu'elles bâ-
„ tissent du nom de zèle: Vous sça-
„ vez que le mérite reconnu ne se
„ partage par aucun intérêt politique;
„ qu'il veut être respecté partout, &
„ souverainement respecté, où il est
„ Souverain & surpasse tout ce qui lui
„ ressemble

ressemble dans les autres qui s'en croient pourvus. Rendez donc justice à ce Grand Monarque, & joignez à l'estime, que je sçais que vous faites de ses incomparables vertus, une inclination & un penchant si digne de l'Eminence de vôtre Etat, à exalter sa gloire & à meriter d'être distingué dans la foule de ses adorateurs. Formez & disposez dès aujourd'hui vôtre cœur au culte de cet homme Divin, & faites-le sans crainte d'encourir aucun blâme, puisqu'il ne vous oblige à rien, qui déroge à vôtre devoir, le Roy étant reconnu le Roy des Rois, & le Souverain modele par la sublimité inarable de son mérite, de tous ceux qui gouvernent aujourd'hui, & qui ne gouvernent heureusement leurs Etats, que parce qu'ils imitent quelques-unes de ses perfections & de ses vertus Royales. Quoi qu'on ne croie pas ordinairement possible de gagner un cœur, qui règle ses mouvements par les Loix de l'honneur & de la justice, comme on prend souvent le change sur celle-ci, & que les plus grandes âmes ne sont pas insensibles à certaines touches, j'ose me flatter qu'un esprit aussi éclairé que le vôtre ne
,, pouvant

1701 „ pouvant être la dupe de l'erreur ;
 „ peut encore moins se dénaturer dans
 „ les occasions , ou il s'agit de se faire
 „ connoître homme par les endroits
 „ de l'humanité la plus raisonnable.
 „ Que diriez-vous Monsieur si une Prin-
 „ cesse à qui le Ciel n'a pas refusé ab-
 „ solument tout ce qui peut toucher
 „ un Prince de votre âge & de votre
 „ mérite , en vous demandant une esti-
 „ me particuliere pour son Roy , vous
 „ offroit en reconnoissance son cœur
 „ & toute sa personne. L'union qu'el-
 „ le souhaite de son cœur au vô-
 „ tre , n'est que pour l'échauffer des
 „ mêmes inclinations envers la gloire
 „ du Roy ; & le reste ne vous paroîtra
 „ pas , je m'assure , indigne qu'on lui fa-
 „ crifie quelques petits égards , qui ne
 „ contribuent guères au plaisir & au
 „ bonheur de la vie.

Comme en disant ces dernières paro-
 les elle regardoit le Cardinal d'un œil
 ferme & animé d'une confiance hardie
 & résolue , S. E. ne put s'empêcher de
 lui répondre , qu'il se sentoît en toute
 maniere obligé des marques d'estime
 dont elle le flattoit & des avances d'une
 amitié dont elle vouloit bien le prévenir.

„ Vous avez Madame , lui dit-il , des
 „ expressions si vives ; & des manieres

„ si

engageantes qu'il n'y a point cœur capable d'y résister. Il n'étoit besoin d'aucune déduction des merites du Roy Louis le Grand pour m'inspirer de l'estime & de la veneration pour sa personne & pour son génie capable de gouverner mille Monarchies. Il faudroit, pour cela, que je fusse sourd aux acclamations de tout le monde qui l'admire & qui l'élève au dessus de tous les Roys qui régnèrent jamais ; mais j'ai eu besoin de toute l'éloquence de votre belle bouche pour me persuader que je pouvois aspirer à l'honneur de votre amitié, sans faire tort à vos charmes. Vous voulez m'en assurer, & ce baiser que je prends la liberté d'imprimer sur l'atâtre de vos belles mains, est le premier acte de reconnoissance que j'entends de rendre à une si précieuse faveur, & le premier Sacrifice, que j'offre à un merite, en qui je ne reconnois rien que d'extraordinaire & de Divin. Je prends ainsi possession de vos faveurs, & comme je veux croire que vous ne me les accordez que par le motif d'une générosité toute gratuite, & que votre cœur est incapable de changement, je vous proteste en échange que le mien &

1701.

„ l'éloi-

„ l'éloignement ne changeront jamais
„ rien dans l'estime, & la reconnois-
„ sance que je vous en témoigne au-
„ jourd'hui, & qui sçait que la Fortune
„ qui se plaît à disposer les vicissitu-
„ des des affaires du monde, aus-
„ quelles la prudence la plus éclairée
„ ne peut rien prévoir, n'amène en-
„ core un jour une occasion, qui vous
„ fasse connoître que rien n'est plus
„ sincère que les assurances que je vous
„ donne, d'un attachement & d'une
„ amitié inviolable.

Le Cardinal Portocarrero avoit rai-
son de dire qu'aucune prévoyance n'é-
toit alors capable de lire dans l'avenir
ce que celui-ci renfermoit, & qu'il ar-
riveroit un jour que l'amitié qu'il lui
juroit alors, auroit lieu dans la suite
d'un temps fort reculé, de se faire hon-
neur d'une constance fort rare dans des
liaisons qu'il semble que le hazard seul
prenne plaisir de faire naître pour peu
de moments. Cependant cette prote-
station fut prophétique, & au bout de
25. ans que le Cardinal étoit en Espa-
gne & la Duchesse en Italie, il lui en
donna une marque convaincante & fort
agréable pour elle, en la faisant re-
cevoir première Dame d'honneur au-
près de la Reine Epouse du Roy Phi-
lippe,

Par le Testament de Charles II. supposé ou véritable ; on obligeoit le Duc d'Anjou déclaré Roy & heritier de la Monarchie d'Espagne d'épouser une des Archiduchesses filles de l'Empereur Leopold. Le Roy T. C. en fit faire la demande dans les formes par une Ambassade à Vienne , mais la Cour Imperiale ne croyant pas que cette alliance lui fut avantageuse , la refusa , & dès-là le Roy Louïs jetta les yeux sur la Princesse Louïse-Marie de Savoye , que le Duc son Pere n'eût aucune difficulté de lui accorder , & se tint au contraire fort honoré de cette recherche. La Princesse fut conduite en Espagne dès cette même année , & ce fut elle qui reçut la Duchesse veuve du Duc de Bracciano avec toutes les marques d'estime, & d'amitié qu'elle pouvoit souhaiter ; Ce qui auroit infiniment contribué au plaisir & à l'avantage de l'une & de l'autre , si la jeune Reine avoit eû plus de fermeté & de discernement , & la Duchesse moins d'ambition , & de sensibilité contre ceux qui ne se trouverent pas disposez à lui céder & dépendre d'elle. Celle-ci, comme on verra , dans la suite , fut cause par ses menées de tous les troubles , dont la Cour d'Espagne fut agitée jusqu'à la mort de la Reine.

A

On

1701.

— On a dit mille choses touchant la maniere dont le Cardinal Portocarrero, ou prévenu par les insinuations de la Duchesse de Bracciano, qui tant que le Cardinal demeura à Rome ne cessa point de le voir, & de traiter avec lui d'une maniere conforme aux premieres avances de familiarité & d'amitié, qu'ils s'étoient réciproquement données, & qu'elle eût soin de cultiver dans la suite, ou gagné par de nouveaux offices, plus nécessaires au besoin, servit le Roy Philippe, & disposa les choses à le faire recevoir en Espagne. Le Roy Charles avoit déjà fait, comme on a dit, dès la mort du Prince Electoral de Baviere un premier Testament, par lequel il avoit déclaré l'Archiduc Charles, second fils de l'Empereur Leopold, son heritier & successeur, & le Duc de Moles avoit porté ce Testament à Vienne, où il avoit été fort bien-reçu, mais le Roy de France ayant envoyé à Madrid le Marquis d'Harcourt pour son Ambassadeur, celui-ci travailla & réussit heureusement à faire passer cette succession à un fils du Dauphin, en se rendant agréable à la Ville & à la Cour par la magnificence de son traitement & par ses manieres insinuanes, de même qu'il fit la Marquise son Epouse parmi les Dames,

Dames, qu'elle gag : : : : : foy en 1701
Les comblant d'honneurs & de titres,
& en les regalant de mille galanteries
& Nipes Françoises, dont elle leur donna le goût.

Le moyen principal dont le Marquis se servit pour gagner le suffrage, & la personne particuliere du Cardinal Portocarrero, le plus important de tous ceux qui pouvoient contribuer à la réussite de son dessein, fut un Chanoine de son Eglise Cathedrale de Toledé, d'un très-grand credit auprès du Cardinal, & qui vivoit en liaison de spiritualité & de dévotion avec une Religieuse, qui passoit pour Sainte. Un Pere de l'Oratoire venu avec le Marquis s'insinua dans l'esprit de cette femme sous le même titre de Pieté, & celle-ci recevant sans y trop réfléchir les impressions du Pere, & les communiquant au Chanoine, & par son moyen au Cardinal, celui-ci entra enfin dans les sentimens du Marquis, & fut le Ministre principal du changement de Successeur, qu'on donna au Roi Charles. Il n'est pas difficile de deviner quelles furent les Insinuations. Le Cardinal étoit un homme pieux à la maniere des devots, qui n'ont pas beaucoup de Science & qui embrassent jusqu'à la

1701. superstition tout ce qu'on leur dit être
du service & de la gloire de Dieu, quel-
que peu que la chose contribue à cette
gloire & à la Sanctification de leurs
ames. On voit encor aujourd'hui le por-
trait du Cardinal Portocarrero à Assise
en Italie revêtu de l'habit de Moine
de S. François, c'est à dire ceint du
cordon, que les Religieux de cet Or-
dre donnent à leurs dévots qu'ils enrô-
lent par ce signal au nombre de leurs
Confreres, quoique ces initiez ne fas-
sent aucune profession de vie claustrale,
& ne contractent aucune obligation à
la vie Religieuse. Le Cardinal y est
qualifié de ce nom au bas de son por-
trait; & la fonction s'en fit à son re-
tour en Espagne, lors qu'il passa de
Rome à Assis en se détournant un peu de
la route ordinaire pour visiter ce reduit
de dévotion, où repose le corps du
Fondateur de l'Ordre Franciscain. C'est
une puissante batterie pour ébranler ces
dévots que de leur mettre en conside-
ration une quantité de pechez, qu'ils
peuvent empêcher en cooperant à quel-
que dessein qui tend à cela. La guerre
est la source d'où coule une infinité
de pechez, non seulement par le massa-
cre de tant de personnes, qui meurent
sans aucune préparation, ou disposition
chré-

chrétienne à la mort, & qui par conséquent sont damnées, mais encore par les ruines & la desolation que cause la guerre dans les pays où elle se fait, & qui réduit une infinité de personnes & de familles innocentes à la mendicité; leur desespoir & les pechez que la misere les dispose à commettre devant tous être imputez à cette damnable source. On ne cachoit point au Cardinal, & il sçavoit d'ailleurs que le Roy de France aspirait & prétendoit d'emporter la succession d'Espagne pour un de ses petits fils, & qu'il étoit prêt, & avoit les moyens de soutenir cette prétention contre toute l'Europe conjurée, quelque guerre qu'il fut obligé de faire en toutes les parties de cette Monarchie. Que résoudre à cette vûe? de donner les mains à tout ce qu'on voudroit pour empêcher tant de maux. Et c'est ce que fit le Cardinal, avec qui on fabriqua de concert le nouveau Testament qui détruisoit le premier, & qu'il prit soin de presenter & de faire agréer au Roy Charles dans les derniers jours de sa maladie. Le Ministre de France avoit gagné le dessus à Madrid, & fut assez puissant pour éloigner de la vûe du Roy tous ceux qui s'y pouvoient opposer, & en particulier le Ministre de l'Em-

1701. pereur Comte de Harach qui ne pût être admis à parler au Roy, dès que ce Testament fut signé, ce qui fut fait le 10. Octobre 1700. Don Sebastien Cottez, comme premier Secretaire du Roi, & Don Antonio d'Ubilla, Secretaire, comme on parle en Espagne, des Dépêches universelles, gagnés par d'autres voyes, que par celle du scrupule de cooperer à la ruine des Peuples en donnant la main à la nomination d'un heritier, contre qui le Roy de France se feroit déclaré, & auroit fait une sanglante guerre, furent les Architectes du Testament qu'ils formerent sur le modele qu'on leur presentoit; & le Cardinal Portocarrero, le Crucifix à la main, fut celui qui par une pieuse, mais menaçante exhortation, obligea le Roy moribond à prendre en main la *STAM-PILLE*, & par une seule imposition de ce fatal instrument donna le droit, ou le pretexte de mettre le Duc d'Anjou sur le Trône d'Espagne.

Il est cependant assez vrai-semblable que les Espagnols n'auroient eû aucune inclination pour un Prince François, quelque moyen, qu'on eût employé pour cela, si l'Empereur Leopold eût prevenu par l'envoi de son second fils à Madrid l'occasion de mettre ses droits

troits en dispute, & s'il eût rempli l'attente des Peuples, en faisant voir chez eux, & élever parmi eux l'héritier & le successeur nécessaire à la Couronne de leur Roy. Mais la chose étant encore à faire après la mort de Charles II. & le Roy de France ayant gagné tous les Ministres & les Gouverneurs des Etats de la Monarchie, & qui plus est, ayant de puissantes armées pour l'exécution & le soutien de ce qu'il vouloit faire, le Cardinal Portocarrero n'eût qu'à épouvanter, comme il fit, le Roy moribond de la crainte d'être la cause de la désolation de toute sa Monarchie, que le Roy de France étoit prêt d'envahir, s'il nommoit un autre successeur qu'un de ces petits fils, qui d'ailleurs étoit son plus proche parent, & c'en fut assez pour le déterminer à approuver ce qu'on avoit déjà concerté sans lui.

On sçait que le Roy de France ayant reçu la nouvelle de la mort, & du Testament du Roy Charles fut, ou feignit d'être dans quelque irresolution s'il accepteroit ce Testament, ou s'il s'en tiendrait au dernier Traité de partage, qu'il avoit fait avec les deux Puissances Maritimes des Provinces de la Monarchie d'Espagne. Le partage

1701. n'accordoit au Dauphin que les Royaumes de Naples & de Sicile, & la réunion de la Lorraine à la Couronne de France, le gros & le reste de la Monarchie Espagnole demeurant à l'Archiduc Charles d'Autriche, excepté le Duché de Milan, qui dans le plan du partage seroit de compensation à la Maison de Lorraine, dont on donnoit les Etats à la France. Quoiqu'il en soit de cette irresolution du Roy Louïs, si elle fut véritable, elle dura peu, & le Roy se declara pour le Testament, qu'il accepta solennellement en toutes ses parties.

Il ne tint pas à lui qu'on ne laissât en repos son petit fils sur le Trône d'Espagne. Il employa pour cet effet tous les bons offices possibles dans les Cours, d'où il avoit lieu de craindre qu'on ne lui suscitât des troubles. Le Marquis de Villars à Vienne, le Comte de Tallard à Londres, & le Comte de Briord à la Haye en donnant part à ces Souverains de l'acceptation que faisoit le Roy Louïs du Testament, n'en rapporterent que des expressions, qui n'étant d'aucune approbation précise, ne l'asseuroient point contre une déclaration ennemie. Le seul Comte de Sinzendorf, qui se trouvoit alors

Am

Ambassadeur de l'Empereur Leopold- 1701.
de à Paris protesta par un écrit pre-
senté au Marquis de Torci , que le
Milanois étant un Fief d'Empire , le
Roy Charles II. étant mort sans en-
fans n'en avoit pû disposer en faveur
de qui que ce fut , au préjudice des
droits reconnus de l'Empereur Souve-
rain direct de ce Fief.

Aussi vit-on bien-tôt que toutes
choses se préparoient à la guerre , à la-
quelle le Roy de France s'étoit sans
doute attendu ; ce qui donna lieu à
la composition de ce petit Madri-
gal , qu'on reçût de France en ce tems
là & qui exprimoit le chagrin que sen-
toient quelques-uns de la nécessité de
ces armemens.

- „ *Nos maux ne finiront jamais*
- „ *Soit dans la guerre ou dans la*
Paix.
- „ *Le destin de l'Espagne est toujours*
de nous nuire ,
- „ *Et le siecle à venir aura peine à juger*
- „ *S'il nous a plus coûté de la vouloir*
détruire
- „ *Que de la vouloir protéger.*

Les premieres hostilitez commence-
rent en Italie contre le Duché de
B s Milan ,

1701. Milan, alors gouverné par le Prince de Vaudemont, à qui l'Empereur avoit dès le commencement fait intimer par le Comte de Castelbarco que Milan étant fief Imperial, il devoit reconnoître l'Empereur avant tout autre. Mais le Prince dès avant la mort du Roy Charles avoit été gagné à la France, & on avoit vû à Milan un François, dont on ne disoit pas la qualité, qui jouïssoit auprès de lui d'une familiarité extraordinaire, & qu'on crût communément être là pour l'entretenir dans les bonnes dispositions, où l'on l'avoit fait entrer en faveur de la France. Le Roy Louïs envoya Monsieur de Catinat avec des Troupes pour travailler avec lui à la conservation de cette riche Province, que les protestations du Comte de Sinzendorf à Paris avoient déjà fait connoître qu'elle seroit attaquée. Les Allemans en effet s'y presenterent sous la conduite du Prince Eugene de Savoye, & sans entrer dans le détail de ce que firent les deux armées, il suffit de dire que les François & les Espagnols, qui pour arrêter les Allemans, s'étoient allez fortifier sur les confins du Tirol dans l'Etat de Venise, ne gagnerent rien par cette fortification, & que le Prince Eugene en
pre-

prenant une autre route , que l'on 1701.
croyoit impraticable , déboucha sur le
Veronois , & donnant en Général ha-
bile plusieurs fois le change aux Espa-
gnols & aux François conduisit son ar-
mée jusqu'au Duché de Mantouë &
passa quasi à leur vûë toutes les rivières
grandes & petites , qu'il lui fallut tra-
verser pour cela.

D'ailleurs les Anglois & les Hollan- 1702:
dois s'étant declarez pour l'Empereur
envoyèrent dès l'année suivante leurs
flottes contre l'Espagne. Entrez dans
la Baye de Cadix , ils semèrent par les
frontieres plusieurs copies d'un Mani-
feste composé au nom de l'Empereur
pour porter les Peuples à quelque dé-
claration favorable à celui-ci , ce qui
ne produisit rien. Au contraire étant
entrez dans la petite Ville de Ste. Marie
& dans son port , qui étoit sans défen-
se , ils y commirent de tels excez dans
les Eglises , que cela servit à éloigner
encore davantage les esprits des disposi-
tions , dans lesquelles on les vouloit
faire entrer.

La flotte combinée d'Angleterre &
d'Hollande remporta cependant un
avantage considerable à Vigos Ville &
port dans la Gallicé ; où ayant appris
que le Comte de Chateau-Renaud avoit

1702. conduit les Gallions, qu'il ramenoit de l'Amerique, (parce qu'il fut informé que l'Ennemi étoit à Cadix, où se fait la décharge ordinaire des richesses qui viennent des Indes Espagnoles) elle fut l'y chercher, & brûla, ou se saisit de quasi tous les vaisseaux, qui s'y étoient réfugiés, & en emporta un butin très-considérable.

Le Roy Philippe étoit alors absent de Madrid, ayant dès le printemps de cette année pris la résolution de monter sur la flotte François & Espagnole, & de s'en aller en Italie. Il vouloit se faire voir à Naples pour ramener les esprits, qui pouvoient être éffarouchez de l'exécution qu'on y venoit de faire. Comme une partie considérable de la plus haute Noblesse témoignoit d'incliner vers le parti de l'Empereur, plusieurs se trouvant absents & d'autres ayant des emplois dans les troupes de S. M. Imperiale; l'Empereur avoit envoyé à Rome le Baron de Chassignet Bourguignon, pour se prévaloir & tirer tout l'avantage possible de cette bonne disposition. Le Baron unit tous ceux qu'il pût dans le dessein d'employer la force pour soulever la Ville de Naples, & pour y faire proclamer l'Archiduc Charles. Les grands de la Nation qui adhe-

adhérerent à ce parti promirent d'armer leurs Vassaux, & d'employer leurs concours à soutenir l'entreprise. Il étoit difficile de ménager cette conspiration avec le secret nécessaire pour la faire réussir, tant de gens du dedans & du dehors de la Ville y devant avoir part. Cependant elle ne fut découverte que la veille de l'exécution, ce qui fut causé que les Conjurez se voyants découverts voulurent l'anticiper, & firent une Cavalcade par la Ville, le Baron de Chassinet à leur tête, dans laquelle ils proclamèrent l'Archiduc Charles, mais quasi personne ne s'étant ému & les troupes de dehors ne paroissant point, parce qu'elles ne devoient venir que le jour suivant, les Conjurés furent dispersés; & une partie pris avec le Baron Chef de l'Entreprise, qui fut envoyé à Paris dans la Bastille, & les autres prisonniers décapités à Naples, & le Palais du Duc de Teleza, qui étoit échappé, démoli jusqu'aux fondemens.

On crut que le Roy Philippe en allant à Naples avoit eu dessein de s'aller faire voir à Rome; & on le présume de la grande inclination du Pape Clement envers lui, telle qu'il l'avoit témoigné dès le commencement. On crût

1701 crût même que le Pape lui accorderoit
à cette occasion l'Investiture du Royaume des deux Siciles, & que la Cour de Rome seroit ravie de voir un Roy en personne venir prendre cette Investiture à la maniere des anciens Rois, qui venoient la demander & recevoir prosternés aux pieds du S. Pere. Mais le bruit que fit ce voyage du Roy Philippe à Rome, y mit les Esprits en un si grand mouvement, que cela suffit pour que la chose n'eût point son effet. On mit en consideration au Roy les desagréments, que lui ou les siens pourroient recevoir en une Cour, qui pointille sur les moindres cérémonies, & veut toujours avoir le dessus, & en une Ville remplie d'Etrangers de toutes sortes de Nations. Il fallut donc que le Roy Philippe se contentât d'une Ambassade que le S. Pere lui envoya, avec un Bref, par lequel il lui témoignoit la joye qu'il avoit de le voir si près de lui. L'Ambassade & la lettre eurent encore leurs difficultez particulieres. Le Pape jetta les yeux sur divers Cardinaux, & tous s'excusèrent d'entreprendre cette Légation, contre laquelle le Ministre de l'Empereur faisoit un bruit terrible, prétendant & protestant que personne n'étoit Roy de Naples

Naples que S. M. Imp. Et il fallut se servir du vieux Cardinal Charles Barberin, qui n'étant jamais sorti de Rome, fut ravi de trouver cette occasion de dépenser une partie de ses grands revenus, & fit la Légation comme il pût, & selon ses forces décrepites.

La pensée de donner le Titre de Roy de Naples, & même d'Espagne à Philippe dans la Lettre de Compliment que porteroit le Legat, eût encore ses oppositions : & il fallut que le Pape Clement pour ne point s'exposer à de plus grands désagréments, se contentât de faire son adresse à Philippe *Roy des Espagnols, alors present aux Confins de l'Etat Ecclesiastique*, distinction, qui fut inventée par les François au tems de Jacques II. qu'ils nommoient toujours Roy de la Grande Bretagne, & Guillaume III. Roy des Anglois. Le Roy Philippe n'eut aucun chagrin de ce titre, comme il n'auroit pas avancé beaucoup plus ses affaires en recevant un plus étendu & plus spécifié. Le Pape avoit écrit dès l'année dernière une Lettre à l'Empereur, pour le prier de ne point envoyer de troupes en Italie, dans la confiance qu'il avoit apparemment de pouvoir terminer la dispute de la Succession entre les prétendants

1702 dants par sa médiation, qu'il leur avoit
fait offrir. L'Empereur auroit eu quel-
que raison de déferer à cette instance,
si le sujet de la dispute, c'est à dire les
Royaumes de Naples & de Sicile pour
l'Italie, eussent été en main tierce, mais
étant occupés & tenus au nom du Roy
Philippe, qui en dispoisoit en pleine Sou-
veraineté, prier que l'Empereur n'en-
voyât point de troupes, & differer,
comme il est vraisemblable, qu'on eut
fait la décision du differend, c'étoit
l'obliger en quelque maniere de renon-
cer à ses prétentions. Aussi l'Empe-
reur ne répondit rien au Bref ou lettre
du Pape, & les choses allèrent leur
train ordinaire de chercher cette déci-
sion dans la source des Armes.

Ce n'étoit pas pour s'assurer du seul
Royaume de Naples que le Roy Phi-
lippe avoit passé en Italie. Il vouloit
aussi se faire voir aux Siciliens, & re-
cevoir leurs respects & leur reconnois-
sance. Il en fut cependant dissuadé
par la considération qu'on lui proposa
que sa venue dans ce Royaume ne ser-
viroit qu'à en rendre les peuples plus
pauvres & plus misérables, par les dé-
penses excessives qu'ils voudroient faire
pour signaler leur zele en cette occasion.
Le Cardinal Del Giudice lui remontra
que

que la levée de bouclier, & la revolte qu'avoient fait les Messinois en 1674. & dans laquelle étoit entré tout le Royaume, avoit été si sévèrement & si impitoyablement punie par les Espagnols, quand la France les eut abandonnés à leur merci, que toutes les Familles principales avoient été ruinées par la confiscation de leurs biens après la fuite de ceux qui se sentant coupables, & n'espérant point de pitié; s'étoient eux-mêmes bannis & avoient abandonné leurs biens à la merci, & à la vengeance des Ministres du Roy Charles II. Ces biens avoient été confisquez; ou appropriez aux Ministres, & on avoit rasé les Maisons des principaux soulevez, afin qu'il ne demeurât aucune marque de leur revolte. Le Roy Philippe fut touché de ce récit; & desirieux de signaler les commencemens de son regne par des marques d'une pitié & d'une bonté Royale envers ces Peuples, non seulement il quitta le dessein qu'il avoit eu de se porter en Sicile, mais par une générosité, à laquelle personne ne s'attendoit, il commanda que son Fils se désaisit de tout ce qui lui étoit revenu des biens ôtez aux Siciliens coupables du dernier soulèvement, & que tous ceux-ci pussent repatrier sans crainte

te, & en reprendre la possession : de plus qu'on rebâtit même à ses frais toutes les Maisons & Palais, qui avoient été abbatus en punition de la révolte. Une si rare & si grande beneficence plût infiniment, comme on peut croire, aux Siciliens, & les lia d'une si grande affection au Roy Philippe qu'ils la témoignèrent plusieurs années après, lorsque ce Prince voulut rentrer en possession de ce Roïaume, comme on le dira dans la suite.

Le Roy Philippe voulut encore se trouver en Lombardie & y encourager son armée occupée à empêcher les Allemands d'entrer dans le Duché de Milan. C'est pourquoi après avoir mis tout l'ordre qu'il pût aux affaires de Naples, où il fit emprisonner quelques personnes suspectes, & en envoya d'autres prisonniers en Espagne, il remonta sur sa flotte & vint aborder à Genes. Il passa de Genes à Milan & s'aboucha sur le chemin avec leurs A. A. R. R. le Duc & la Duchesse de Savoye, qui le vinrent trouver, & qui comme à leur Gendre, lui firent & reçurent toutes les caresses imaginables. Il fut complimenté à Milan au nom de la Rep. de Venise, qui lui envoya là des Ambassadeurs, à celui du Grand Duc de Toscane, & en personne par le Duc

de Parme. Et sans faire cas des Ope-
ras & des amusemens que le Prince
de Vaudemont Gouverneur du Mila-
nois, lui avoit fait preparer, il se porta
à son Armée qui étoit dans le Duché de
Mantouë, jusqu'où les Allemans avoient
déjà pénétré. Cette Armée étoit com-
mandée par le Duc de Vendôme, après
que le Maréchal de Villeroi se fut laissé
enlever & faire prisonnier dans la Ville
de Cremona par le Prince Eugène de
Savoye à la tête d'un parti de 400. Im-
periaux seulement. Comme le Roy
Philippe étoit impatient de se signaler,
il en vint bien-tôt aux mains avec les
Allemans près de la petite Ville de Luz-
zare dans le Mantouïan, & leur livra une
bataille qui ne décida de rien, & dont
les deux partis s'attribuèrent l'avanta-
ge. Les Imperiaux continuèrent de
bloquer la Ville de Mantouë, dont le
Duc s'étoit déclaré pour les deux Cou-
ronnes, & les François après le départ
du Roy Philippe, prirent Guastale,
Ville demantelée plusieurs années au-
paravant, & chassèrent le Duc de
Modene de ses Etats, parce qu'il ne
vouloit pas se separer des interêts de
l'Empereur, dont il avoit l'honneur
d'être Allié, comme ayant épousé la
Princesse de Wolfembutel, Sœur de
l'E-

1702 l'Epouse du Roy des Romains, fils aîné
de S. M. Imperiale.

Le Roy Philippe rappelé en Espagne par des interets plus pressans que ceux qui le retenoient en Lombardie, où les deux Armées ne faisoient que se disputer le terrain par la prise & reprise de plusieurs petites places, alla se rembarquer à Genes & emmena avec soi quelques familles Milanoises. Une de celles-ci fut celle du Marquis de . . . qui avoit une des principales Charges de l'Etat. Le Marquis étoit jeune, avenant, & qui possédoit parfaitement la langue Espagnole, comme descendant d'Ancêtres Espagnols, qui dans leur Domestique ont coutume de retenir l'usage de leur langue, quoi-qu'établis en Italie, comme étoit celui-ci. Sa charge l'approchant du Roy pour en recevoir les ordres en ce qui concernoit particulièrement le militaire, ses manieres & sa vivacité plurent infiniment à Philippe, qui lui témoigna une consideration extraordinaire. L'Epouse du Marquis ne lui étoit en rien inférieure, soit en bon air & en manieres engageantes, soit en ce qui fait le charme du beau sexe, sçavoir une beauté peu commune, soutenue de tout l'éclat d'une brillante jeunesse, le Prince de Vau-

demonç

demont, ayant à l'occasion d'un grand Bal, qu'il donna à la Cour, procuré au Roy, l'occasion de voir toutes les Dames Milanoises, le Marquis qui ne quittoit plus le Roy, en les lui faisant connoître par leurs noms; ne pût éviter de lui faire connoître sa femme, qui figuroit parmi les autres avec une pompe particulière de joyaux & d'habits. Le Roy la vit & avec la confiance que lui donnoit l'amitié, dont il honoroit le mari, la felicita sur la singularité de son merite, & de la meilleure maniere qu'il pût (car il lui falloit parler Italien, & le Roy ne sçavoit pas trop bien cette langue, non plus que le Marquis les langues Françoisse & Espagnole,) il lui témoigna l'estime qu'il en faisoit, & se servit de ses yeux pour lui exprimer plus efficacement ce que sa vuë lui inspiroit de tendresse & de passion pour elle. La Marquise répondit avec toute la modestie possible aux honnêtetez du Roy, & partageant ses regards entre lui & son mari, qui étoit présent, de peur de trop dire & de trop taire en une occasion si délicate & si heureuse. Les Grands se flattent toujours, & il seroit bien rare de voir un Roy, qui n'eut pas une bonne opinion des avances que la passion, qui

1702 qui s'allume si facilement dans leurs
cœurs, leur fait faire en cette manie-
re.

Comme Philippe ne vouloit point
faire de séjour considerable à Milan, il
abregea les poursuites que sa premiere
déclaration d'estime & d'amour à la
Marquise lui avoient fait faire, en per-
suadant au Marquis son Epoux de le
suivre avec toute sa famille en Espagne.
„ Marquis, lui dit-il, je distingue avec
„ un plaisir & une reconnoissance parti-
„ culiere le zele que vous avez pour
„ mon service. Vôte attachement à
„ mes interêts, m'est d'autant plus
„ cher, qu'il me peut beaucoup ser-
„ vir en un Pays, où je vous dis avec
„ confiance que je trouve peu de su-
„ jets capables des emplois, je ne di-
„ rai pas les plus difficiles, mais de
„ ceux-là même qui ne demandent
„ qu'un peu d'application & d'affidui-
„ té. L'abandon des affaires négligées
„ depuis tant d'années à Madrid a tel-
„ lement rendu les Espagnols fainéans,
„ qu'ils ne sçauroient plus se relever de
„ cette létargie, & il n'y a que le
„ tems qui les a vû autrefois si actifs
„ & si laborieux, qui les puisse reveil-
„ ler & ramener au travail & à l'atten-
„ tion necessaire pour le gouvernement

de

de la Monarchie. Vos soins & l'application que vous mettez à remplir tous les devoirs de votre Charge, me font tout espérer de vous, si je puis vous avoir près de moi, & me servir de vos conseils. Vous ne devez pas avoir perdu l'inclination naturelle que nous avons tous de revoir notre Patrie & celle de nos Ancêtres, particulièrement quand nous pouvons nous faire revoir à nos Compatriots en un état à leur faire envie. Vous avez ici du bien & un emploi lucratif. Je puis vous rendre avec usure ce que vous quitterez pour moi, & en vous gratifiant & obligeant de les céder à vos freres qui resteront ici, reproduire & multiplier votre Famille, en l'aggrandissant en deux branches dont l'une résidera à Madrid, & l'autre à Milan. Marquis vous sçavés que je dois demeurer ici peu. Resolvez-vous & donnez-moi une réponse, qui me donne lieu de payer de hautes récompenses la complaisance que vous aurez pour moi. Le Marquis plus qu'à moitié ébranlé par l'esperance d'une haute fortune fit part de la proposition, que le Roi lui avoit faite, à son Epouse, qui se flattant encore plus que son mari, mon-

tra

1702 tra pour sauver les apparences , beaucoup de répugnance à quitter l'Italie , prenant pour prétexte l'ignorance de la langue & l'extravagance des coutumes Espagnoles , qui tiennent les femmes en un abominable esclavage , la sotte maniere d'habits , qui les tient comme empalées , leurs têtes & leurs épaules nues & exposées à toutes les injures de l'air , leurs cheveux treffés sans beauté , ni le moindre agrément du monde. La mere du Marquis vivoit encore , qui née aussi bien que son mari de race Espagnole , n'avoit de toute sa vie étudié que les grandeurs de la Nation , & en avoit retenu jusqu'aux moindres manieres dans ses discours , & dans sa conduite particuliere. A peine eut-elle entendu les premiers mots du discours de son fils , & appris que le Roy Philippe lui offroit de le transplanter avec toute sa famille en Espagne , qu'elle tressaillit de joye , & la fit consentir toute à cette transmigration. C'est pourquoi le Marquis s'étant trouvé le matin au lever du Roy ; & celui-ci lui ayant immédiatement demandé ce qu'il avoit résolu , de recevoir lui dit-il , avec une profonde réverence , les graces de V. M. & de me résigner à toutes ses dispositions. J'ai fait , dit alors le Roy

en souriant en presence de tous ceux qui se trouverent dans sa chambre, la plus importante conquête que je pouvois esperer de faire en mon voyage d'Italie, en gagnant un Ministre du merite du Marquis, à qui j'ordonne qu'on fournisse toutes les commoditez qu'il jugera nécessaires pour le transport de sa famille en Espagne. Une faveur si déclarée attira des complimens au Marquis de toute la Cour, qui accompagnoit le Roy, & de toute la Noblesse de Milan, de qui il étoit aimé, les uns regardant sa fortune avec envie, & les autres regrettant la perte qu'ils faisoient de sa personne. Pendant que chacun prenoit les devants à Genes, où le Roy Philippe se devoit embarquer, celui-ci voulut toujours avoir auprès de soi le Marquis, & à cette occasion la femme de celui-ci, dont la bien-séance ne souffroit point qu'elle fut séparée de son époux. Cette continuelle & familiere conversation, donnoit lieu au Roy de dire beaucoup de douceurs à la Marquise, & n'autorisoit point cependant le mari à s'en offenser, parce qu'il étoit present à tout. Comme la Nature ne passe point d'une extremité à l'autre, sans participer des deux qualitez, lors qu'elle est au milieu

1702. de l'espace qui les unit , on peut dire qu'entre les deux excès de libertinage & d'esclavage , où l'on tient les femmes en France & en Italie , il en faut excepter les Milanoises , accoutumées à vivre & à jouir d'une liberté honnête qui ne s'effarouche point des caresses des hommes , quand elles ne passent point les limites de la bienséance. Le Roy entretenoit ordinairement la Marquise de l'humeur tout à fait complaisante de la Reine son Epouse , qui étant Italienne auroit un plaisir particulier de l'avoir près de soi , & lui de l'y voir comme une personne capable de la consoler par son mérite & par ses manieres , du chagrin , qu'elle avoit de se voir continuellement parmi les Dames Espagnoles , qui , quoiqu'elles ayent assez souvent de l'esprit , n'ont que des manieres & des expressions guindées , peu capables d'inspirer & de donner ce plaisir des conversations , qui consiste dans l'effusion des cœurs , & dans une complaisance qui éloigne également & l'ennui , & la crainte d'une correspondance peu sincere. La Marquise qui avoit de l'esprit au de-là de ce qu'il en falloit pour connoître le véritable prix des douceurs & des honnêtetez , que le Roy lui faisoit , répondoit à tout avec des

termes

termes pleins de respect, s'excusant de n'avoir ni l'habileté ni le mérite qu'il falloit pour tenir compagnie à une Reine, & dans le tems qu'elle ufoit de ses déffaites, comme pour s'éloigner des honneurs qu'on lui faisoit, elle faisoit parler ses yeux un langage tout contraire aux excuses. Le Roy n'étoit point ignorant & inexpert dans ce commerce, & interpretant comme il devoit ce langage si divers des yeux & de la bouche, il s'alloit figurant une abondante recolte des faveurs, qu'il semoit, lorsque le tems de la moisson seroit venu. Il falloit s'en tenir aux regards, & aux discours tendres en une navigation, où le peu d'étendue de la lice ne permettoit pas de plus grandes carrières. Il arriva cependant un jour; que le Ciel degagé de toute sorte de nûës, donnoit lieu d'envisager avec des lunettes d'approche les rivages de France, que la Flotte Espagnole alloit côtoyant, que le Marquis se laissant transporter à la curiosité, qui tenoit occupés beaucoup d'autres à cette speculation, la Marquise demeura seule avec le Roi, Celui-ci se servant adroitement de l'occasion, & la regardant fixement, voici, lui dit-il, en la prenant par la main, ma chere Marquise la premiere

1702. rencontre, qui se soit présentée jusqu'à
— present de reconnoître l'effet, qu'ont
produit sur votre cœur les avances de
tendresse & d'amitié que je vous ai fai-
tes, & si vous êtes sensible à ce que je
sens pour vous, & que je vous ai si sou-
vent témoigné. Sire, lui répondit la
Marquise, votre Majesté en sçait trop
pour ignorer que de semblables expres-
sions ne demandent point de réponse.
Les Rois moins que tous les autres ont
lieu de se défier de leur pouvoir & du
sucez de leurs souhaits, particuliere-
ment quand la complaisance qu'ils at-
tendent porte le bonheur & la gloire à
ceux qui la rendent. A ces mots le
Roy, qui craignoit d'être surpris sans
avoir tiré aucun avantage de l'occasion,
embrassa la Marquise & lui imprima un
tendre baiser sur la bouche. Ce bai-
ser fit briller d'un éclat extraordinaire
tout le reste du visage de la Marquise,
qui après cet éclair de beauté, dont il
parut qu'elle vouloit reconnoître la fa-
veur du Roy, se composa aussi-tôt, &
rentrant dans son sens rassis donna lieu
à la pourpre qui restoit peinte sur ses
joues de se desfaire peu à peu de ce feu
extraordinaire qui les avoit animées.
Marquise lui dit alors le Roi, je me
flatte que vous avez trop bonne opi-
nion

nion de moi pour craindre que j'abuse 1702
du secret, & pour ne pas éberer de moi
toute la connoissance que vous avez
lieu de vous promettre. Nous allons
à Madrid, & c'est là, où vous vous
convaincrés par vous-même de la sin-
cerité de mes expressions.

Le Roy Philippe à son arrivée à
Madrid trouva le Conseil occupé, ain-
si qu'il en avoit donné l'ordre en par-
tant d'Espagne pour l'Italie, à faire
le procez au Comte de Melgar, *Ami-
rante* de Castille, sujet qui ayant eu
jusqu'alors des Emplois très-considé-
rables, avoit été peu après l'arrivée du
Roy dépossédé de la Charge de Grand
Ecuyer, & rendu par une cabale de
Cour suspect au nouveau Gouverne-
ment. Comme son credit étoit grand
en Espagne, le Roy Philippe l'avoit
ménagé, quoi qu'il scût que ce Sei-
gneur d'un esprit vif & résolu parloit
avec une grande liberté des irregulari-
tez, qu'il croïoit voir dans le manièment
des affaires, & l'avoit nommé son Am-
bassadeur en France, dans la vûe de
l'éloigner d'Espagne, & pour lui ôter
les moyens d'inspirer ses sentimens à
d'autres. Il est certain que lui & les
autres Grands de la Nation, si on en
excepte le Cardinal Portocarrero,

1701.

— voyant que tout se régloit par les conseils & même par l'autorité de l'Ambassadeur de France, & de quelques François, comme un Monsieur de Louville que le Roy avoit amené avec soi, souffroient impatiemment le peu de consideration qu'on avoit pour eux, & laissoient souvent échaper des plaintes de ce traitement. L'Admirante en particulier touché plus vivement de ce mépris se servit de l'occasion de l'Ambassade, à laquelle on le destinoit, pour tirer de Madrid ce qui pût être transporté de ces effets & meubles les plus précieux, & leva de grandes sommes sur le capital de ses terres, comme pour soutenir avec plus d'éclat cette Ambassade; ayant par là endormi la Cour, il partit de Madrid avec le P. Cinfuegos son Confesseur Jesuite, homme d'intrigue, s'il en fut jamais, & dont on parlera ailleurs, & après quelques journées faites vers la Cour de France, il rebroussa chemin & se rendit en Portugal. Ceci s'étoit passé pendant que le Roy Philippe étoit en Italie, d'où il avoit envoyé l'ordre de lui faire son procez. L'Admirante fut condamné pour sa fuite & son éloignement, qui étoit une chose publique, & connue de tout le monde. Le reste de ce qui lui fut imputé

puté étant destitué des preuves nécessaires, l'Admirante y répondit de Lisbonne par un Manifeste, qui ne fit peut-être pas grande impression sur l'esprit du Roy, mais comme ce Seigneur demeura hors du Royaume, on cessa d'en parler.

L'arrivée du Cardinal d'Estrées en Espagne y fit un plus grand bruit, qui ne pût s'apaiser que par le retour de ce Cardinal en France. Le Roy Philippe étant d'une douceur & d'une bonté de naturel quasi incroyable, le Roy son Grand-Pere jugeoit absolument nécessaire à sa conservation qu'il fut assisté dans le Gouvernement par un homme d'autorité & d'expérience, capable de détourner l'effet des mauvais conseils, qu'on pourroit lui donner. Il semble qu'il n'y avoit aucun sujet de se défier de ceux du Cardinal Portocarrero, qui ayant tout fait pour l'établir sur le Trône d'Espagne, ne donnoit aucun lieu de craindre qu'il en usât mal avec sa créature; mais enfin il étoit Espagnol, & le Roy Louis étoit un Prince toujours sur le *qui vive* dans les occasions, où il auroit pû trouver de l'opposition à ses pensées; & qui considérant l'établissement de son petit fils en Espagne environné de tous les dangers qui

1703. pouvoient le traverser , vouloit l'y voir avec toutes les feuretez imaginables. Il est néanmoins quelquefois dangereux d'user de tant de précautions , & tel n'a jamais donné aucun sujet de défiance , qui se voyant soupçonné , ou de foiblesse , ou de mauvaise foi , entre dans des desseins , qu'il n'auroit jamais conçûs sans cela.

Le Cardinal Portocarrero voyant que dorénavant les choses seroient réglées par la direction du Regent nouvellement venu de France , & connu de tout le monde pour un homme également vif , hardi , & qui n'estimoit pas fort les considérations qu'on pouvoit opposer à ses sentimens , se retira du Conseil & pria le Roy de ne pas trouver mauvais cet éloignement. On venoit de le priver encore de l'inspection sur les finances à l'arrivée d'un Mr Ory , que le Roy Louis envoya pour les gouverner. La Princesse des Ursins qui jusqu'alors avoit paru borner ses vûes à témoigner ses complaisances à la jeune Reine , de qui elle avoit la premiere , & l'entiere confiance , commença à cette occasion d'entrer dans les affaires du Gouvernement , & épousant , comme elle s'y crut obligée , le parti du Cardinal Portocarrero son Bienfaicteur

con-

Contre le Cardinal d'Etrées son compatriote, elle remplit la Cour de plaintes contre le Roi Ayeul du Roy Philippe, & désaprouva hautement l'envoi qu'il avoit fait en Espagne d'un homme, comme le Cardinal d'Etrées, homme d'une humeur hautaine, & qui méprisoit tout ce qu'il n'avoit pas proposé. La Cour est l'élément des bruits, où les factions se forment, & se soutiennent par la communication que les personnes oisives se font de leurs passions & de leurs pensées. Les femmes, & la Princesse des Ursins en particulier, ont l'expression vive, & manquent rarement de persuader ce qu'elles veulent à ceux qui les écoutent. Le Cardinal, d'Etrées eût beau faire passer des excuses officieuses au Cardinal Portocarrero pour gagner sa confiance, & lui protester qu'il n'étoit venu à Madrid que pour être témoin des heureux effets des conseils, qu'il avoit jusqu'alors donnés au jeune Roy dans le Gouvernement, & que bien-loin de s'opposer jamais à tout ce qu'il voudroit proposer, il seroit le premier à le soutenir de son approbation, & toujours prêt à concourir à tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien de la Monarchie, & l'intérêt commun des deux Couronnes : Tout cela

1703. ne produisit rien, & toute la Cour entraînée au parti du Cardinal Portocarrero ne vouloit point d'autre accord que celui de voir repasser les Monts au Cardinal d'Etrées, & qu'il abandonnât l'Espagne.

Le Roy Philippe biaiſoit entre les deux, n'osant ni tout à fait abandonner le Cardinal Portocarrero, qu'il prioit & faiſoit prier de reprendre ſa place dans les Conſeils, avec proteſtation qu'il auroit toujours les mêmes égards & la même déference pour tout ce qu'il approuveroit, & d'ailleurs n'osant désobliger le Roy ſon Ayeul, en témoignant de l'éloignement du Cardinal d'Etrées. Il n'y eût que le Roy Louis XIV. qui peu acoutumé à oïr qu'on improuvât ſa conduite, & attribuant tout le mécontentement, que témoignient les Eſpagnols contre le Cardinal d'Etrées, à la Princeſſe des Urſins, comme à celle qui faiſoit la premiere figure entre les mécontents, & parloit le plus haut, lui envoya un ordre abſolu de quitter Madrid, & de ſ'en revenir en France. Cet ordre fut ſi rigoureux, qu'il lui fut même défendu de parler au Maréchal de Teſſé, que le Roy Louis envoyoit pour commander l'armée Eſpagnele, ſi elle le rencontroit en chemin.

Il est bien facile de deviner le chagrin, qu'un ordre si précis, & si infamant causa à la Princesse. Cette Dame ayant, comme nagé jusqu'alors, dans le plaisir de jouir de l'entière confiance du Roy & de la Reine, & en cette considération ayant été reverée comme l'arbitre Souveraine de la Cour, se voyoit réduite à la nécessité d'aller en un lieu, où le peu de satisfaction que témoignoit le Roy de France de sa conduite l'exposeroit à l'aversion & au mépris de tout le monde. Elle obéit cependant, mais comme personne habile elle engagea si avant la Reine dans ses intérêts, qu'à peine la Princesse fut-elle, arrivée en France, que la Reine se montra si chagrine de ne la plus avoir auprès de soi, que cette tristesse étant capable d'alterer sa santé, le Roy Louis, qui n'en vouloit pas avoir le reproche, renvoya la Princesse en Espagne chargée de présens, & pour ne point aigrir les choses davantage, rapella le Cardinal d'Etrées, qui laissa en partant l'Abbé d'Etrées son neveu en qualité d'Ambassadeur auprès du Roy Philippe.

Ce Prince eût cette année des embarras encore plus fâcheux que ceux dont on vient de parler. Les Impériaux n'ayant pas soutenu aussi vivement

1703. leurs affaires en Italie, qu'il y avoit lieu
— de le croire, & le Duc Electeur de Bavière s'étant déclaré contre l'Empereur, le Roy de France avoit envoyé des ordres au Duc de Vendôme en Lombardie de faire passer une partie de ses troupes dans le Tyrol, dont l'Electeur s'étoit déjà saisi, afin d'ouvrir & d'assurer une communication entre ses Armées d'Italie & d'Allemagne & d'ôter ainsi toutes sortes de moyens aux Allemans de se soutenir dans la Lombardie. Comme il falloit passer les Montagnes de l'Evêché de Trente, le Duc de Vendôme, soit qu'il fut prévenu de quelque soupçon contre S. A. R. de Savoye, ou qu'il fit la chose sans seconde intention, déclara qu'il entendoit que les Regiments Savoyards, comme plus accoutumés à grimper les Montagnes auroient l'avantgarde dans cette marche, & seroient ceux qui ouvreroient le chemin aux autres. Le Duc de Savoye informé de cette destination, protesta contre, & donna pour raison qu'étant entré dans l'alliance des Rois de France & d'Espagne pour assister celui-ci à conserver la Monarchie, qui lui étoit échûë, il ne s'étoit point du tout engagé d'attaquer l'Empereur ni aucun Etat de S. M. Imperiale. Cette protestation

station fut cause que le Duc de Vendôme desarma les Regimens Savoyards, & déclara le Duc suspect de collusion avec l'Ennemi commun des deux Couronnes. Le Duc de son côté renonça à ses premiers engagements, & traita avec l'Empereur, qui lui envoya le Prince d'Aversberg pour traiter avec lui. Celui-ci fut à Turin *incognito* & conclut le Traité, sans que les François qui étoient les maîtres à Turin s'en aperçussent.

Le Roy de Portugal se déclara encore cette année contre le Roy Philippe, à pretexte que les Flottes d'Angleterre & d'Hollande étant en mer & agissant contre l'Espagne ne manqueroient pas de l'insulter comme Allié de cette Couronne, le voyant destitué du secours de Vaisseaux & de troupes que le Roy T. C. lui avoit promis en traitant avec lui, & qu'il ne lui avoit point encore envoyé. Cette déclaration du Portugal donna lieu à une autre déclaration encore plus importante, qui fut celle de l'Archiduc Charles, second fils de l'Empereur Leopold, à qui S. M. Imp. ayant cédé les droits qu'il croyoit avoir à la Monarchie d'Espagne, ce Prince fut reconnu en cette qualité de Roy par la Cour de Vienne, & par tous les Ministres

1703. nistres des Princes Allemans & Etran-
gers qui s'y trouvoient , excepté par le
Ministre du Pape qui ne parut point
à la Cour ce jour-là , quoiqu'il y eût
été spécialement invité comme les au-
tres. Comme cette proclamation de
l'Archiduc fut suivie immédiatement du
départ de ce Prince nouvellement pro-
clamé , que la flotte combinée d'An-
gleterre & d'Hollande étoit venue pren-
dre dans cette dernière Province sur
la fin de cette année , il arriva à Lis-
bonne au commencement de la suivan-
te , après avoir été fétoyé par les Etats
Généraux à la Haye , & avoir vû en
passant la Reine d'Angleterre , qui lui
fit tout le bon accueil imaginable. Il
trouva à Lisbonne l'Admirante de Ca-
stille , qui dès-là devint son grand Con-
fident , & le Conseiller le mieux in-
struit des affaires d'Espagne , qu'il
pouvoit souhaiter. L'Admirante se
fit honneur auprès du Roy Charles de
sa fuite , & la lui donna comme un sa-
crifice , qu'il lui faisoit par principe de
Conscience , ne pouvant approuver
l'exaltation du Duc d'Anjou au Trône
d'Espagne , procurée par les moyens
qu'on avoit employez pour cela. On
veut même qu'il en écrivit au Pape
dans ces termes , dès qu'il fut arrivé en
Portugal

Portugal, mais c'est ce qu'on peut bien 1764
revoquer en doute, la chose n'étant
point ordinaire qu'on voye des grands
Seigneurs disculper auprès du Pape
leurs actions, qui peuvent être, ou mal
prises, ou mal entendues.

Quoi qu'il en soit de cette Lettre,
qu'on prétend avoir été écrite au Pape,
l'Armée Navale des Anglois & des Hol-
landois ayant porté le Compétiteur du
Roy Philippe à Lisbonne, elle rentra
dans la Méditerranée, & par le con-
seil du Prince Darmstadt, qui avoit
été sous le Roy Charles II. Viceroy de
Catalogne, & qui croyoit y avoir
laissé des amis capables de correspondre
à ses desseins, elle alla se présenter de-
vant Barcelone. Quoi qu'il y eût dans
cette grande Ville plus de personnes
affectionnées au Roy Charles qu'au Roy
Philippe, comme il parut dans la suite,
cependant aucun n'osa alors se déclarer
en faveur du premier, la présence d'une
forte Garnison les ayant retenus dans le
devoir & la fidélité qu'ils avoient juré
au Roy Philippe. La Flote voyant son
esperance frustrée de ce côté-là en re-
broussant vers le détroit, s'alla présenter
devant Gibraltar, & s'étant introduite
dans la Baye & saisi du terrain qui se-
pare la Ville de la terre ferme, comme
la

1704 la Garnison n'étoit pas forte , elle ne fit qu'une foible resistance , & fut la premiere Ville du Continent d'Espagne , qui détachée du Roy Philippe fut contrainte de reconnoître le Roy Charles.

Le Prince n'étant pas venu pour être spectateur oisif de ce que ses Alliez entreprenoient pour lui , il se prepara , après s'être reposé quelque tems , & délassé des fatigues de son voyage parmi les bons traitemens que lui fit le Roy de Portugal , à entrer en Campagne à la tête des troupes Angloises & Hollandoises , que ces deux Puissances débarquèrent à Lisbonne , & de celles que le Roy de Portugal lui donnoit de son côté. Le Roy Philippe déclara qu'il en vouloit faire autant , & la guerre se fit sur les frontieres de l'Estremadure par la prise & reprise de quelques petites places , qui n'étoient pas de grande importance. Le Roy Philippe fut cependant dissuadé de se mettre en campagne & d'abandonner sa Capitale à cause de certains murmures , qu'on entendoit , & qui pouvoient être suivis de quelque soulèvement; son compétiteur étant si près & à portée d'en profiter. Il avoit envoyé le Marquis de Villadarias pour tâcher de reprendre la

la Ville de Gibraltar , avant que les Anglois qui étoient demeurez dans la place eussent le tems de s'y fortifier davantage. Le Marquis se porta à cette entreprise avec un corps & des Officiers la plupart Espagnols , & avoit commencé ce siège , lorsque le Roy Philippe se deffiant peut-être de son habileté , envoya au Camp le Maréchal de Tessé pour en avoir le commandement. Le Marquis se trouva offensé de cette préférence ; & avec d'autres Officiers qui entroient dans ses intérêts , se retira du Camp , & écrivit à droite au Roy de France , comme à celui qui disposoit de tout , le sujet de sa retraite & de son ressentiment. Il n'eut qu'une réponse civile ; & le Maréchal continua encore quelque tems ce siège. Mais la Flotte Angloise en étant informée se rapprocha de la place , & non seulement en accrût la garnison par une partie des troupes qui étoient sur les Vaisseaux , mais elle alla rencontrer le Comte de Toulouse qui venoit par mer pour se joindre aux assiegeants , & le défit le 25. d'Août entre Malaga & Marbella , ce qui fut cause que le Maréchal fut contraint de lever le siège , & de se retirer.

Le sujet qu'avoit eu le Roy Philippe
de

1705. de ne pas aller lui-même commander son Armée, comme faisoit le Roi Charles, quoi qu'il eût déclaré de le vouloir faire, étoit, comme on a dit, les murmures qu'on entendoit de tous côtés, & le mécontentement que témoignent les Grands de se voir gouvernez par des étrangers. A la vérité on avoit donné au Cardinal de Portocarrero la satisfaction de renvoyer le Cardinal d'Etrées en France; & on s'efforçoit de lui témoigner toute l'estime & la confiance, que ses services avoient si bien mérités; mais soit que l'arrivée du Roy Charles en Espagne flattât l'esprit de quelques Grands de l'espoir de quelque révolution importante, ou que le mécontentement eût pris de si fortes racines qu'il ne craignoit plus de se produire, la Cour vivoit dans un trouble & une inquietude continuelle, & trouvoit par-tout des nouveaux sujets de défiance & de mécontentement. La Noblesse d'Espagne vit en un si grand attachement des Familles entr'elles, qu'il est rare qu'une de ces Familles soit maltraitée, sans que beaucoup d'autres s'intéressent dans son mécontentement. On sçavoit que le Comte de Melgar retiré en Portugal entretenoit des correspondances suspectes avec plusieurs de ses

am.

amis & parens , qui à cause de cela étoient confiderez par la Cour comme mal intentionnés , & souvent , ou privés de la consideration , & des égards dûs à leur rang , ou destituez de leurs emplois , pour peu que ceux-ci fussent dangereux , & capables d'interessier le Gouvernement. La chose alla plus loint à l'égard du Marquis de Leganés , sujet de la premiere qualité , & qui avoit été dans les premieres Charges , & dans les Gouvernemens les plus importants de la Monarchie. Ce Marquis étoit alors Général de l'Artillerie d'Espagne & Concierge du Palais Royal de *Buen-retiro* , Charge de la dernière confiance , puisque les Rois Catholiques & leurs Familles ayant coutume de s'y retirer , quasi sans Gardes , leur sûreté dépend absolument de la fidelite de ce Gardien. Il fut enlevé & envoyé prisonnier en France , & comme on ne publia point la cause particuliere de sa détention , & qu'on arrêta encore alors d'autres sujets d'importance ; & qu'on fit un changement considerable dans les Charges , on laissa croire au public qu'il avoit été surpris en une correspondance criminelle , même jusqu'à vouloir livrer la personne du Roy Philippe au pouvoir de son Compétiteur. Ce ne furent cepen-

dant

1705 dant que des soupçons rendus plausi-
bles par la qualité de sa prison; le Mar-
quis ayant été envoyé hors d'Espagne,
ce qu'on crût avoir été fait pour
ôter à ses amis tout moyen de le sau-
ver.

Le Roy Philippe ne pouvoit être
fort content au milieu de ces inquietu-
des, que lui donnoit le peu de con-
fiance qu'il pouvoit prendre en ceux
qui par leur exemple, & par leur au-
torité étoient en état d'aliéner les
Peuples de son service, & de le livrer,
pour ainsi dire, à son ennemi. Cepen-
dant, ce qu'on ne sçauroit guères at-
tribuer qu'aux conseils de quelques-uns,
qui ne craignoient pas de le commet-
tre, il introduisit une nouveauté, qui
alloit directement au dépris, & par con-
sequent au désagrément de la premiere
Noblesse. Il avoit nommé le Comte
de Tilli Flamend Capitaine de ses Gar-
des, & pour lui marquer une plus gran-
de considération, il voulut qu'il eût
l'honneur de pouvoir être assis aux
Chapelles où le Roy se trouvoit, auquel
effet il fit mettre derriere sa chaire un
tabouret pour lui. Toute la Cour fut
surprise de cette marque de distinction,
dont n'avoit jouï aucun de ceux qui
avoient tenu cette charge avant le Com-

te : & dont ne jouissoit pas même au-
cun des Grands, qu'on nomme de la pre-
miere classe. Cela fut cause qu'ils s'ab-
senterent tous, & qu'aucun ne parut
à la premiere Chapelle, de ceux qui
prétendoient être lésés par cette prefe-
rence du Comte, sans que pour cela
le Roy Philippe jugeât à propos d'a-
voir égard à leur mécontentement, &
de changer de conduite

Outre cela l'Ambassadeur de France
étoit seul le Conseil du Roy, & gou-
vernoit avec lui, & celui qu'on nomme en
Espagne le Secrétaire des Dépêches
Universelles. Ces deux personnes déci-
doient absolument de toute sorte d'affai-
res, sans en communiquer aucune aux
Grands de la Nation Espagnole. La né-
cessité de soutenir la guerre en tant d'en-
droits differens, & de fournir aux frais
nécessaires pour cela, obligea le Roy à
imposer sur le Peuple des charges ex-
traordinaires, qui firent murmurer,
celui-ci & ajouter ses plaintes à celles
des Grands. Les Calatans furent les
premiers, qui s'opposèrent à la levée des
nouvelles contributions & refusèrent de
recevoir pour Viceroi le Comte de Pal-
ma Neveu du Cardinal Portocarrero.
Le roy Philippe pour n'en point avoir
le démenti, résolut d'y envoyer des trou-
pes

1705. pes, & le Marquis de Velasco, qui étoit Viceroy de cette Province, se rendant exécuteur des châtimens, dont les Catalans étoient menacés, fit mettre en prison une quantité de Bourgeois les plus apparens, & qui montroient plus d'opposition à se soumettre. Le Roy Charles informé de ces dispositions monta sur la Flotte combinée d'Angleterre & d'Hollande avec le Prince de Darmstad & Milord le Peterboroug, & s'étant appliqué au siège de Barcelone, la Ville se rendit sans beaucoup de résistance le 14. de Septembre. Le Marquis de Velasco eut la permission de se retirer par les articles de la capitulation, mais ayant prétendu d'emmener avec soi ceux qu'il avoit fait emprisonner comme convaincus ou soupçonnez d'être mal affectonnés au service du Roy Philippe, le Peuple l'en empêcha, & l'obligea de se retirer seul & avec ceux de la Garnison qui voulurent bien le suivre.

Non seulement toute la Principauté de Catalogne suivit l'exemple de sa Capitale, mais les Royaumes d'Arragon & de Valence se déclarerent peu après pour le Roi Charles, & se séparèrent du Roy Philippe, de sorte que si le premier avoit eu des troupes suffisantes
pour

pour soutenir tous ceux, qui dans le chagrin, où étoit alors entrée toute la Nation Espagnole, étoient prêts de se revolter, il y a de l'apparence qu'elle se feroit tout à fait éloignée de l'obéissance & des intérêts du Roy Philippe ; d'autant plus que les Portugais de leur côté faisoient des progrès considérables dans l'Estremadure. En Allemagne le Duc de Baviere chassé dès l'année dernière de son propre pays par la perte des Batailles de Schellemburg, & d'Hochstet, n'avoit sçu faire celle-ci autre chose d'importance en Flandre, dont il avoit repris le Gouvernement, que de défendre aux Flamands par des placards affichez de reconnoître, ni de donner de titre d'Empereur à l'Empereur Joseph succédé à son Pere Leopold mort dès le mois de May. Il étoit de plus à la veille de perdre encore, comme il fit l'année suivante, la meilleure partie de ces Provinces, par la perte de la bataille de Ramelies.

Cependant comme la dernière perte est celle de l'esperance, le Roy Philippe se flattant de ramener les choses au point où il souhaittoit pour sa sûreté & pour sa gloire, ayant reçu de nouvelles promesses & de nouveaux secours du Roy Louis, son Grand-Pere, entre-

prit

1705. prit couragement l'année suiivante le siège de Barcelone, où le Roy Charles avoit commencé de faire sa résidence, & où il s'enferma, nonobstant tous les conseils, qu'on lui donnoit, de se porter à son Armée attendu l'incertitude du succez, que pouvoit avoir le siège. Comme tout se faisoit en Espagne par la direction du Roy Louis, & que le coup auroit décidé de la querelle, si le Roy Charles avoit été pris dans cette place, on fit les provisions les plus abondantes qu'on eut vû de long-tems pour quelque siège que ce fût, & l'on s'y prepara avec tous les moyens de n'en pas manquer la prise. Le Comte de Toulouse devoit soutenir les assiegeans du côté de la mer avec la Flotte Françoisse, pendant que le Roy Philippe en personne les commanderoit par terre. Ce siège commença le second d'Avril, & fut poussé avec toute la vigueur imaginable pendant 35. jours, & il y avoit déjà deux brèches faites & suffisantes pour y donner l'assaut, lorsque le Comte de Toulouse apprenant l'approche de la Flotte combinée d'Angleterre & d'Hollande, mit à terre une grande partie des provisions tant de bouche que de guerre qu'il avoit sur la Flotte, & prit

le parti de se retirer dans les ports de 1706.
Provence, sans avoir rien hasardé.

La Flotte combinée arrivant le jour après devant Barcelone, & n'y trouvant aucune opposition, jetta six mille hommes de renfort dans la place, ce qui obligea le Roy Philippe d'en lever le siège, & d'abandonner toutes les provisions de son camp, qui, comme on a dit, étoient quasi incroyables. Cette levée se fit le 12. de May, jour qu'une Eclypse du soleil laissa obscurcie une partie du Royaume d'Espagne, & la Catalogne en particulier, pendant l'espace de quelques heures, en sorte qu'il parut que le Ciel s'intéressoit dans cette querelle, quoi que ces événements soient des suites nécessaires du cours des Planettes, & que ces Phénomènes ne signifient rien par rapport aux affaires, qui dépendent de la liberté & de la direction des hommes.

Ce succès, qui paroissoit un présage de plus grandes prosperitez pour le Roy Charles, anima merveilleusement ses partisans, & les Portugais en particulier, encouragez par Milord Galway chargé du commandement des troupes Angloises & Hollandoises qui faisoient la guerre avec eux. Ceux-ci au premier bruit de la levée du Siège de Bar-

1706 celone , & de la fuite du Roi Philippe , qu'on disoit s'être retiré en Navarre , s'avancèrent à grandes journées vers Madrid , la consternation générale des partisans de celui-ci, ne faisant que peu ou point de résistance dans les places qui étoient sur leur route.

Ce fut cette marche des Portugais , & la croyance que le Roi Charles ne manqueroit pas de profiter de l'occasion, qui déterminèrent le Roy Philippe à prévenir les uns & les autres en retournant au plus vite à Madrid, d'où il tira la Reine son Epouse , & tout ce qu'il pût du Tresor Royal , qu'il emmena à Burgos aux confins de la vieille Castille pour s'en assurer , & les faire passer en France , en cas que le sort des armes continuât d'être malheureux.

On n'a pas tort de dire que la Fortune est chauve par derrière , & que ceux qui ne la prennent point par les cheveux , qu'elle presente par le devant de la tête , en réclament inutilement les faveurs , quand elle est passée. Le Roi Charles qu'on persuadoit de s'avancer vers Madrid , où la fuite du Roi Philippe , & la consternation générale de ses Partisans ne laissoit aucun doute qu'il ne fut reçu , prévenu d'une trop grande confiance que ce bonheur ne pou-
voit

voit lui échaper , ou peut-être détourné , comme il fut dit , par les conseils de quelques-uns des siens , qui envioient à ses Auxiliaires la gloire de lui avoir mis la Couronne sur la tête , s'amusa si long-tems dans l'Arragon sous prétexte de s'y faire reconnoître , que le Roy Philippe eût moyen d'encourager les siens , & ayant reçu de nouveaux secours de son Grand-Pere , de se rapprocher de Madrid , où les Portugais avoient déjà fait proclamer le Roy Charles ; & d'y rentrer , ce qui fit que tous les Peuples retournerent à sa dévotion , & que le Roy Charles fut réduit à la défensive , comme auparavant.

Philippe à son retour à Madrid se vengea un peu cruellement des Magistrats , qui ne pouvant rien contre la force présente , avoient été contraints par les Portugais de proclamer son compétiteur. Il bannit & dégrada de leurs offices tous ceux , qu'on lui dit avoir montré quelque complaisance de la révolution , & la Reine Douairiere entr'autres , qu'on lui dit en avoir témoigné la plus grande joye , fut transférée hors du Royaume , & changea sa relegation de Toledé en celle de Bayonne. Il y eût quelque chose de ridicule dans l'exécution de la vengeance du

1706. Roy Philippe. Celui-ci non content d'avoir dégradé & exilé de Madrid tous ceux qui avoient témoigné de la complaisance, quoi que forcée, de la nécessité, où il s'étoit trouvé de fuir, & qui dans le desespoir d'aucun retour de Fortune l'avoient vû emporter les pierrieres & les meubles plus pretieux de la Couronne, il s'en pritencore, (sans doute par le mauvais conseil de quelques ames lâches), aux femmes & familles de tous ceux qui se trouvoient auprès de la personne du Roy Charles, ou dans son armée & les bannit d'Espagne. La chose ne se fit pas immédiatement après le retour de Philippe à Madrid, & dans le temps que les autres furent dégradés & exilés, mais au commencement de l'année suivante 1707. Il fallut obéir sans réplique à cet ordre rigoureux, & avec d'autant plus de chagrin que cette transmigration se devoit faire en hyver, & par des gens dont la plus-part étoit mal pourvûe des biens de fortune, & des moyens nécessaires pour voyager avec commodité. C'eût été beaucoup pour la plûpart d'avoir des voitures aisées pour leurs personnes, & ils se seroient consolez de laisser à la merci du Roy leur meubles les plus nécessaires; mais, comme

On a dit, quasi toutes ces Dames étoient 1707
sans moyens, & il fallut se servir de
tout pour se traîner, comme on pour-
roit à Barcelone, & y aller faire
pompe de leur misère. Le Roy Char-
les eût le chagrin de voir arriver cette
troupe exilée dans le plus grand de-
sarroi du monde, les unes en des mise-
rables chariots, les autres sur des bran-
cars, ou dans des pieces de buffet char-
pentées en litiere, & plusieurs à pied &
le bâton à la main, quelque naissance qui
les distinguât, & très-peu en un équi-
page convenable à leur condition. Ce
spectacle ne pouvoit manquer d'exciter
beaucoup d'indignation contre l'auteur
d'un malheur commun à tant de per-
sonnes de qualité, & d'attirer la risée
de quelques autres, qui ne prenoient au-
cune part dans leur malheur. Et ceux
qui voudront aujourd'hui entrer dans
les sentimens des derniers, & se re-
nouveler le plaisir de cette comedie,
n'ont qu'à lire dans l'histoire de l'in-
comparable Scaron l'entrée triom-
phante de sa Troupe Comique dans la
Ville du Mans, & l'attirail, avec lequel
cette troupe délabrée se presenta aux
Manceaux, pour avoir une idée juste,
à la qualité des personnes près, de ce
qui se passa en cette occasion aux portes

1707. de Barcelone. Pour surcroît de malheur pour cette pauvre troupe , elle arrivoit en un tems , où le Roy Charles étoit entierement dépourvû des moyens de la secourir. Ce Prince tiroit de gros subsides de la Couronne d'Angleterre. On lui faisoit tenir de Vienne tout ce qu'on pouvoit d'argent : Mais le peu d'Espagnols qu'il avoit à ses côtez lui vendoient si cher leur service , ou avoient si peur que la Fortune par quelque trahison ne les laissât avec le seul merite de l'avoir servi sans récompense , qu'ils devoroient tout , & se payoient d'avance de ce qu'ils auroient pû faire , ou esperer dans la suite ; en sorte que le Roy auroit été souvent & on peut dire quasi toujours , sans aucun moyen de témoigner sa liberalité , ou de donner des récompenses , si le Prince son Grand Maître-d'hôtel n'avoit suppléé du sien , & de son propre patrimoine , & ne lui eût épargné la honte de son indigence.

Entre les Grands de la Nation Espagnole , qui s'étoient attachez au Roy Charles , le Duc de Najera étoit un des principaux , mais il étoit déjà mort à Barcelone , autant , à ce qu'on disoit , de chagrin de se voir sans moyens de soutenir sa qualité que d'aucune autre maladie

ladie. Il avoit laissé à Madrid la Du- 1707
chesse sa femme, & on vouloit la sou-
mettre à la loi des autres, comme ayant
eû un mari deserteur de la cause du
Roy Philippe; elle s'en défendit vive-
ment, en protestant qu'elle ne pouvoit
plus être soupçonnée d'aucune cor-
respondance criminelle, puisque la seu-
le personne, avec qui elle pouvoit l'en-
tretienir, n'étoit plus. Elle avoit une
fille d'âge à être mariée, & la Duches-
se de Bracciano, qu'on croyoit avoir
inspiré au Roy cette dureté contre les
Dames Espagnoles, qui avoient des
maris auprès du Roy Charles, ne pou-
vant contraindre la Duchesse de Naje-
ra à sortir de Madrid, résolut d'en tirer
quelque parti, où elle trouvât son comp-
te. Elle avoit auprès de soi un certain
Marquis de Crevecœur, qui s'étoit at-
taché à elle dans la pensée de faire sa
fortune. Elle vouloit bien l'aider en ce-
la, & cette occasion s'étant présentée,
elle dit fierement à la Duchesse Espa-
gnole que, si elle vouloit qu'on la
laissât en repos, elle n'avoit qu'à se
résoudre à donner sa fille en maria-
ge au Marquis, ce qu'on prendroit
pour une preuve de sa fidélité, &
de son véritable attachement au
service du Roy Philippe. L'Espa-
D 4 gnole

1707. „ gnole , qui n'étoit pas moins fiere que
— l'Italienne , lui repliqua sur le même
ton que „ sa fille n'étoit pas pour un
„ petit aventurier , dont tout le merite
„ consistoit dans l'honneur qu'il avoit
„ de la servir : qu'elle connoissoit trop
„ les prérogatives de sa naissance pour
„ les prostituer de la sorte , & qu'elle la
„ remercioit de sa recherche. La
Duchesse de Ursins qui n'étoit point
accoutumée à oïr de semblables re-
parties , entrant dans toute la colere ,
dont une femme qui se croit mépri-
sée , est capable , vouloit décharger sa
mauvaise humeur & son indignation
par des reproches contre la Duchesse
de Najera , mais elle se contenta de la
menacer ; qu'elle l'en feroit repentir.
„ Ce ne sera , lui repliqua l'Espagnole
„ qu'autant que le Roi vous le permet-
„ tra , & j'ai trop bonne opinion de la
„ Justice de S. M. pour craindre qu'il
„ autorise vos injustes ressentimens. Il
„ sçait trop ce que c'est que Noblesse ,
„ & les égards , que lui doivent , mê-
„ me les Têtes couronnées , pour em-
„ ployer jamais son autorité à me for-
„ cer d'accepter un mari pour ma fille ,
„ qui ne soit pas de qualité , & de sa
„ convenance ; je me plaindrai moi-
„ même à lui des menaces que vous
„ osez

5, oſez bien me faire , parce que je re-
„ fuſe le honteux parti que vous me
„ propoſez. La Duchefſe de Braccia-
no vit bien que ſes hauteurs ne fléchi-
roient jamais cette Dame. Elle rab-
battit un peu de ſa fiereté , & ſans per-
dre la penſée de ſe vanger , ce qui eſt
bien rare entre les femmes , elle prit
ſur le champ le parti de déchanter , &
d'en venir à des excuſes , afin de la
menager pour ſes reſſentimens. „ Du-
„ cheſſe lui dit-elle , quand je vous
„ ai propoſé un mari pour vôtre fille ,
„ je n'ai point penſé à en faire une
„ malheureuſe , ni à forcer ſes incli-
„ nations , ni les vôtres. La faveur ,
„ dont leurs Majeſtez m'honorent ,
„ m'atire tous les jours des perſonnes
„ de la première qualité , qui ſ'empref-
„ ſent de me témoigner toute ſorte de
„ conſideration , pour arriver par mon
„ moyen à une fortune plus élevée ,
„ & ſe font honneur de l'avoir obte-
„ nue. Le ſujet que je vous ai propoſé
„ pour époux à vôtre fille , n'eſt pas ,
„ comme vous penſez , un petit avan-
„ turier. C'eſt un Seigneur , dont la
„ naiſſance & les moyens ſont connus
„ en France , ſ'ils ne le ſont pas en
„ Eſpagne autant qu'il le faut pour lui
„ rendre juſtice , & perſonne ne refuſe

707. „ se à ses qualitez personnelles l'estime
„ qui se doit à un Cavalier accompli , &
„ dont l'alliance, au lieu d'être honteuse
„ à personne , peut faire le bonheur d'u-
„ ne Epouse , & d'une Maison la plus
„ qualifiée du Royaume. C'a été par une
„ curiosité fort louable de voir la Cour de
„ S. M. C. qu'il a voulu se donner à moi,
„ & c'est parce que je connois ce qu'il
„ mérite que je voudrois le retenir en
„ Espagne pour continuer à faire hon-
„ neur à ma famille domestique , qui est
„ cependant celle du Roy , que j'avois
„ jetté les yeux sur votre fille pour l'y
„ établir. Quelles qu'ayent été vos vûes
„ lui répondit la Duchesse de Najera ,
„ qui voyoit la dissimulation peinte sur
„ le visage de la Princesse , & quelles
„ qu'elles soyent encore dans le discours
„ que vous voulez bien me tenir , je suis
„ fort indifferente aux unes & aux au-
„ tres , & sans reflechir sur autre cho-
„ se que sur la proposition que vous
„ m'avez fait du Mariage de ma fille
„ avec votre Marquis , je vous ai dit
„ & vous dis encore que son alliance ne
„ m'accomode point , de quelque ap-
„ pui qu'il soit soutenu en cette Cour.
Un refus si exprès & si méprisant irri-
tant la Princesse au dernier point , dès
ce moment elle jura sa perte , & com-
me

me l'excessive facilité du Roi Philippe & de la Reine son épouse permettoit tout, elle lui fit effuyer tant de chagrins & tant de calomnies, que la Dame ne voyant aucun jour à les faire cesser, & à s'en défendre, mourut de regret quelque tems après, & laissa sa fille à la merci de son impitoyable ennemie, dont cependant la fille scût triompher à la fin, comme on verra dans la suite.

Les choses n'avoient pas été plus heureuses pour le Roy Philippe cette année dans les Pays-Bas qu'elles l'avoient été en Espagne, le Duc de Baviere & les Généraux François furent battus à Ramelies par le Duc de Marlbouroug, & contraints d'abandonner tout le Brabant jusqu'à Bruxelles même, leur défaite ayant ouvert les portes de toutes les Villes de cette Province, & de quelques autres de la Flandre. Il en fut presque de même en Italie; où quoique le Duc de Vendôme eût remporté quelques avantages sur les troupes du Prince Eugene, qui avoient été obligées de repasser les rivières de l'Etat de Venise, pour n'avoir pû se rendre maîtresses d'aucune place considérable, qui leur pût servir de défense, le Prince étant arrivé à son Armée, il fallut parler autrement, & malgré tous

1707. les obstacles que les François y pûssent
apporter, il repassa toutes les rivières,
força tous les pas, & s'unit avec ses
troupes au Duc de Savoye, avec qui il
battit le Duc d'Orleans, qui avoit en-
trepris & poulssoit le siège de Turin avec
tout l'appareil de forces, & tous les se-
cours imaginables.

La déroute de Ramelies fit naître les
premieres ouvertures à la Paix. L'E-
lecteur de Baviere retiré à Mons après
la bataille écrivit le 20. d'Octobre au
Duc de Malboroug, que le Roi de Fran-
ce étoit prêt d'entrer en négociation
de paix, & proposoit qu'on choisit un
lieu entre les deux Armées, qui étoient
encore en Campagne, ou après leur sé-
paration entre Mons & Bruxelles, où
l'on pût traiter avec ses Ministres d'un
bon accomodement. Il le prioit d'in-
former la Reine d'Angleterre de cette
disposition, assurant qu'il en useroit
de même avec ses Alliez particuliers,
& que son dessein étoit de comprendre
tous ceux qui étoient entrez en cette
guerre, dans le même Traité.

Il écrivit dans les mêmes sentimens
aux Députez des Etats Généraux qui
étoient à l'Armée, les priant d'infor-
mer leurs maîtres des intentions du Roy
de France. Ils le firent, & comme se-
lon

Ion la forme de Gouvernement il fal- 1707.
loit informer , & recevoir les senti-
mens de toutes les Provinces , la ré-
ponse tarda peut-être plus à venir que
l'Electeur ne s'attendoit. Elle fut que les
Etats ne souhaitoient rien plus que la
paix , n'ayant pris les Armes qu'avec la
derniere répugnance , mais qu'ils sou-
haitoient une paix durable, que les con-
ferences proposées ne paroissent pas
propres pour cela sans un éclaircisse-
ment préalable & plus particulier des
intentions de S. M. T. C. qui n'avoit
fait jusqu'alors aucune ouverture suffi-
sante qu'ils pussent communiquer à leurs
Alliés , sans lesquels ils n'entendoient
point d'entrer en aucune négociation ;
& que par-tant il falloit songer à des
moyens plus convenables pour parvenir
à la Paix.

La reponse que le Duc de Malbou-
roug fit de son côté au même Electeur
contenoit précisément les mêmes cho-
ses touchant les Etats Généraux, la
Reine d'Angleterre protestant qu'elle
étoit dans les mêmes sentimens ; ce qui
fit connoître au Roy de France que
la voye des Conferences qu'il avoit pro-
fée n'aboutiroit à rien , à moins qu'il
ne fit des propositions préliminaires ,
qui pussent non seulement abreger les
nego-

1707. négociations, mais disposer les contrai-
 — tants à entrer en traité avec lui. En
 effet il prit le parti dès le commence-
 ment de l'année suivante de donner ces
 préliminaires, ou points, qu'on pourroit
 supposer accordez, & qui embrasse-
 roient l'affaire capitale, & il les pro-
 posa, non pas aux Alliez, mais au Pape,
 afin que par son moyen ils fussent ren-
 dus publics. Il les expliqua en une let-
 tre qu'il écrivit à ce Pontife, en date du
 15. Fevrier, & cela en des termes si
 pleins de confiance, & si on l'ose
 dire, si injurieux à l'Empereur, qu'il
 est quasi incroyable qu'il l'ait fait en
 un tems, où les affaires de deux Cou-
 ronnnes étoient si fort dérangées. Voi-
 ci la Lettre.

Très Saint Pere.

„ Les soins que V. S. continuë de se
 „ donner pour procurer la Paix à
 „ l'Europe nous sont toujours égale-
 „ lement agréables. Nous n'avons rien
 „ plus à cœur que de seconder ses in-
 „ stances, & nous voulons bien encore
 „ aller au devant de tout ce qui pour-
 „ roit les rendre infructueuses. Comme
 „ il n'a pas tenu à nous que la guerre
 „ n'ait pas été commencée, aussi con-
 tinuerons

„ tinuerons-nous à rechercher les oc- 1707.
„ casions de la finir par les voyes les
„ plus promptes & les plus faciles.
„ Vôte Béatitude a été informée que
„ nous avons déjà fait plusieurs fois des
„ avances pour parvenir à un but si
„ salutaire. Il faut attribuer au mal-
„ heur des tems que des Princes Ca-
„ tholiques frappés de la crainte de dé-
„ plaire à leurs Alliés, refusent encore
„ d'écouter les Saintes exhortations du
„ du Vicaire de J. C. lorsque nous remî-
„ mes à l'arbitrage de V. S. de regler
„ les droits de l'Empereur par une
„ compensation sur quelques Etats de
„ la Monarchie d'Espagne, les Mini-
„ stres de V. B. furent chargés du soin
„ d'en faire la proposition à ce Prince.
„ Mais avec quelle hauteur ne l'a-t-il
„ pas rejetée, ayant dit des choses ex-
„ orbitantes, & demandé avec fiereté
„ le rappel de nôtre Petit-fils ? qui au-
„ roit crû, Très-Saint Pere, qu'il fe-
„ roit une réponse si orgueilleuse à un
„ Roy insulté & à nôtre amour pour la
„ Paix ? car la conjoncture, bien loin
„ d'être favorable à la Maison d'Au-
„ triche, sembloit alors la menacer par
„ la superiorité de nos forces, & par le
„ gain de la bataille de Cassano. Mais
„ Dieu, qui est le maître de ses événe-
„ mens

1707. „ mens, changea la disposition de nos
— „ affaires. Cependant quoi-que nous
„ fussions occupez du soin de reparer
„ nos pertes, nous n'oublîâmes point
„ l'idée de la Paix, que nous avions con-
„ çûë dans le tems même de nôtre
„ plus grande prospérité. Nous réi-
„ térâmes à la Hollande l'offre d'une
„ barriere pour ses États & les sûretés
„ demandées pour leur commerce, en
„ nous réservant de traiter d'une com-
„ pensation avec l'Empereur. Des
„ propositions si raisonnables furent de
„ nouveau rejetées par les intrigues
„ du parti qui s'étoit montré contraire
„ à l'agrandissement de nôtre Petit-fils,
„ & nous donnâmes alors tous nos
„ soins à augmenter les préparatifs d'u-
„ ne guerre, qui nous avoit été vio-
„ lemmment & injustement déclarée :
„ néanmoins comme il nous est im-
„ portant de correspondre encore aux
„ Saintes exhortations de V. B. & afin
„ qu'il ne reste aucun pretexte à nos
„ ennemis de nous imputer la cause de
„ tant de sang Chrétien répandu, &
„ qui va encore se répandre, nous fai-
„ sons à V. S. l'explication qu'elle de-
„ sire sur les dispositions, où nous som-
„ mes pour la Paix. Nous dirons donc
„ à V. B. que le Roy nôtre Petit-fils
nous

„ nous a confié les pouvoirs pour transf- 1707
„ porter à l'Archiduc une partie des
„ Etats, qui composoient la Monarchie
„ d'Espagne. Le Roy Catholique pos-
„ sède les cœurs des veritables Espa-
„ gnols, & se contente de regner sur
„ eux.

„ L'Empereur peut donc s'expliquer
„ à present. Il dépendra de ce Prin-
„ ce, que le Milanois, Naples & Sicile
„ avec les autres Isles de la Mediter-
„ ranée dépendantes de l'Espagne
„ soient à jamais réunies dans sa Mai-
„ son.

„ On conviendrait aisément d'une
„ barriere pour la Rep. des Provin-
„ ces-Unies, & les deux pretextes
„ de la Guerre étant ainsi levez, il
„ seroit facile de mettre fin aux mal-
„ heurs, dont l'Europe est depuis si
„ long-tems accablée.

„ Nous prions Dieu qu'il conser-
„ ve pendant de longues années Vôte
„ Sainteté dans le gouvernement de son
„ Eglise.

Vôte dévot fils le Roy de France
& de Navarre.

Ecrit à Versailles le 15. de Fev. 1707.

Il

1707.

Il y a bien des choses dans cette Lettre, dont le Roy T. C. se faisoit honneur, desquelles on n'avoit point ouï parler, comme des propositions faites pour une Paix deux ans auparavant & après la bataille de Cassano, & des choses exorbitantes, des demandes orgueilleuses & fieres qu'eût fait l'Empereur Leopold aux Ministres du Pape, qui l'exhortoient à la paix. D'ailleurs ces dernières propositions ne parloient & n'offroient tout au plus que de satisfaire à la Maison d'Autriche, & aux États Généraux, sans aucune mention de l'Angleterre, du Roy de Portugal, des Ducs de Savoye & de Modene, tous intéressés dans la guerre qui se faisoit. Outre que le médiation de Clément XI. ne pouvoit être agreable aux États Protestans Alliés de l'Empereur, ni à l'Empereur même, qui s'étoit plaint si souvent de la partialité du S. P. pour la France. Aussi cette Lettre ne produisit-elle rien, aucun des Alliés contre la France ne se crut obligé de déférer à des conseils, qui leurs venoient d'un médiateur si suspect, tous continuerent la guerre.

Ces propositions lâchées à tout événement, le Roy Louïs voyant les affaires d'Espagne en une dangereuse crise

se, & ne jugeant plus à propos que le 1707
Roy Philippe s'éloignât de sa Capitale,
pensa d'envoyer en Espagne un Général dont l'autorité & l'expérience fussent capables d'y rétablir la confiance & l'amour des sujets envers leur Prince, & d'y ranimer les troupes à poursuivre le recouvrement des places, qui s'étoient déclarées pour le Roy Charles. Il jetta pour cela les yeux sur le Duc d'Orléans, & donna part de sa résolution au Roy Philippe. La Princesse des Ursins, dont la faveur auprès du Roi & de la Reine dispoisoit absolument de tout en Espagne, prévoyant bien qu'un Prince d'une si grande considération eclipseroit son credit, fit tout ce qu'elle pût pour empêcher qu'il ne vint, suggerant au Roy Philippe mille soupçons contre la personne du Duc, & lui faisant craindre mille dangers de voir son autorité diminuée, & peut-être sa Couronne perdue. Le sujet de cette crainte, qu'elle inspiroit au Roy, étoit fondé sur ce que quelques Espagnols de grande considération avoient autrefois souhaité d'avoir le Duc d'Orléans pour Roy, plutôt qu'un des fils du Dauphin, de peur que les deux Couronnes de France & d'Espagne venant à s'unir, l'Espagne ne devint alors une Province

1707. Province du Royaume de France, gouvernée par des Vicerois, ce qui pouvoit facilement arriver par la mort du Duc de Bourgogne. On disoit d'ailleurs que le Roy Louïs lui-même avoit été quelque tems dans ce sentiment, & qu'il n'avoit résolu l'élevation du Duc d'Anjou sur le Trône d'Espagne, que par un motif de tendresse, peut-être excessive, pour sa propre famille, dans laquelle il vouloit réunir toutes les Grandeurs, que la fortune peut distribuer.

Tous les mauvais offices intéressés que la Princesse tramoit contre le Duc d'Orleans, cederent enfin à la volonté absolue du Roy Louïs, & le Duc arriva à Madrid au commencement de l'année, très-bien, & très-cordialement reçu par le Roy Philippe & par la Reine son Epouse; mais avec des caresses dissimulées de la Princesse des Ursins, qui faisant de nécessité vertu, s'efforça de lui témoigner de la joye de son arrivée. Comme il n'y avoit plus de moyen de l'empêcher, & que la trop grande bonté du Roy & de la Reine lui avoient laissé prendre un ascendant sur eux, qu'elle ne pouvoit se résoudre de perdre, elle fit dès le commencement tout ce qu'elle pût pour persuader

des

der au Duc que son intérêt étoit de vi-07 17
vre avec elle en une concorde & intel-
ligence parfaite; qu'étant déjà accre-
ditée & connuë des Espagnols, & ayant
pris soin de les étudier, elle sçavoit plus
que personne les voyes de les disposer
à tout ce qu'on jugeoit être du plus
grand service du Roy, qu'elle lui of-
froit ses lumieres & les habitudes qu'elle
avoit fait dans la Nation, & qu'elle
se flattoit que de son côté, il voudroit
bien agir de concert avec elle. Le Duc
étoit trop éclairé pour ne pas démêler
le but de cet artificieux discours, &
avoit le cœur trop élevé pour se sou-
mettre aux conseils d'une femme, qui
ne primoit à la Cour que par un excez
de condescendance de leurs Majestés
Catholiques à son égard. Il lui témoi-
gna franchement qu'il ne lui envioit
point la faveur dont elle jouïssoit à la
Cour, n'étant pas d'une condition à
pouvoir être touché de cette envie,
mais qu'il étoit persuadé que l'usage
qu'elle faisoit de son credit, étoit la cau-
se d'une grande partie des desordres &
des malheurs que le Roy & le Royaume
avoient souffert jusqu'à lors, parce qu'elle
se mêloit de dire son avis, & de don-
ner des conseils sur des matieres qui
étoient hors de sa competence, & qu'elle
le

1707. le faisoit servir le pouvoir qu'elle avoit
par l'esprit du Roy pour les faire executer, le plus souvent à la ruine des affaires : qu'il vouloit lui-même lui donner un bon conseil, & qui contribueroit & à sa fortune particuliere, & au meilleur service du Roy, qui étoit de procurer à la Reine toutes les satisfactions qu'elle pouvoit par ses respects & par ses services, & par des entretiens de choses indifferentes, & de s'abstenir de porter ses vûes au-delà.

La Princesse, quoique convaincuë par sa propre experience, & par sa premiere disgrâce que le Prince lui parloit en ami, & lui disoit la verité, ne pût s'empêcher de concevoir le dépit le plus violent contre lui & de se résoudre dans le moment de le traverser de toutes ses forces, & de faire échouer toutes les entreprises, par lesquelles il pourroit acquérir de l'estime ou de la reputation. La Catalogne étant restée quasi seule au pouvoir du Roy Charles après la reprise déjà faite des Roïaumes, quasi entiers d'Arragon & de Valence à l'obéissance du Roy Philippe, il fut résolu de faire le siege de Lerida comme la place la plus importante de la Province après Barcelone. La Ville étoit forte, & défenduë par une bon-

ne garnison : mais c'étoit par là que l'entre- 1707
prise étoit digne du courage du Prince
qui l'avoit formé, & que la prise
qu'on en feroit lui apporteroit plus de
gloire. La plus grande valeur du monde
peut concevoir & concerter les des-
seins les plus hardis, mais elle ne sauroit
les exécuter sans les secours neces-
saires. La Princesse des Ursins résoluë
de se venger de l'indifference, si on ne
veut pas dire du mépris, que lui avoit
témoigné le Duc d'Orléans, en trouva
l'occasion dans l'acheminement de ce
Siège. Elle se servit des créatures que
lui attachoit son credit, pour que quasi
tout universellement vint à manquer
aux Assiégeans, les vivres pour la sub-
sistance des troupes, l'argent pour leur
solde, & la grosse artillerie pour bat-
tre la place ; la Princesse ayant trouvé
moyen de faire qu'on tirât celle-ci de
Seville, Ville à plus de 50. lieues de la
place assiégée, & qu'on la fit marcher
à si petites journées, qu'elle ne pût ar-
river au Camp qu'après la S. Martin.

Cela fut cause que le Siège traîna en
longueur. Et comme la Princesse avoit
dans l'Armée plusieurs personnes qui lui
étoient dévouées, celles-ci pour lui
faire plaisir décrioient de tout leur
force l'entreprise de ce Siège, comme
tème-

1707. temeraire , & la conduite du Duc , qui
— montrait d'autant plus de fermeté qu'il
voyoit les déservices qu'on lui rendoit
dénusés de toutes sortes de raisons. Le
mécontentement devint si général dans
le camp , que le Duc de Bervick , qui
étoit un des Lieutenants Généraux , a-
près lui avoir représenté l'impossibilité ,
qu'il croyoit qu'il y eut de prendre Leri-
da, & le danger de se voir eux-mêmes as-
siégés par les troupes du Roy Charles ,
ayant vû que ce Général ne s'émuvoit
par aucune des considérations , qu'il lui
proposoit , en écrivit au Roy de Fran-
ce , & lui représenta les incommodi-
tez , que souffroit l'Armée dans son
Camp , & que l'entreprise ne paroïssoit
pouvoir réussir en aucune maniere. Cet-
te représentation fut si efficace que le
Roy , d'ailleurs poussé à cela par le Com-
te de Chamillard , qui se trouvoit alors
dans les affaires , & étoit d'intelligence
avec la Princesse , écrivit au Duc d'Or-
leans de lever le Siège , & de mener son
Armée en quartier d'hiver. Par bon-
heur pour le Duc d'Orleans , le courier
qui lui apportoit un ordre qui l'auroit
extrêmement mortifié , arriva au Camp
le jour même que la Ville de Lerida
fut obligée de capituler. Il répondit
au Roy , en lui annonçant la nouvelle

de cette prise, & le pria de ne point 1797.
trouver mauvais qu'il mit encore quel-
que temps à soumettre le Château,
qui ne s'étoit point encore rendu,
mais qu'il esperoit de réduire dans
quelques jours. Il confondit ainsi
ceux, qui se flattoient de le voir avec
la mortification de son entreprise é-
chouée.

Le Roy Philippe avoit remporté
d'autres avantages cette Campagne, &
ses troupes avoient gagné la bataille
d'Almanza sous le Duc de Bervick,
avant l'arrivée du Duc d'Orleans. Il
reprit aussi quelques places dans les Ro-
yaumes d'Arragon & de Valence qu'il
fit démanteler, afin de leur ôter la con-
fiance de pouvoir une autrefois soute-
nir leur révolte. Il déclara le Royau-
me d'Arragon déchu de ses anciens pri-
vilèges. Mais il perdit d'ailleurs les
Duchez de Milan & de Modène; les
troupes Françoises ayant capitulé, leur
sortie d'Italie avec l'évacuation du Châ-
teau de Milan, & de quelques autres
places, qu'ils possédoient dans ce Duché.
Il perdit encore le Royaume de Naples
qui se déclara en faveur du Roy Char-
les, dès que les troupes Allemandes y
furent arrivées, c'est à dire la Capita-
le, car pour la Ville de Guerre, où le
E Duc

1707 **I** Duc d'Escalone Gouverneur pour le Roy Philippe, s'étoit retiré, elle fut obligée de se rendre à discretion, & le Duc y perdit ce qu'il avoit accumulé pendant son Gouvernement, qu'on dit être un somme de quatre cens mille écus, fruit de sa modération & de sa charité envers les Peuples de ce Royaume.

Comme il avoit eû la dureté de faire brûler par la main du Bourreau les Manifestes qu'on avoit fait semer à Naples, avant l'arrivée des Allemans, on ne voulut le recevoir qu'à discretion, & cette discretion n'empêcha pas qu'il ne fut reconduit sur un cheval de plein jour prisonnier à Naples, & qu'il n'essuyât toutes les railleries du peuple, dont il ne s'étoit pas fort soucié de gagner l'affection.

Il étoit enfin né le premier jour d'Août au Roy Philippe, le premier fruit de son mariage avec la Princesse Marie-Louïse de Savoye, & comme c'étoit un Prince qu'il nomma Louïs, du nom de son Ayeul, il le fit déclarer l'année suivante Prince des Asturies, titre des premiers nés des Rois d'Espagne, & héritier nécessaire des Couronnes de cette Monarchie. Mais il rouvrit les playes de la Nation, en accordant aux François

cois une entiere liberté de trafiquer dans les Indes Espagnoles, ce qui déplût beaucoup à ses sujets, qui craignirent de voir à la fin passer en France les tresors de ces riches Provinces, & de se voir frustrés de tous les avantages de ce commerce.

Toute la Lombardie & le Royaume de Naples étant tombés, comme on a dit, au pouvoir des Imperiaux, & les propositions de paix, que le Roy Louis avoit faites dans la lettre qu'il écrivit au Pape, n'ayant point été acceptées, il se presenta une nouvelle occasion, qui sembla rapeller les Armes des deux Rois en Italie. Le Roy Charles faisoit venir sa nouvelle Epouse la Princesse Christine de Wolfembutel en Catalogne, & la Flotte combinée d'Angleterre & d'Hollande la devoient transporter à Barcelone. La Princesse passa par Milan, où tous les Princes d'Italie l'envoyerent complimenter, hormis le S. Pere, qui ne crût pas lui devoir faire aucun honneur, pour ne point déplaire au Roy Philippe. Les Imperiaux primoient alors en Italie, & pour se venger de cette partialité entrerent sur le Ferrarois, & se saisirent de la petite Ville de Comachio, unie à la Légation de Ferrare, mais que la Maison d'Este

1708 prétend avoir toujours été un Fief séparé du Duché de Ferrare, duquel ils recevoient des Empereurs une Investiture particuliere. Clement cria alors au secours & en demanda à la France, à l'Espagne, aux Venitiens & aux Suisses par des Brefs, qui ne produisirent aucun effet, qu'auprès du Roy de France, qui ayant été contraint de retirer ses troupes d'Italie, prenoit volontiers l'occasion de les y renvoyer à la faveur d'une ligue, qu'on prétendoit faire de tous les Princes Italiens pour arrêter les progrès des Impériaux. Mais comme aucun de ces Princes n'avoit sujet de se promettre de grands avantages de cette ligue, le projet en fut sans exécution, & les Venitiens même répondant au Pape, lui firent une espee de reproche de s'être attiré la vexation, dont il se plaignoit, en se dépouillant de la qualité d'impartial, & d'ami commun des deux partis, qui se faisoient une guerre, dans laquelle il n'avoit aucun interest.

Les Espagnols ne daignerent pas même écouter les prieres du Pape. Et la Cour de Madrid enyvrée de la joye d'avoir un Prince heritier de la Couronne, & des avantages que les Armes du Roy Philippe avoient remporté la dernière

derniere Campagne , quoique l'Armée 1708
Navale qui avoit conduit la Reine E-
pouse du Roy Charles à Barcelone , se
fut saisie en retournant des Isles de Ma-
jorque & de Minorque , & du Royau-
me de Sardaigne , continuoit à se donner
comme on dit , au cœur joye , & à se
divertir en toutes les manieres. Ce n'é-
toit à Madrid que Comedies , que Bals ,
que Mascarades , & comme dans les
tems de joye , il semble qu'on abandon-
ne tout autre soin , les propositions mê-
me que fit le Duc d'Orleans , & l'emploi
qu'il proposa de faire des Armes du
Roy pour la Campagne prochaine , pen-
dant laquelle , il ne se promettoit rien
moins que la conquête de tout le Por-
tugal , si elles furent écoutées , furent
considérées comme des chimeres , aus-
quelles on ne fit aucune attention.
La Princesse des Ursins , qui continuant
de jouir de toute l'étendue d'une faveur
sans bornes , dispoisoit de tout avec Mr.
Amelot Ambassadeur de France , s'é-
tant mis en tête d'acquérir un autre
merite plus éclatant que celui de la con-
quête du Portugal , envoya à Turin un
de ses propres Gentilhommes , afin de
ne pas compromettre le nom du Roy
Philippe , offrir au Duc de Savoye s'il
vuloit abandonner les Alliez , des avan-

tâches si considérables, qu'ils surpasseroient tout ce qu'il pouvoit s'y promettre de leur alliance ; promesse, dont il ne pouvoit point douter, sachant le crédit qu'elle avoit à la Cour du Roy Philippe, & la faveur dont elle y jouissoit. Le Duc ne fit aucun cas de cette proposition, & la Princesse n'en reçut ni mérite ni honneur. Elle n'en étoit pas moins attentive à traverser les projets du Duc d'Orléans, qui retourné en Espagne pour y faire une seconde Campagne, trouva les mêmes obstacles qui l'avoient traversé l'année précédente. Comme ce Prince n'avoit voulu entrer en aucun concert avec elle, ni faire dépendre son crédit & sa réputation du concours de ses conseils, auxquels elle auroit attribué tous les heureux succès qu'il se pouvoit promettre de sa conduite particulière, elle ne pouvoit digérer ce mépris, & se voyant comme la dépositaire de toute l'autorité Royale, que l'indolence du Roy & de la Reine lui avoit abandonnée, elle prétendoit que cette faveur fût un titre d'exiger une soumission & une dépendance aveugle de tous ceux qui avoient des emplois ou attendoient des grâces dans le Royaume. Ne pouvant fléchir l'esprit du Prince, elle l'avoit environ-

né de ses creatures pour être informée 1709
de tout ce qu'il disoit ou faisoit, dans
la vûe d'en prendre occasion de le dé-
truire. Elle avoit cependant eu le cha-
grin de voir qu'un Grand, à qui elle
vouloit procurer une Charge des plus
importantes dans l'Armée, à condition
qu'il lui serviroit d'Epion des actions les
plus secretes du Duc d'Orleans, avec
lequel il auroit lieu de traiter familie-
rement, celui-ci l'avoit généreusement
refusée, & avoit mieux aimé aller ser-
vir le Roy ailleurs qu'en Espagne, où
l'on lui offroit un des premiers Com-
mandemens à cette honteuse condi-
tion, qu'il rendit publique au grand
regret & confusion de la Duchesse.

Mais rien n'étoit capable d'arrêter la
passion de cette femme. Comme le
Duc devoit inévitablement passer par
ses mains, ne pouvant se promettre au-
cun fruit de ses Armes, si les provisions
nécessaires manquoient pour l'achemi-
nement des entreprises, qu'il faudroit
faire, elle se flatta qu'elle le feroit en-
core échoüer par cette voye, & disposa
les choses à cela. Le Duc ne pouvoit
ignorer la mauvaise disposition de la
Duchesse à son égard, & comme il
falloit cependant agir, il prit toutes les
précautions qu'il pût, contre le deffaut.

1709. principalement des choses nécessaires pour faire subsister & agir son Armée. Il pria instamment le Roy d'avoir l'œil à ce que les provisions lui fussent fournies à tems, & le Roy lui promit tout, mais l'exécution de ces promesses dépendant du concours de plusieurs sortes de personnes substituées, celles-ci pouvant être gagnées (comme il étoit facile à la Duchesse de le faire) les promesses du Roi n'avoient de sûreté qu'autant qu'il plairoit à cette Dame de leur en faire avoir. Le Duc pour une plus grande assurance de son fait, laissa un Ministre à Madrid, nommé Deslandes, pour solliciter en son nom ce qui lui manqueroit, dans le cours de la Campagne. Il le fit sçavoir, & s'en excusa en quelque maniere à l'Ambassadeur de France Amelot, à qui il auroit pû recourir pour ces sollicitations, mais en ce qu'il ne pouvoit prendre aucune confiance, le voyant en une liaison si étroite avec la Duchesse conjurée contre lui. Celle-ci pour mieux couvrir son jeu, & exécuter plus seurement sa vengeance feignit de l'estime & de l'amitié la plus grande du monde pour cet homme, qu'elle vouloit bien même entretenir souvent, comme si elle eût été charmée de sa conversation, & en
faisoit

faisoit faire autant à d'Aubigni, qui 1709+
étoit un autre elle-même, & pour qui
on sçavoit que de long-tems elle n'avoit
aucun secret.

Elle avoit fait venir de France ce
d'Aubigni qui la servoit depuis long-
tems; elle le tenoit sous le nom d'É-
cuyer, lui témoignant une si grande
familiarité, qu'on ne doutoit point
qu'il n'entrât dans toutes ses vûes, & ne
fût un Ministre fidèle de toutes ses pas-
sions. Le Duc d'Orleans s'étoit porté
à Saragosse avant que de commencer
la Campagne. Les Esprits y étoient
fort irrités à cause de la perte de leurs
privilèges, dont le Roy les avoit privez
l'année dernière, avec un ressentiment
peut-être plus juste que nécessaire, en
un tems où la prudence sembloit de-
sapprouver une rigueur capable de
porter les choses au desespoir. Les Arra-
gonois souffrent impatiemment d'être
soumis aux Castellans, & n'ont jamais
oublié que leurs Roys ne le cédoient
point autrefois aux Roys de Castille, ni
en pouvoir, ni dans l'ordre des Mo-
narchies. On avoit besoin d'eux pour
reduire le reste de la Catalogne à la
soumission & à l'obéissance. Le Mar-
quis de Joffreville un des Lieutenants
Généraux, qui devoient servir dans l'Ar-

1709. mée du Duc d'Orleans avoit acquis beaucoup d'estime parmi les Arragonois, & voyant le mécontentement général de toute la Nation, il crût qu'il ne seroit pas inutile d'en donner part au Roi, & de lui faire connoître les raisons qui pouvoient le porter à avoir des sentiments plus favorables pour ce peuple. Il forma une espèce de Mémoire ou Requête en leur faveur, par laquelle il demandoit à S. M. C. de vouloir bien être satisfaite de la rigueur, qu'elle avoit témoigné jusqu'alors contre ce Royaume, & d'avoir à l'avenir des égards plus favorables au malheur des tems passés, & à la fidélité qu'ils lui promettoient pour l'avenir. Le Duc d'Orleans, qui étoit dans le même sentiment qu'on devoit ménager les Arragonois, appuya la Requête ou Mémoire du Marquis d'une Lettre, qu'il écrivit au Roy Philippe, & lui fit rendre l'un & l'autre par l'Agent Deslandes, qu'il avoit laissé à Madrid, & dont on a déjà parlé.

Il n'y avoit rien dans toute cette conduite, qui pût donner raisonnablement prise à la médisance, & à la malignité, mais la Duchesse des Ursins, qui avoit résolu de ne laisser passer aucune occasion, sans s'en servir pour rendre le Duc

Duc d'Orleans odieux, & lui faire 1702.
perdre les bonnes graces du Roy Phi-
lippe, persuada à celui-ci que les re-
commandations du Duc étoient des re-
proches de la conduite qu'il avoit tenu
envers les Arragonois, & que le Duc
jugeant autrement que le Roy de ses
actions, n'avoit d'autres vûes que de le
rendre meprisable à ses sujets, pour en-
suite lui enlever sa Couronne, en ga-
gnant l'affection des Peuples par la dé-
monstration de cette pitié. Elle tour-
na dans la suite du même côté la Capi-
tulation que le Duc accorda à la Gar-
nison de Tortose, qu'il prit cette Cam-
pagne, & qu'elle vouloit qu'on dût re-
tenir prisonniere, & fit tant par ses
insinuations malignes, que le Duc étant
retourné à Paris après la Campagne,
le Roy Philippe écrivit au Roy son
Grand-Pere qu'il ne souhaittoit pas
que le Duc retournât plus en Espagne
pour y commander ses troupes, & don-
na charge au Duc d'Albe son Ambas-
sadeur de renouveler au Roy les mê-
mes instances où il en seroit besoin,
& d'empêcher en toutes manieres ce
retour.

Le merveilleux en cette affaire, est
que le Roy Philippe se prêtoit aux pas-
sions de la Duchesse en son tems, où

Contre lui & deffendit à ses sujets tout 1709.
commerce avec la Cour de Rome. Le
Cardinal Portocarrero mourut quel-
que tems après qu'on eût reçu cette
nouvelle : mais il y avoit long-tems
que ses conseils n'étoient plus ouïs, la
Princesse des Ursins s'étant saisie de tout
le Gouvernement, & quoiqu'elle fit
encore semblant de le respecter, ce n'é-
toit que dans les avis qu'il donnoit con-
formes à ses idées. D'ailleurs les Alliés,
qui se voyent comme méprisés par le de-
saveu que le Roy Louïs avoit fait de
ce que ses Députés avoient promis à la
Haye, continuèrent la guerre aux Pais-
Bas, y prirent Tournay & Mons, Pla-
ces très importantes, & y gagnèrent en-
core la fameuse Bataille de Malplaquet
près de cette dernière Ville sur les trou-
pes du Maréchal de Villars.

Ces pertes, qui arrivoient coup sur
coup à la France, obligerent le Roy
Louïs d'envoyer faire de nouvelles pro-
positions de paix à la Haye par M.
Petkum, Résident du Duc d'Holstein
Gottorp à Paris, qui étant de nouveau
convenu des Préliminaires, à un ar-
ticle près, donna lieu à l'Assemblée qui
se tint à Gertruidenberg, pour trou-
ver les moyens de convenir encore de cet
Article. Le Maréchal d'Uxelles &
l'Abbé

1710. l'Abbé de Polignac, fait depuis Cardinal, furent nommez par le Roy Louis pour y aller de sa part.

Ce 2. article, le 27. de ceux dont on étoit convenu, & dont l'accord étoit difficile, regardoit la maniere, dont la Monarchie d'Espagne seroit rendue & consignée au Roy Charles, y ayant plusieurs moyens pour cela, dont le plus facile étoit sans doute que le Roy Louis voulut véritablement cette restitution, puisque son Petit-fils n'ayant été placé sur le Trône d'Espagne que par son moyen, & n'ayant point d'autre appui étranger pour s'y soutenir que les forces de la France, il est bien sûr que si le Roy Louis avoit résolu une fois de ne les plus laisser agir en faveur de son Petit-fils, & s'il lui avoit résolument fait connoître ses volontez là-dessus, la chose n'auroit eû aucune opposition de la part de celui-ci, que la bonté de son naturel dispoisoit à tout.

Il n'en étoit pas de même de la Reine. Elle ne pouvoit envisager sans desespoir son retour en France, où elle auroit été sous les yeux, & comme sous le pouvoir de la Duchesse de Bourgogne sa sœur. Elle déclara qu'elle n'obéiroit à aucun Ordre d'abandonner

P.E.C.

l'Espagne, quelle défendrait tant qu'elle 1708
le auroit des Espagnols fideles pied à pied —
ce que son Mari-poffedoit, & que chaf-
fée de toutes les Villes, fi le malheur le
vouloit ainfi, elle iroit mourir, fon fils
entre fes bras, dans les Montagnes des
Afturies avec la gloire de n'avoir manqué
ni de cœur ni de réfolution pour conser-
ver fa Couronne.

La Princeffe des Urfins fecondoit vi-
goureufement la Reine, jufques-là qu'elle
en vint une fois aux reproches avec
„ le Roy. „ Quoi lui dit-elle un jour,
„ êtes-vous Prince ? Etes-vous hom-
„ me ? Vous, qui faites fi peu de cas de
„ la Souveraineté, & qui avez des senti-
„ ments plus foibles qu'une femme ?
„ Ne fçavez-vous pas la neceffité impo-
„ fée à tous les Souverains de ne quit-
„ ter la Couronne qu'avec la vie ? On
„ vous menace de guerre, fi vous ne
„ defcendez du Trône. Que vous peut-
„ il arriver de pis, fi vous continuez à
„ vous déffendre ? Ne fçavez-vous pas
„ combien de reffources le tems four-
„ nit aux plus malheureux ? la Fortune
„ ne vous a-t-elle pas montré plus d'u-
„ ne fois qu'elle vous chérit ? Pour-
„ quoi voulez-vous vous rendre indi-
„ gne de nouvelles faveurs, en defefpe-
„ rant de celles qu'elle eft difpofée à
„ vous

1710. „ vous encore faire ? Doutez-vous de
„ la Justice de votre cause ? Si vous la
„ croyez digne de la protection du
„ Ciel , mettez-vous en état de la mé-
„ riter par des sentiments , & par des
„ actions qui y répondent.

Quoi que dit & quoique fit la Prin-
cesse des Ursins , comme elle ne pou-
voit pas tout à fait fonder sur le coura-
ge du Roy , & dans la défiance de voir
les choses suivre le mauvais train , qu'el-
les avoient pris , elle prévint elle-même
le public , & fit sçavoir que ses affaires
la rapellant en Italie , elle se disposoit
à y aller faire un voyage. Elle ne ces-
soit point cependant d'encourager le
Roy , & de seconder la Reine dans ses
efforts de le disposer à une rigoureuse
résolution. On vint enfin à une As-
semblée des Grands qui jouïssent à
la Cour de la première considération.
Le Roy ne fit point de difficulté de leur
exposer l'état , où étoient ses affaires ;
que son Grand-Pere rapelloit les trou-
pes Françoises qui l'avoient aidé jus-
qu'alors , qu'il lui persuadoit même
de céder à la nécessité & à la force su-
perieure , en faisant des protestations
de ses droits , afin de s'en servir en une
conjoncture plus favorable. Il leur
demanda leur conseil , s'ils en avoient
quel-

quelqu'un à lui donner , & protesta que 1710
s'ils étoient résolus de le soutenir , non-
obstant le mauvais état présent de sa
Fortune , il risqueroit tout pour de-
meurer avec eux , & s'exposeroit le pre-
mier à tous les dangers qu'il faudroit
encourir pour cela.

Ces Grands qui furent admis dans ce
conseil lui étoient affectionnez , & on
peut dire que la Nation Espagnole en
général l'étoit de même , très-satisfai-
te d'avoir un Jeune Roy , bon tout ce
qu'il pouvoit être , & avec lequel ils
croyoient de pouvoir être heureux ;
n'eût été la dépendance , dans laquelle le
Roy de France tenoit toute la Nation
Espagnole , & la Noblesse en particu-
lier , qui ne participoit quasi à aucune
grace , & n'avoit aucun employ , tout
étant pour les François. Ils lui per-
suaderent de demander au Roy son
Grand-Pere l'éloignement en particu-
lier de Monsieur Amelot son Ambassa-
deur , & de la Princesse des Ursins ,
les deux premiers & tout puissants Mi-
nistres , qui dispoisoient de tout sans les
égards dûs à la Nation. Le Roy Philip-
pe consentit à faire cette demande , &
le Roy Louïs , n'ayant pas trop bonne
opinion des affaires des Espagnols , con-
sentit de son côté à ce qu'on lui de-
man-

1710. mandoit & rappela son Ambassadeur.

Philippe éloigna de même tous les François de ses Conseils, & retracta la permission qu'il avoit accordée à la Nation Françoisse de trafiquer dans les Indes Espagnoles. En suite de ceci & dans l'esperance, qu'il donna qu'il mourroit en Espagne, plutôt que de la ceder à son Compétiteur, il demanda aux Espagons des secours proportionnés à la deffense, qu'il alloit entreprendre, privé des troupes Françoises. La Princesse des Ursins demeura en Espagne comme bien intentionnée, & utile dans les conjonctures presentes. Il est bien difficile de se persuader que le Roy Louïs voulut véritablement détrôner son Petit-fils, quelque semblant qu'il fit d'en vouloir venir-là, peut-être plus pour obliger les Espagnols à faire leurs derniers efforts, que dans la véritable pensée de l'abandonner. Aussi remarqua-t'on qu'étant né un second fils au Duc de Bourgogne, il lui donna le nom de Duc d'Anjou, que le Roy Philippe auroit dû reprendre, s'il avoit été obligé de retourner en France, & que dans les Conférences qu'on tint à Gertruidenberg à la requisi-tion, & pour convenir seulement de l'article des Préliminaires, qu'il avoit
accor-

accordé : Article , comme on a dit , qui regardoit l'évacuation du Royaume d'Espagne & les moyens de l'exécuter , il fut remarqué , dis-je , que ses Ministres ne parlerent plus de cette évacuation , mais de partager le Royaume entre les deux Rivaux , & de voir ce qu'on en laisseroit à Philippe.

La Nation Espagnole s'étoit partagée d'inclination , en suite des progrès qu'avoit fait le Roy Charles , que ses Alliez ne paroissent pas vouloir abandonner , jusqu'à ce qu'ils l'eussent établi dans toute l'Espagne , particulièrement depuis les batailles d'Almenara & de Saragoce , où les troupes du Roy Philippe avoient été battus , après quoi Madrid même avoit encore une fois ouvert ses portes au Roy Charles qui y étoit allé , & qui cependant déstitué du secours présent des Portugais ne pût s'y maintenir. A la vérité le Roy Louis avoit envoyé le Duc de Vendôme en Espagne pour commander l'Armée , & y avoit fait marcher de puissants secours de troupes Françaises : mais enfin les Alliez serroient de tous côtés le Roy de France , & pendant les Conférences , & après , ils avoient fait les Sièges & pris les Villes de Douai , de Bethune , d'Aire , & de S. Venant ; & comme

l'Es-

1701. l'Espagne ne devoit naturellement demeurer au pouvoir du Roy Philippe qu'autant que la France lui prêteroit des secours, celle-cy étant une fois épuisée, seroit enfin hors d'état de lui en fournir:

Ce qui affoiblissoit le parti du Roi Philippe, étoit non seulement la crainte que les secours de la France vinssent à manquer; mais encore, comme on a dit, le partage des Esprits parmi les Grands de la Nation Espagnolle, contre quelques-uns desquels le Roy avoit été conseillé de se déclarer par des destitutions de Charges, par des exils, & par des emprisonnemens. On a parlé de celui du Marquis de Léganès: le Roy fit encore cette même année celui du Duc de Medina Cœli, qu'il avoit autrefois retiré du Gouvernement du Royaume de Naples, pour s'en servir à Madrid de Ministre d'Etat, attendu son habileté & son experience. Le Duc avoit vécu à la Cour dès ce tems-là avec beaucoup d'égard à sa Naissance, & aux services qu'il rendoit, & qu'il pouvoit rendre. On veut que les manieres despotiques, avec lesquelles la Duchesse de Bracciano regloit tout, & faisoit couler toutes les faveurs sur ses créatures, fut cause de quelques chagrins

grins , qu'il en témoigna ; ce qui est sur, est qu'après la mort du Marquis d'Astorgas à qui on veut que le Confesseur , qui le préparoit à ce passage , eût donné ce Conseil , on apporta au Roy un billet cacheté que ce Seigneur en mourant avoit ordonné qu'on lui rendit , après la lecture duquel le Roi , fit appeler le Duc dans son cabinet pour lui parler , & au sortir du Cabinet du Roy étant entré à l'appartement du Secrétaire d'Etat , où Philippe l'envoyoit , il y fut arrêté par le Capitaine des Gardes , qui le conduisit sur le champ hors de la Ville , & le consigna à un Capitaine Irlandois qui avec une escorte de 50. hommes le conduisit au Château de Segovie ; avec ordre de ne le laisser voir, ni parler à personne. Ses papiers saisis , son procez fut instruit , & les Commissaires Deputez pour lui faire son procez , l'ayant jugé coupable , il fut condamné à la mort ; mais le Roy pour ne pas affliger ses-parents jusqu'au dernier excès , changea la sentence de mort en une prison perpétuelle dans le même Château de Segovie , où cependant il mourut quelques mois après.

Rien n'étoit capable d'y rallentir les soins que la Duchesse des Ursins prenoit

1711, noit pour conserver son autorité , & pour cet effet d'affermir & d'arrêter le Roy Philippe sur le Trône. Elle avoit eû le pouvoir d'obliger ce Prince à demander au Roy son Grand-Pere l'éloignement du Duc d'Orleans , au lieu duquel le Duc de Vendôme ayant été envoyé en Espagne , elle travailla incontinent à l'attirer à son parti , & à le rendre dépendant de ses volontez. Comme elle vouloit faire valoir ses soins auprès du Roy Philippe , elle avoit sù lui persuader que dans le desfarroi , où les affaires étoient en Espagne au départ du Duc d'Orleans , ce Prince avoit eû la pensée de profiter pour soi-même des changements qui étoient prêts d'arriver. Elle fit pour mettre au clair cette prétendue conspiration du Duc , retenir le Ministre Deslandes , qu'on a dit qu'il avoit à Madrid , & qui étoit prêt à s'en retourner en France , puisque ce Prince ne retourneroit plus en Espagne. On lui saisit ses papiers , où il ne fut rien trouvé de capable de le convaincre d'aucun mauvais dessein , & dans les questions qu'on lui fit , il répondit seulement que pendant que tout le monde parloit & s'attendoit que le Roy Philippe retourneroit en France , il avoit , comme les autres ,

autres, dans cette supposition tenu quel- 1731
ques discours, par lesquels il témoi-
gnoit de souhaiter que si le Roy étoit
contraint d'abandonner l'Espagne, il
auroit souhaité que le Duc d'Orleans
montât sur le Trône, le bruit courant
que le Roy T. C. le souhaitoit ainsi,
afin d'empêcher que cette riche suc-
cession ne passât à un Prince de la Maison
d'Autriche,

En effet ce bruit avoit couru, &
comme ce qui éloignoit le plus les Al-
liez, du Roy Philippe étoit la crainte
de voir un jour les deux Couronnes de
France & d'Espagne unies sur une mê-
me tête, le Roy Louis ayant fait des
déclarations publiques, dès même qu'il
eût accepté le Testament, que l'envoi
qu'il faisoit du Duc d'Anjou en Espa-
gne ne pouvoit préjudicier à ses droits
de succéder en son tems à la Couron-
ne de France, On croyoit que cette
crainte auroit cessé dans l'esprit des Al-
liez, dès que le Duc d'Orleans auroit
monté sur le Trône d'Espagne, au moyen
de quoi la Maison d'Autriche demeu-
reroit privée de cet accroissement de
Puissance & de grandeur, qui lui re-
viendrait de cette riche succession.

On publioit même que le Roy de
France dès l'an 1701. ayant été pen-
dant

1711. dant quelque tems irrésolu s'il accepteroit le Testament du Roi d'Espagne Charles II. Le Duc d'Orleans avoit fait quelques pas pour disposer les choses à tourner en sa faveur, mais que le Roi s'étant enfin résolu, il avoit désisté de toute sorte de pratique. L'Auteur de certaines lettres, qui ont paru depuis peu, a entré plus avant dans la déduction de cette pratique, & a écrit que le Duc d'Orleans voyant le Roi Louis son Oncle dans l'irrésolution s'il accepteroit ce Testament, avoit formé le dessein de se dérober de la Cour, & de gagner un port d'Espagne. Dans ce lieu il devoit se faire connoître aux Espagnols pour le Petit-fils d'Anne d'Autriche, & leur déclarer qu'il vouloit tenir la Couronne uniquement de leur choix. Que tout ce qui étoit nécessaire pour exécuter promptement ce projet étoit disposé en cette sorte. Monsieur d'Orleans avoit alors un Cheval Anglois merveilleux coureur. Il devoit le monter, & le pousser jusqu'où il pourroit aller pour se rendre en fort peu de tems à Lion, où un homme envoyé par avance l'attendoit avec une cabane pour descendre le Rhône. Un autre lui avoit préparé vers l'embouchure de

ce fleuve un petit bâtiment , qui étoit 1711.
toujours prêt à mettre à la voile.....

L'écrivain n'a pas tort de faire douter celui qui écoute ce récit de la vérité du fait , quoiqu'il le fasse soutenir pour vrai à un des Interlocuteurs de son discours. Car comme peut-il subsister que le Roy Louis n'ayant apparemment été dans son irrésolution que peu d'heures , & un jour entier tout au plus , le Duc d'Orleans , qu'on suppose n'avoir pensé à la Couronne d'Espagne , que dès les premiers momens de l'irrésolution du Roy Louis , (autrement ses vûes auroient été criminelles) ait pu faire ses provisions de Cabane à Lion , & de Vaisseau à l'embouchure du Rhône dans la mer , qui demandent des jours & des semaines.

La détention de Deslandes , qui du lieu , où l'on l'avoit arrêté fut transféré à Segovie , sous prétexte qu'on avoit sçu qu'il se préparoit du monde pour l'enlever , & le tirer des mains du Roy Philippe , bruit semé à ce qu'on veut par l'artifice de la même Dame , qui avoit procuré son premier arrest , cette détention , dis-je , donnoit quelque impression peu avantageuse au Duc d'Orleans , puisqu'il faisoit croire par là qu'il avoit travaillé à enlever la Cou-

1711. ronne à Pilippe. Elle usa encore d'autres artifices pour perdre ce Deslandes Créature du Duc, & pour le faire croire promoteur d'une conspiration contre la Famille Royale. Mais à la fin la bonté & la justice du Roy Philippe le tirèrent d'affaires, & malgré la Duchesse, le firent renvoyer en France avec son honneur & sa réputation entière.

Le Duc d'Orléans n'étant plus & ne devant plus retourner en Espagne, où le Roy Louïs avoit envoyé le Duc de Vendôme, comme un Général d'autorité & d'expérience pour relever & soutenir les affaires, la Duchesse de Bracciano s'occupa encore des soins de gagner celui-ci, & usa de ses artifices ordinaires pour l'attirer à soi, & le faire dépendre de sa direction. Elle ne réussit cependant pas mieux avec lui qu'elle avoit fait avec le Duc d'Orléans, le Duc Vendôme ne voulut point dépendre d'une femme, de quelque crédit & faveur, dont elle jouït à la Cour. Aussi le fit-elle échouer au Siège de Cardone par les moïens qu'elle avoit de disposer des subalternes, & de les faire agir, comme il lui plaisoit; la présence du Roy qui fut toute la Campagne hors de Madrid, à Saragoſſe, ou

à son Armée, n'étant pas capable d'empêcher ce desordre. L'empereur Joseph étoit mort dès le mois d'Avril, aussi bien que le Dauphin de France. La mort de ce dernier ne dérangerait rien dans les affaires, qui rouloient toutes par les soins & la vigilance du Roy Louis XIV. mais l'Empereur Joseph n'ayant point d'autre héritier de ses Pays Héréditaires, que le Roy Charles son frere unique, celui-ci se vit obligé de quitter l'Espagne pour aller prendre possession de ses Etats, & pour prétendre à la Couronne Imperiale, pour laquelle la Reine d'Angleterre & les Etats Généraux le recommanderent aux Electeurs, s'il avoit besoin de recommandation.

La mort de l'Empereur Joseph réveilla l'esperance des Electeurs de Baviere & de Cologne, de se relever du mauvais état, où les avoit mis la perte de leurs Pays, & le Ban Imperial, par lequel ils avoient été pros crits. On crût que c'étoit pour animer l'Electeur de Baviere à faire de son mieux pour leurs interêts communs que le Roy Philippe lui fit une Cession des Pays-Bas Espagnols dont ils ne possédoit plus de Villes de quelque considération, que celles de Luxembourg & de Namur.

1711. L'Electeur prit possession de ces deux
Villes sous le nom de Souverain de tous
les Pays-Bas , après quoi il se porta en
Allemangne , où le Roy Louis avoit
résolu de faire ses plus grands efforts
pour troubler l'Electon. On n'avoit
point voulu recevoir ces deux Princes
à donner leurs voix dans le Collège
Electoral , comme ayant été pros crits
selon les loix Imperiales , quoique le
Pape se fut fortement employé auprès
des Electeurs Catholiques pour les y
faire recevoir. On ne sçait point d'ail-
leurs si la crainte , qu'on eût que le Duc
de Baviere n'entendit à quelque propo-
sition de Paix , dès qu'il pourroit la
faire avec des avantages particuliers ,
revêtu du Com mandement des Armées ,
fut cause qu'on ne vit point les Fran-
çois faire cette année d'effort considé-
rable , pour troubler du moins l'Electon
qui mit la Couronne Imperiale sur la
tête du Roy Charles. Il est plus vrai-
semblable que la France ayant gagné le
Ministre de la reine d'Angleterre , &
les choses se disposant à Londres à une
paix particuliere de cette Princesse avec
la France , par laquelle Philippe seroit
reconnu Roy d'Espagne , le Roy Louis
ne jugea pas à propos de rien entre-
prendre d'aucun côté , & laissa prendre
aux

aux Alliez la Ville de Bouchain en 1711.¹
Flandre, sans y mettre aucune opposi-
tion considérable.

On avoit vû passer *incognito* de Londres à Paris, Mr Prior, qui avoit été autrefois Secrétaire d'un Ambassadeur Anglois à la Cour de France, & avec le même secret Monsieur Ménager se porter de Paris à Londres, & ce fut par le moyen de ces Envoyez que fut négocié le projet de la paix particulière de l'Angleterre, qui étant arrêté; comme la desertion de cette Puissance rendoit le parti des Alliez considérablement plus foible, on conclût encore qu'elle se serviroit de cet ascendant pour se rendre l'Arbitre de tous les autres Alliez, & pour les obliger d'accepter la paix, comme il arriva en effet au commencement de l'année suivante par le Traité qui en fut fait à Utrecht, où tous les Alliez, excepté l'Empereur, signerent leur accommodement, & reconnurent le Roy Philippe pour Roy d'Espagne.

Ce Prince pendant ces négociations & secretes & publiques, eût des démêlez considérables avec la Cour de Rome. Le Pape Clement réduit à la nécessité de reconnoître le Roy Charles, avoit entièrement aliené de soi le

1711. Roy Philippe, qui pour en témoigner son juste ressentiment avoit obligé le Nonce de S. S. à sortir de ses Etats, & défendu tout commerce de ses sujets avec la Cour de Rome. Cela est du stile ordinaire des Princes Catholiques Romains, quand ils se broüillent avec la Cour de Rome. Mais Monsieur Molinés Prélat Espagnol, qui se trouvoit alors en cette Cour Auditeur de Rote pour sa Nation, voulant enrichir sur les ressentimens ordinaires, fit insinuer à divers Ecclesiastiques, & autres personnes de considération, dont une partie avoit reconnu le Roy Charles, & les autres vivoient de leurs Bénéfices ou de leurs revenus à Rome, ou même étoient attachez au service du Pape, d'en sortir, & d'obeir aux Ayocatoires du Roy Philippe. Ces Gens recoururent au Pape, qui fit entendre à l'Auditeur Espagnol de s'abstenir de ses vexations, que Rome étoit tout au moins un Azile où pouvoient demeurer en assurance ceux qui auroient été contraints de sortir de quelque autre Etat que ce fut, & beaucoup plus ceux qui y avoient quelque emploi, puisqu'il étoit considéré de tous comme Souverain d'un Etat, qui ne dépendoit de personne. Le Prélat ne se montra point persuadé

de ces raisons , & continuant de faire 1711.
des instances & des menaces à ces per-
sonnes , leur donna lieu de craindre des
effets plus violents de son zele , s'ils ne
déferoient à ses Ordres. Le Pape con-
tinuant de même à soutenir son autori-
té, suspendit le Prélat opiniâtre de l'e-
xercice de sa charge d'Auditeur , & des
fonctions même de son Caractere Ec-
clesiastique , le voyant résolu à ne
point céder ni à se désister de ses vexa-
tions.

Les Avocatoires du Roy Philippe
ayant fait sortir de Rome le Duc d'U-
cede , qui y faisoit les fonctions de son
Ambassadeur , lorsque le Pape reconnut
le Roy Charles , ce Seigneur s'arrêta à
Gênes , en attendant ou une reconci-
liation de la Cour de Madrid avec celle
de Rome , ou son rappel en Espagne.
Il ne parut pas cependant que le Roy
Philippe voulut lui donner quelque au-
tre emploi ; ce qui fut cause que le Duc
ayant demeuré pendant assez long-
temps à Gênes pour se convaincre
qu'on ne pensoit point à lui , passa en-
fin cette année à Milan , d'où ayant
traité avec les Ministres de l'Empereur ,
il se rendit à la Cour de Vienne avec
toute sa famille „ qu'il avoit avec soi.
On attribua cet abandon que fit le Roy

4711. Philippe du Duc d'Ucedé au soupçon
qu'on avoit du peu d'attachement de la
Noblesse Espagnole au parti de ce Prin-
ce, soupçon auquel on avoit déjà sa-
crifié deux des principaux Seigneurs
de la Nation, le Duc de Medina Cœli,
& le Marquis de Leganès, qui étoient
tous deux morts dans des prisons. On
voulut encore dire que le Duc d'Ucedé,
non seulement ne se pressa point de
retourner à Madrid, & à faire beau-
coup d'instances pour cela, mais que
craignant un traitement pareil à celui
de ces Messieurs, il prit la résolution
de s'assurer en prenant le parti de
l'Empereur, qui porté d'une affection
particulière envers la Nation Espagno-
le, le reçût avec une grande cordialité,
& lui assigna des appointemens suffi-
sans pour soutenir son caractère.

La Cour de Madrid étoit toute au
pouvoir de la Duchesse des Ursins,
dont la faveur ou la haine faisoit le
destin heureux ou malheureux de tous
ceux qui possédoient, ou aspiroient à
quelque chose. On a dit qu'elle avoit eu
prise avec le Duc d'Orléans, qu'elle
avoit en quelque manière chassé d'Es-
pagne; & que le Duc de Vendôme
avoit essuyé les mêmes contrariétés, &
selon quelques-uns quelque chose mê-
me

me de plus funeste, car ce Prince venoit de mourir à Vinaros dans le Royaume de Valence après avoir fait inutilement le Siège de Cardonne, qu'il ne prit pas par la malice de la Duchesse : Il est certain qu'il mourut après avoir mangé avec quelque excès d'un poisson qui lui plut extraordinairement. Il se peut faire, & on doit croire pieusement que la chaleur naturelle n'étant pas capable de digérer cette viande, elle en fut étouffée, quoiqu'il ne manqua pas de témoins, qui dirent, que la quantité des vomissemens, qu'il se procura avant que de mourir, fit plus que soupçonner qu'il y avoit quelque chose avec le poisson, qui n'étoit différent de celui-ci que d'une lettre.

Le Duc de Noailles venu pour lui succéder au Commandement des troupes, trouva les mêmes oppositions à tout ce qu'il proposa pour le meilleur service du Roy, lorsqu'il n'avoit pas été conçu & approuvé par cette Dame, qui accrût encore toutes ses hauteurs dès qu'elle vit la paix comme assurée, & le Roy Philippe établi & reconnu Roy d'Espagne, comme si par là elle s'étoit vûe elle même élevée sur le Trône. attendu l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit du Roy & de la Reine, qui fai-

F s soient

1712. soient tout à son gré.

Il est étonnant que ces Princes , lui accordassent tant de credit & de pouvoir , voyant que les plus grands de la Nation & ceux dont il importoit le plus au Roy Philippe de ménager l'affection lui étoient contraires , & se plaignoient à toute heure de l'abus qu'elle faisoit de sa faveur au desavantage même des affaires publiques. Mais enfin le destin de cette Dame étoit un destin prédominant sur toutes les conspirations , qu'on fit plusieurs fois pour la faire releguer hors du Royaume , & qu'elle surmonta toutes. On en avoit fait nouvellement une dans laquelle étoient entrez tous ceux qui faisoient profession de ne pas dépendre d'elle. On représenta au Roi tout ce qui étoit capable de le déterminer à l'éloigner de ses conseils , ou tout au moins d'être plus réservé à lui permettre l'usage d'une autorité , qu'elle faisoit servir toute entière à ses satisfactions particulières , & à l'établissement de son crédit. Elle découvrit & dissipa tout au moment qu'on croyoit avoir persuadé cet éloignement au Roy , & fit cruellement repentir tous ceux qui avoient travaillé à la détruire.

Au contraire pour montrer à tout
l'Uni-

l'Univers la verité de son triomphe, & 1712
qu'elle jouïssoit plus que jamais de la
faveur du Roy Philippe, elle entreprit
un voyage en France, sous le pretexte
d'y aller prendre des eaux, & le fit avec
un tel faste, que le Roy même ne pou-
voit le faire avec plus d'éclat, & de pré-
caution pour la sûreté de sa personne.
Une partie des Gardes du Roy l'ac-
compagnerent, & firent toujours la
sentinelle dans son Antichambre, qui
est ce que les personnes Royales ont de
plus distingué dans leurs voyages. Le
Roy Louïs avoit autrefois envoyé en
Espagne Monsieur Ory pour y établir
& regler les finances; mais ce sujet s'y
étoit rendu si odieux, & son admini-
stration si peu fidele, que le Roy Phi-
lippe fut prié de le renvoyer en Fran-
ce, comme il avoit fait. Ce sujet
néanmoins étoit agréable à la Duches-
se des Ursins, c'est pourquoi étant aux
eaux, elle le fit venir près de soi, &
lui promit de le faire rapeller en Espa-
gne, après avoir fait avec lui des
conventions de la maniere, dont il ad-
ministreroit les finances, & où elle
pût trouver ses avantages.

Ce Ministre retourna en effet peu de
tems après le retour de la Duchesse
en Espagne, & n'y fut pas plus applau-

di que la premiere fois : mais étant soutenu par l'autorité toute puissante de celle-ci, les choses allerent comme il plût à ces deux personnes. Ce que contribuoit Ori aux satisfactions de la Duchesse dans l'administration des Finances, n'étant pas suffisant pour la contenter, elle avoit engagé le Roy Philippe à lui donner une Principauté, particuliere dans les Pays-Bas du revenu annuel de 30000. écus, avec pleine indépendance & Souveraineté, separée de tout le reste des autres Provinces. Le deffauts d'heritiers, qui manquoient à la Duchesse, qui n'a jamais eu d'enfans, & son âge avancé donnoit lieu aux discours du Public, qui croyoit voir à ses côtez celui à qui elle laisseroit cette Principauté Souveraine. Cette Principauté étoit déjà désignée, & c'étoit une Ville du Duché de Luxembourg, qu'on élèveroit à ce titre de Capitale de la Souveraineté prétendue. Le Duc de Baviere à qui le Roy Philippe avoit donné les Pays-Bas, demeureroit chargé de l'exécution de cette volonté Royale : mais comme les Traitez de Paix étoient sur l'enclume, & qu'on ne sçavoit point encore à qui les Pays-Bas seroient destinez, la chose demeura accrochée & remise en quelque maniere.

maniere à la disposition de la Reine de ¹⁷¹³
la Grande Bretagne.

En effet on traittoit alors la Paix à Utrecht, où le Roy Philippe n'avoit pû obtenir de faire recevoir ses Ambassadeurs, par la raison, que pour y faire venir ceux de l'Empereur, ceux de France avoient déclaré que tous les Préliminaires, desquels il avoit été parlé jusqu'alors, n'y seroient considérés que comme des propositions, sur lesquelles il seroit permis à tout le monde de dire son avis, de les accepter ou de les refuser, & de ne les pas regarder comme des choses, dont on fût déjà convenu, & qu'ainsi la reconnoissance du Duc d'Anjou pour Roy d'Espagne, n'étoit encore ni faite, ni avouée par les Alliés, qui avoient envoyé leurs Ministres au Congrès. Cette Paix se conclût enfin le 14. d'Avril, & le Roy Philippe se vit par-là établi sur son Trône. Les Etats de l'Amerique Occidentale, qui avoient été jusqu'alors unis à l'Espagne y demeurèrent attachez, mais le reste de la Monarchie, sçavoir les Royaumes de Naples & de Sardaigne, le Duché de Milan & le Pays Bas, demeurèrent à la Maison d'Autriche, ou à l'Empereur Charles, qui les possédoit déjà, & qui les avoit acquis par le secours

1713. cours de ses Alliés , l'Isle & le Royaume de Sicile fut donnée par le Roy Philippe , qui en étoit en possession , au Duc de Savoye , parce qu'ainsi il plût de l'ordonner à la Reine de la Grande Bretagne , ou son Ministre , qu'on sçavoit avoir dirigé toutes les procédures de la Paix. Il donnoit pour raison que ce Prince avoit été le premier des Alliés qui avoit accepté la Paix , & qu'il meritoit pour cela une récompense particuliere. Mais on disoit aussi qu'il ne la recevoit pas par une liberalité tout à fait gratuite du Ministre , qu'on disoit nettement qu'il avoit corrompu.

Comme l'Empereur ne prenoit aucune part dans ce Traitté , les Contraintants ne laisserent pas de transiger une Paix ou suspension de toutes hostilités pour les Etats d'Italie , dont S. M. Imp. jouïroit en repos , & que le Roy Philippe n'attaqueroit point , dans l'esperance que le tems apporteroit quelque ouverture à conclure une Paix entr'eux. Le Roy Louis étoit celui qui promettoit au nom de son Petit-fils , parce que , comme on a dit , ses Ministres qui étoient le Duc d'Ossone , Espagnol , & le Marquis de Monteleon Milanois , qui avoit suivi le parti du Roy Philippe , n'avoient pu avoir place

place au Congrès : mais le premier 1713.
 Traité étant conclû, & les Plenipo-
 tentiaires de l'Empereur étant sortis
 d'Utrecht, ceux d'Espagne y entré-
 rent pour traiter & ratifier ce que les
 Ministres de France avoient promis
 aux Alliés au nom du Roy Philippe.
 Les Anglois avoient stipulé & obtenu
 le commerce qu'on appelle des Negres,
 pour le service des Mines de l'Ameri-
 que Espagnole, dont les François a-
 voient jouï jusqu'alors. Ce commer-
 ce ou le Traité qui en règle les con-
 ditions est connu sous le nom d'*Assiento*.
 Les Anglois dans l'esperance d'y faire
 des profits considerables le prirent
 pour eux, & s'obligerent par cette
 convention de fournir tous les ans un
 nombre déterminé de ces Negres, que
 les Espagnols qui s'en servent, ainsi
 qu'on a dit, pour tirer l'or & l'argent
 de leurs Mines, s'obligerent récipro-
 quement à payer au prix convenu. Ce
 Traité fut accordé & souscrit par les
 Ambassadeurs Espagnols au nom du Roy
 Philippe, de même qu'une promesse
 ou déclaration que les Anglois qui tra-
 fiquoient en Espagne, y seroient consi-
 derés & traités comme la Nation la
 plus favorisée, sous lequel nom on en-
 tendoit les François, qui jusqu'alors
 avoient

1713. avoient jouï en Espagne, de toutes les distinctions & faveurs, que meritoient les sujets d'un Roy qui avoit mis à Philippe la Couronne sur la tête.

Les Hollandois n'ayant rien stipulé de particulier que le Traité de la Barrière, qui ne regardoit plus le Roi Philippe ni les Espagnols, dès qu'on avoit cédé les Pays-Bas à l'Empereur, ils se contenterent d'obtenir les mêmes égards pour leur Commerce en Espagne qu'avoient obtenu les Anglois, c'est-à-dire d'être considérés & traités comme la Nation la plus favorisée; ce qui leur fut accordé & ratifié par les Plenipotentiaires Espagnols. Ils eurent cependant un démêlé avec ceux-ci, au sujet de la Princesse des Ursins. Le Roy Philippe lui avoit accordé, comme on a dit, une Principauté de trente mille écus de rente dans les Pays-Bas, dont elle jouïroit en toute Souveraineté. Le Duc de Baviere n'en ayant pas été en possession assez long-tems pour régler cette affaire, on vouloit que les Hollandois qui avoient la regie de ces Provinces, jusqu'à ce que l'Empereur en eut pris la possession, déterminassent & assignassent le revenu & les terres dont il seroit tiré, & en relâchassent la possession à la Duchesse. Les Hollandois s'ex-

s'excusoient de le faire sur ce que n'étant pas propriétaires de ces Provinces, ils n'en pouvoient démembrer aucune partie, & ne pouvoient faire aucune aliénation sans le consentement du Souverain, à qui elles appartoient en propriété. Comme la Duchesse avoit toute autorité à la Cour du Roy Philippe, les Ambassadeurs Espagnols, ou par ordre du Roy, ou pour plaire à cette Dame, faisoient tous les jours de plus vives instances pour obtenir cette déclaration; mais les Hollandois l'emporterent à la fin, & obtinrent à leur tour que la chose seroit remise au tems que l'Empereur prendroit lui-même possession de ce Pais, & pourroit décider de cette prétention.

Il y eut encore une autre affaire, qui regardoit les Pays-Bas, mais dont n'ayant été parlé que légèrement dans le premier Congrès, on ne jugea pas à propos de la remettre sur le tapis; ni d'en embarasser les Hollandois. Le Duc de S. Pierre, Genoïs, de la Maison Doria étoit venu à Utrecht, non seulement pour y proposer quelques prétentions particulières, qu'il avoit sur l'Empereur au sujet du Duché de Sabioneda dans la Lombardie, mais encore pour y soutenir les intérêts de la Reine Douairière

1713. rière d'Espagne, dont le Roy Philippe eût bien voulu que les appointemens demeurassent fixés sur les revenus des Pays-Bas, qui cessant de lui appartenir, l'auroient délivré de cette dépense. Mais la reine étant Douairière & Veuve d'un Roy d'Espagne, qui avoit légué sa Couronne à Philippe, il étoit plus que juste & raisonnable que la succession fût chargée de ce poids, & que l'Espagne soutint elle-même l'obligation d'y satisfaire.

Ce qui occupa le plus long-tems les Ambassadeurs Espagnols, fut la Paix de leur Roy avec le Roy de Portugal. Mais on crut avec assez de fondement, que la dilation de cet Accord n'étoit que pour donner un pretexte au Roy Philippe de demeurer armé, & de ne pas paroître recevoir la Loy d'une puissance Etrangere. L'Angleterre cependant s'étoit chargée de faire conclure cette Paix, & l'avoit positivement promise au Roy de Portugal. On convint donc dans ce Traité d'une suspension d'Armes pour toute l'année courante, & comme il y avoit du danger pour les deux Roys à recommencer la guerre, la Paix se conclut enfin au commencement de l'année suivante, & les prétentions réciproques n'étant que d'intérêt de

de peu de relief entre des Souverains, 1713. —
elles s'accommoderent avec une satis-
faction reciproque.

La grande affaire, & qui semble avoir été la plus importante de tout le manège de la Paix, étoit la renonciation sur laquelle la Paix avoit été bâtie. C'étoit au Roy Philippe de la faire, & de délivrer par là l'Europe de la crainte de voir les deux Couronnes de France & d'Espagne unies sur une même tête. Cette renonciation ne pouvoit être d'autre nature que celle que Louis XIV. avoit fait lui-même en épousant Marie-Therese d'Autriche Mere du Dauphin, & Ayeule du Roy Philippe. Cependant le Conseil d'Angleterre, qui avoit forcé les Alliés à faire la paix, qu'on venoit de conclure à Utrecht, n'avoit témoigné aucune défiance de la solidité de cette renonciation, & avoit passé par dessus tous les sujets, qu'il y avoit de craindre qu'elle ne fût pas plus solide que celle de Louis XIV. si l'occasion venoit de la rendre invalide. Le Roy Louis lui-même, après la premiere acceptation du Testament du Roy Charles II. avoit donné une Déclaration authentique, vérifiée en Parlement dans toutes les formes, qui peuvent donner force aux Decrets ou Ordonnan-

1713. ces Royales , que l'élévation du Duc
d'Anjou sur le Trône d'Espagne ne por-
teroit aucun préjudice aux droits de sa
Naissance , & ne pourroit le priver des
raisons, qu'il avoit à la Couronne de
ses Ayeuls , le cas avenant que l'ordre
de la succession l'appelât au Trône. Cet-
te déclaration , dis-je , ne fut point
considérée , & on n'attendit que la for-
malité de la renonciation pour conclu-
re & ratifier tout ce qui avoit été ré-
solu. Milord Lexington fut envoyé à
Madrid pour être témoin de cette ce-
remonie. Il y fut reçu avec tous les
agréments possibles , & obtint plusieurs
graces , qui n'ont pas été inutiles à
l'Angleterre. La cession de l'Isle de
Minorque , où est le Port - Mahon , &
de la Ville de Gibraltar en pleine pro-
priété à l'Angleterre , est la plus consi-
derable. Le Roy Philippe devant tout
aux Anglois , ne pût leur rien refuser ,
& la Princesse des Ursins , qui auroit
seule pû détourner le Roy d'y consen-
tir , carressoit le Milord , afin qu'il
engageât le nom de la Reine Anne à
lui faire avoir la Principauté des Pays-
Bas , apportant au contraire toutes les
facilités possibles pour lui faire obtenir
ce qu'il demandoit.

Ce Milord demanda & obtint encore
que

que les Anglois pourroient bâtir un fort sur le Rio de Plata pour y assurer leur commerce dans les Indes Espagnoles , celui des Nègres en fournissant le pre-texte ; ce qui déplût infiniment aux Espagnols pour les raisons ; qu'il n'est pas difficile de deviner. Mais ce qui marque encore plus que tout le credit de la Princesse, & son inclination à favoriser les Anglois pour ses fins particulieres, fut que Milord de Lexington obtint que le Palais de l'Ambassadeur, que le Roy de la Grande Bretagne auroit à Madrid, seroit & serviroit d'azile contre toutes les procédures de l'Inquisition, de même que tous les Vaisseaux des sujets de la Couronne Britannique, lors qu'ils seroient dans les Ports d'Espagne. Il parût néanmoins dans la suite que le Milord avoit trompé la Duchesse, en ce qu'au lieu d'une promesse positive que la Reine d'Angleterre feroit accorder à celle ci la Principauté qu'elle souhaitoit avec tant de passion, il ne s'engagea qu'à promettre qu'elle prêteroît ses bons offices pour la lui faire obtenir de l'Empereur ; ce qui étoit bien différent d'un engagement positif. Et c'est ce qui a été cause que la chose ayant encore été proposée aux Conférences de

Badé

1713. Bade, après avoir échoué auprès du Duc de Bavière, & des Etats Généraux, la Duchesse ne fut pas plus heureuse avec les Ministres de S. M. Imperiale.

Le Roy Philippe après la convention faite à Utrecht touchant la sortie des troupes Allemandes & Alliées de la Catalogne, voulant que les siennes fussent introduites à Barcelone, y trouva de l'opposition; les Catalans ayant prétendu qu'on confirmât leurs privilèges, faute de quoi ils ne vouloient pas obéir. Il est certain que la Reine Anne avoit promis, & qu'on insista assez fortement en son nom dans le Traité fait pour l'évacuation de cette Province, à ce que le Roy Philippe accordât cette confirmation: que M^r lord Lexington fut encore chargé de renouveler ces instances; mais aussi dit-on, qu'il agit mollement en cette rencontre, ainsi que l'Amiral Vishart fit par mer, chargé dans la suite de faire valoir la terreur de la force présente, au même effet d'obtenir l'ampnistie & les privilèges aux Catalans: ceci fut cause que ces peuples s'obstinèrent à les défendre à main armée, & qu'ils osèrent même déclarer la guerre au Roy Philippe, premierement au nom & sous les auspices du Roi Charles devenu Empereur;

pereur, & comme celui-ci ne leur 1713
fournissoit aucun secours, ils la lui fi-
rent en leur nom particulier, se quali-
fiant du titre de Republique, dont ils es-
peroient d'introduire la forme dans leur
Gouvernement. Ceux des Anglois qui
n'approuvoient pas la Paix faite par le
seul credit du Comte d'Oxford sur l'es-
prit de la Reine Anne, qu'il fit con-
sentir à tout ce qu'il voulut, les flat-
toient de puissants secours, mais ceux-
ci manquant aussi bien que ceux de
l'Empereur, il fallut après tous les ef-
forts imaginables subir le joug & se
ranger à la même obeissance que les au-
tres Provinces d'Espagne, ce qui n'ar-
riva que le 12. Septembre de l'année
suivante. Comme on eseroit que la
Paix qu'on traittoit à Rastad, & ensuite
à Bade en Suisse, pourroit ramener les
choses à un accommodement paisible,
on tarda de faire un Siège dans les for-
mes de la Ville de Barcelone : mais en-
fin la Paix s'étant faite entre l'Empe-
reur & le Roy de France sans y com-
prendre le Roy Philippe, le Maréchal
de Bervick fut chargé de faire ce Siège,
ce qu'il exécuta avec autant de bonheur
que de force, y ayant employé toute
la vigueur & l'adresse militaire. Il
aboutit enfin où aboutissent tous les Siè-
ges

1713. ges des Villes qui ne sont pas secouruës, c'est-à-dire que les Assiegez furent contraints de se rendre, mais ce ne fut qu'après qu'un sanglant assaut eut logé les Assiegeans sur les murs mêmes de la Ville, & à la dernière extrémité, les Assiegés ayant capitulé sur la breche, & n'ayant obtenu la vie sauve, & racheté la Ville du pillage, qu'en se rendant à la merci & discrétion du Vainqueur, & en payant les sommes les plus fortes, qu'ils pûrent supporter. Le Maréchal ne voulut les recevoir à aucune autre condition, à cause, disoit-il, des Ordres qu'il avoit de les tailler tous en pieces, & d'abandonner la Ville au pillage de ses Soldats. Cette dureté ne fit des Catalans que des Sujets, que la force seule entraînoit à la soumission : mais ce qui suivit cette Capitulation, fut encore plus honteux à la gloire du Roy.

Philippe se voyant enfin établi sur le Trône d'Espagne, nomma pour son Ambassadeur à Rome le Cardinal Aquaviva, quoiqu'il ne se fût point encore expressément reconcilié avec le Pape, dès que celui-ci avoit reconnu le Roi Charles. Clement de son côté renvoya le Nonce Aldovrandi à Madrid, avec ordre de passer par la France, & d'y prier le Roy Louis en son nom de contribuer

tribuer de son autorité & de ses bons offices à l'entier accommodement, ce qui suivit quelque-tems après. Puis qu'il importe à l'Histoire de la Cour de Madrid de faire connoître les principaux sujets qui y figurent ; on dira que le Cardinal Aquaviva est Napolitain, & que bien connu & distingué à cause de sa Naissance par le Pape Innocent XII. son Compatriote, il reçût de lui la Mantelette, comme on parle à Rome, ou fut fait Prélat, & même destiné Nonce en Espagne sur les derniers jours de la vie du Roy Charles. Le changement arrivé en cette Cour là par la possession du Trône, qui fut donnée au Roi Philippe, celui-ci refusa de l'admettre à la Nonciature, dans la crainte qu'il ne fut comme beaucoup d'autres Napolitains, plus attachez au parti de la Maison d'Autriche qu'au sien. Mais enfin Monsr. Aquaviva ayant fait des protestations solennelles de vouloir vivre & mourir bon François, & uniquement attaché aux intérêts des deux Couronnes, il fut reçu en Espagne, où la Nonciature, ainsi que c'est la coutume, lui valut le Chapeau de Cardinal. Il eût par-là le moyen de se soutenir avec éclat ; son patrimoine & ses Bénéfices étant considérables : Mais par

2714. malheur pour lui, le Royaume de Naples ayant passé au pouvoir du Roy Charles, le Cardinal demeura sans revenu ni de son patrimoine ni de ses Bénéfices. Il tint néanmoins ferme dans son premier engagement, & vecût comme il pût, à Rome, sans se démentir, soutenant les apparences par l'hilarité de son humeur, & la bourse de ses Amis, jusqu'à ce qu'enfin le Roi Philippe ayant pitié de lui, ou lui faisant justice, le nomma son Ambassadeur ou Protecteur de ses Royaumes à Rome, avec de grosses pensions & émolumens; poste qu'il a soutenu jusqu'à présent avec l'honneur & l'éclat convenable.

L'avancement du Cardinal Aquaviva Italien, parut être la dépression d'un autre Cardinal né en Espagne. Le Roy Charles avoit procuré le Chapeau à Monsieur Sala Evêque de Barcelone; mais comme cet honneur, qui l'attachoit au parti de son Bienfaiteur, le rendoit odieux au Souverain, au pouvoir duquel étoit venue la Province de Catalogne, dès que le Roy Charles en fut éloigné, on fit entendre au nom du Roi Philippe au Cardinal Sala de se retirer; & celui-ci se fit porter à Rome si plein d'infirmité, qu'il y mourut sans avoir pu paroître en aucun Consistoire.

toire, ni même recevoir le Chapeau. Le 17^e.
Roy-Philippe fit encore enregistrer dans
les Chancelleries de tous ses Royaumes
le Traité par lequel il cedit au Duc de
Savoye le Royaume de Sicile ; & com-
me il ne se délaissioit de cet Etat,
qu'avec repugance, il avoit mis de
telles conditions à ce transport, qu'elles
ont été la cause dans la suite, que le
nouveau Roy le perdit, comme on le di-
ra ci-après. Selon ces conditions qu'on
trouvoit trop dures, le Duc devoit
,, vivre en une alliance perpetuelle
,, avec la Couronne d'Espagne : Se
,, reconnoître son Vassal, n'entretenir
,, aucun Traitté avec quelque Puissan-
,, ce que ce fut, sans le consentement
,, du Roy d'Espagne, qui seroit alors
,, sur le Trône, & de ne mettre aucu-
,, ne opposition ni obstacle à quoique
,, ce soit, que le Roy voulut faire ou
,, entreprendre en Italie pour en reu-
,, nir les Etats, qui avoient été de-
,, membrez de la Monarchie. Le Duc
fut quelque tems sans pouvoir se re-
soudre à recevoir la Sicile à ce prix :
mais enfin il y consentit, promit tout,
& ainsi en fut mis en possession, &
dès la même année, il alla s'y faire recon-
noître accompagné de son Epouse, re-
connoissance qui suivit sans aucune opo-

1713. position. Il est vrai cependant que les Siciliens apprenant qu'on alloit les faire Sujets du Duc de Savoye, avoient envoyé, des Députez au Roi Philippe pour qu'il voulut bien continuer à être leur Souverain : mais la cession étant faite, il ne leur donna pour lors aucune réponse.

La Reine donna encore cette année un troisième Infant au Roi Philippe le 23. d Octobre, & ce Prince fut nommé Ferdinand, & les Parains furent les nouveaux Roi & Reine de Sicile. On en fit les réjouissances accoutumées, & tout paroissoit favorable à la Cour de Madrid, si on en excepte la maladie de la Reine, qui par complaisance pour la Duchesse de Bracciano ne laissa pas d'assister à un grand régal que celle-cy donna le 21. de Décembre dans son Apartement à toute la Cour, plus pour faire une vaine ostentation de ses richesses & de sa faveur, que pour quelque autre occasion qu'elle en eût.

La Reine Louise-Marie de Savoye Epouse du Roy Philippe mourut le 14. Février de l'année suivante, pendant que le Roy toujours embarrassé de nouvelles broüilleries, que causoit l'humour inquiète & altière de la Duchesse de Bracciano par ses suggestions, contribuoit

tribuoit à troubler sa Cour par de continuels changemens & proscriptions. Tous les Conseils de Castille, des Indes, de Guerre & des Finances se ressentirent de les changemens. Le Prince de Chalais & le Comte de Bergeik furent renvoyez à Paris ; Don Francisco Ronquillo, & Don Emmanuel de Sylva, dépouillez de leurs Emplois, & chassés de la Cour, sans qu'on en dit ou qu'on en scût la raison. Le Cardinal Del Giudice fut placé au maniement des affaires, sinon avec le titre, du moins avec l'autorité de premier Ministre, le Prince Pio Marquis de Castel Rodrigo revenu de Sicile, eût le Gouvernement de la Ville de Madrid, Charge inouïe en Espagne, & que le Roi créa pour lui, & la Duchesse prit pour soi le titre & les émolumens de Gouvernante de tous les Enfants du Roi, sans parler de plusieurs autres changemens faits dans les Charges peu avant, ou après la mort de la Reine.

Au reste, la perte que fit le Roi Philippe de la Reine son Epouse, l'affligea très-sensiblement, ayant toujours vécu avec elle en une très-parfaite union. Son humeur douce & traitable, étoit très-semblable à celle de son Epoux, qui est la bonté même. Mais com-

1714

me les Princes sont en toute manière responsables au public de l'usage qu'ils font de leur grandeur, & de leur pouvoir, l'un & l'autre auront bien des maux de se justifier du reproche d'une excessive déference, qu'ils ont eue pour la Duchesse de Bracciano, cause de tant de persécutions, & de tant de mouvemens irréguliers, qui ont agité la Cour d'Espagne. La Reine n'avoit pas été long-tems en Espagne, sans éprouver que l'air ne lui étoit pas tout à fait favorable. Au moins crût-on qu'une maladie d'écroüelles qu'elle souffroit les dernières années de sa vie, provenoit du changement d'air & de nourriture. Cette maladie la soulageoit cependant par les moyens qu'elle donnoit de s'écouler à une partie des humeurs, dont peu de corps sont tout à fait exemts. Aussi portoit-elle toujours un linge ou bandeau qui lui ceignant les joues & une partie du col, ne laissoit quasi pas connoître son mal, qui d'ailleurs n'avoit rien de rebutant. Elle avoit déjà accouché plus d'une fois, sans que les Enfans qu'elle avoit mis au monde en eussent ressenti aucun contre-coup, lors qu'après sa dernière couche, par laquelle elle avoit donné l'Infant Don Ferdinand, le mal devint

vint plus grief, & les humeurs ayant pris un autre cours que celui de leur ordinaire décharge, elle succomba à la fin, & mourut apres avoir satisfait à tous les devoirs de la Religion & pieté Chrétienne, & témoigné toute la résignation possible à la volonté de Dieu, qui la tiroit de ce monde au milieu, ou pour mieux dire, au commencement de ses plus grandes prosperitez, puis-qu'alors seulement le Roy Philippe son Epoux se voyoit en paix dans son Royaume. Les Médecins qui assisterent à l'ouverture de son corps, quand il fallut l'embaumer, trouverent le foye & le poulmon ulcerés, & remplis de petites pierres, dont quelques unes étoient fort pointuës. Il n'est pas extraordinaire qu'une maladie en attire une autre.

Le Roy Philippe fut si touché de cette mort, que ne pouvant plus souffrir la vûë du Palais Royal, il résolut par le conseil de la Duchesse de Bracciano, demeurée seule auprès de lui, de le quitter, & d'aller habiter celui du Duc de Medina Cæli, dont on a écrit la mort arrivée, trois ans auparavant. Ce changement de demeure n'auroit rien eu de particulièrement considerable sans ce qui l'accompagna, c'est-à-dire

1714. sans la sécularisation ou prophanation d'un Cloître, qui fut faite à cette occasion. Le Palais du Duc n'étant pas capable de loger toute la Cour, & la Famille du Roy, & n'y ayant aucune autre Maison dans le voisinage qu'on y pût joindre, qu'un Couvent de Capucins, la Duchesse qui sous prétexte du chagrin du Roi, qui l'empêchoit de vaquer aux affaires, dispoſoit de tout, n'eût point de ſcrupule de commander qu'on ſe ſervit du Cloître de ces Peres, & de l'Eglise même, dont on ôta le S. Sacrement, défit les Autels, & juſqu'à déterrer les Morts, dont les Cadavres furent transportez ailleurs. Ces Peres quittèrent leurs Maisons & allèrent en proceſſion au nouveau ſéjour, qu'on leur avoit assigné. Ce changement ſcandalisa tout le monde, en un pays où la Religion va ſouvent juſqu'à la ſuperſtition. Mais comme la Princeſſe avoit un eſprit ſupérieur à toutes ces craintes, & à toutes ces ſcrupuleuſes conſidérations, elle n'en fit aucun cas, & la faveur dont elle jouiſſoit auprès du Roi la mit hors de danger d'en ſouffrir quelque reproche.

Elle paſſa même ſi avant dans la confiance quelle avoit en ſon aſcendant ſur l'eſprit du Roy, que chacun témoi-
gnant

Ignant tous les empressements possibles pour honorer la mémoire d'une Reine, qui avoit été l'amour des Peuples, & chacun se faisant un devoir d'honorer ses obsèques, la Duchesse ne voulut point y paroître, ni prendre part en cela à la douleur publique; & quoique par le devoir de sa Charge de première Dame d'honneur de la Reine, elle fut indispensablement obligée de paroître à la Cérémonie, & d'y tenir sa place, elle refusa de le faire, en disant qu'elle avoit vécu auprès de la Reine à titre d'Amie, & non pas de Domestique. Tout ce que disoit ou faisoit la Princesse étoit trouvé bon, & dans le nouveau séjour, où le Roi s'étoit renfermé, sous prétexte d'y nourrir sa douleur & de déplorer la perte qu'il avoit fait de son Epouse, il ne voyoit & n'écoutoit que la Duchesse seule, qui de son côté s'attribuoit des passe-droits, dont aucun particulier n'avoit encore joui en Espagne, comme de manger avec le Roi, & d'autres privautés, que la bonté de Philippe vouloit bien souffrir. On a poussé les choses jusqu'à dire qu'elle conçût quelque dessein de devenir Reine elle-même, non obstant la disproportion de son âge & de son Etat. C'est ainsi du moins qu'en parlent les

1714. nouveaux Memoires de la Cour d'Espagne. Elle offroit apparemment pour y parvenir des conditions, dont le Roy pût être content, c'est-à-dire qu'elle se contenteroit du titre, & fourniroit au Roy dequoi se dédomager des plaisirs, qu'il n'auroit pû prendre avec elle : & en effet ce fut dès ce temps-là que Mademoiselle D. C. parut à la Cour d'Espagne sous la protection particulière de la Duchesse, & que commença la faveur de cette jeune personne ; sans que celle-ci parut pour lors en avoir aucune jalousie.

Tout au moins est-il sûr qu'ambitieuse de conserver sa faveur dans la nécessité où l'on étoit de donner une nouvelle Epouse au Roi Philippe, elle songeoit nuit & jour sur qui elle feroit tomber ce choix, sans courir risque de se donner à une Maîtresse qui n'eût pas pour elle les mêmes égards qu'avoit eu la Reine défunte. Elle étoit un jour dans cette perplexité : lorsqu'elle fut visitée par l'Abbé Alberoni, qui depuis la mort du Duc de Vendôme demouroit à Madrid sans autre Emploi que celui de chercher une nouvelle fortune. Le discours étant tombé sur le sujet des inquiétudes de la Duchesse, sçavoir sur la Princesse, qui seroit la plus propre
pour

pour devenir l'Epouse du Roy Philippe ; & pourquoy , lui dit l'Abbé , V. A. ne jette-t-elle pas les yeux sur nôtre Princesse de Parme , fille d'une Sœur de l'Imperatrice Mere , & que son mérite & ses rares qualitez la rendent digne d'être l'Epouse du plus puissant Prince de la Terre ? La Duchesse parut véritablement surprise de cette proposition , n'ayant jamais rabatu sur une Princesse éloignée par la petitesse des Etats de sa Maison , de l'alliance d'un Roy puissant. Cependant réfléchissant que cela même pouroit lui attirer plus de reconnoissance d'une Prince , qui par son moyen arriveroit à cet honneur , elle répondit à l'Abbé qu'elle ne croyoit gueres que le Duc de Parme , si étroitement allié avec l'Empereur dans la personne de la Princesse sa nièce , & celle de son Epouse Mere de celle-ci, osât penser d'effectuer ce mariage sans le lui communiquer , ni qu'il osât le lui communiquer , dans les conjonctures présentes , où le Roy Philippe n'avoit point de paix avec S. M. Imperiale ; que cependant elle l'exhortoit d'en écrire à Parme , & d'y proposer la chose comme de soi-même , & de lui rapporter les réponses qu'ils en recevroit. Celles-ci furent plus que

1714 — favorables à la proposition, qu'on faisoit, & le Duc pour autoriser le Ministre à en procurer l'exécution, lui donna un titre de Comte, chose familière aux Princes d'Italie qui font à toute heure des Comtes & des Marquis, pour les caractériser, & les rendre considérables, sans avoir aucun égard à l'extraction, & souvent même à la vie qu'ils ont mené, ou qu'ils menent, pourvu que la chose donne quelque relief à leurs intérêts.

Comme c'est ici la première occasion qui se présente de parler de l'Abbé Jules Alberoni, aujourd'hui Cardinal de la S. Eglise Romaine, & nommé à l'Archevêché de Seville, on croit faire une chose agréable aux lecteurs de rapporter ici l'extraction, & les commencemens de la fortune de cet homme, qui est en passe de faire beaucoup parler de soi. La Ville de Plaisance en Lombardie du Domaine du Duc de Parme, est le lieu de la naissance de l'Abbé. On ne trouve point sa famille marquée par aucun titre qui la distingue des familles de la condition la plus ordinaire; & les choses apparemment en demeureront-là, jusqu'à ce que quelque Panégeriste, aux frais & dépens de qui il appartiendra, lui en aura formé

mé

né une , qui la fasse venir de quelque 1714.
heureux climats , où les fouches les
plus communes germent des branches ,
qui comme celle-ci deviennent des ar-
bres d'une prodigieuse fortune. S'il
prit le petit Collet , auquel il semble
que le titre d'Abbé soit attaché dans
les personnes un peu civiles , il le fit
comme ses autres Compatriotes pour
faire jouir sa famille d'un privilège ,
dont fut chargée l'Investiture donnée
par le Pape Paul III. des Etats de Par-
me & de plaisance à la Maison Farnese ,
que par tout c'est-à-dire dans toutes les
familles , où il y auroit un Clerc ou
un Ecclesiastique de profession , cette
Famille seroit exemte des charges du
peuple.

Mais ce privilege qui ne valoit rien
pour Mr Alberoni en particulier , de-
venu Abbé ou Clerc pour l'interêt de
sa famille , lui servit pour entrer com-
me Aumonier ou Chapelain dans la
Maison du Comte Roncovieri , Evê-
que du Bourg S. Donin : Bourgade si-
tuée entre Parme & plaisance , élevée à
la qualité de Ville ou Cité par l'ére-
ction d'un Evêché , que le Duc , pere
du Régnant , voulut bien y fonder de
ses revenus il y a plusieurs années. Cet
Evêque Comte de Roncovieri est con-
nu

1714. nu dans la Rep. des lettres pour Auteur d'une Histoire de France écrite en Italien, qu'il entreprit en sa jeunesse pour continuer celle de Catherine d'Avila, Auteur pareillement Italien, qui écrivit au commencement du Siècle passé, les troubles de la Regence de Catherine de Medicis, & du Regne de ses fils, & que les Italiens estiment pour un de leurs plus judicieux Ecrivains. La suite de cette Histoire est de la plume de M. le Co. Roncovieri, mais elle n'arrive que jusqu'à la minorité de Louis XIII. Elle fut imprimée à Lion par l'Auteur, qui a fait un séjour considérable en France, & qui en revint honoré de quelques bienfaits du Roy Louis XIV. à qui il avoit dédié son ouvrage.

La premiere occasion, qu'eût M. Alberoni de se produire ou de se faire connoître dans le monde, après avoir demeuré quelque tems dans la Maison de Monsieur l'Evêque Roncovieri, fut l'an 1704. que le Duc de Vendôme ayant été envoyé en Italie pour y faire la guerre, & obliger, s'il étoit possible les Allemans de la quitter, & de retourner chez eux, il eût à faire & à traiter avec les Princes, dont les Etats se trouvoient voisins à la Lombardie

die ou Duché de Milan , Theatre principal de la Guerre. Le Duc de Mantoue avoit , comme on ſçait , livré ſon Pays au Roy de France , & on avoit dépouillé le Duc de Modene du ſien , pour n'avoir pas voulu deſavoüer ſon Miniſtre reſidant à Vienne , qui avoit reconnu l'Archiduc Charles pour Roy d'Eſpagne , lors que l'Empereur Leopold & Joſeph Roy des Romains lui ayant cédé leurs raiſons à la ſucceſſion du Royaume , il avoit été reconnu par les Alliez de la Maiſon d'Autriche pour Roi légitime , & ſes prétentions pour juſtes. Le Duc de Parme n'avoit point encore expliqué ſes ſentimens , parce qu'on ne les lui avoit pas encore demandés. Le Duc de Vendôme voulant le faire déclarer , le Duc ſe vit contraint d'envoyer traiter avec lui. Il choiſit pour cela l'Evêque du Bourg S. Donin ; comme ſujet connu , & agréable à la Nation , pour avoir écrit l'Histoire de France. L'Evêque conduiſit avec ſoi pour executer ſa Commiſſion Monsieur Alberoni , comme perſonne de confiance , & devoit lui ſervir de Secretaire , & comme capable de porter & reporter un Meſſage , ces ſortes de commiſſions n'ayant pas coutume de ſe faire ſans pluſieurs envois & renvois. Sans
toucher

1714. toucher au succès de l'Ambassade, il
suffit de dire que le Duc de Vendôme
trouvant quelque chose d'heureux dans
la physionomie de l'Abbé Albéroni &
remarquant la vivacité, avec laquelle il
s'exprimoit, il lui donna quelques mar-
ques d'estime, & que celui-ci ne dou-
tât point que quelque fortune, qu'il
pût courir au service de l'Evêque, &
même du Duc de Parme son Souve-
rain, il la feroit encore meilleure au
service d'un prince François, dont
l'autorité & le crédit le pourroient
acheminer plus outre. C'est assez l'or-
dinaire des Grands de la Nation Fran-
coise, qui ont des Emplois hors du
Royaume, d'attirer au service de leurs
rois des Etrangers, qui ont donné
quelque marque de capacité, & l'on
connoit un particulier, qui pendant le
cours de l'autre Guerre en Italie, ayant
eû occasion d'aller faire quelques repre-
sentations au Marquis de Tessé qui
commandoit alors les Troupes Françoises
sous le Maréchal de Catinat, le
Marquis fut si satisfait de l'entretien
qu'il eût avec ce particulier, & du
compte qu'il lui rendit de tout ce, sur
quoi il l'avoit interrogé, qu'il voulut
même le faire enlever pour l'emmen-
er en France, voyant que l'Etranger ne
mon-

montrait pas une disposition assez vive 1714
de répondre à ses offres.

Le cours des affaires ayant obligé le Duc de Parme de communiquer quelquefois avec le Duc de Vendôme d'autres choses, qui regardoient ses intérêts, l'Abbé Albéroni, qui s'étoit heureusement démêlé de son premier emploi, fut encore renvoyé seul comme connu & agréable au Général François, & il réussit avec le même agrément des deux côtes; Ce qui fut cause que le Duc de Vendôme envoya l'année 1706. en Flandre, pour rendre le cœur aux Troupes Françaises, qui venoient de se laisser battre à Ramelies, fit offrir sa Maison à l'Abbé, & de le prendre au nombre de ses Domestiques, s'il vouloit le suivre. L'Abbé avoit encore plus d'empressement de se donner à lui, que le Duc n'en avoit de l'attacher à soi, c'est pourquoi il entra avec bien des remerciemens & des protestations de zèle dans la Famille du Duc, premierement avec le titre de Secrétaire, en suite de Gouverneur des Pages, enfin d'homme de confiance, avec qui le Duc conféroit de ses affaires les plus secretes, & les plus agréables, l'Abbé réussissant en tout, & particulièrement en celles-ci avec toute la satisfaction

1714. faction imaginable du Duc de Vendôme.
me.

On ne veut pas dire que l'Abbé Alberoni aidât beaucoup le Duc de Vendôme à se retirer du mauvais pas, où le mit l'empportement inconsidéré du Duc de Bourgogne pendant la Campagne de l'an 1708. & où il perdit la bataille d'Audenarde, dont la Cour attribuoit la faute au Duc de Vendôme, qui étoit toute de la précipitation du Duc de Bourgogne. Celui-ci suivant l'impétuosité de son courage encore inexpert, entraîna les choses dans la nécessité de soutenir cette Bataille, où le Duc de Berri son frere, le Chevallier de Saint George & la fleur de toute la Noblesse Françoisse se trouva, & fut mise en une entière déroute, en sorte que chacun courût se cacher, où il pût. Ce désastre qui fit parler toute la France, attaqua en particulier la réputation du Duc de Vendôme, à qui cependant le Roi rendit la justice qui lui étoit-dûë, se laissant facilement persuader que le courage & l'impatience du Duc de Bourgogne l'avoit emporté au-delà des précautions & des sûretés qu'il devoit prendre, avant que de se commettre avec de vieux Généraux, & jusqu'alors quasi toujours victorieux, le
Prince

Prince Eugene de Savoye , & le Duc de 1714
Malbouroug. Il fallut cependant que le
Duc demeurât quelque tems sans em-
ploi pour satisfaire le Duc de Bourgo-
gne héritier présomptif de la Couron-
ne , qui lui faisoit l'honneur d'être fâ-
ché contre lui , parce qu'en se discul-
pant de la perte de la bataille , il l'avoit
accusé d'être la veritable cause de cette
perte.

Il ne faut pas douter que l'Abbé Al-
beroni qu'on voyoit si avant dans les
bonnes graces du Duc de Vendôme , ne
profitât infiniment pendant le séjour
qu'il fit à Paris & au milieu de la Cour de
France ; les personnes les plus qualifiées
ne faisant point de difficulté de traiter
avec un homme , à qui le Duc donnoit
une si éclatante protection. Les af-
faires du tems apprises par un genie
en toute maniere capable d'en porter
jugement , formerent , ou perfection-
nerent cette habileté , qui a fait dans la
suite estimer l'Abbé digne d'en admi-
nistrer lui-même une partie dans le
poste , où il est à présent. Le Duc de
Vendôme ayant enfin été remis dans
l'emploi l'an 1710. & envoyé en Espa-
gne , pour y soutenir le Trône du Roy
Philippe , qui sembloit ébranlé par la
secousse de plusieurs succez desavanta-
geux,

1714. geux, l'Abbé Alberoni l'y suivit, & continua de le servir de sa personne, de ses conseils, qui ne lui furent pas toujours inutiles.

La Cour d'Espagne étoit dominée, comme on a dit par la Duchesse de Bracciano, qui avoit pris un tel ascendant sur l'esprit du Roy & de la Reine, qu'elle dispoſoit absolument de tout. Cette femme ne pût s'accommoder avec le Duc, ou pour mieux dire, ne pût fléchir celui-ci à reconnoître & dépendre de son autorité. On a parlé des fâcheuses suites de l'ambition, de cette femme, toutes préjudiciables aux armes & aux intérêts du Roy Philippe; Ceci étoit déjà arrivé sous le Duc d'Orleans, que le Roy Louis avoit envoyé l'an 1707. pour commander les Armées, ainsi que faisoit cette année le Duc de Vendôme. Celui-ci commandant les troupes dans le Royaume de Valence, mourut, comme on a dit, pour avoir mangé avec trop d'appetit & en trop grande quantité d'un poisson extraordinaire qu'on lui avoit servi, ou autrement. Cette mort laissant sans Protecteur l'Abbé Alberoni, l'ouverture qu'il fit du mariage de la Reine Elizabeth de Parme, lui ouvrit le champ d'une plus grande fortune. Elle com-
mença

mença par être déclaré Agent ou Rési- 1715
dent du Duc de Parme son Maître à la
Cour de Madrid ; avec le titre de Com-
te, sa capacité étant reconnue suffisante
pour y traiter les affaires qui lui se-
roient confiées. Une preuve assuré-
ment très-grande de sa dextérité, ou
sçavoir faire, est que faisant une figure
considérable auprès du Duc de Vendôme,
il sçût se conserver en quelque ma-
niere neutre entre le Duc son Maître
& la Princesse des Ursins au plus fort
de leur inimitié déclarée. C'est ce dont
nous assure la considération que celle-
ci conserva pour l'Abbé, même ayant
qu'il eût obtenu sa nouvelle qualité de
Résident, qui le mit sur le pied de Mini-
stre public, & en état de faire en cet-
te qualité figure à la Cour,

Ce fut en un de ses entretiens, & un
des premiers jours après la mort de la
Reine Marie-Louïse qu'il proposa, ain-
si qu'on a dit, à la Duchesse de Brac-
ciano pour nouvelle Epouse du Roy
Philippe la Princesse de Parme, pro-
position que la Duchesse reçût avec
plaisir, obligeant l'Abbé d'en écrire à
la Cour de Parme ; mais comme de soi-
même, & de pressentir ce que le Duc
Pere ou Oncle de la jeune Princesse en
pensoit, & les dispositions où il pouvoit
être

17 13. être touchant ce Mariage. Le Duc de Parme ne pouvoit guères se dispenser de certains égards capables de l'éloigner de ce mariage. La Princesse étoit Nièce de l'Imperatrice Doüairiere, comme née de la Princesse Dorothee-Sophie sa Sœur, & par conséquent Cousine au degré le plus étroit de l'Empereur, qui étoit alors en guerre avec le Roy Philippe. Mais il n'étoit guères apparent de lui communiquer ce mariage, & d'en attendre son agrément, Aussi le Duc qui consideroit cette alliance comme très-glorieuse à sa Maison, & qui n'avoit aucun sujet d'espérer une autre occasion de procurer une semblable fortune à sa Niece, conclut-il, sans en donner aucune part à l'Empereur, de recevoir avec toute sorte de reconnoissance le faveur que la Fortune lui offroit, & autorisa son Ministre à promettre tout ce qu'on demanderoit de lui en cette occasion, lui donnant le titre de Comte & la qualité de Ministre pour le rendre plus considerable.

La Duchesse des Ursins étant celle qui avoit approuvé la chose, & qui avoit donné ordre à l'Abbé Alberoni d'en écrire à Parme, c'étoit autant que fait, de l'approbation du Roy, la Da-

me ayant un entier ascendant sur l'es- 1714
prit de S. M. & assez de credit pour
divertir l'effet de toutes les pratiques
qu'on pourroit faire au contraire. En
effet, dès qu'il fut sçû que le Roy Phi-
lippe donnoit la main à ce mariage,
l'Ambassadeur de France en fit grand
bruit, prétendant qu'une alliance si
importante n'avoit pas dû être traittée,
& beaucoup moins conluë sans le sçû
& l'approbation du Roy Louïs, à qui
Philippe avoit de si grandes obligations,
& qui lui pouvoit procurer le parti le
plus grand de l'Europe. Mais le Roy
Louïs lui-même ayant vû qu'il desap-
prouveroit inutilement une chose faite,
n'en témoigna point d'autre ressenti-
ment, retenant tout celui-ci pour le
faire un jour éclatter contre la Du-
chesse de Bracciano, qui montrait une
si grande autorité en des affaires, qui
étoient si fort hors de sa compétence.

Le Roy Philippe ayant déclaré son
mariage à ses Conseils, nomma le Duc
de Médina Sidonia pour porter les pré-
sents de nôce à l'Epouse, lui aller au-
devant aux frontieres du Royaume, &
la conduire à Madrid, & la Marquise
d'Aytone pour l'accompagner dans cet-
te rencontre, & la servir en qualité de
premiere Dame d'Honneur, Le Car-
dinal

1714. dinal Aquaviva eut de même ordre de se rendre à Parme auprès du Duc, & de lui aller faire la demande de la Princesse Elizabeth selon la forme ordinaire entre les Princes. Il y arriva le 29, de Juillet & fit la demande avec tout l'appareil & la solennité possible, & le mois suivant, le Cardinal Gozzadini partit encore de Rome pour aller féliciter la Princesse au nom du Pape, & faire la fonction de ses épousailles. Le Duc François de Parme Oncle & Beau-pere de l'Épouse ayant été nommé procureur du Roy Philippe pour cette cérémonie, fit honneur à sa procuration, & les choses se passèrent avec toute la splendeur & l'éclat proportionné à une si grande alliance.

La nouvelle Reine choisit ou reçût pour compagne de son voyage & pour confidente la princesse de Piombino, qui l'étant venuë joindre à Parme, elle se porta avec elle & sa nouvelle Cour à Sestri de Levante, petit port de la Republique de Genes, d'où elle arriva après une fâcheuse Navigation le 30. de Septembre en cette Ville, servie par quatre Galères du Duc de Turis, deux du grand Duc de Toscane, & deux de la Republique de Genes. Elle logea dans le beau palais des princes Doria au

Faux.

Fauxbourg de S. Pierre d'Arène , où , 1714
 avoit déjà logé le Roy Philippe en
 passant à Naples l'an 1702. & y demeura
 jusqu'au 9. du mois d'Octobre fui-
 vant , ayant eû besoin de ce temps-là
 pour se remettre des fatigues de sa Na-
 vigation , qui bien que courte , l'avoit
 fort tourmentée. Elle vit pendant ce
 tems-là tout ce qu'il y avoit de cu-
 rieux dans cette Ville , qui porte le ti-
 tre de *superbe* , à cause de la richesse de ses
 Palais & de ses Eglises , quasi toutes de
 marbre. Mais , ce que la nouvelle Rei-
 ne y trouva le plus à son gré fut l'en-
 tretenien d'une Dame Genoïse , qui avoit
 demeuré en Espagne plusieurs années
 pendant que son Mari , y avoit été En-
 voyé extraordinaire de la Republique.
 Comme la jeune Reine Elizabeth est
 extrêmement curieuse , & qu'il impor-
 te d'ailleurs de bien connoître ceux avec
 qui on doit passer sa vie , elle s'infor-
 ma de tout ce que pouvoit sçavoir la
 Genoïse , du Genie de la Nation , &
 particulièrement des Dames Epagno-
 les , se défiant de ce qu'en ont écrit
 tant de Voyageurs , prétendus instruits
 de ce qu'ils ne pouvoient sçavoir que
 fort imparfaitement , y ayant si peu de
 commerce en Espagne entre les hom-
 mes & les femmes. Il est encore plus

1714. vrai Madame, lui dit donc la Genoïse, qu'il y a très-peu de liberté pour les hommes de pratiquer avec celles de nôtre sexe, d'autant plus que c'est une coutume établie en Espagne que toutes les Dames d'une qualité distinguée sont élevées en une clôture, qu'on pourroit appeller Serail, attenante aux appartemens qu'habitent ordinairement les Reines, sous l'œil desquelles on peut dire qu'elles sont esclaves. Ces choses ont cependant beaucoup changé dès l'avenement du Roy Philippe votre Epoux en Espagne, car sa premiere Epouse la Reine Louïse-Marie, n'approuvant non plus que lui cette grande severité, a beaucoup relâché cette clôture, & dans la pensèe que la vertu & la pudeur doivent venir d'un fond d'ame, qui les garde & les cultive par principe de conscience, plutôt que par contrainte, il se sonts défait de la garde de ces Dames Enclôitrées par force, & n'en retenoient plus que peu, & des principales & plus puissantes Maisons du Royaume. Par quel motif, dit alors la Reine, croyez-vous que se fut introduite cette coutume en Espagne, qui ne se pratique, à ce que je crois, en aucun autre Royaume du monde, du moins du monde Chrétien, V. M. me

pardonna, répondit la Cenoise, si je dis qu'il se pratique à peu près la même chose, mais au regard d'un plus petit nombre de Dames à la Cour de Vienne & à celle de Pologne. Car sous prétexte de faire honneur aux Imperatrices & aux Reines de ces Pays-là, leurs Cours sont remplies de jeunes Dames qui les servent, mais qui ne les servent pas pour rien, car elles sont toutes mariées, si elles veulent bien l'être, par les soins des Princesses, qui font ainsi leur fortune, ceux qui les reçoivent de leurs mains, étant ordinairement gratifiez de quelques Emplois considérables, ou acquérant un degré de faveur à la Cour, qui les y fait regarder avec distinction. En Pologne, où les Rois ne peuvent donner que peu d'Emplois, les Dames des Reines y reçoivent la dôte du Tresor Royal. On ne peut pas dire, poursuivit-elle que le séjour des Dames auprès des Reines d'Espagne y soit pratiqué dans cet esprit de profit & d'intérêt, mais toujours est-il vrai que les Dames s'y font connoître, & que pour peu qu'elles y gagnent l'estime ou l'affection des Reines, celles-ci les en récompensent libéralement, en leur procurant d'avantageux mariages, Quoi

1714. donc, dit alors la Reine, les Dames sont-elles si fort exposées à la vûe de leur Souveraine, qu'elle ait lieu de les connoître toutes, & qu'elle les ait toutes pour témoins de ses actions ? Cela doit être ennuyeux, particulièrement ces Dames étant en si grande quantité. J'ai déjà eû l'honneur de dire à V. M. que le Roy son Epoux & la Reine defunte ont beaucoup diminué le nombre de ces Dames, qui demeuroident au Palais, & qu'ils les avoient reduites à un petit nombre de personnes choisies, & le plus avenantes à leurs inclinations. Il fallit néanmoins au commencement d'arriver quelque desordre dans ce petit nombre, non pas par l'envie de celles, qui s'en virent excluës, mais par le plaisir, que prenoit au commencement la Reine Louïse d'être en liberté & de se divertir avec ce peu de Confidentes. Cette bonne Reine élevée avec toute la liberté Françoisë, qu'on sçait qui regne à la Cour de Turin, & formée à des exercices inconnus aux Dames d'Espagne, comme est celui de monter à cheval, voulut un jour obliger la petite troupe de ses Dames d'Honneur à l'imiter en ceci, dans les Jardins & le Parc du Pardo, Maison Royale, où elle les avoit menées avec elle. Elle

fit donner des chevaux à toutes , & les 1714.
exhorta de les monter , commandant
en même tems à des hommes de tenir
ces chevaux par la bride. Elles le firent ,
& la Reine qui montoit le plus brave
de ces Coursiers au milieu de toutes ses
Dames , commença à marcher le petit
pas , les encourageant à l'imiter & à la
suivre. Elles le firent encore , se voyant
comme assurées par ceux qui teroient
les brides de leurs chevaux : mais à peine
la Reine eût-elle fait quelques pas qu'elle
commanda aux hommes d'abandon-
ner les brides , & donnant un peu plus
de liberté à son cheval , celui-ci se mit
en course & fut suivi par ceux des Da-
mes , dont quelques-unes tombèrent ,
& une en particulier mourut de sa chû-
te , au très-grand regret de toute sa fa-
mille. Cet accident mortifia extrême-
ment la Reine qui dès ce tems-là ne
s'avisa plus de prendre des compagnes
quand elle voulût monter à cheval : &
elle fit même ceci très-rarement dans
la suite , voyant que c'étoit une chose
qui paroïssoit aux Espagnols , indécente
à son caractère. Pourquoi , est-ce dit
alors la Reine que les Espagnoles ont
tant d'aversion pour une chose qui éga-
le nôtre sexe à celui des hommes ? Ce
n'est gueres non plus la coutume en

1714. Italie que les Dames montent à cheval comme en France, mais nous avons introduit l'usage des chaises roulantes, qui peuvent être conduites par des femmes sans danger de se tuer, quand même elles renverseroient la chaise. J'avoie que cet exercice m'a toujours plu, & que s'il m'est interdit en Espagne, je n'y serai pas entièrement heureuse. La Genoïse reprit alors qu'elle n'avoit point remarqué que l'on fit en Espagne aucun usage des chaises roulantes, mais qu'elle ne doutoit pas que si S. M. l'y voulut introduire, du moins pour son plaisir particulier, le Roy son Epoux n'y condescendit avec toute la joye de son ame, étant le meilleur & le plus complaisant de tous les hommes du monde pour les Dames. Et que ne feroit-il pas pour une Princesse aussi parfaite & aussi accomplie que V. M. qui outre le merite infini de sa personne, est devenue son Epouse ? Vous vous jettez sur la flatterie Madame, repliqua alors la Reine, & vous ne prenez pas garde qu'en louant le Roy mon Epoux, vous me donnez une mauvaise opinion de lui. Comment, serois-je assez malheureuse, ajouta la Genoïse, d'offenser le Roy, lorsque je tâche de publier ses vertus & son merite ? En lui donnant, repartit

la

la Reine, le titre du plus complaisant, 1714.
de tous les hommes du monde pour les
Dames, vous le méritez. Dès qu'on
aime, on est jaloux, & la mesure de
la jalousie est celle de l'amour. J'aime
à l'adoration le Roy mon Époux, &
quand on aime comme je fais, on ne
voudroit pas que l'objet de son amour
en aimât, & s'il étoit possible fut aimé
d'aucune autre. Les personnes Roya-
les, dit alors la Dame Genoïse, n'ont
pas des passions comme les autres, &
leurs sentimens sont souvent aussi éle-
vez au dessus des sentimens du reste
des hommes, que leur condition est
relevée par dessus eux. On ne sçaitroit
à la vérité trop aimer un Prince aussi
aimable qu'est le Roy Philippe, mais
il est à mon avis de la même impossibi-
lité de faire en sorte qu'il ne soit aimé
que de la seule personne, qui lui doit
& qui lui donne tout son amour. Vous
confirmez, dit alors la Reine, mes soup-
çons, & je crois avoir droit de prendre
votre discours pour une confession indi-
recte que le Roy Philippe a eû des Maî-
tresses, puisqu'il a été aimé. Il n'y a
point d'homme qui prévenu ne rende
tout au moins amour pour amour, &
c'est ainsi que se font toutes les amou-
rettes, quand même il n'y auroit rien de

1714. sincere de la part de l'homme. Louïs
le Grand , & aussi grand en amour , que
dans toutes ses entreprises guerrières , ne
commença d'aimer que par un aveu
d'amour que lui fit Mademoiselle de la
Valiere , à qui il n'avoit jamais songé.
Encore un coup , plusieurs commencent
de faire l'amour aux femmes , mais tous
se rendent quand celles-ci les prévien-
nent ; & pour revenir au lieu dont
nous nous sommes éloignez , si le Roy
Philippe a été aimé , il a aimé de mê-
me. C'est ce dont je suis entierement
persuadée , sans pour cela lui en vouloir
faire querelle , ni lui rien diminuer de
mon amour. Mais dites - moi ici en
confiance , sçavez-vous quelques-unes
de ses amourettes ? Contez-le moy.
Vous me ferez plaisir & ne lui nuirez
en rien. La Genoïse rougit un peu à
ce compliment ; mais comme ce n'est
pas la mode à Genes de faire mystere
de ses amourettes propres , & beaucoup
moins de celles d'autrui , elle reprit
bientôt l'air de sa premiere liberté ,
fort augmentée par la confiance , que la
Reine lui témoignoit. Elle lui avoua
sans façon ce qu'elle sçavoit des amours
du Roy Philippe. V. M. ne doit point
s'étonner , lui dit-elle , qu'un Prince
François élevé dans l'Ecole d'un Roy ,
qui

qui a fait triompher l'amour sur le Trône, & qui continuë à proposer aux yeux de la Cour la plus polie & la plus amoureuse du monde les fruits qu'il en a receüillis dans les plus beaux jardins de ses Etats, & par les caresses extraordinaires qu'il leur fait, & les honneurs qu'il leur fait rendre, inspire & encourage tout le monde à aimer : Elle ne doit s'étonner qu'un Prince né dans le Palais le plus brillant de l'Empire d'amour, ait appris à aimer. Vous sçavez combien les Dames en France sont soigneuses de ne point laisser affoiblir cette noble passion dans les Cœurs de leurs Princes, & quelles avances elles font pour cela, allant au devant de leurs recherches, & s'offrant à l'envi à leurs embrassemens. Le Roy Philippe vôtre Epoux si bien instruit dans l'Ecole d'amour, à peine fut-il arrivé en Espagne, que les plus belles & gracieuses Dames conçurent le dessein de lui faire avouer que leurs caresses étoient tout autre chose que celle des Françoises, desquelles la réputation publie assez que si elles donnent la jouissance d'un corps, peut être plus blanc & plus douillet, dans les embrassemens qu'elles accordent, & qui durent peu, les Espagnoles ont tout un autre esprit, à la faveur

H 5 duquel

1714. duquel elles savent assaisonner le plaisir
& continuer le charme par la vivacité
de la Conversation. Je ne veux citer à
V. M. qu'un seul exemple , qui lui fera
connoître que les Dames Espagnoles ,
celles-là même auxquelles il semble que
le nature ait refusé les graces du corps
les plus communes , ont un esprit qui
supplée à tout , & plus capable de char-
mer que toutes les graces des Helenes ,
& des Heroïnes les plus accreditées
pour leur extraordinaire beauté. Perez ,
le fameux Perez favori & Ministre d'E-
tat du Grand Philippe II. Roy d'Espa-
gne , homme d'une capacité & d'un ta-
lent , qui se produit encore aujourd'hui
dans les livres de Politique qu'il écri-
vit , trouva quelque chose de plus
grand & de plus heureux dans la pos-
session d'une Maitresse privée dès sa
naissance d'un œil , que dans toutes les
richesses & les honneurs , que la faveur
de Philippe II. lui avoit acordés, jusqu'a-
lors. Le Roy Philippe lui-même en étant
devenu amoureux sur la relation de Pe-
rez , qu'il obligea enfin à la lui montrer ,
estima tant ce tresor chaché en un corps
imparfait , & où il n'avoit qu'un flam-
beau , pour faire pompe de son meri-
te , qu'il sacrifia la perte de son Ami
& d'un Ministre qu'il avoit chéri jus-
qu'a-

qu'alors par dessus tous les hommes , à 1714.
la possession de cette Maîtresse , qu'il
lui arracha & en fit ses délices particu-
lières. La préférence est grande , dit
alors la Reine , & à moins que de sup-
poser un enchantement , il n'est gueres
concevable que les yeux étant comme
vous dites les premiers flambeaux que
l'Amour allume pour se faire voir , une
femme borgne ait pû si fort captiver
deux si grands hommes. C'est la mê-
me difficulté , dit alors la Genoïse , qui
empêchoit le Roy Henry IV. d'amu-
reuser Mémoire de comprendre ce mira-
cle. Perez disgracié de la Cour d'Es-
pagne , & tous ses amis s'étant remuez
en vain pour le remettre dans la grace
du Roy , à qui Perez avoit dit quelque
chose de dur , quand il vit que c'étoit
tout de bon que Philippe lui enlevoit
sa Maîtresse , Perez dis-je se retira en
France , où il fut très gracieusement
accueilli par le Roy Henry. Et celui-ci
l'entretenant un jour de son aventure ,
lui dit ce que V. M. vient de dire ,
qu'il ne comprenoit pas comme une
femme privée d'un œil pouvoit avoir
tant de charmes : Perez répondit alors ,
faisant son Apologie , celle du Roy Phi-
lippe & encore plus celle de la Dame.
Sire , lui dit-il , *c'est par une providence*

1714. particulière du Ciel, que cette fille est née avec un œil seulement ; car si avec cette moitié de feu, elle a mis en combustion toute l'Espagne, si elle avoit eu deux yeux, elle auroit réduit tout le monde en cendres : C'étoit donc de l'esprit & des charmes invisibles que Perez & le Roy Philippe étoient touchez, & non pas de la perfection d'un corps le plus souvent dénué de ce qui agit sur les cœurs, & les embrase d'un amour d'autant plus fort & constant que celui-ci n'est point sujet à mille accidens, qui faisant perir la symmetrie d'un beau visage, dérangent & déconcertent l'amour. Revenons, dit alors la Reine, à notre sujet, & continuez à me dire ce que vous sçavez des amourettes du Roy Philippe, vous m'avez dit qu'à son arrivée en Espagne, les Dames Espagnoles concerterent de l'enlever & de faire preuve de leurs charmes pour cela. Quel fut le succès de cette entreprise. Madame il faut que V. M. sache qu'encore qu'on fasse l'amour en Espagne, pour le moins autant, & peut-être plus qu'en France, ce n'est point la coutume de le faire avec éclat, & qu'il se trouve peu de Rois de Castille qui aient eû des Maîtresses publiques, mais beaucoup, qui ont eû des Enfans naturels, & peu de ceux.

Deux-ci qui ayent été recolnus & traittés 1714
pour tels. On doit supposer que la
conscience a la premiere part dans cette
conduite, & qu'on cherche à dimi-
nuer le scandale, que donnent les Prin-
ces par leurs débauches, quand celles-ci
sont publiques. Vivez, dit le prover-
be que V. M. ne peut ignorer chaste-
ment, & si vous ne pouvez vous conte-
nir, que vôtres péché soit du moins
secret, autant qu'il le peut être. Si
j'osois faire connoître que je sçai un peu
de Latin, je vous citerois le proverbe
dans la langue des Sçavans, mais ce
n'est pas un merite pour les femmes que
d'avoir étudié cette langue; quoique
nous avons eu depuis peu à Genes une
Sçavante, qui s'est attiré l'admiration de
tous ceux qui l'ont vûë & ouïe, non
seulement par la connoissance qu'elle
avoit très-parfaite de cette langue;
mais de la plûpart des Sciences huma-
ines. En Espagne, dès qu'un Roy a
une Maîtresse qui seroit en état de
rendre public son amour, le Roy la
marie aussi-tôt &, il ne manque pas de
partis, qui la reçoive avec remerci-
ment, parce que les Rois font la for-
tune de ces maris, & les récompensent
libéralement de leur complaisance. Ces
Enfans des Rois portent ainsi le nom
de

1714. de leurs Peres putatifs, & on leur persuade, quand ils sont devenus grands, d'embrasser l'Etat Religieux, où on les avance à des Emplois, sinon conformes à leur véritable état d'Enfans de Rois, dont on ne fait point de difficulté de les instruire, du moins, les plus considérables de l'Ordre Ecclesiastique, pour peu qu'ils soient capables de les exercer. Le Roy Philippe IV. Grand-Pere du Roy, Epoux de V. M. a eu des Enfans naturels de toutes ces sortes. Il reconnut le dernier Don Jean d'Autriche, dont les vertus militaires & civiles ont fait beaucoup d'honneur à son sang, & il en fit élever deux autres, entre ceux qu'on sçait, l'un dans l'Ordre de S. Dominique, d'où il le tira ensuite pour le faire Evêque, & l'autre passa pour fils de D. Blaise de Valdése, mais il eut des Emplois considérables, & nous l'avons vû Gouverneur du Château de Milan, & reconnu non seulement pour tel par le Senat & par tous les Ordres de cette Grande Ville, mais pour fils & frere de Rois, ce qui lui faisoit un très-grand plaisir. Il arriva une fois une occasion (je dirai ce petit trait en passant) dans laquelle il témoigna la complaisance qu'il ressentoit de se voir considéré comme fils de
de

de Roy. Il fut un jour prié de recon- 1714
cilier deux Cavaliers Milanois, qui
étoient prêts de se battre pour une que-
relle qu'ils avoient. Il les fit venir &
leur dit de si bonnes raisons, qu'en
considération de ces raisons & du res-
pect qu'ils devoient à une personne de
sa qualité, qui vouloit bien s'intéresser
dans leur dispute, ils se reconcilierent
en effet, & promirent de vivre com-
me par le passé en bonne amitié. Il
fallut faire un Acte autentique de cette
reconciliation. Et le Nottaire appe-
lé, ayant commencé d'écrire, comme
il se fait dans le formule de ces Actes
par ces paroles. *Anjourd'hui jour N. du*
mois de N. Dans la Maison & en presen-
ce de N. Quand il vint au nom du
Gouverneur, comme c'est la coutume
de nommer encore le Pere du Parain
ou réconciliateur, comme il eût écrit.
En présence du très-Excellent Seigneur D.
Ferdinand Valdesé fils de. Il s'arrêta
pour apprendre le nom de son Pere
qu'effectivement il ne sçavoit pas; alors
le Gouverneur dit en souriant. *Hijo di*
buen padre, y nada otro, faisant par là
connoître, que si Don Blaise Valdése
lui avoit donné le nom de sa famille,
lors qu'il étoit petit, il n'en vouloit
plus, dès qu'il avoit connu son verita-
ble

1714. ble Pere. Le trait n'est pas mauvais ;
dit alors la Reine , mais ajouta-t-elle , si
c'est la coutume des Rois d'Espagne de
cacher leurs amourettes & de marier
leurs Maîtresses , pourquoi est-ce que
le Roy Philippe , dont vous parlés , ne
maria pas la Mere de Don Jean , mais fit
élever , & reconnut celui-ci ? C'est
Madame repliqua la Genoïse , que la
Mere de Don Jean étoit une Come-
dienne publique , dont il s'en-amoura
un soir en la voyant jouer son rôle à
la Comedie , & qu'aucune personne de
qualité n'eût voulu la prendre pour
femme ; sa profession de Comedienne
étant trop décriée dans le monde , &
en Espagne plus que par tout ailleurs ,
puisque , comme l'assurent quelques-
uns , non seulement les filles libres ,
comme étoit celle-ci , mais les femmes
mêmes des mariés des Comediens sont
obligées de se prêter aux embrassements
de toutes les personnes de qualité , qui
les en recherchent. Pour ce qui est du
premier Don Jean d'Autriche , fils de
l'Empereur Charles V. qui a fait une si
belle vie dans le monde , & qui acquit
une gloire incomparable dans les Armes ,
sa mere qui étoit une bonne Flamen-
de , ne voulut jamais entendre à aucun
mariage , quelque parti que l'Empereur
lui

lui proposât, & voulut se consacrer à ¹⁷¹⁴
le vie Religieuse; & c'est la raison
pourquoi les deux Don Jean furent re-
connus. Cela étant, ajouta-t-elle, ce
n'est pas merveille que quoi qu'on sçache
en Espagne que les Rois sont amou-
reux, on sçait rarement quelles sont
leurs Maîtresses, & que deviennent les
fruits de leurs amours secretes. Pour
venir au particulier du Roy Philip-
pe, Epoux de V. M. tout le monde
a sçu qu'il étoit, & qu'il est touché de
la passion ordinaire de tous les Princes,
qui ne trouvent aucun obstacle à leurs
souhaits, mais comme S. M. sçait l'u-
sage de sa Nation, on ne nomme, au
moins publiquement, aucune de celles,
qui peuvent avoir eu part à ses embras-
semens. On dit seulement, & c'est, si
je l'ose dire, la croyance commune,
que la Duchesse de Bracciano dès qu'elle
a été à la Cour de Madrid, c'est-à-di-
re, dès le premier Mariage de S. M.
Catholique, n'a gagné ce grand ascen-
dant sur son esprit que par la complai-
sance qu'elle a eu de lui faire voir tout
ce qui a été capable de lui plaire; cet-
te complaisance plus que tout autre
merite, étant ce qui gagne le cœur des
hommes, parce qu'ils sont plus vive-
ment touchés de l'amour que de toute
autre

1714. autre passion. Ce qu'il y a de surprenant en ceci, est que le secret puisse aujourd'hui regner en une Cour toute Françoisse (j'entends parler de la Cour Confidente) Nation qui peut aussi peutaire les amours & les intrigues amoureuses de ses Princes, que celles des moins particuliers. On a seulement parlé de Mademoiselle D. C. qui à la verité ne tenoit point sa faveur secrete ; mais son regne n'a pas été long à la Cour, & dès que le Roy Philippe eut résolu d'épouser V. M. il lui fit une pension très-considerable, & la relegua, quelque répugnance qu'elle y eût, en un Cloître, où elle n'est plus en état de donner de la jalousie à personne. J'ai sçu cette particularité, dit la Reine, & si je vous en dois croire, ainsi que je veux bien encore esperer de la bonté du Roy, je posséderai son cœur tout entier, & je n'aurai aucune rivale qui me le dispute, au moins publiquement. V. M. reprit la Genoïse, en doit être entierement persuadée, & quand il y auroit à la Cour, ou à la Ville quelque beauté capable d'ébranler le cœur du Roy, V. M. peut s'assurer sur son merite, & sur la force de ses charmes, qu'aucune Rivale ne tiendra un moment contre elle, & qu'elle éclipsera

fera tout ce qui auroit l'ambition de paroître en sa presence. Voila encore , dit la Reine , un petit trait de flatterie , que la consideration de mon état present vous arrache. Mais je sçai à quoi m'en tenir. Je ne nie pas que la presence d'une Reine ne serve beaucoup à décontenancer une Rivale , qui auroit l'ambition de se presenter pour concurrente aux amours d'un Roy : mais je sçai aussi que les cœurs des Rois sont faits comme les autres , & ont plus de difficulté de se tenir dans les termes de l'estime & de la consideration dûë à une Epouse , même Royale , qu'ils échappent souvent à leurs devoirs dans ces dangereuses occasions , à la vûë de celles qu'ils croient les mieux tenir , & qu'ils courent aussi souvent à la poursuite d'une proie de beaucoup moindre valeur , que ce qu'ils possèdent. C'est ce qui fait que les Reines sont aussi plus étroitement obligées d'avoir de la complaisance au-delà des autres femmes ; afin de fixer l'amour de leurs Epoux , & les empêcher d'aller chercher ailleurs ce qu'ils ne trouveroient pas auprès d'elles.

Oserois-je demander à V. M. ajouta alors la Dame Genoïse , si elle a oûï parler d'un trait de la vie de la Duchesse

se

1714. — se Marguerite d'Autriche, Epouse du Duc Oétave Farnése, un de ses plus glorieux Ayeuls qui fait connoître le danger, où la paix Domestique des familles est exposée, lorsque l'un des Epoux, n'a pas pour l'autre tous les égards, que demande, non seulement la foy conjugale; mais la bienséance & l'honnêteté civile; car il ne fut question dans cette rencontre que de celle-ci. Je n'ouïs jamais parler, répondit la Reine, d'aucun desagrément qu'il y ait eu entre le Duc Oétave & la Princesse sa femme, c'est pourquoi j'apprendrai volontiers ce qui en est. On n'en parla pas communément, repliqua la Dame; mais la chose n'en est pas moins véritable, & en voici le narré. Le Duc Oétavie étoit un Prince plutôt franc & naturel que réservé à parler; & quand un bon mot lui venoit à la bouche, il ne l'y étouffoit pas volontiers, peut-être dans la crainte que son haleine n'en devint infecte, si l'excuse de cet ancien, qui avouoit d'avoir ce deffaut, est recevable; il disoit d'avoir contracté cette imperfection, en étouffant peut-être une trop grande quantité de mauvaises choses, qu'il avoit oui, ou voulu dire, & qu'il avoit reprimé. Le Duc Oétave revenant donc un jour de
la

la Chasse, s'approcha de la Duchesse 171
Marguerite avec tout son équipage de
chasseur, & comme il étoit aussi amou-
reux qu'il étoit franc, il voulut prendre
quelques libertés avec elle que sa qua-
lité d'Epoux lui permettoit. La Du-
chesse ne nioit point les droits du ma-
riage, mais vouloit que le Duc son E-
poux eût égard aux bienféances insépa-
rables des familiarités les plus libres, &
le pria de s'y accommoder. Le Duc
joignant, ou faisant succéder la reillerie
& l'insulte à son amoureuse passion, la
piqua très-sensiblement par une repartie
qui lui faisoit sentir le deffaut de sa
naissance, dont elle fut si outrée, que
dès-lors ils ne vécurent plus avec la
premiere affection, & le Roy Philippe
II. frere de la Princesse, la tira de Par-
me, & l'envoya gouverner les Pays-
Bas, à la quelle fortune le Duc Octa-
ve. non seulement n'eut aucune part,
mais il fut contraint d'essuyer dans la
suite bien des chagrins de la part de
ce terrible Beau-frere. Il me semble
cependant, dit la Reine, que le Duc
Alexandre Farnése, fils d'Octave fut
très-consideré à la Cour d'Espagne,
qu'il eut le Commandement des Armées
Espagnoles dans les Pays-Bas, & en sui-
te le Gouvernement de ces belles Pro-
vinces

1714. vines. Tout cela est vrai, répondit la Dame Genoïse, & le Roy Philippe eut tous les égards imaginables pour la Duchesse & son fils, mais le Duc Octave n'y eût aucune part, & ne pût même jamais recouvrer Plaisance, qui lui avoit été ôtée à la mort de son Pere, quelque priere & quelque soumission qu'il fit pour cela. Je n'avois jamais ouï cette particularité, dit la Reine, qui m'apprend que l'amour conjugal entre les Princes est plus délicat à manier & plus facile à se rompre que celui des personnes de moindre condition. Ce n'est pas merveille, répartit la Genoïse, car il est souvent plus petit, & par conséquent un effort beaucoup moindre suffit pour lui ôter la vie. Les Princes se marient par raison d'Etat; & il faut ordinairement peu, pour allumer ce qu'on appelle amour dans leurs cœurs, & peu pour l'éteindre. Il est rare que les Princes se marient avec le cœur vuide de toute affection. Ils ont fait leur apprentissage d'aimer avec des Maîtresses. Celles-ci comptant pour un très-grand honneur de prêter leurs embrassemens aux Princes, les traittent avec un respect & une tendresse excessive, pour se conserver leur amitié & leur faveur, ce que les Princes n'ayant pas tout sujet

de

Ne se pomettre d'une Epouse, née Prin-
cesse, avec laquelle ils sçavent qu'ils doi-
vent avoir de grands ménagemens, leur
amour est ordinairement plus petit, &
comme tel plus facile à être étouffé. Mais
pami les Princesses il y en a de si char-
mantes, qui ont de si grands merites,
& qui sçavent si parfaitement l'art de
raver l'amour & le cœur des Princes :
(je mets V. M. avec celles-là) qu'el-
les n'ont aucun sujet, pour petit qu'il
soit, de craindre de n'être pas aimées,
& quelquefois même de craindre de l'être
trop. Que dites-vous ? dit alors la
Reine, y a-t-il de la crainte d'être
trop aimée ? Une Epouse peut-elle
considerer comme un mal, que son
Mari ait trop d'amour pour elle ? Point
du tout répondit la Genoise. Ce n'est
pas d'un mari qu'elle doit craindre d'être
trop aimée, mais de paroître trop
aimable à d'autres, dont l'attachement
ne manque jamais d'être honteux à sa
dignité, & quelquefois même devient
mortel à sa vie. Que me dites-vous-
là ? interrompit la Reine. N'est-ce pas
une gloire de paroître aimable à tout
le monde ? Une Princesse ne doit point
rechercher d'être aimée d'autres per-
sonnes que de son Epoux, mais il ne
me semble pas qu'elle ait lieu de se cha-
griner

2714 griner que plusieurs autres la trouvent
aimable, autrement à quoi aboutit le
soin que tout nôtre sexe prend de se
parer & de se rendre aimable, si ce
n'est pour paroître tel à tous ceux
qui le verront ? Je n'entends point que
cet empressement déplaîsse aux Maris
les plus jaloux. Cependant ce n'est pas
pour eux que leurs Epouses se parent.
C'est pour eux en quelque façon, si vous
voulez, & à eux principalement que
les Epouses doivent tâcher de se ren-
dre aimables, mais aucun mari, à ce
que je crois, ne fut jamais choqué
que sa femme paroisse aimable encore à
d'autres. V. M. parle en Philosophe,
si je l'ose dire, & on ne peut raisonner
plus juste, lui dit la Genoïse, mais j'ai
le malheur de m'être mal expliquée,
& d'avoir fait mal connoître ma pen-
sée. L'Idée qui me reste de quelques
Reines qui ont péri, parce qu'elles ont
paru trop aimables, à d'autres qu'à leurs
Epoux me fait fremir, & celles qui
ont plû, & n'ont pour cela encouru
aucun malheur, me fait trembler à la
vûe du danger où elles ont été expo-
sées. A ce que je vois, dit la Reine,
vous avez lû beaucoup d'histoires, &
la fidélité de vôtre mémoire vous fait
goûter un fruit bien doux de vos lectu-
res

res. Vous aurez sans doute des exem- 1714.
ples à nous rapporter de ces Reines que
vous nous dites malheureuses & préservées. Vous me ferez plaisir de m'en dire
quelques-uns. J'en prendrai un par sorte
de l'histoire même d'Espagne, dit la Gé-
noise, afin que je n'entretienne V. M.
que de ce qui lui peut-être de quelque
usage ou satisfaction particuliere. Phi-
lippe II. de qui j'ai déjà eu l'honneur
de lui parler, avoit un fils, qui excepté
certaines vivacitez & saillies, ausquel-
les il se laissoit quelquefois transporter,
avoit toutes les belles qualitez qu'on
peut desirer en un Prince destiné à
porter la Couronne. Il étoit bien-fait,
avenant dans toutes ses manieres, bra-
ve, liberal, & officieux envers ceux
qui avoient l'honneur de l'approcher,
& de remettre leurs prétentions, ou
leurs services entre ses mains, car il
s'employoit généreusement à leur pro-
curer des satisfactions ou des avance-
mens. Il maria ce fils l'an 1557. avec
la Princesse Elizabeth de France, mais
avant l'arrivée de cette Epouse en Es-
pagne, sa propre femme Marie d'An-
gleterre étant morte, il s'avisa d'en-
lever à son fils l'Epouse qu'il lui avoit
destinée, & de l'épouser lui-même.
Comme les Rois se marient ordinaire-

1714. ment par politique , & que le Cœur prend fort peu d'intérêts dans leurs mariages , celui-ci se fit par la seule raison d'Etat , le Roi prenant une femme pour avoir encore d'autres enfans , & la Reine se laissant conduire en Espagne pour y être livrée aux embrassemens d'un Vicillard , qui n'avoit rien de proportion à son âge , & à ses inclinations , par pure déference à la volonté de ceux , qui la sacrifioient ainsi. Aussi éprouvât-elle à sa premiere arrivée en Espagne un essai des chagrins , dont elle fut continuellement abreuvée dans toute la suite de sa vie , qui ne fut pas longue. A peine fut-elle présentée au Roi , déjà gris & ridé que son innocent Naturel frémit à cet aspect , & ne pût retenir quelques signes de chagrin qui lui échaperent à cette vûë. Le Roi Philippe qui les lût sur son visage , au lieu de la rassurer contre l'horreur naturelle que la disproportion des âges inspire en une semblable occasion , la regarda d'un visage froncé , & lui dit fièrement , plutôt que Gravement , *Mira mis cagnas ?* Mes cheveux gris vous font-ils peur ? Sans y ajouter quoi-que ce soit capable d'esluyer sa tristesse. La sage Princesse vécut cependant à la Cour ,

& entre les bras de Philippe comme un ^{1714.}
Alcion sur les flots d'une Mer agitée ;
recueillie dans le petit nid des occupa-
tions ordinaires à son sexe parmi les
Dames , & au milieu d'une Cour , où
les intérêts de tout le monde , auxquels
le Roi Philippe son Epoux donnoit le
mouvement , étoient agitez , & te-
noient en agitation ses Ministres , &
ceux de toutes les Puissances éloignées
& voisines. La Princesse avoit été desti-
née , comme on a dit , aux nœces de
Don Carlos fils unique de Philippe ; &
c'étoit un desespoir mortel à ce Prin-
ce d'avoir perdu ce trésor , & d'être
obligé de voir une si belle & si char-
mante Reine entre les bras d'un Rival ,
contre qui il ne pouvoit former aucune
action. Les égards qu'il lui devoit ,
pour ne point l'exposer à la jalousie du
Roi , plutôt que le respect , qu'il devoit
naturellement à celui-ci comme son
Pere , le retenoient de la voir , & de lui
parler , si ce n'est dans les occasions ,
où les cérémonies publiques obligeoient
toute la famille Royale à paroître en-
semble. Ses yeux alors , & une certaine
langueur , qui dépeint si vivement les
grandes passions , qui ne sont & ne peu-
vent être contentes , parloient à la
Reine , qui prévenue du bon-heur ,
I 2 qu'elle

1714. qu'elle auroit eu, si la premiere destination de sa personne avoit eu lieu, lui en répondoit assez pour lui faire sentir toute la grandeur de sa perte, & admirer également l'incomparable beauté de la Reine & une modestie si extraordinaire qui joignoit tant de mérite à tant de vertus. Comme j'ai eu l'honneur de le dire. Jamais l'innocente Reine ne donna occasion de former le moindre supçon sur la pureté de ses mœurs & la régularité de sa conduite. Toutes les entrevûes qu'elle eût avec Don Carlos ayant été éclairées des yeux de mille témoins d'un témoignage irréprochable. Cependant le Roi Philippe viola par les plus indignes traitemens la candeur en son épouse, & ses soupçons furent suivis de la mort de cette grande Reine qui méritoit de vivre immortelle. Quoi-qu'il ne manque pas d'historiens, qui ont franchement accusé Philippe d'avoir fait un si horrible Sacrifice à sa Jalousie, & que le premier Guillaume Prince d'Orange se voyant pros crit par ce Roi, & reproché de plusieurs crimes, dont-il se croyoit Innocent, ou qu'il ne reconnoissoit pas pour tels, l'ait nommé chargé d'avoir été le meurtrier de sa propre Epouse, cependant, comme cette

te

te liberté est extrêmement odieuse , & 1714.
que quelque motif qu'on ait , ou qu'on
croye avoir , d'accuser & de croire le
mal , & qu'il peut fort naturellement
arriver que les morts , qu'on croit les
plus violentes soient naturelles , c'est
une témérité de charger la mémoire
des Princes de si cruelles résolutions ;
& de les condamner sans une totale con-
noissance de Cause ; qui ne se peut qua-
si jamais sçavoir , à moins que les Rois
n'en usent en ces occasions comme le
Roi d'Angleterre Henri VIII. qui ac-
cusoit , jugeoit , & faisoit mourir ses
femmes en public par la main des
Bourreaux. Cela n'empêche pas que
les Princesses , comme celle-ci , n'ayent
été malheureuses , & terminé leurs jours
à la fleur de leur âge , & dans la plus
haute élévation , ou leur naissance &
la Fortune les pouvoit placer. Voilà
dit la Reine un exemple d'une Reine
malheureuse , vous nous en devez un
autre d'une Reine préservée du mal-
heur. Ce mot de préservée , ajouta la
Génoise , si V. M. me permet que je le
dise , a quelque chose d'odieux , parce
qu'il suppose que la conservation soit
l'effet de quelque secours étrangers , au
lieu qu'il y a des Reines aimables &
vertueuses , qui ont sçu conserver au

1714.

milieu des dangers leur vertu & leur réputation avec une intégrité parfaite. Je pourrois tirer de l'histoire mille exemples de ces Princesses : Mais que sert-il d'appeller la Mémoire à son secours , quand nos yeux ont été & sont encor témoins du triomphe d'une de ces Héroïnes ? Qui est donc cette Héroïne , interrompit la Reine , qui fait aujourd'hui une si belle figure dans le monde ? La Reine Mariane d'Autriche , dit alors la Genoïse , Epouse du Roi Charles II. Prédécesseur immédiate du Roi Philippe Epoux de V. M. Il n'est pas possible que vous n'ayez ouï parler de la hardiesse du Comte de Melgar & de l'ambition , qu'il eût de croire qu'il avoit un mérite digne de trouver place dans le Cœur de cette Princesse. Non , dit la Reine , il n'est jamais rien venu jusqu'à moi de cette ambition , ni de l'occasion où ait été la Reine Doüairière de soutenir des attaques dressées contre son honneur. Au contraire j'ai une très-grande idée de sa vertu , car il lui étoit sans doute bien dur de voir son mariage stérile , sçachant combien de monde souhaittoit de la voir Mère , c'est pourquoi si elle s'est trouvée en quelque occasion ; où il se soit présenté des moyens de le devenir , ç'a été sans

sans doute une très-grande & très-haute vertu de l'avoir méprisée, & d'avoir préféré un veuvage obscur & chagrin à la gloire & au plaisir de se voir Mere d'un Roi ou d'une Reine regnante, & de continuer ainsi à se voir sur le trône. C'est une Louange, ajouta la Genoïse, qui est dûë avec toute sorte de justice à la Reine Mariane. Je n'entends pas non plus de charger la mémoire du Comte de Melgar d'avoir eu l'ambition précisément de donner des Héritiers au Roi son maître : Mais il est sûr qu'il la porta jusqu'à aimer, & sans doute à souhaiter d'être aimé de la Reine. Quand on en est arrivé-là, dit la Reine, pour peu que la déclaration trouve, je ne dis pas de correspondance, mais de patience, le reste n'est pas difficile : Et il n'y a qu'une haute vertu, qui soit capable d'arrêter le panchant naturel, qui n'est pas différent selon les diverses conditions des hommes. Ce seroit une autre question à débattre, ajouta la Genoïse, s'il n'y a point entre les deux sexes d'amitié sans amour, & si, dès qu'on sent du panchant vers une personne, c'est une preuve qu'il n'y a que le défaut d'occasion, qui puisse arrêter le cours de l'inclination naturelle ? Pour moi je

1714.

suis de sentiment qu'il y a des amitiés épurées de toutes les affections , qui poussent au crime & au deshonneur , & c'est à mon avis ôter du monde ce qu'il y a de plus doux dans le commerce des hommes , que d'en bannir la belle & la pure amitié. Je ne la bannis pas répondit la Reine , mais je considère combien il y a de choses qui se mettent à la traverse , & qui empêchent les sentimens naturels d'aller aussi loin , qu'ils iroient sans cela ; Comme l'amitié , la belle & la pure amitié ; ainsi que vous l'appellez , réside dans le sein de la Raison , & dans la région la plus haute de l'ame ; je crois qu'il y en a , & qu'il se trouve des personnes , même de deux sexes , qui connoissent , qui estiment , & qui aiment le mérite , sans danger , ou du moins sans occasion de passer plus outre dans les sentimens & les inclinations naturelles. En effet , ajouta alors la Genoïse , la disproportion des âges , & des conditions , le défaut de moyens , & comme a très-bien dit V. M. le défaut d'occasions sont de puissantes barrières qui arrêtent , & de fortes digues , qui détournent le cours du penchant naturel : Mais ce n'est pas dans ces défauts , que je mets la vertu , mais dans une véritable esti-
me

me du mérite , dans la noble disposition 1714.
de lui rendre Justice & dans un pan-
chant à avoir , & posséder avec lui en
commun la jouïssance de tout ce que
nous possédons capable de lui donner de
la joye & d'accroître son bonheur. En-
core un coup , repliqua la Reine , rien
n'est plus facile à oublier que ces égards
qui servent de barrière à la Continen-
ce , quand l'occasion remplit l'idée des
moyens de la perdre. Mais laissons dis-
puter les Philosophes moraux des qua-
lités de cette vertu. Dites-moi jus-
qu'où le Co. de Melgar , poussa sa dé-
claration à la Reine. Je n'ai garde dit
la Genoïse de dire que le Comte ait
jamais fait aucune déclaration à la Rei-
ne de celles , dont on entend parler ,
quand on parle des approches , que font
les Amans , qui ont une véritable envie
de se rencontrer aux portes du deshon-
neur. Je vous ai déjà dit , ajoûta la
Reine , que je ne croirai jamais que les
choses en soient venues jusques-là ;
mais je serai bien-aïse de sçavoir ce qui
peut avoir donné lieu de croire que
l'Amirante avoit quelque chose de plus
que de l'estime & du respect pour la
Reine. Des moyens , ajoûta la Ge-
noïse , qui servent à faire connoître
nos pensées , il y en a de plus clairs &

714. de plus obscures : il y en a qui se peuvent interpréter & couvrir, d'autres qui donnent, ou sont des indices violens, quelque'équivoques, & d'autres, sur lesquels on ne se trompe guères. Les premiers sont ordinairement intelligibles à ceux-là, seuls pour qui on les employe, s'ils veulent bien les entendre, & les derniers sautent aux yeux, & le jugement qu'on en fait ne passe point pour téméraire. A ce que je vois, dit la Reine, vous pourriez en un Concours obtenir une Chaire de Professeur dans une Université, où l'on enseigneroit la science d'aimer. Mais poursuivez. L'assiduité dit la Genoïse aux occasions de se faire voir, & d'être vû de la personne, à qui on veut inspirer quelques sentimens particuliers, est le premier soin & la premiere démarche, qu'on fait pour y arriver, la seconde est une attention extraordinaire à être toujours en une propreté & richesse d'habits, qui non-seulement n'offense point la vûe, mais qui l'attire. Car enfin les yeux sont les guides, qui trahissent souvent le Cœur, ou pour mieux dire, qui y introduisent & parlent en faveur de ceux qui se recommandent avec cette sorte de mérite. Le troisiéme est une adresse, & l'amour la fournit assez souvent

vent, de profiter de toute sorte de dis- 1714.
cours, & de les faire servir par le moyen
des équivoques ou de certaines vivaci-
tez d'esprit, & par des applications heu-
reuses à expliquer les sentimens du
cœur, qui ne doivent cependant ja-
mais sortir des termes du respect, & de
la vénération la plus profonde, quand
il faut témoigner ses sentimens à une
personne de plus haute qualité que cel-
le, qui cherche à se faire entendre.
Toutes ces démonstrations aprochent
souvent beaucoup les personnes les plus
éloignées; car comme tenir contre des
soins & des empressements si obligeans,
quand on les connoît? Toutes ces dé-
monstrations, dis-je, sont cependant
encore équivoques & obscures, puis-
qu'elles peuvent partir d'un cœur in-
différent, & même qui se joue: mais
en voici qui en disent davantage, &
contre lesquelles il faut ordinairement
se récrier, ou se rendre. La recher-
che des occasions du tête à tête, les
regards animez, & qui dardent par les
yeux le feu, qui est dans le cœur, &
qui parlent souvent avec plus d'éloquen-
ce que tous les discours, le soin de ren-
contrer ceux de la personne avec qui
on tient cette sorte de langage, & de
les soutenir; car alors il se fait un jet

1714.

pour ainsi parler , réciproque de traits perçans , qui vont droit au cœur , & qui y dérangent souvent (particulièrement s'ils sont imprévûs) les plus fermes résolutions. Je dis seulement déranger & non pas détruire , car pour peu que la vertu soit allerte , & soigneuse de venir au secours du Cœur , elle y relève bien-tôt ce qu'on y avoit mis en desordre. Pour suivez , dit la Reine , je suis charmée du détail que vous me faites. Les personnes comme moi ne se trouvent guère souvent dans les occasions , où la pratique enseigne cette Théorie. Je ne parle pas , dit la Génoise , & ne mets pas en compte les soupirs , dont la hardiesse offense les Dames , parce qu'ils en disent trop , à moins qu'on ne les autorise par quelque complaisance pour tout ce qui sert d'amusement , & qu'on veut bien prendre pour jeu : ce qui ne peut-être ici supposé , où nous parlons de la Reine Douairiere & du Comte de Melgar. Mais ce qu'on peut dire qu'il fit , pour paroître digne de quelques regards de cette Princesse furent des Fêtes & des spectacles publics , qu'il donna à ses dépens à toute la Cour & la Ville , & cela dans la vûë particulière de plaire à la Reine. Comme peut-on croire qu'il
les

les fit dans cette vûë, dit alors la Reine, s'il ne lui avoit rien témoigné qui pût l'obliger à les prendre pour son compte ; car enfin vous ne voulez pas, & je ne crois point qu'il en soit jamais venu jusqu'à une déclaration d'amour dans les formes. Il n'en vint jamais-là assurément, poursuivit la Gênoise, mais elle n'en eût pas moins lieu d'être informée de ses intentions. L'Amour a cela de très-rare au-delà de toutes les passions, qu'il peut se faire entendre sans parler, & même à une seule personne au milieu d'une grande troupe, qui ne prendra pas le moindre soupçon de son langage. Un autre Cavalier Espagnol se trouvant dans le même cas donna un Carouzel, où il se déclara Amant passionné de la Reine d'alors, en semant sa Cotte d'armes & son Ecu de monnoyes Espagnoles appelées *Reaux*, & prenant pour Devise *Mis amores son reales*, mes amours sont Royaux, le jeu de ce dernier mot couvrant sa passion aux yeux du public, qui ne vit que la difference matérielle des monoyes d'avec toutes les autres choses, qui peuvent entrer dans le corps des Devises. Mais ce qui donna le moyen au Comte de Melgar de paier la complaisance que la Reine témoi-

gnoit

1714. gnoit dans ses manieres, & dans les soins de se rendre agréable, fut un très-magnifique Carcan de Diamans & de Rubis, qu'elle voulut bien accepter & recevoir de ses mains, après mille protestations de ne le pas vouloir priver de ce riche bijoux. Comme la chose se fit tambour battant, & avec toute la publicité que ce régal pouvoit avoir, il faudroit que j'eusse assés d'éloquence pour pouvoir rapporter à V. M. les instances respectueuses, & les refus obligants qui l'accompagnerent. Le Comte insistoit sur les raisons qui le déterminoient à lui faire ce présent, savoir sur l'ambition, que la Reine ne pouvoit blâmer d'être distingué des autres Vassaux & sujets de S. M. par quelque chose, qui fit connoître le respect extraordinaire qu'il avoit pour sa personne Royale, & les moyens superieurs qu'il avoit de lui offrir ce présent attendu les richesses de sa Maison, & les occasions qu'il avoit eu des les augmenter dans les emplois également glorieux & utiles, qu'il avoit plû au Roi de lui conferer; Non pas qu'il voulut que ce petit present fut considéré comme une restitution d'un bien arraché aux larmes des peuples, qu'il avoit Gouverné au nom de S. M. C. mais comme

me un emploi raisonnable & un juste ^{1714.}
sacrifice des honneurs, qu'on lui avoit
rendus comme au Ministre du Roi ,
qu'il renvoyoit à leur source & dépo-
soit entre les mains de celle qui parta-
geoit avec le Roi son époux tous les
avantages du Gouvernement. Qu'à la
verité rien n'étoit moins digne que ce
présent, & quoi-que l'estime publique
y eut attaché un assés grand prix , il
ne prétendoit s'en servir que pour té-
moigner sa reconnoissance aux gran-
des & excessives faveurs qu'il avoit re-
çu ; tout le prix qu'il pouvoit avoir ,
ne pouvant lui venir que de la bonté
que S. M. auroit de l'accepter. Com-
me le Comte étoit naturellement élo-
quent , il sçut si bien plaider sa cause
que la Reine reconnût à la fin que tou-
tes les raisons qu'elle opposoit pour
justifier son refus , lui devenoient inu-
tiles.

Pendant le voyage de la Reine le
Roi Philippe fit deux choses qui ne
lui firent pas également honneur. Il
institua à Madrid une Academie sem-
blable à celle de Paris de 24. sujets , qui
auroient soin de perfectionner la lan-
gue Castillane , en fixant l'usage des
mots les plus propres & énergiques
pour se bien exprimer , & mit à la tête

1714. te de ces Académiciens le Duc d'Escalonne sur la prévention sans doute de sa suffisance & de son bon goût en cette matiere. L'autre chose fut la conduite qu'il tint à l'égard des Catalans & des Barcelonois en particulier. Ceux-ci ayant soutenu le siège qu'on avoit mis à leur Ville, & ayant été pris d'assaut le 11. de Septembre, le Duc de Berwick, qui avoit commandé ce siège voulut bien les recevoir à ces conditions. Qu'ils feroient rendre Gironne & l'Isle de Majorque, que les Soldats de la garnison qui ne prendroient pas parti dans les Troupes du Roi Philippe feroient exilés de toute l'Espagne, & que la Ville & les habitans demeureroient à la discretion du Roi au nom duquel il fut promis de sauver la vie à tous, & que la Ville ne seroit point sacagée, mais qu'elle payeroit 40000. Ecus, & toute la Principauté de Catalogne 800000. autres. A la verité le Roi sauvant la vie aux Catalans, pouvoit dire en toute rigueur d'avoir tenu sa promesse. Mais comme la dernière rigueur est souvent réputée pour une grande injustice, tout le monde ne loua pas également la vengeance que le Roi poussa contre les révoltez jusqu'à des extrémités, dont il y a peu d'exemples dans

dans l'Histoire. Philippe renvoya au Duc ^{1714.}
de Bervick les étendarts des Troupes ré-
voltées, qu'il lui avoit envoyé selon la
côûture, pour marque de leur entiere
sujetion, & lui commanda de les fai-
re brûler par la main du Bourreau dans
la Place publique de Barcelone. Il
voulut qu'on en fit autant des habits
de Cérémonie des Conseillers & Dé-
putez de la Ville comme ayant été Au-
teurs ou complices de la révolte, & fit
conduire en diverses prisons vingt des
principaux Promoteurs de la résolution
prise de se deffendre, qu'il condamna à
être transportez dans les Indes pour y
travailler le reste de leurs vies dans
les mines comme Forçats. Entre ces
vingt malheureux étoient le Gouver-
neur de Barcelone, celui de Cardonne,
le Général Armengol, le Marquis de
Peral, & le frere du Général Nebot,
qui tenoit encore la Campagne à la tête
des Mécontents, ou révoltez. Il ne
faut pas s'étonner si cette dureté tint
long-tems aliénez les esprits des Cata-
lans, & s'il y en eût un grand nombre,
qui ne pouvant prendre confiance à la
parole du Roi, & épouvantez du châti-
ment de ces Messieurs, tint encore la
campagne quelques années après, & in-
commoda notablement le commerce,

&

1714. & la sûreté publique de la Catalogne.

La Duchesse de Bracciano avoit encore obtenu du Roi que la nouvelle Reine ne s'aboucheroit dans son voyage avec aucune personne , qui pût l'instruire du train , selon lequel se régloient les affaires en Espagne , esperant de la prévenir & de la disposer par ses conseils à la docilité & à la complaisance , dont elle avoit besoin pour continuer avec elle son regne , aussi absolu qu'elle l'avoit eu avec la Reine défunte. Mais la nouvelle Epouse étoit déjà trop bien informée pour ignorer la verité , & selon toutes les apparences elle étoit plus disposée que la défunte à conserver pour soi , indépendamment de tout autre , le crédit & l'Autorité que lui permettroit le Roi son Epoux. Si la Reine observa avec moins d'exactitude l'ordre, qu'on lui avoit donnée de ne parler à personne sur sa route , ce fut parce-que contre les premières dispositions, qui étoient qu'elle côtoyerait avec les Galeres qui la conduisoient , les rivages de France jusqu'en Espagne, elle fit le voyage par terre pour les raisons qu'on a dit. Elle reçut par toute la France tous les honneurs imaginables , & avant que d'en sortir elle s'aboucha à Baïonne avec la Reine Douairiere veuve du Roi Charles

II. sa tante , qu'elle ne pût & dût raisonnablement se dispenser de voir. Cette entrevûe se passa principalement en des témoignages réciproques d'estime & d'amitié , la parenté & le sang unissant si étroitement ces deux Reines : Mais tout ne consista pas-là , & la Douairière régala richement la jeune Reine de plusieurs bijoux. Ceux-ci furent un Collier de grosses perles & des bracelets de même , qu'elle avoit reçu du Roi Charles II. son défunt mari, & le même carcan de diamans & de rubis de grand prix , qu'elle avoit autrefois reçu de l'Admirante de Castille , & dont on a parlé ci-devant. La Douairière régala de même la Princesse de Plombin , & les Dames principales, qui suivoient la Reine , de galanteries & de presens proportionnés à la qualité , & l'emploi qu'elles avoient auprès d'elle.

La Reine Elizabeth étant entrée en Espagne , & sur les terres du Roi son mari , fut rencontrée à Pampelune , Capitale de la Navarre par le Duc de Medina Sidonia , qui lui vint presenter les Joyaux ; que lui envoyoit le Roi , & lui exprimer la joye que sentoient S. M. C. de son heureuse arrivée en ses Royaumes. La Duchesse de Bracciano lui
vint

1714. vint au devant aux confins de l'Aragon & de la Navarre , ayant brigué cette commission auprès du Roi pour entrer plutôt en possession de la confiance qu'elle se promettoit , & pour faire montre à la jeune Reine de l'autorité qu'elle avoit à la Cour. Dès le premier entretien , qu'eût la Duchesse avec la Reine , se hâtant un peu trop de prendre des airs de Gouvernante & de Maîtresse , comme elle avoit fait avec la Reine défunte , elle lui reprocha sans façon d'avoir trop tardé dans son voyage : La Reine s'étoit effectivement fait porter en chaise à bras quasi tout le voyage qu'elle fit par terre , ne faisant que cinq ou six milles par jour & prenant un jour de repos après tous les troisiéme ; mais aussi le Roi lui avoit expressement permis de se faire servir , comme elle le jugeroit à propos. La Duchesse ne trouvant point encore que la Reine fut coëffée comme elle croyoit qu'elle dût être , lui en fit une autre Mercuriale , usant d'une liberté , dont les Souverains s'accoutument rarement , & que la Reine ressentit encore plus vivement que tout autre , attendu la vivacité de son naturel. Ce fut en effet ce qui déranger sa patience , & la fit éclater en d'autres expressions ,
qui

qui marquoient autant de mépris de ces manieres , que la Duchesse avoit affecté de liberté de s'en servir. Quand la Reine vit que la Duchesse , au lieu d'en venir à des excuses , dès qu'elle pût lire sur le front de S. M. le peu de satisfaction , qu'elle prenoit en ses discours , elle apella le Capitaine des Gardes qui la servoit , dès qu'elle fut sur les Terres du Roi son Epoux , lui commanda d'emmener la Duchesse qu'elle traita de folle , sur la liberté qu'elle se donnoit de la reprendre , ce qui fut fait dans le moment & la Duchesse tirée de la Chambre de la Reine , quelque priere , ou qu'elle menace qu'elle pût faire pour arrêter cette violence.

Si la faveur de la Duchesse finit en cette occasion , on doit dire que la Catastrophe n'étoit pas éloignée , & qu'elle avoit été concertée auparavant entre le Roi & la Reine. Celle-ci étoit trop bien informée de toute la conduite , qu'avoit tenu la Duchesse à la Cour de Madrid , & trop éclairée pour être la dupe d'une suite d'extravagances , qu'elle n'auroit pas manqué de continuer dans le Gouvernement de l'Etat , dont elle s'étoit saisie , si elle avoit apporté la même docilité & la même déférence , qu'avoit eu la Reine défunte

dès cette nuit , le même Capitaine ^{1714.}
des Gardes l'escorta vers les frontieres ,
mais sans aucune autre considération
ou de déference , que celle qu'on a pour
des prisonniers , qui sont conduits à
leurs arrêts.

La nouvelle Reine fût reçüe des Es- ^{1715.}
pagnols avec toute la joye & toute la
pompe , qui sont ordinaire en de sem-
blables occasions. Le Roi lui alla au
devant jusqu'à Guadalaxara , où après
les expressions les plus vives d'une ten-
dresse réciproque , le Patriarche des
Indes fit les cérémonies du Mariage se-
lon les formes de l'Eglise. Le Maria-
ge fut consommé dans le même lieu , &
après avoir pris le repos , qui parût né-
cessaire , le Roi accompagna sa nou-
velle Epouse au Palais du *Buen Reti-
ro* , où étoient les Jeunes Princes , que
la Reine embrassa après avoir ouï de
la bouche de l'Ainé , Prince des Astu-
ries un compliment étudié & recité
avec toute la vivacité possible ; Elle
donna à celui-ci un joyau de grand
prix , & fit aux autres toutes les cares-
ses imaginables. Selon le génie de la
Nation , la Reine est très-libérale de
ces sortes de presens , de même que des
marques de son ressentiment , lors qu'elle
n'est pas contente. Ce qui fait qu'on dou-

1714.

— te qu'elle doive avoir tout le crédit & toute la faveur possible, si elle survit au Roi son Epoux, à cause d'une marque de ce ressentiment, qu'on dit qu'elle donna une fois au même Prince des Asturies, dont on assure qu'il conserve un fâcheux souvenir. Monsieur le Duc de S. Agnan, fut à Madrid, aussitôt que la Reine, & porta aux Epoux au nom du Roi Louïs, Grand Pere du Roi Philippe les félicitations, & les expressions de joye pour l'heureuse arrivée de la Reine, & la consommation du Mariage; Toute la Cour de Madrid retentit d'ailleurs de tous côtez d'applaudissemens, & d'acclamations pour les heureuses suites du nouveau Mariage.

1715.

— Le Roi Philippe ayant enfin été convaincu des desordres causez dans ses affaires par l'abus qu'avoit fait la Duchesse de Bracciano de son crédit qu'elle paroissoit n'avoir employé que pour satisfaire ses propres passions, donna une déclaration le 10. de Février, par laquelle il commandoit à tous les Tribunaux de lui représenter tous les préjudices, que pouvoit avoir souffert par le passé, tant l'Etat que la Religion sous le gouvernement qui avoit précédé, avoiant par-là, ce qui est fort rare aux Princes, qu'il n'avoit pas pris

pris tous les soins nécessaires pour bien ^{1715.} gouverner, & qu'il avoit permis qu'on abusât de son autorité. Comme ce reproche que le Roi Philippe se faisoit en quelque façon à lui-même, auroit continué, s'il eût souffert plus long-tems la Duchesse de Bracciano, ayant scû que le Duc Lanti Romain & Neveu de cette Dame avoit accompagné sa tante en France, sans en avoir aucun ordre particulier, il lui fit signifier de ne plus retourner en Espagne, & parce-que le P. Robinet Jésuite Confesseur de S. M. avoit aussi pris plus de part qu'il ne falloit aux pratiques de la Duchesse, le Roi l'éloigna de même de la Cour : Mais par un égard peut-être trop grand pour sa Compagnie, il voulut bien accepter le P. d'Aubanton François, que ces Peres lui présenterent, & qui avoit si bien fait son rôle à Rome quelques années auparavant, en qualité de Procureur de la Province de France, dans la protestation, que fit le Général des Jésuites à la tête des Procureurs de toutes les Provinces de sa Compagnie, que les Mandemens du Pape au sujet des Cérémonies, ou superstitions Chinoises seroient obéis, & qui le furent si peu, que cette année 1715. le Pape fut obligé de les dé-

1715. fendre & de les condamner de nouveau par une nouvelle Bulle.

Il sembloit qu'il restât encore une étincelle du feu que la Duchesse de Bracciano, avoit allumé en Espagne. Cette Dame avoit tellement mis dans l'esprit du Roi Philippe que le Duc d'Orleans venu l'an 1708. en Espagne pour y commander les Troupes, avoit des desseins sur la Couronne, & travailloit à détrôner le Roi même, que ce Prince avoit toujours témoigné du mécontentement de ce prétendu projet, & avoit fait promener par diverses prisons deux personnes que la Duchesse lui persuadoit être les Ministres de cette trahison, l'un parce-qu'il avoit servi au Duc pour solliciter auprès des Ministres les choses nécessaires pour le service de l'Armée, qu'il commandoit au nom du Roi, & pour l'exécution des entreprises Militaires. Défaut qu'on n'attribuoit qu'à la lenteur naturelle des Espagnols, quoi-que ce fut l'effet de la mauvaise volonté de la Duchesse, qui vouloit en toute maniere faire perdre au Duc d'Orleans la réputation & la gloire d'une heureuse conduite en concertant ses opérations. L'éloignement de la Duchesse ayant ouvert le chemin au Duc de desabuser le Roi

Phi-

Philippe, il en parla au Roi Louïs, qui bien informé de la verité des choses n'eût aucune difficulté d'écrire une lettre au Roi son petit fils, à la décharge du Duc d'Orleans, l'assurant que les impressions qu'on lui avoit données contre ce Prince étoient fausses & calomnieuses, & le priant de n'y prêter aucune foi, & de bien vivre avec lui pour l'honneur de l'un & de l'autre. Le Roi Philippe n'eût aucune difficulté de se laisser persuader de la verité, n'ayant plus auprès de lui celle qui par ses artificieuses insinuations qu'elle revêtoit toujours de la couleur de zèle pour sa Personne, le tenoit indisposé à cette réconciliation. Il répondit au Roi son Ayeul, qu'il n'avoit plus rien qui tint dans son cœur contre l'évidence d'une verité, à qui Sa Majesté rendoit un si illustre témoignage, & qu'ainsi très-convaincu des sinceres intentions de son Oncle Mr. le Duc d'Orleans, il étoit prêt à lui donner en tout lieu, & en toute occasion des marques d'une parfaite estime, & d'une sincere affection. Le Roi Louïs ayant montré cette lettre au Duc, celui-ci écrivit de son côté au Roi Philippe, & lui ratifia tous les sentimens de respect & de fidélité,

1715. avec lesquels il s'étoit toujours porté dans le tems qu'il avoit eu le commandement de ses Troupes, & que dans toute la suite de sa vie S. M. reconnoîtroit les mêmes dispositions en toutes les occasions, qui se présenteroient de le servir. Le Roi Philippe répondit sur le même stile, d'une estime & d'une amitié reciproque, & donna au Duc toutes les assurances qu'il étoit entièrement desabusé de ce qu'on lui avoit dit. Pour marque de ce desabus, il voulût qu'on donnât sur l'heure une entière liberté aux prisonniers, dont il a été parlé, & qu'on leur fit même des excuses du mauvais traitement, dont on avoit usé à leur égard, & ainsi se rétablit l'entière & parfaite correspondance entre le Roi Philippe & le Duc d'Orleans.

Le Roi Philippe jouïssoit du repos au milieu de sa Cour, quand les premières menées de Mr. l'Abbé Alberoni commencerent à jeter la semence des troubles qui suivirent, & que la Cour de Madrid chercha elle-même. Le Turc déclara la guerre aux Vénitiens. Cela ne regardoit point le Roiaume d'Espagne; mais les Siciliens commencerent à ressentir des convulsions semblables à celles qui précèdent
les

les plus grandes maladies. On com-^{1715.}
mença d'ouïr à Messine & dans les Vil-
les principales de la Sicile des murmu-
res, & des mépris du Gouvernement,
que le genie de la Nation naturelle-
ment railleuse exprimoit en pasquinades
également vives & ingenieuses; & d'au-
tant plus dangereuses que le Sel de ces
railleries les fait goûter avec plus de
plaisir, & insinue la haine & le mé-
pris de ceux qu'on satirise de cette
maniere. Il est certain que les Sici-
liens, qui ont si long-tems vécu sou-
mis à de grands & puissans Rois, n'a-
prouverent guère la destination qu'on
fit d'eux au Traité d'Utrecht de vivre
Sujets de Son Altesse Royale de Sa-
voye, à qui le Roi Philippe par la for-
ce des conjonctures avoit été contraint
de céder ce Royaume. Ils avoient ou-
vertement déclaré cette répugnance,
& avoient même fait une Députation
au Roi Philippe pour qu'il ne les alié-
nât point du reste de ses Etats, & vou-
lût bien les retenir sous sa domination.
Il n'étoit donc pas hors d'apparence que
parmi des esprits prévenus que leur con-
dition n'étoit, ou ne pouvoit leur être
fort avantageuse, on en trouveroit beau-
coup qui prêteroient la main à un chan-
gement.

1715.

L'Abbé Alberoni avoit le mérite d'avoir proposé le mariage de la Reine, & celle-ci n'étoit pas sans reconnoissance du bon-heur qui l'avoit élevé à un si haut état : mais comme elle ne faisoit qu'arriver en Espagne, elle ne jugeoit pas qu'il fut convenable de lui procurer si-tôt des avancemens, qui pourroient lui susciter des envieux capables de les traverser pour toujours. Il étoit vû avec distinction chez la Reine, & à la considération de celle-ci, le Roi lui témoignoit beaucoup de bonne volonté. L'Abbé sçavoit de son côté qu'il ne faut pas toujours tout attendre de la reconnoissance des Grands, & que pour les y disposer, il est bon d'acquérir du mérite, qui leur soit utile ou agréable ; & comme il sçavoit mieux que personne la Carte d'Europe & l'état où étoient les principaux Peuples qui l'habitent, il commença par fomenter le mécontentement des Siciliens, animant par des ressorts secrets, qui ont été si forts d'usage dans ces derniers tems, des esprits capables de faire goûter à la Nation le projet d'un changement, qu'il ne doutoit point devoir être de leur gré.

Dans le tems que les Siciliens chantoient sourdement leurs mécontentemens

mens sur le ton , qu'on leur inspiroit ^{1715.}
d'ailleurs, on eût soin de réveiller l'hu-
meur guerriere du Roi Philippe , en lui
persuadant de forcer les Majorquains à
le reconnoître. Ces Peuples avoient
encore garnison Angloise , mais sous
le nom des Troupes du Roi Charles ,
non pas comme l'Isle de Minorque , &
la Ville & Forteresse de Gibraltar au
Détroit de ce nom , qui étoient te-
nuës par les Anglois , ensuite de la do-
nation ou renonciation, que le Roi Phi-
lippe leur en avoit fait quand ils traite-
rent avec lui leur Paix particuliere. Il
est sûr que par le traité de l'évacuation
de la Catalogne , le Roi Charles s'é-
toit abdiqué des Isles de Majorque &
d'Iwice, comme de toute la Catalogne,
& il avoit remis les Peuples dans l'en-
tiere liberté, & les avoit dégagé de tou-
te la fidélité qu'ils avoient pû lui ju-
rer : mais les Majorquains effrayez des
mauvais traitemens qu'on avoit fait à
ceux de Barcelone , qu'on avoit non-
seulement privez de tous leurs privile-
ges, mais affligez en des manieres les
plus dures , refusoient de se soumettre
de gré à gré au Roi Philippe , dans la
crainte d'éprouver le malheur de ceux
de Barcelone.

Il est plus que vrai-semblable que le

1715. motif de cette crainte n'agissoit que sur l'esprit des principaux de l'Isle qui avoient plus de sujet que les autres de s'allarmer, en voyant que les Chefs du Peuple de Barcelone avoient été condamnez à de si cruels supplices, nonobstant la capitulation, qu'ils avoient faite, puisque le siège de Palma Capitale de l'Isle de Majorque, mais peu forte, ayant été enfin résolu & commencé, le Peuple dès les premiers jours força la garnison à se rendre & se soumit sans autre violence au Roi Philippe le 15. de Juin.

Cette soumission fut suivie de celle de l'Isle d'Yvica & l'une & l'autre d'une déclaration que fit publier le Roi Philippe d'une Amnistie & d'un pardon general à tous les Espagnols qui avoient suivi le parti du Roi Charles, & du rétablissement du Gouvernement ancien, & tel qu'il avoit été sous le Roi Charles II. Pour établir encore mieux les affaires de ce Prince, le Roi de France toujours inquiet sur les mesures, que pourroit prendre l'Empereur pour rentrer en possession de l'Espagne, ayant appris que celui-ci se disposoit à faire la guerre aux Turcs, qui l'avoient déclaré & la faisoient aux Vénitiens, lui fit offrir tels secours qu'il pour-

pourroit souhaiter pour dompter ces ^{1715.}
Infidèles, s'il vouloit faire la paix avec
le Roi Philippe & le reconnoître pour
légitime possesseur de la Monarchie
d'Espagne ; Ce fut peut-être la seule
commission, dont fut chargé le Comte
du Luc, qui étoit arrivé depuis peu
à Vienne avec le titre d'Ambassadeur
de France : Mais comme on sçavoit
d'ailleurs, que nonobstant la Paix arrê-
tée en dernier lieu à Bade entre S. M. I.
& le Roi T. C. celui-ci ne laissoit pas
de travailler à de nouvelles ligues &
rouler de nouveaux desseins, la Cour de
Vienne ne jugea pas à propos d'enta-
mer aucune négociation sur ce sujet, &
poursuivit ses apareils pour faire la guerre
au Sultan, sans se prévaloir des of-
fres de la France.

Le Roi T. C. Louis XIV. étant
mort le premier Septembre il se répandit
plusieurs bruits dans cette fameuse con-
joncture au sujet du Roi Philippe, &
il ne faut pas douter que plusieurs s'a-
vancerent à lui donner des conseils qui
l'auroient jetté dans de grands embar-
ras, s'il les avoit voulu suivre. On lui
représenta, & on a connu depuis que
Mr. Alberoni étoit dans ce sentiment
que la tutelle du jeune Roi lui aparte-
noit comme au premier Prince du Sang,

1716. & son parent le plus proche. On veut même que le Roi Philippe goûta cette pensée, & qu'il s'étoit disposé tout de bon à repasser en France pour se mettre en possession de cette régence; ce qui fit qu'on commença de parler en Hollande des nouvelles sûretés que les Etats Généraux seroient en état de demander, si le même Prince se trouvoit en possession de l'autorité souveraine dans les deux Royaumes de France & d'Espagne. On disoit d'ailleurs que les Anglois s'opposeroient à ce retour, & qu'ayant stipulé dans le Traité, par lequel ils avoient assuré la Couronne sur la tête de Philippe, qu'il ne prétendrait jamais aucun droit ni autorité en France, ils étoient obligez, pour le repos de l'Europe de faire subsister cet accord, & d'empêcher cette union.

On assure que le Roi Louis lui-même, quand il vit toute sa postérité, qui devoit lui succéder, réduite à un seul Prince, avoit eu la pensée de déclarer Madame de Maintenon, avec qui on vouloit qu'il fut secrètement marié, son épouse légitime, & en cette qualité gouverner & la tutele de son héritier & de son Royaume. Mais ce projet étoit trop éclairé pour ne pas prévoir

voir que les contestations qu'il craignoit ^{1715.}
au sujet de cette Régence, auroient été
encore plus grandes & plus mortelles
par cette disposition, à laquelle une
grande partie du Royaume se seroit sans
doute opposée. Ce fut un bien, & un
bien considérable pour le Roi Philippe
& pour toute l'Europe, que la Prin-
cesse des Ursins ne fût plus en Espagne
en cette occasion, car on sçait qu'elle
étoit possédée d'une ambition si déme-
surée, qu'elle aspirait sans façon à de-
venir l'arbitre des deux Royaumes, qui
se seroient trouvez réunis par cette Ré-
gence dans la personne du Roi Philippe,
sur l'esprit duquel elle avoit un entier
ascendant.

Le Roi Philippe tira cette année le
Prince des Asturies son fils des mains
des femmes, lui fit une Cour ou Mai-
son particuliere, & donna au Cardinal
Del Giudice l'inspection de sa conduite
& de son Education. On eût encore
que la mésintelligence entre les deux
Cours de Rome & de Madrid alloit
cesser, ensuite de la nomination que
fit Philippe, de Monsieur Molines Audi-
teur de Rote à Rome pour la Nation Es-
pagne, pour faire l'Ambassade, qu'on
dit d'obédience, au Pape, Ambassade
que la continuation des Guerres avoit

1715. fait différer jusqu'alors : La chose cependant ne suivit pas si-tôt ; ou peut-être la Cour de Madrid feignoit-elle cette méfintelligence avec celle de Rome pour mieux couvrir certains Traitez ou ligues , dont il fut alors parlé , par où l'on crût avoir découvert , que certaine Puissance Italienne sollicitoit toutes les autres de ces Païs à s'unir dans le dessein de faire passer en d'autres mains les Etats que l'Empereur y possède. On a parlé sourdement de cette conjuration ou alliance , de laquelle plusieurs parurent persuadés encore plus fortement dans la suite par certains événemens qui sembloient marquer davantage cette conspiration , & desquels il sera parlé ci-après.

1716. La nouvelle Reine accoucha dès le 21. de Janvier de l'année suivante d'un fils , qui fut nommé Don Charles. Le Duc de Parme Oncle de la jeune Reine , & la Reine Douairière d'Espagne furent priés de le tenir sur les Fonts de Baptême. On pria la Douairière de retourner à Madrid , non-seulement pour y faire cette fonction , mais pour y revenir faire son séjour. Elle refusa néanmoins ce parti , & continua de demeurer à Bayonne , lieu de son exil ,
donnant

Donnant commission de la représen-^{1716.}
ter dans cette cérémonie à la Du-
chesse d'Altamira. Ce fut la naissan-
ce de ce Prince principalement qui
mit en mouvement les amateurs des
nouveauz , & qui dès les premiers
jours de ce jeune Prince le préconise-
rent pour successeur non-seulement du
Duché de Parme , mais encore de ce-
lui de Florence , attendu que ces deux
Principautez paroissent manquer de
Successeurs ; & sur ce fondement on
commença de parler & d'agir comme
si cette succession étoit à la veille d'a-
voir son effet. Il est sûr que les Ita-
liens en général n'aiment point la do-
mination étrangere , & qu'ils s'imagi-
nent qu'ils seroient beaucoup plus heu-
reux s'il avoient des Princes naturels
& de leur propre Nation. Mais outre
qu'on n'en sauroit trouver , où il n'y en
a point , c'est une prévention assez mal
fondée de supposer plus de rectitude &
plus d'égard pour les Peuples en des
Princes nez Italiens qu'en des Etran-
gers ; puisque comme les Italiens , s'ils
étoient plusieurs , qui possédassent cha-
cun en propre quelque une de ces belles
Provinces , seroient tous trop foibles
pour se maintenir contre une force
étrangere un peu considérable ; il faut
de

1716.

de même supposer de chacun voulant selon le génie de nôtre siècle ambitieux faire la plus grande & la plus éclatante figure , qu'il seroit possible , opprimeroit nécessairement ses Sujets , sans la mettre en état de n'être pas opprimée par des forces étrangères de quelque considération , que la concurrence & les prétentions d'autres rivaux leur opposeroit. C'est un terrible exemple de la foule des Sujets que celui du Duc de Parme Ranuce II. qui pour célébrer les Noces du Prince Odoard son fils avec la Duchesse mere de la Reine , demanda & obligea tous ses Sujets à contribuer la moitié de leurs biens pour les frais de ces nœces , qui assurément furent les plus somptueuses du monde.

On veut que le Prince fils du Roi Philippe , né de la Princesse de Parme , se crût en droit de succéder à cette Principauté Italienne. Il faut déjà supposer que cela ne seroit qu'après que le Pape , qui se prétend Seigneur direct de ce fief , auroit fait tous les efforts possibles à droit & à gauche pour la réunir au reste de l'Etat Ecclesiastique , comme Clement VIII. fit Ferrare , & après que l'Empereur , qui prétend que ces Duchez de Parme & de Plaisance ayant
été

été autrefois partie du Duché de Milan, Fief incontestable de l'Empire, n'ont 1716.
pû changer de nature en passant par les
mains des Prêtres, aura tout au moins
été ouï & consulté sur la destination
qui en seroit faite. Tout cela supposé,
& que le Prince Espagnol vint à rési-
der en Italie, en seroit-il moins dépen-
dant & uni à la Couronne de Castille,
qui peut-être lui écheroit encore un
jour, comme on a peur que celle de
France échaie au Roi Philippe, &
comme fils de Roi se contenteroit-il
d'un si petit Apannage ?

La Toscane étant de la même natu-
re est par conséquent sujette aux mêmes
inconvéniens de passer à des Princes
Etrangers, après avoir été quelque-tems
dans celle d'un Prince Italien. L'Em-
pereur qui a établi la Maison de Me-
dicis à Florence, voudra, quand celle-
ci viendra à manquer, en investir une
autre, & se mocquera des prétentions
des Florentins, qui pensent de rétablir
leur République, & croient même ne
l'avoir jamais perduë, donnant à leur
Grand Duc le nom de Gonfalonier,
ou Chef perpetuel de cette Républi-
que imaginaire, quoi-que différent en
toute maniere des anciens Gonfaloniers
il possède la dignité à vie, & transmet-
te

1716.

te son pouvoir, sans dépendre d'aucune élection, à ses successeurs & héritiers, deux chefs ou conditions qui le rendent bien différent des Capitaines de leur ancien gouvernement.

Le soin qu'a eû le Grand Duc régnant de chercher, & de prendre tous les moyens d'avoir des successeurs, pour prévenir les querelles, qui se formeront plus que vrai-semblablement au cas qu'il vienne à mourir sans laisser d'héritier de sa Maison, en mariant ses deux fils, & conseillant à son frere le Cardinal de faire de même, ce soin, dis-je, est très-loüable, & bien différent de l'indolence qu'à montré jusqu'à présent le Duc de Parme en une affaire de si grande importance, en ne persuadant point au Prince Antoine son frere de se marier, & de tâcher de donner des successeurs à sa Maison, ce qui tient éloigné son Ministre de la Cour de Vienne, avec laquelle il n'y a guere d'apparence qu'il rentre en amitié, particulièrement en prêtant l'oreille & la main aux projets qui se fabriquent en Espagne, d'introduire dans les deux Etats de Toscane & de Parme un Prince étranger, à l'inscû & en dépit de S. M. Impériale.

Comme le Roi Philippe est un Prince, à qui sa bonté naturelle ne permet
pas

pas de porter ses vûës à des desseins si ^{1716.}
pleins d'embarras dans leur exécution ,
on ne sauroit guere douter que l'Abbé
Alberoni Ministre de la Cour de Par-
me à Madrid , ne soit celui qui fait
toutes ces propositions , appuyé de la
faveur particuliere de la Reine , qui
considere peut être comme un relief
digne d'une grande considération de
voir un de ses fils établi dans les Du-
chez de Parme & de Florence. On eût,
comme j'ai dit , connoissance de ces
projets dès le commencement de cette
année , & comme par une politique
nécessaire , il a fallu que le Conseil de
Madrid en obtint l'approbation , & le
concours des autres Puissances d'Italie,
qu'on a supposé avec assez de fondement
être touchées de la crainte de la trop
grande puissance de l'Empereur , quoi
qu'il fut alors occupé de la guerre du
Turc ; ce fut l'envoi extraordinaire des
Couriers & des Ministres de Madrid à
Rome , & en Toscane qui les fit con-
noître à ceux qui y firent réflexion.

La chose est d'autant moins douteu-
se que dans les projets d'accommode-
ment que la France & l'Angleterre fi-
rent proposer au Roi Philippe avec
l'Empereur , cette succession du Prin-
ce né en Espagne y fut comprise pour
faciliter

1716. faciliter cette réconciliation , quoi-que les propositions des Médiateurs ne fussent point encore acceptées.

Le Pape Clement XI. ayant depuis quelque-tems formé la résolution d'abolir la Monarchie de Sicile , & en étant déjà venu à de grandes dispute avec le nouveau Roi , Duc de Savoye , le Roi Philippe aussi - bien que l'Empereur firent faire dès-lors des protestations à Rome contre cette abolition , le Roi comme ayant réservé ses prétentions sur ce Royaume , lorsqu'il le céda au Duc , & l'Empereur comme prétendant à toute la Monarchie d'Espagne. Cette Monarchie , ou Tribunal qualifié de ce nom , auquel tout le Clergé & les Evêques mêmes du Royaume sont soumis , quoi que le Juge soit , ou puisse être séculier , est devenuë extrêmement odieuse aux Papes , qui se voyent par-là frustrer de l'usage de l'autorité , & des avantages que le recours des Sicilens à leur siège leur apporteroit. Mais comme cette Jurisdiction n'est exercée par les Rois de Sicile que comme Légats du S. Siège , qui leur a autrefois accordé ce privilège , parce qu'ils avoient reconquis ce Royaume sur les Infidèles , & qu'ils en avoient fondé ou rétabli

toutes

toutes les Eglises , c'est-à-dire , com-
me on parle à Rome , *titulo oneroso* ,
ou parce que le recours à Rome étoit
tout-à-fait incommode aux Siciliens ,
qui devoient passer la mer , dont la
Navigation est souvent peu sûre , pour
comparoitre ou se faire ouïr des Papes ,
le nouveau Roi de Sicile se croyant
bien fondé à retenir l'usage de cette
Jurisdiction , avoit négligé de se sou-
mettre aux Censures du Pape , & avoit
même fait sortir du Royaume ceux ,
qui y avoient deféré , & qui considé-
roient comme Excommuniés les Minis-
tres , qui soutenoient les prétentions
du Roi.

Le Roi Philippe donna d'ailleurs la
main en Espagne à la prison & à l'ap-
pel que fit le Pape à Rome d'un Evê-
que Espagnol accusé , & jugé par l'In-
quisition Espagnole d'être dans les sen-
timens de Molinos Prêtre Espagnol ,
qui sous Innocent XI. fut convaincu à
Rome de prêcher & de permettre la
débauche la plus outrée , en fait de
charnalité & de luxure , sous prétexte
d'une *Oraison* qu'il apelloit *de quiétude* ,
pendant laquelle , on ne devoit point ,
disoit-il , se soucier de tout ce qui se
passoit dans le corps , de quelque natu-
re qu'il fut. L'Inquisition , qui com-
me

1716. me on ſçait , règne & ſe pratique en
Eſpagne avec une rigueur , contre la-
quelle aucune autorité , même Royale ,
n'oſe ſe récrier ; les plus grands Sei-
gneurs de ce Royaume faiſant gloire
de ſ'en dire humbles Serviteurs & Mi-
niſtres exécuteurs de tous ſes Decrets ,
avoit condamné cet Evêque à la pri-
ſon , lors que le Pape Clément pour
l'honneur du Caractere Epifcopal évo-
qua la cauſe à ſoi , & voulut que l'E-
vêque fut conduit à Rome. C'eſt le
ſtile & le privilège de la plûpart des
Royaumes Catholiques , de ne point
ſouffrir cette évocation , ni que le pré-
tendu coupable ſoit conduit hors des
Etats du Souverain , le Pape dans les
Cauſes qu'on appelle majeures, pouvant
faire adminiſtrer ſon pouvoir de Juge
ſouverain par des Députés ſur les lieux ,
& qui ſoient d'un caractère au moins
égal à celui de l'accuſé. Les Evêques
ne manquent point en Eſpagne : Mais
en Eſpagne , on ſouffre ſans replique
tout ce qu'il plaît au Pape d'ordonner
ſur ces matieres , & le Roi laiſſa em-
mener l'Evêque d'Oviedo à Rome , où
il fut conduit en arrivant en un appar-
tement du château S. Ange, c'eſt-à-dire,
en une très-rigoureuſe priſon.

Le Turc dès le commencement de
cette

cette année avoit déclaré la guerre aux ^{1716.}
Vénitiens, & ceux-ci demandoient des
seccours de tous côtez. Le Pape les
recommandoit à toutes les Puissances
Catholiques. Le Roi Philippe témoi-
gne comme les autres être disposé à les
secourir, & ayant demandé au Pape
l'Indulte de tirer quelques sommes sur
les biens Ecclesiastiques, celui-ci lui
accorda libéralement pour cinq ans ce
qu'on appelle *les Millions* en Espagne,
savoir un million & demi sur les Indes
& un million sur les Eglises d'Espagne,
le Roi promit d'équiper avec cet argent
sept vaisseaux & cinq galeres & de les
envoyer au Levant sous le nom & l'é-
tendard du Pape, pour éviter, comme
il fut dit, les difficultez qui pourroient
naître au sujet du commandement &
du salut, & les envoya effectivement,
cette année.

Le Roi Philippe ne jouïssoit pas ce-
pendant encore d'une paix toute entiere
en Espagne. Nonobstant la réduction
des Isles de Majorque & d'Yvica, les
Miquelets, ou le reste des Catalans
mécontents que la dureté pratiquée
contre ceux de Barcelone n'avoit pû
disposer à retourner chez eux & vivre
en paix, couroient la Province & dé-
soloient les lieux, où ils favoient de pou-
voir

1716. voir faire dépit aux Ministres , ou aux Troupes du Roi , ce qui obligeoit la Cour à des soins & à des dépenses extraordinaires. La maniere impitoyable dont ils étoient traités , lorsqu'ils étoient pris , ne se doit pas imputer au Roi , qui est la bonté même , mais à celui qui déjà dès-lors paroît avoir animé ses Conseils , dans la vûe sans doute d'attacher au Roi par la crainte , ceux qu'il croyoit ne pouvoir y ranger par d'autres voyes.

Si cette dure politique parût nécessaire contre des rebelles , celle de satisfaire aux plaintes des Espagnols , qui vivoient dans l'obéissance & la soumission étoit encore plus juste. Dès l'avènement du Roi Philippe au Trône d'Espagne , comme les secours de la France l'y avoient soutenu , & qu'il en avoit eu un besoin continuel , il avoit dissimulé les passédroits , que les François s'attribuoient dans les Indes , dont ils avoient attiré tout le commerce à eux au grand préjudice des Sujets naturels de la Monarchie Espagnole moins actifs & laborieux , qu'il n'étoit besoin pour se le conserver. Dès que la paix fut faite , les autres Nations rentrées en amitié avec l'Espagne , qui se voyoient privées de cette liberté de trafiquer *immédia-*

tément par elles-mêmes , & encore plus 1715.
les Espagnols , se récrièrent contre la licence des François ; ce qui obligea enfin le Roi Philippe de faire justice aux uns & aux autres , & de réduire tous les Etrangers sur un même pied en les excluant tous également de ce commerce , si ce n'est sur le pied qu'il avoit été pratiqué sous les Rois de la Maison d'Autriche , & en passant par le canal des Espagnols sujets de la Monarchie , qui en retiroient ainsi le principal profit. Il commanda aux François qui s'étoient établis dans les Indes , d'en sortir & de transférer ailleurs leur demeure , étant naturel de supposer que ces nouveaux habitans trafiqueroient au profit de leurs parens demeurez en France , & favoriseroient plutôt leur Nation que tout autre.

Il fit proposer aux Portugais , avec lesquels il avoit à la vérité encore terminé les sujets de la querelle qu'il avoit eue avec eux , sur leurs prétentions réciproques , qui avoient été réglées à Utrecht dès le 6. de Février de l'année dernière , il leur fit offrir , dis-je , un équivalent pour la Colonie du S. Sacrement sur le rivage du Rio de Plata , dont il s'étoit saisi , dès que les Portugais eurent arrêté chez eux deux vaisseaux

1716. seaux Espagnols au commencement de la guerre, & en un tems, où les Espagnols prétendoient qu'elle ne fût point encore suffisamment déclarée. Ses offres étoient fondées sur l'article VII. de cette paix, où quoi-que le Roi Catholique cédât & promît alors de restituer ladite Colonie & son territoire au Roi de Portugal, il s'étoit néanmoins réservé de pouvoir offrir cet équivalent pendant tout l'espace de dix-huit mois, & de rentrer en possession de cette Colonie, au cas que cet équivalent fut accepté. L'équivalent que le Roi Philippe faisoit offrir étoit un consentement ou permission aux Portugais d'envoyer tous les ans à *Buenos Ayres* deux de leurs vaisseaux pour y trafiquer, dans la supposition que les fruits de ce commerce pourroient n'être pas moins considérables que ce que le Roi de Portugal retiroit de la propriété de la Colonie : Mais celui-ci n'ayant pas jugé à propos de faire cet échange, la chose n'alla pas pour lors à de plus grandes contestations.

Le Roi Philippe fut occupé d'autres pensées dans sa Cour, qui partagerent son esprit entre le plaisir, & les chagrins inséparables de la Royauté. Il ôta au Cardinal Del Giudice le soin qu'il lui avoit

avoit donné de veiller à l'éducation de son fils le Prince des Asturies, & le déchargea de l'obligation d'assister au Conseil du Cabinet. Il dût avoir de puissantes raisons pour cela, car enfin une destitution semblable est toujours accompagnée de quelque honte, & d'un très-grand déplaisir pour celui qui la souffre, & on ne fait point ces affronts à des personnes de la première qualité, sans de très-puissans motifs. Ces motifs ne furent point alors connus, & chacun en parla selon ses idées. Le Cardinal n'avoit point été privé de sa Charge de Grand Inquisiteur : mais dès qu'il vit qu'il étoit en si mauvais predicament auprès du Roi, il le fit prier de trouver bon, qu'il s'en déchargât & lui en envoya sa démission, qui fut acceptée, & la charge de Grand Inquisiteur fut donnée à Mons. Molinés qui depuis plusieurs années étoit Auditeur de Rote à Rome pour la Nation Espagnole.

Le Roi Philippe fit faire le 25. d'Août par l'Archevêque de Tolède la fonction de baptiser solennellement les trois Princes ses fils, Don Fernand, Don Philippe & Don Charles. Le Roi de France Louis XV. & Madame la Duchesse de Berri, furent les Parains &

L Ma

1716. Marceine du Premier, le Roi & la Reine de Sicile du second, & le Duc de Parme & la Reine Douairiere d'Espagne du troisieme : & après le Baptême l'Archevêque donna aux trois jeunes Princes le Sacrement de la Confirmation. Le Roi nomma encore cette année pour son Ambassadeur en Cour de Rome le Cardinal Aquaviva & le fit comme vaincu par la honte d'abandonner une Créature, qui avoit tout perdu pour avoir suivi son parti. Car ce Cardinal, Napolitain de Naissance, & d'une Noblesse très-distinguée au Royaume de Naples ayant été envoyé par le Pape Innocent XII. Nonce en Espagne, & les choses ayant entièrement changé dans ce Royaume par la mort du Roi Charles I I. avant qu'il fut arrivé à sa Nonciature, la nouvelle Cour du Roi Philippe refusoit de le recevoir comme étant d'une famille suspecte d'adhérer à la Maison d'Autriche, & ne le fit qu'après les protestations les plus passionnées, que fit le Nonce d'embrasser le parti du nouveau Roi, & qu'on le trouveroit en toute occasion le plus zélé de tous ses partisans. Il fut fait Cardinal après sa Nonciature, comme c'est l'ordinaire de revêtir de la pourpre ceux qui l'ont exercé

auprès des trois plus puissantes Cou- 1716.
ronnes de l'Europe à Vienne, Paris & Madrid. Il étoit riche de son patrimoine & jouïssoit de benefices considérables dans le Royaume de Naples sa patrie : Mais dès que ce Royaume fut tombé entre les mains, & au pouvoir de l'Empereur, ce qui arriva l'an 1707. il avoit perdu tous ces moyens de subsister ? & ce ne fut qu'après bien des années, qu'il fut enfin tiré de la misère, & eût de quoi, par le moyen de l'Ambassade que le Roy Philippe lui donna cette année à la Cour de Rome, payer les dettes qu'il avoit contractées.

Nonobstant cette nomination d'Ambassadeur le Roy Philippe n'étoit point entièrement content du Pape, & vouloit obliger celui-ci à renoncer au pouvoir & à la liberté que la Cour de Rome a toujours prise d'assigner des pensions à ceux qu'il lui plaît, sur tous les benefices de la Collation dans quelques Royaumes qu'ils soient situez. Le Roi de Sicile, & l'Empereur étoient entrez dans les mêmes démêlez au sujet de cette prétention dans leurs Etats, & ne vouloient point souffrir que des Etrangers, sans faire aucune résidence ou rendre aucun service aux Eglises, suçassent la plus grande

1716. partie de ces revenus , dont personne ne peut avoir droit légitime de jouir , si ce n'est ceux qui les desservent. Monf. Aldovrandi Nonce du Pape auprès du Roi Philippe étoit de retour en Italie , où l'on publioit qu'il avoit quitté la Cour de Madrid pour ne pouvoir convenir des prétentions du Roi Philippe , quoi que bien des gens soupçonnaient que le mécontentement que ce Prince témoignoit n'étoit que pour couvrir des desseins de toute autre nature , & une négociation , dont on vouloit cacher la manœuvre au public ; ainsi qu'il a été touché plus haut.

Au reste le Roi Philippe procura une très-grande satisfaction au Pape Clement , en donnant la main à ce que les Evêques & les Universitez d'Espagne acceptassent la *Constitution* , qui rencontroit de si grandes difficultez en France , où le Cardinal de Noailles Archevêque de Paris à la tête de quelques Evêques & d'un très-grand nombre d'Ecclesiastiques du second Ordre , de la Faculté de Sorbonne , & de quelques Universitez du Royaume refusoit de la recevoir , sans des explications qui fixassent le sens des propositions condamnées , qui leur paroissoient équivoques. Il fit d'ailleurs éclatter sa générosité au sujet de

de l'Envoyé Extraordinaire du Duc de Parme. Ce Ministre après avoir accompagné la Reine comme chargé principalement des soins de sa conduite de la part du Duc, & après avoir résidé jusqu'alors auprès du Roi Philippe, à la veille de s'en retourner en Italie, fut somptueusement regalé par ordre de celui-ci, qui lui fit compter mille pistoles pour les frais de son retour, lui donna son portrait & celui de la Reine enrichis de pierreries de grand prix, & lui fit une *mercede* ou pension de deux mille pistoles qui lui seroient annuellement payées toute sa vie.

Monf. le Comte Alberoni ne faisoit point encore de figure publique dans le Ministère d'Espagne, mais les insinuations, qu'il faisoit à la Reine, & par celle-ci au Roi, étoient écoutées & suivies; & la Cour de Madrid étoit déjà gouvernée par ses conseils. Comme selon le genie de sa Nation Italienne il sçavoit adroitement proposer ses sentimens, & que la Reine n'avoit pas de peine à prendre un entier ascendant sur l'esprit du Roi, elle avoit mis l'Abbé auprès de lui en une telle estime, que comme Philippe avoit toujours aveuglément déferé aux conseils de la Duchesse de Bracciano, quoi-qu'ils fussent beau-

1716.

coup plus nuisibles que profitables à ses intérêts , il commença aussi à se fier entièrement à ceux de la Reine qui étoient ceux de l'Abbé ; d'autant plus plausibles qu'ils étoient revêtus des apparences du plus grand service de la Couronne , & de la gloire la plus éclatante de son Règne. Il semble qu'on auroit dû , selon les principes de la bonne politique , tâcher de retirer des mains de l'Angleterre les deux places de Gibraltar & de Port Mahon , la première , étant dans le continent de l'Espagne , le cœur du Royaume demeurait exposé aux armes des Anglois , dès que cette Nation lui deviendrait ennemie , & on venoit de voir combien peu il faut pour les faire passer d'une extrémité à l'autre dans le parti qu'ils avoient fait à l'Empereur. Mais comme il n'y avoit aucune apparence de retirer ces places , ainsi que le Cardinal Mazarin avoit fait autrefois celle de Dunkerque des mains du Roi d'Angleterre Charles I. pour une somme d'argent , le Ministre Anglois , Auteur de la dernière paix n'étoit plus en crédit , l'Abbé ne jugea pas qu'il fut de la prudence d'y employer alors la force , pour ne pas s'engager en une guerre qui entraînerait après soi des suites capables de ruiner l'Es-

Espagne. On voyoit d'ailleurs déjà ^{1717.}
le Regent du jeune Roi de France négotier des Traitez d'union & Ligue avec le Roi George de la Grande Bretagne & les Etats Généraux des Provinces-Unies, ce qui lui ôtoit toute esperance d'en être secondé dans les projets d'une guerre contre l'Angleterre.

Les secours promis & déjà une fois envoyez aux Vénitiens fournissant le prétexte d'un puissant armement, par mer, celui-ci se fit dans tous les ports d'Espagne, où par ordre du Roi on travailla à la fabrique de tous les vaisseaux & de toutes les Galeres qu'il fut possible. Le Roi avoit fait venir pour cela des ouvriers de tous les côtez. On avoit soin de publier que les secours, que préparoit le Roi Philippe aux Vénitiens, seroient cette année plus puissants que ceux de la précédente, & personne, ou peu, firent attention à l'empressement extraordinaire que monteroient les Espagnols à la construction de tant de Vaisseaux, chacun croyant bonnement ce qu'ils vouloient bien en publier. Pour mieux encore endormir la Cour de Vienne, le Roi Philippe envoya ordre au Cardinal Aquaviva son Ambassadeur à Rome de faire des illu-

1717. minations , & de donner des marques de la joye la plus éclatante pour la prise de Temesvar dont les armes de l'Empereur s'étoient renduës Maîtresses , après avoir gagné une bataille contre les Turcs , & le Cardinal par ordre du Roi d'Espagne commanda à tous les Espagnols établis à Rome d'en faire de même ; ce qui donna lieu aux bons Italiens , de croire qu'il y avoit quelque disposition extraordinaire à une paix entre ces deux Princes.

Le crédit de l'Abbé Alberoni , prenant tous les jours de nouveaux accroissemens dans l'esprit du Roi Philippe , la Reine fort prévenuë en sa faveur sollicitant puissamment son Epoux , on commença de faire à Rome de la part de Leurs Majestez des instances auprès du Pape , pour qu'il le créât Cardinal. La mort du Cardinal Del Verme en fournit la premiere ouverture , & les ordres que le Cardinal Aquaviva recevoit tous les ordinaires de solliciter cette promotion faisoient voir combien elle tenoit au cœur à la Reine & au Roi d'Espagne. On faisoit valoir pour mérite du Sujet les puissans secours , qui se préparoient pour passer au Levant , & s'unir en son tems avec les autres Auxiliaires de la République.

blique de Venise, qui dès la Campagne passée avoit perdu le Roiaume entier de Morée, & étoit menacée d'être attaquée, celle-ci en des parties encore plus considérables de son domaine par les Infidèles. Le Pape lui-même, quand à la fin, il se fut résolu à faire cette promotion, dans le discours qu'il fit à ce sujet, lui passa ce mérite & lui en fit encore un autre d'avoir disposé le Roi Philippe à une entière réconciliation avec le S. Siège, réconciliation, qui au fond de l'affaire tenoit à bien peu, puisqu'il ne s'agissoit que de donner la main à certains passédroits, par le moien desquels la Cour de Rome va toujours avançant vers la Monarchie Universelle, & au Domaine souverain sur toutes les Couronnes.

Le Pape ne parût pas avoir eu de fort bonnes informations sur ce Chapitre, puisqu'il renvoya son Nonce Aldovrandi en Espagne, avant que les démêlez entre les deux Cours fussent terminez, & où par une espece de jeu concerté, quand il demandoit au Roi Philippe qu'il envoyât au Levant les secours qu'il avoit tant de fois promis, on lui répondoit que cet envoi dépendoit de la complaisance, qu'auroit le S. Pere aux Instances, qu'on

L s

lui

1717.

1717. lui avoit si souvent réitérées de donner le Chapeau à l'Abbé Alberoni. Ceci auroit été une excuse du Pape beaucoup plus recevable , d'avoir consenti à cette promotion pour ne pas priver la République de Venise de ces secours , que les prétendus mérites qu'il lui attribuoit , puisque le Pape en renvoyant son Nonce en Espagne , excusoit le retardement de cette promotion sur le refus , que faisoit la Cour de Madrid de contenter Sa Sainteté au sujet de leurs differens , & déclaroit à son tour que le Cardinalat, qu'on sollicitoit pour l'Abbé dépendoit de cette complaisance. L'Abbé, qui ne s'accommodoit point de ses délais , pour avancer ses propres affaires commença à faire soudainement sentir au Pape qu'enfin le refus porteroit le Roi Philippe à donner au S. Pere des chagrins qui le pourroient faire repentir de sa dureté , motif qui avança plus que tout autre la promotion. En effet , la difficulté que le Pape faisoit de donner la Pourpre à l'Abbé Alberoni ne venoit d'aucune répugnance qu'il eût d'accorder un Chapeau au Roi Philippe , mais de la personne même de l'Abbé , qui ne paroissoit nullement propre , à faire honneur à la Pourpre , selon le stile de la Cour
de

de Rome , qui ne voudroit voir nom- 1717.
mez au Cardinalat par les Princes que
des Sujets éminens en qualitez , &
dont le Sacré Collége puisse retirer de
l'éclat. L'Abbé étoit , comme on a dit ,
d'une naissance fort ordinaire , & les
services qu'il avoit rendus au Duc de
Vendôme n'étoient ni de telle impor-
tance ni de telle qualité , qu'ils releva-
sent de beaucoup sa premiere condition.
Ce qui nuisoit encore plus que tout à
sa promotion étoit l'usage de l'ascen-
dant qu'il avoit déjà pris sur l'esprit
du Roi Philippe & de la Reine son
Epouse , & qu'on voyoit tourné à
produire sur la Scene de l'Europe
des nouveautez capables d'en alterer le
repos.

On avoit découvert depuis peu une
conspiration secrète pour faire tomber
le port de Final & la ville de Savonne
sur le territoire de la République de
Génes , entre les mains des Espagnols.
On sçavoit d'ailleurs que depuis qu'il
s'étoit vû en faveur, il ne parloit que du
rétablissement du Roi Philippe dans
toute la Monarchie d'Espagne ; ce qui
ne se pouvoit exécuter sans de sanglan-
tes guerres. Le public étoit d'ailleurs
abreuvé qu'il se tramoit , ou qu'il y
avoit même des alliances suspectes en-

1717.

tre le Roi Philippe & le Duc de Savoye Roi de Sicile, & cela sur la quantité d'entretiens & de Conférences qu'on voyoit que l'Ambassadeur d'Espagne à Turin avoit avec les Ministres du Roi Sicilien. Ce fut encore un sujet de spéculation de voir que le Cardinal Del Giudice, sorti mécontent, & disgracié de la Cour d'Espagne, eût ordre du Pape, dès qu'il fut arrivé à Gênes, de passer à Turin pour y traiter avec le Duc au nom, on ne sçait si ce fut du Pape ou du Roi, ce qui ne paroïssoit propre qu'à donner plus de poids à une négociation traitée par un sujet si éminent, qui cependant finit ses conférences avec les Ministres du Roi de Sicile, sans que le monde sçût si elles avoient été heureuses ou malheureuses, attendu les suites qu'elles eurent, qui regardèrent la personne du Cardinal.

En effet celui-ci poursuivant son voyage vers Rome, & étant arrivé de nouveau à Gênes fut reçu chez le Ministre Envoyé du Roi Philippe, qui le força de prendre son Logement chez lui, marque d'une parfaite intelligence du Cardinal avec la Cour de Madrid. Cependant dès qu'il fut arrivé à Rome, il fut défendu aux Espagnols Sujets du Roi Philippe de pratiquer avec lui, &

& pour marque certaine d'une entiere ^{1717.} disgrâce , il lui fut commandé d'ôter les Armes du Roi d'Espagne de dessus la porte de son Palais. On ne sçau- roit guère attribuer cette variété de conduite à l'égard d'une même person- ne , dont les sentimens & les actions n'avoient point varié , qu'à des con- seils qui changent selon des vûes ou des intérêts differens. La bonté du Roi Philippe est trop connue pour qu'on puisse lui imputer ces traitemens di- vers à l'égard d'un même sujet, d'ailleurs si respectable : & la faveur la plus dé- mesurée , dont l'Abbé Alberoni étoit entré en possession , étant sujette à des atteintes qui la pouvoient renverser , on peut , sans trop craindre de pren- dre un écart , attribuer à ce crédit l'é- loignement du Roi Philippe du Cardi- nal Del Giudice , dont l'Abbé avoit lieu de craindre l'autorité & la droitu- re , s'il eût fait un plus long séjour à Madrid.

Ajoutons à ceci que la Duchesse de Bracciano , qui dès la mort du Roi de France étoit passée à Gênes , où elle se flâtoit de rencontrer l'acueil & les déferences , qu'elle ne trouvoit plus à la Cour de France , ne manqua pas d'a- voir des entretiens avec le Cardinal
Del

1717. Del Giudice, sur les affaires d'Espagne, & sur la maniere dont les choses y étoient gouvernées par le nouveau Ministre, & que quand même il ne se feroit dit entr'eux rien de fâcheux ou d'odieux contre lui, comme la souveraine faveur rend un homme sensible aux apparences les plus legeres de la haine ou du mépris, ces entretiens étant raportez à l'Abbé Alberoni furent suffisans pour lui attirer la disgrâce, dont il n'y a guère d'aparence qu'il relève tant que subsistera le crédit du Cardinal Alberoni.

Si le Cardinal Del Giudice fut obligé d'ôter les Armes du Roi d'Espagne de dessus la porte de son Palais à Rome, le Prince Don Marc Antoine Borghese, les ôta de son plein gré de dessus le sien, à la place desquelles il fit mettre celles de l'Empereur. La chose néanmoins ne se fit par aucun mépris de la personne ou protection du Roi Philippe, mais par égard aux intérêts de sa Maison, qui possédant de grands biens dans le Roiaume de Naples, tenu par S. M. I. demandoit cette marque publique de son dévouement à ce Souverain, qui y avoit succédé au Roi d'Espagne. Le Prince renvoia encore au Cardinal Aquaviva la Toison d'Or qu'il avoit.

avoit reçû du Roi Philippe, formalité ¹⁷¹⁷ pratiquée en semblable occasion & qui ne donne point de nouveau sujet de chagrin, quand cette séparation ne se fait point par le ressentiment d'aucune injure.

Dès le 21. de Mars la Reine accoucha d'un second fils, qui fut appelé Don François, mais qui ne vécut qu'un mois précifément, quoi qu'en naissant, comme il avoit fait, le jour des Palmes, il semblât promettre une longue & victorieuse Vie. Le Roi de France avoit envoyé quelque-tems auparavant l'Ordre du S. Esprit, dont le Prince des Asturies avoit reçû le Collier le mois précédent, & le Roi Philippe avoit envoyé régaler le Roi son Neveu des portraits de toute sa Royale famille, qui étoient d'un travail exquis. L'Alliance que le Régent venoit de conclure avec l'Angleterre & la Hollande, lui fut très-fâcheuse, aussi-bien que l'arrêt que le Gouverneur de Milan fit faire de Monsieur Molines déclaré Grand Inquisiteur d'Espagne, à son passage par cette Ville, sans s'être pourvû d'aucun passeport, qui pût lui épargner cette mortification. Tout le monde s'étonna que ce Prélat qui avoit passé au-delà de toutes les bornes du zèle
le

1717. le plus outré envers le Roi Philippe en persécutant à Rome sans aucun égard tous les Espagnols qu'il sçavoit n'être pas dans les intérêts de ce Prince, jusqu'à en recevoir des reproches, & des mortifications du Pape, eût osé sur une simple Lettre de celui-ci s'exposer au hazard de cet arrêt, & n'eût pas plutôt pris la route par la Toscane & les Etats de la République de Gènes, où il ne couroit aucun risque. Car enfin de s'imaginer qu'un Lettre de recommandation du Pape quelle qu'elle fut, si elle n'étoit concertée avec les Ministres de l'Empereur & accompagnée d'un saufconduit de ceux-ci, dût suffire pour arrêter les hostilités & les représailles ordinaires entre les Puissances qui n'ont point de paix entr'elles, c'étoit se vouloir tromper, & attendre des égards, que la conduite passée de ce Prélat n'avoit aucunement mérité. La délicatesse du Prélat en cette rencontre fut entièrement hors de saison. Car on sçait qu'il avoit répondu à ceux qui lui conseilloyent de prendre ce passeport, qu'il ne le feroit jamais, à cause que les Ministres Imperiaux, qui le lui pourroient donner, ne manqueroient pas de donner à S. M. Imp. le titre de Roi d'Espagne, & qu'il ne
soul-

souffriroit jamais d'être chargé d'une ^{1717.} pièce, où ce titre fut enregistré : délicatesse, comme on a dit, qui répond parfaitement aux bizarreries, que lui fit faire son zèle à Rome contre les Espagnols mêmes nez dans les Provinces qui obéissoient au Roi Charles.

Mais en toute maniere le Roi Philippe ressentit beaucoup plus vivement le Traité d'Alliance que le Régent avoit conclu avec l'Angleterre & l'Hollande, & lui en fit témoigner son mécontentement, sans beaucoup avancer ses affaires. Comme en vertu de ce nouveau Traité le Régent s'étoit engagé à faire que le Prétendant sortit d'Avignon, comme d'un lieu, où il étoit à portée de fomenter les mauvaises intentions des Mécontents de la Grande Bretagne contre le Roi George, le Roi Philippe prétendit que cette complaisance du Régent étoit injurieuse à la mémoire du Roi Louis son Ayeul, qui avoit toujours protégé ce Prince, qui se croyoit héritier légitime de la Couronne Britanique, & que les mesures qu'on savoit que le Duc d'Orleans avoit pris pour le soutien des prétentions qu'il avoit à la Couronne en s'engageant de maintenir par des secours réciproques le Roi George sur le

1717. le trône , & pour la liberté de la République des Provinces-Unies , afin d'être lui-même aidé de leurs forces à emporter la Couronne de France , au cas que le jeune Roi vint à manquer , étoient hors de droit & de saison , puisque la Régence ne l'autorisoit pas à engager la Nation dans ses intérêts particuliers , & que les droits à la succession , au cas qu'elle fût ouverte , regardoient les Etats Généraux du Royaume , & non point les décisions des Etrangers. Ces représentations , comme on a dit , n'ayant pas eû grand effet en France , le Roi Philippe parut vouloir ou entreprendre ou craindre une plus grande rupture , en donnant des ordres pour renouveler ou accroître les Fortifications de ses places frontières du Royaume de France ; & parce qu'en cas de guerre , la dureté avec laquelle on avoit traité les Aragonois & les Catalans ne donnoit pas lieu d'espérer que ces Peuples lui fussent trop fidèles , le Ministre secret le fit conclure à la démolition d'une partie des places de ces deux Provinces pour leur ôter les moyens de se cantonner , ou d'introduire l'ennemi.

Enfin ce Ministre secret devint public & par la promotion qu'en fit le Pape ,

Pape , ne pouvant plus long-tems résister aux instances du Roi Philippe & de son Epouse , qui le vouloient en toute maniere Cardinal , & par la déclaration que fit le Roi qu'il le créoit Grand d'Espagne de la premiere classe , & l'établissoit son premier Ministre & le Directeur en Chef de toutes les affaires de sa Monarchie. La promotion se fit à Rome le 12. de Juin & le même jour que la nouvelle en vint à Madrid , il fut déclaré premier Ministre par le Roi , qui l'ayant félicité sur sa nouvelle dignité , il en reçut les complimens de toute la Cour , dont les plus qualifiez sujets ne virent pas sans dépit qu'un Etranger sorti de si bas lieu fit si une haute fortune parmi eux , dont la plupart ne croyoient pas lui ceder en suffisance ni en mérite. Le Roi Philippe pour donner au Cardinal les moyens de soutenir sa nouvelle dignité , le pourvut incontinent de l'Evêché de Malaga de soixante & dix mille Ducats de revenus , & peu de tems après , comme on le dira , le Roi lui ôta ce premier bénéfice & lui en conféra un autre , qui valoit trente mille ducats de plus que le premier , qui fut l'Archevêché de Seville.

Le Pape s'étoit trompé ou avoit voulu

1717. v^e l^e tromper le monde lorsque préconizant les mérites du Cardinal Alberoni , il donnoit à entendre qu'outre la réconciliation , qu'il avoit menagé entre les deux Cours de Rome & de Madrid , c'étoit lui qui avoit disposé le Roi Philippe à envoyer cette année un plus grand nombre de Vaisseaux au secours des Vénitiens , puisque bien loin que cette Flotte prît la route du Levant , l'eaucoup accrûe au delà des 12. Vaisseaux qu'on avoit dit au Pape qui s'y achemineroient, elle tourna la prouë vers la Sardagne , où elle arriva le 11. d'Août , & attaqua hostilement cette Isle qui apartenoit à l'Empereur. Cette attaque n'ayant été prévûe de personne , il n'y avoit dans Cagliari Capitale de l'Isle & du Royaume , & dans le peu d'autres places de cette Isle que très peu de Milices ; l'Empereur se reposant sur la foi du Traité que les Ministres avoient signé à Utrecht , au sujet de l'Evacuation de la Catalogne , & de l'Armistice d'Italie ; & sur les assurances que le Pape lui avoit donné très-précises qu'aucun des Etats que possédoit Sa Majesté Impériale en Italie ne seroit attaqué tant qu'il auroit & feroit la guerre avec les Infidèles.

Le

Le Pape en effet n'attendit pas que ^{1717.}
les Ministres Impériaux lui reprochassent cette invasion, mais transporté de son zèle, & peut-être de la douleur de se voir ainsi honteusement abusé, il écrivit au Roi Philippe une Lettre, non pas avec des sentimens, que les autres Papes empruntent souvent de la plume de leurs Secretaires, mais de sa main, & de l'abondance de son cœur comme on le veut croire.

« Très-cher fils en Jesus-Christ ,
« salut & Benediction Apostolique.
« Comme nous ne doutions nullement
« des assurances que Vôte Majesté nous
« avoit données plus d'une fois que les
« Vaisseaux de guerre que nous vous
« avions demandé instamment, & que
« vous faisiez équiper, étoient desti-
« nez pour secourir puissamment la
« Flote Chrétienne contre les Turcs ,
« dans cette persuasion & pour con-
« tribuer à votre gloire, nous en fî-
« mes d'abord part en Consistoire à nos
« Vénérables Freres les Cardinaux de
« la Ste Eglise Romaine, de même
« que de ce qui nous fut mandé de
« votre part, que les Vaisseaux avoient
« mis à la voile pour aller au Levant
« y soutenir la cause commune, com-
« me vous nous l'aviez souvent pro-
mis.

4717. » mis. Nous en fûmes d'autant plus
» persuadé que nous le souhaitions
» avec ardeur , ayant eû avis que cet-
» te Flotte , quoi-qu'elle eût vaillam-
» ment défendu la cause du nom Chré-
» tien , attendoit avec impatience l'ar-
» rivée de ces Vaisseaux Auxiliaires ,
» se trouvant fort fatiguée par les Com-
» bats sanglants donnez dernièrement
» dans l'Archipel.

» Vôte Majesté pourra donc juger
» de la surprise & de la douleur , que
» nous ont causé les bruits répandus de-
» puis peu, que vos Vaisseaux n'avoient
» pas pris la route , que vous nous aviez
» marquée , mais une autre directe-
» ment contraire à vos promesses , en
» sorte que la Religion Orthodoxe n'en
» pouvoit espérer aucun secours , mais
» au contraire avoit tout sujet d'en
» craindre des suites très-dangereuses.

» Nous avoions bien que jusqu'à
» présent nous avons tâché d'adoucir
» la douleur que nous avons eûe de
» cette nouvelle en ne croyant pas
» qu'il fallut encore y ajouter une en-
» tiere foi , quoi-qu'elle fût confirmée
» par les discours & les plaintes de plu-
» sieurs , parce que nous l'envisagions
» comme une chose directement con-
» traire à vôte grande piété , à la foi
» de

» de vos promesses & même au devoir ^{1717.}
» d'un Roi Catholique, dans un tems
» où l'Eglise se trouve en un si grand
» danger.

» Mais comme le bruit commun
» répandu de tout côtez sur cette affai-
» re, nous fait craindre que par les ar-
» tifices de quelques personnes vous
» n'ayiez été entraîné malgré vous,
» & contre votre inclination dans cet
» indigne & dangereux dessein, qu'on dit
» même que vous avez déjà fait éclat-
» ter, nôtre sincere & paternelle cha-
» rité envers vous, ne nous permettent
» pas de nous taire dans un aussi grand
» peril, non-seulement de votre répu-
» tation, mais même de votre ame.
» Car qui ne voit quel compte vous
» auriez à rendre au Roi des Rois, &
» quelle tache ce seroit à votre répu-
» tation si vos Conseillers avoient été
» capables d'extorquer de vous que vous
» abandonnassiez la cause commune,
» que vous ne fissiez aucune attention
» aux périls de la Religion Chréti-
» enne, & que vous oubliant vous-mê-
» mes vous portassiez ailleurs les trou-
» pes & les armes destinées à une
» guerre Sacrée, & à la défense de
» la Sainte Eglise, & que vous ne
» gardassiez pas la foi que vous nous
» avez

1717. » avez si souvent promise , ou plutôt à
 » Dieu , de qui on ne se moque pas
 » impunément , & au nom duquel nous
 » avons reçu vos promesses ? Ces Con-
 » seillers s'attireroient les effets terri-
 » bles de la vengeance Divine , si sous
 » prétexte de quelques offenses , ou
 » poussés par des intérêts particuliers
 » ils avoient donné à V^{otre} Majesté de
 » si pernicious conseils , pour ternir la
 » gloire de v^{otre} nom Royal , éluder les
 » soins & les efforts de n^{ôtre} fonction
 » Pastorale pour la défense du nom
 » Chrétien , & lesquels enfin Dieu
 » redoutable aux Rois de la terre ne
 » permettroit pas qu'ils demeurassent
 » impunis.

» Quelles offenses en effet vos Mi-
 » nistres pourroient-ils rappeler pour
 » vous conseiller de les préférer à la
 » cause de Dieu ? Quelles raisons sau-
 » roient-ils alléguer qui dussent être
 » préférées au bien de la Religion Ca-
 » tholique , à l'avancement de la Gloi-
 » re de Dieu & aux urgentes néces-
 » sités de la République Chrétienne ?
 » Pourroient-ils prendre pour prétexte
 » que Jesus-Christ leur eût en quelque
 » chose manqué de foi , où qu'il leur
 » eût fait quelque injustice , pour sou-
 » tenir qu'on pourroit aussi lui man-
 » quer

» quer de foi & abandonner la défense 717.
» de son nom & de ses droits, à laquelle
» ils étoient obligez ?

» Nous prions donc très - instamment
» Votre Majesté & la conjurons au nom
» du Seigneur, comme nous vous l'a-
» vons déjà représenté librement, mais
» avec une affection paternelle, que
» suivant votre équité & votre pru-
» dence singulière vous fassiez de sé-
» rieuses réflexions sur les dangers de
» la République Chrétienne, de l'E-
» glise & de la Religion, & que
» vous veuillez nous écouter, nous
» qui vous tenons lieu de Pere, qui
» vous aimons tendrement, & qui
» vous donnons de véritables & salu-
» taires conseils, plutôt que ces fils
» de défiance qui ne songent qu'aux
» choses de la terre, & qui ne sou-
» haitent pas tant votre grandeur,
» qu'à s'acquérir de la louange, en
» vous inspirant des desseins avanta-
» geux en apparence, mais très - per-
» nicieux en effet, & que vous preniez
» une résolution, qui vous faisant lais-
» ser les choses dans le même état où
» elles étoient, ou, si l'on y a apporté
» quelque changement, les rétablif-
» sant dans l'état, où elles étoient au-
» paravant, mettre votre gloire &
M » votre

1717. » votre conscience à couvert , contribué
 — » à la tranquillité publique, & prévien-
 » ne enfin les plaintes de tous les gens
 » de bien.

» Nôtre vénérable frere Pompée Ar-
 » chevêque de Neo-Cesarée , nôtre
 » Nonce auprès de vous, vous en dira
 » davantage sur ce sujet, & nous vous
 » prions de vouloir toujours l'écouter
 » favorablement selon votre coutume.
 » Cependant nous ne cesserons de prier
 » Dieu, entre les mains de qui sont les
 » cœurs des Rois, qu'il donne à nos
 » paroles & à nos avertissemens la for-
 » ce de fléchir l'esprit de V. M. & de lui
 » faire former des desseins qui n'arrê-
 » tent point le cours des bénédictions
 » célestes sur vous, mais qui puissent
 » vous les attirer de plus en plus, au
 » bon-heur continuel de votre Royau-
 » me, & pour gage de nôtre charité Pon-
 » tificale, Nous vous donnons très-af-
 » fectueusement nôtre Bénédiction Apo-
 » stolique. Donné à Rome à Ste Marie
 » Majeure, sous le Sceau du Pêcheur,
 » le 25. d'Août l'an 1717. & de nôtre
 » Pontificat le 17.

Le Cardinal Alberoni n'avoit assu-
 rément rien de bon à répondre à cette
 Lettre, qu'on peut douter qu'il ait
 montrée au Roi, de la tendresse du-
 quel

quel il avoit lieu de craindre un desaveu de ce qui se passoit, & des résolutions contraires aux projets formez, & qu'on ne vouloit pas abandonner par la seule crainte de ces reproches. Aussi prit-on le parti à Madrid, non-seulement de ne rien répondre, mais même de nier qu'une telle Lettre eût jamais été envoyée. Ce qui confirme le préjugé que le Roi n'en avoit eu aucune connoissance. Cette lettre confirme d'ailleurs que la résolution d'attaquer les Etats de l'Empereur avoit été conçûe de longue main, & que le mérite du rétablissement du Roi Philippe dans tous les Etats de la Monarchie d'Espagne étoit l'effet d'un dessein formé depuis long-tems par le Cardinal, & dont il se flâtoit ensuite des vigoureuses mesures, qu'il prendroit pour cela; & qu'il avoit expliqué dès que la faveur de la Reine l'eût fait connoître au Roi, & donné lieu d'obtenir tous les avancemens, dont il se voyoit alors en possession.

Aussi avoit-on découvert quelque-tems avant l'invasion de la Sardaigne une conspiration formée pour livrer la Capitale de cette Isle aux Espagnols, dont les complices avoient été châtiés: ce qui mit en mouvement le Marquis

1717. de Rubi nouveau Viceroy, & le Comte de Thaun Viceroy du Royaume de Naples, & leur fit prendre tous les moyens possibles, pour se garantir de surprise, & pour se mettre en état de défense, comme étant en un danger éminent & découvert. Ceci fait voir encore que les assurances que l'Abbé Alberoni faisoit donner au Pape avant la promotion des bonnes dispositions du Roi Philippe à secourir la Cause commune, étoient une véritable illusion, & que l'on s'en servoit pour couvrir de ce prétexte les armemens qui se faisoient dans tous les Ports d'Espagne pour toute autre occasion que celle de secourir les Vénitiens. On verra dans la suite que les soins du nouveau Ministre alloient encore bien plus loin que d'armer en Espagne, & qu'il travailloit jusques chez les Infidèles à les encourager à la continuation de la guerre qu'ils faisoient à l'Empereur. Car enfin la politique mondaine pour arriver à ses fins n'épargne aucun moyen de quelque nature qu'il soit, dont elle espere de tirer avantage.

Il couroit un bruit, ainsi qu'on a dit, dont plusieurs, même des plus clairvoyans dans les affaires, vouloient être persuadés, qu'il y avoit une Ligue secrète

cette entre diverses Puillances , parmi ^{1717.}
lesquelles on comprenoit même le Pape,
pour faire passer en d'autres mains les
Etats que l'Empereur possédoit en Italie;
on considéra comme le premier éclat de
cette Ligne l'entreprise sur la Sardaigne.
Cesut pour desabuser le monde & taire
connoître que le Saint Pere n'avoit eu
aucune part dans cette entreprise , que
celui-ci fit écrire au Cardinal Paulucci
& rendre publique une Lettre adressée
aux Nonces qu'il avoit en Allemagne,
dans laquelle il enferma une copie de
la Lettre qu'il avoit adressée au Roi
Philippe. Voici la teneur de cette Let-
tre Circulaire.

De Rome le 4. Septembre 1717.

» Comme sur la nouvelle répandue
» de la résolution prise par la Cour
» d'Espagne de tourner contre la Sar-
» daigne les Vaisseaux que suivant tant
» de promesses réitérées , elle avoit non-
» seulement destinez pour le Levant
» contre les Turcs , mais qu'elle avoit
» fait entendre avoir déjà pris cette
» route , on sera apparemment curieux
» de sçavoir de quelle maniere Sa Sain-
» teté s'est comportée dans une occa-
» sion si importante , tant pour son
» propre honneur , que pour celui du
» S. Siège , j'ai jugé qu'il est nécessaire

1717. » de faire sçavoir à V. S. que S. S. ne fut
» pas plutôt assurée d'un si horrible
» manquement , qu'elle prit la résolu-
» tion d'envoyer un Exprès à Monf.
» le Nonce en Espagne avec ordre de
» remettre au Roi Philippe V. un
» Bref de la teneur que vous verrez
» dans la Copie ci-jointe , & de lui
» déclarer en outre touchant les In-
» dults , que S. S. lui avoit accordez
» pour subsides, l'un de lever un mil-
» lion & demi sur les biens Ecclésiasti-
» ques dans les Indes , l'autre pour lever
» 500. M. Ducats monoye d'Espagne ,
» sur les biens Ecclésiastiques de l'Es-
» pagne , afin d'en employer le prove-
» nu pour les dépenses que S. M. au-
» roit faites dans cette expédition con-
» tre le Turc , tous deux adresséz au-
» dit Nonce , pour tenir la main à
» l'exécution d'iceux avec ordre , que
» si jusqu'à present ils n'avoient pas
» été exécutez , ils dussent demeurer
» sans effet , puisque la cause en avoit
» cessé V. S. pourra en cas de besoin
» faire peser à qui il conviendra l'im-
» portance de la démarche faite par
» S. S. tant à l'égard du Bref, que de
» l'autre résolution qui l'a accompa-
» gnée , & les conséquences qui en
» peuvent résulter , afin que chacun
soit

„ soit convaincu de la candeur aussi 1717.
 „ bien que de la vigueur, avec laquelle
 „ S. S. s'est comportée & agit dans
 „ cette occasion.

On n'a garde de faire ici valoir l'axiome du Droit qu'*excusatio non petita est accusatio legitima*, & que les soins que prit le Pape Clement XI. bien loin de le disculper de toute sorte de collusion, accrurent les soupçons que plusieurs ont toujours eu que cette Ligue formée de la plûpart des Potentats d'Italie contre l'Empereur étoit très-réelle & que Clement étoit non-seulement du nombre des Liguez, mais qu'il en étoit le Chef, & que c'étoit lui qui donnoit par son approbation le mouvement aux autres. Il faudroit supposer pour cela que le Pape eût bien voulu prostituer sa réputation & son nom au mépris de toute la Chrétienté, s'il avoit souffert qu'on lui promet & dans sa personne à toute la terre qu'on enverroient les forces Espagnoles au Levant en un tems, où il auroit sçû qu'on en feroit un tout autre usage & une destination aussi injurieuse à la Religion Catholique qu'il l'a décrit lui-même dans son Bref au Roi Philippe. Il est donc en toute maniere plus naturel de penser, que quelque complaisance ou propension

1717. qu'on attribué au S. Pere de voir chan-
ger l'état present d'une grande partie
de l'Italie, & de voir un Roi à Naples
qui ne soit pas Empereur, selon qu'il
a plû à certains Papes de déclarer qu'ils
ne le pourroient être, cependant com-
me la chose ne scauroit être entreprise
& beaucoup moins exécutée sans des
troubles & des guerres sanglantes, il
songe moins que jamais aujourd'hui
qu'il est vieux, à donner la main à cette
tentative, qui exposeroit l'Etat, dont il
jouit tranquillement, à une ruine & une
désolation certaine.

Comme l'invasion de la Sardaigne
faisoit grand bruit par tout, & peu
d'honneur à ceux qui l'avoient conseil-
lée au Roi Philippe, le Ministre Car-
dinal jugea à propos de la justifier du
mieux qu'il se pourroit, & le Cardinal
Aquaviva Ambassadeur d'Espagne eût
ordre de le faire au Pape même, qui en
faisoit de si grandes plaintes. Comme
s'il n'y avoit eu d'autres raisons, pour
lesquelles cette invasion pouvoit être
blâmée, que le manquement de parole
fait au S. Pere, le Cardinal lui repre-
senta que » c'étoit à tort qu'il se plai-
» gnoit de ce manquement, puisque
» le Roi lui avoit donné toute la satis-
» faction qu'il avoit prétendu, qui
» étoit

» étoit de se raccommo- ^{1717.}der avec lui ,
» & de permettre que son Nonce rentrât
» en possession de son Tribunal & dans
» l'exercice de sa charge : qu'au reste
» si S. S. persistoit dans la pensée de
» rappeler ce Nonce de Madrid , com-
» me on disoit qu'il avoit fait , ou qu'il
» vouloit faire , le Roi lui avoit com-
» mandé de protester , que quoi qu'il
» arrivât pour l'avenir , il n'en rece-
» vroit plus aucun , & ne permettroit
» aucune fonction du Tribunal de la
» Nonciature dans tous ces Royau-
» mes.

Pour les autres Cours , qui n'avoient point de démêlez particuliers avec l'Espagne , Mr. le Marquis Grimaldo Secrétaire des dépêches de Sa Majesté Catholique , fit tenir une espece de Manifeste ou d'Apologie de ce qui se passoit , à tous les Ministres du Roi Philippe dans leurs Cours , par lequel il representoit » qu'il » avoit été surpris lui-même , ainsi » que toute l'Europe de ce que dans le » tems que tout le monde étoit persuadé que l'armement qui se faisoit en » Espagne regardoit les Infidèles , qui » faisoient la guerre contre l'Archiduc » & menaçoient les côtes de l'Etat » Ecclésiastique , ces armes eussent été » tournées contre la Sardaigne , ce
M s qu'il

1717.

„ qu'il ne lui sembloit pas pouvoir al-
„ lier avec la droiture & l'équité de
„ S. M. Catholique, & avec la délica-
„ tesse de Conscience, qu'il lui avoit
„ toujours remarqué. Mais qu'il avoit
„ appris de Sa Majesté même les *raisons*
„ *supérieures*, & les *puissans motifs* qui
„ l'avoient comme forcé à prendre cette
„ résolution.

„ Que le Roi avoit supporté avec
„ beaucoup de grandeur d'ame le dé-
„ membrement de ses Etats, qui a-
„ voient été sacrifiés à la tranquillité
„ publique : mais qu'il avoit espéré
„ que ce Sacrifice assureroit au moins
„ le repos de la Nation Espagnole, &
„ que ce qui avoit été stipulé, seroit
„ du moins observé. Qu'ayant cédé la
„ Sicile à condition que ses ennemis
„ évacueroient la Catalogne, & l'Isle
„ de Majorque, ceux qui y comman-
„ doient les Garnisons Allemandes, au
„ lieu de remettre les places aux Trou-
„ pes du Roi, les avoient abandonné
„ aux Catalans, leur faisant espérer de
„ revenir bien-tôt à leur secours, &
„ permettant lors de l'embarquement
„ qu'ils se saisissent de leurs chevaux.
„ Que l'obstination des Catalans a-
„ voit causé des maux & des dépen-
„ ses infinies, en sorte qu'il eût été
„ moins

„ moins dur de continuer la guerre, que ^{1717.}
„ de dompter & de réduire, comme il a
„ fallu, ces peuples à l'obéissance,
„ que les secours qu'on leur envoyoit
„ de Naples les avoient entreteu dans
„ leur rebellion. *Que* cette Province
„ & l'Isle de Majorque ayant à la fin
„ été soumises, l'Archiduc en donnant
„ des récompenses aux principaux Re-
„ belles s'étoit déclaré par-là celui qui les
„ avoit soutenus dans leur revolte. *Que*
„ la Guerre des Turcs ouvrant à S. M.
„ C. l'occasion de se vanger, & de re-
„ couvrir les Etats qui lui avoient été
„ enlevés, le Roi Philippe n'avoit pas
„ voulu profiter d'une conjoncture si
„ favorable, mais avoit contribué à la
„ grandeur de son ennemi, en donnant
„ des secours aux Alliez de l'Archiduc
„ qui les mettoient en état de vaincre
„ leur ennemi commun. --- *Que* bien
„ loin qu'une conduite si genereuse
„ eût inspiré à l'Archiduc le desir de
„ la Paix, on avoit au contraire pu-
„ blié à Vienne, en Italie & en Flan-
„ dre des Déclarations injurieuses à la
„ personne de S. M. & de sa Couron-
„ ne, & pour ajoûter les actions aux
„ paroles, on avoit arrêté le Grand
„ Inquisiteur d'Espagne, muni d'un
„ passeport de Sa Sainteté. --- *Que* cet-

1717. »te dernière offense avoit rapellé le
 » souvenir de toutes les autres, & l'o-
 » bligation , où se trouvoit le Roi de
 » venger des injures qu'il ne pouvoit
 » dissimuler sans affoiblir son autorité
 » dans l'esprit de ses Peuples , qui le re-
 » garderoient comme incapable de les
 » défendre , & de maintenir leur repos.
 » Enfin cette insulte faite au Roi en la
 » personne du Grand Inquisiteur avoit
 » fait connoître à Sa Majesté , que le
 » Ministre de Vienne a toujours recher-
 » ché les occasions d'humilier une Na-
 » tion si sensible au point d'honneur ,
 » & offensée par une injure publique
 » faite à la personne de son Roi. ---
 » Que ces sérieuses réflexions avoient
 » engagé la justice de Sa Majesté d'em-
 » ployer à une légitime vengeance les
 » forces destinées contre les ennemis de
 » l'Archiduc , &c.

Il y a bien de l'apparence que Mons.
 le Marquis Grimaldi , s'il avoit été sur-
 pris , comme il le témoigne lui-même
avec toute l'Europe, qu'un Prince doué
de tant de vertus eût pû se déterminer à
attaquer l'Archiduc dans le tems qu'il
étoit en guerre avec les Turcs, & les cô-
tes de l'Etat Ecclesiastique menacées
d'une invasion, ne fut pas tout à-fait per-
 suadé, non plus que le reste de l'Euro-
 pe ,

pe , que *les raisons superieures* & les *1717.*
motifs de le faire fussent si *puissans* qu'ils
l'eussent forcé à cela. Car pour ce qui
s'étoit passé dans la Catalogne , quand
l'Empereur la quitta , on sçavoit que ses
Généraux avoient abandonné les places
qu'ils devoient évacuer , & que les Mi-
nistres du Roi Philippe n'y étoient pas
entrez , parce qu'ils ne voulurent rece-
voir les Catalans qu'à discretion & avec
la perte de tous leurs privileges ; ce qui
les obstina à se défendre. Dans cet état
ils pouvoient recevoir des secours de
la part de l'Empereur qui n'avoit fait
la Paix avec le Roi Philippe que pour
l'Italie , & d'apporter pour autre cause
de guerre l'arrêt du Grand Inquisiteur
à Milan , c'étoit apporter une cause qui
n'étoit pas encore , lorsque l'Espagne
avoit commencé les hostilités , étant
certain que la résolution de faire la
guerre étoit prise , & tous les prépa-
ratifs pour cela étoient faits avant que
l'arrêt fût exécuté.

Monsieur le Prince de Cellamare Am-
bassadeur du Roi Philippe en France
reçut une Lettre particuliere du même
Monsieur Grimaldi , avec un Mémoire ,
qu'il devoit configner à Mr. le Maré-
chal d'Uxelles , où l'on justifioit l'en-
treprise sur la Sardaigne par les mêmes
raisons

1717. raisons en d'autres termes. Ce qu'il y a de particulier dans cette Lettre du Marquis adressée à l'Ambassadeur, est qu'il y avouë fort ingénument de n'avoir sçu que penser de la conduite de son maître, jusqu'à ce qu'après un profond silence gardé sur ce sujet, Sa Majesté avoit enfin daigné lui faire part elle-même des causes & des motifs de sa résolution. Ceci marque, ce semble, que les sujets de cette guerre étoient si minces, qu'un Ministre aussi habile que Mr. Grimaldi confesse de ne les avoir pû voir, ni démêler, quoi qu'on prétende que ce soit de grandes offenses contre le Roi d'Espagne.

Il est certain que Monsieur le Régent de France trouva fort étrange que le Roi Philippe s'embarquât dans cette guerre, dont-il n'étoit pas difficile de prévoir les suites, & qu'il lui en écrivît en se plaignant de ce qu'il ne lui en avoit rien communiqué. La réponse fut de la façon du Cardinal Alberoni en peu de paroles précises, qu'on n'avoit pas crû devoir publier avant le tems une chose qui demandoit le secret, ni en la publiant donner lieu par la diversité des sentimens, avec lesquels elle seroit reçue, à quelque déunion entre les deux Cours.

Le.

Le dé étoit donc jetté & la résolution de faire la guerre étoit prise. Ce que la Cour de Madrid fit publier à cet égard n'étoit qu'une formalité pour amuser les peuples , parmi lesquels il se trouve toujours des gens disposés à se payer des plus foibles raisons. C'étoit de même selon les règles de la politique reçue , & que chacun approuve dans la Maison d'autrui sans la vouloir souffrir dans la sienne , qu'on avoit tâché de faciliter la conquête de la Sardaigne par le moyen de personnes gagnées , qui en devoient livrer les places aux nouveaux Conquérans. Il semble que ceux-ci auroient bien pû s'épargner la honte de ce triomphe ; la conquête d'un País desarmé étant trop facile pour y employer une aussi puissante armée qu'étoit celle , qui sortit des ports d'Espagne pour cette expédition.

La conquête de toute l'Isle de Sardaigne ayant si heureusement réussi au premier Ministre , il commença de faire sortir de la Cour divers Sujets , qui n'applaudissoient pas avec assez de zèle à son habileté : De sorte qu'on y vit renouvelées les proscriptions , qui y avoient eû lieu sous la faveur de la Duchesse de Bracciano , qui avoit attiré
contre

1717. — contre elle un si grand déchaînement. Le Duc d'Escalonne ayant voulu dans un Conseil soutenir trop vivement son opinion contraire à celle du Cardinal , & ayant dans la chaleur du debat lâché quelques paroles qui sentoient le mépris & le reproche , le Ministre obtint un ordre au Duc de ne plus paroître à la Cour , pour n'y pas causer du trouble par ses ressentimens.

Le Roi Philippe tomba alors malade , & quoi-que sa maladie n'eût donné jusqu'alors aucun symptôme mortel, il s'en alarma tellement , qu'il se crût prêt à mourir & voulut s'y préparer par la reception des Sacremens. Il fit aussi son Testament dont il fit signer l'enveloppe par les Grands qui étoient à la Cour. Mais sa santé s'étant rétablie , le premier usage qu'il en fit fut de rappeler le Duc d'Escalonne , que le Ministre avoit fait exiler , & de remédier à un desordre que les conseils de ce Ministre avoient fait naître dans les Indes , dont on eût nouvelles par des exprès. Le Cardinal s'étoit avisé d'attirer immédiatement aux coffres du Roi tout le négoce du Tabac , qu'on faisoit à la Havana. Il avoit commandé à tous les particuliers d'apporter tout leur Tabac aux Magazins Royaux , &

& défendu à tout le monde d'en faire ^{1717.}
Commerce en son nom particulier ; Ce
négoce se devoit faire immédiatement
par les Officiers & au nom de Sa Ma-
jesté qui par ce moyen profiteroit de
tout , & priveroit tous les parti-
culiers des fruits de leur crû & de
leur industrie. A peine eut-on publié
ce nouvel Edit à la Havana que plus de
mille habitans Indiens , Nègres & *Mu-
lates* (ceux-ci sont ceux qui sont nez
d'un Pere Espagnol & d'une Mere In-
dienne) accoururent de la campagne ,
& s'étant joints à ceux de la Ville , ils
se rendirent maîtres de la Garnison ,
pillèrent la maison du Gouverneur , &
l'auroient massacré avec tous les Offi-
ciers venus avec lui pour faire ce nou-
vel établissement , s'ils n'avoient pas
eu le bonheur de se sauver dans le cha-
teau. Là ils furent contraints de capi-
tuler pour leur vie , qui leur fut accor-
dée , mais à condition qu'ils repren-
droient dans quatre jours le chemin
d'Espagne avec les mêmes vaisseaux ,
qui les avoient amenez. Les Habitans
avoient ensuite établi un nouveau Gou-
verneur & d'autres Officiers , en pro-
testant qu'ils envoyeroient une Dépu-
tation au Roi à Madrid pour justifier
leur conduite.

1717.

La mort de Don Manuel d'Aria Cardinal, Archevêque de Seville, arrivée le 16. de Novembre servit à faire naître une nouvelle contestation entre le Pape & le Roi Philippe. Celui-ci avoit donné, comme on a dit, l'Evêché de Malaga au nouveau Cardinal Alberoni, du Revenu de soixante & dix mille Ducats. L'Archevêché de Seville étant venu à vaquer, le Roi le lui conféra au lieu du premier, & prétendit que le Pape confirmât d'abord cette élection, & qu'il acceptât cette Provision au lieu de l'autre. Selon les anciens Canons de l'Eglise Romaine il faut avoir tenu ou servi, comme on parle, une Eglise au moins deux ans pour pouvoir être légitimement transféré à une autre : Et la Cour de Rome se sert de ce prétexte pour refuser, quand-elle le juge à propos, cette Translation, comme il arriva dans la Conjoncture présente.

Un autre motif rendoit encore ce refus plausible. La personne du Cardinal étoit devenue si odieuse aux Ministres de l'Empereur, à cause qu'il avoit conseillé au Roi Philippe de lui faire la guerre, que le Comte de Gallas Ambassadeur de Sa Majesté Impériale à Rome avoit protesté au Pape qu'il se retireroit.

tireroit , s'il lui accordoit les Bulles , 1717.
dont il étoit question.

Mais l'Empereur eut quelque tems après , c'est-à-dire sur la fin de cette année , un autre & bien plus grand sujet de mécontentement & du côté du Pape & du côté du Roi Philippe , ce qui fortifia les soupçons formez depuis long-tems que le S. Pere n'étoit point ami de Sa Majesté Impériale , & qu'il inclinoit beaucoup plus qu'il ne falloit vers ce Prince. Il fut reconnu que Mr. Vincentini, Nonce du Pape auprès du Comte de Thaun Viceroi de Naples , faisoit servir son hôtel à des Assemblées fréquentes de personnes suspectes de mauvaise intention contre le Gouvernement. Car on est pleinement persuadé que le Cardinal Alberoni ensuite du dessein conçu de réunir tous les Etats séparés de la Couronne d'Espagne , mettoit en œuvre les premiers moyens des grandes révolutions , qui sont d'attirer & d'engager par toute sorte de voyes des personnes capables de concourir à l'exécution des projets ; ce qui ne se pouvant faire ouvertement , il faut nécessairement les y attirer par des insinuations secrètes , qui en langage Politique s'appellent Correspondances & adresses, & plus populairement corruptions, quax
ceux.

1717. ceux qui ne reconnoissent dans les Princes d'autres voyes légitimes que celle de la force, lorsqu'ils sont véritablement persuadez de leurs droits, ne peuvent croire innocentes.

Il ne paroît guère qu'on puisse douter de ces pratiques par le nombre de ceux que le Viceroy fut obligé d'éloigner de la Ville, convaincus de mauvaise intention contre le Gouvernement. Ce qu'il y eut peut-être de plus singulier dans cette découverte fut que plusieurs Espagnols, auxquels l'Empereur faisoit pension & donnoit les moyens de subsister pour récompenser l'affection qu'ils lui avoient témoignée en quittant leur País pour le suivre, se trouverent dans le nombre de ceux que les pratiques du Cardinal avoient disposé à se dire mécontents. Il n'est pas difficile de concevoir que des Espagnols même gratifiez par l'Empereur conspirassent en faveur du Roi Philippe, particulièrement en voyant la cause de celui-ci comme déclarée sainte par le concours des Ministres de Sa Sainteté. Ils ne pouvoient pas si tôt oublier qu'à la faveur de tant de beaux Etats, que possédoient autrefois les Rois d'Espagne, ils suivoient en grand nombre les Vicerois & les Gouverneurs envoyez dans les Provinces,

vances , où ils trouvoient les moyens de ^{1717.}
s'enrichir. Une partie de ceux-ci souhai-
toit de revoir ces premiers tems , & ca-
pable de rendre ingratitude pour bien-
fait, se disposa à concourir à des desseins,
que l'éclat d'une vile récompense ren-
droit encore plus plausibles.

Ce qui est sûr est que le Nonce Vi-
centini eût ordre de sortir de Naples ,
que ses papiers furent saisis , & que dès
que l'Empereur fut informé de l'affai-
re , il fit entendre de même au Non-
ce , qui étoit auprès de lui , de se retirer
de Vienne , & à l'Internonce des Pais-
Bas de sortir de Bruxelles. L'Empereur
donna aussi la main au sequestre de tous
les revenus des Créatures du Pape , qui
étoient dans ses Etats & particuliere-
ment dans le Royaume de Naples , &
afin qu'on ne l'accusât pas d'avoir fait
ce sequestre , afin d'en profiter , il or-
donna que tous ces Revenus Ecclesia-
stiques fussent partagez en trois , dont
une part fût pour le soutien & la ré-
paration des Eglises , l'autre fût em-
ployée dans la guerre contre les Infidé-
les , & la troisième tenue en sequestre
pour en être disposé , lors qu'on auroit
eû satisfaction du Pape.

On avoit demandé au S. Pere , qu'il
obligeât le Cardinal Alberoni de venir

1717. à Rome pour y rendre compte des conseils , qu'il donnoit au Roi Philippe , & le Pape non-seulement ne montra aucune disposition à cela , mais refusa assez sèchement à l'Empereur la permission de tirer quelques sommes des Ecclesiastiques de ses Etats d'Italie,quoi-qu'il vît bien que nonobstant la révocation du pouvoir accordé au Roi Philippe , de faire la même chose , celui-ci ne discontinuoit point d'en user , & même de maltraiter quelques Ecclesiastiques , qui refusoient de contribuer en conséquence de cette révocation. Quelques-uns assûrent même que le Nonce Aldovrandi n'avoit jamais présenté au Roi la Bulle de cette révocation. L'Empereur de son côté fit demander , & prit assez librement par l'Etat Ecclesiastique le passage pour des troupes , qu'il envoyoit au Royaume de Naples , contre lequel les Espagnols ne faisoient point difficulté de publier qu'ils se tourneroient avec toutes leurs forces l'année suivante. Il refusa de même de recevoir les Lettres que le Pape lui écrivit au sujet de Monsieur le Nonce Vicentini , & le Comte Gallas Ambassadeur de Sa Majesté Impériale cessa d'aller à aucune audience , ce qui aigrissoit tous les jours davantage les Esprits , & faisoit

faisoit craindre de plus grandes ruptures. 1718.

L'hyver s'étant passé en diverses négociations pour le rétablissement de la Paix , aussi-bien que pour l'acheminement de la guerre , on vivoit dans l'attente de ce qui serviroit le plus heureusement pour l'un ou pour l'autre. Les Anglois d'un côté entendant que le Roi Philippe préparoit une Flote , dont l'armement surpassoit tout ce que l'Espagne avoit fait dès le tems de Philippe II. & que non-seulement on construisoit des Vaisseaux dans tous les ports d'Espagne , mais qu'on en achetoit pour le compte de S. M. C. à Genès. & par tout , où l'on en pouvoit trouver , les Anglois , dis-je , se disposerent en vertu de leur alliance avec l'Empereur , à traverser leur entreprise , & comme les Espagnols ne faisoient pas difficulté de dire qu'ils attaqueroient le Royaume de Naples , ils résolurent d'envoyer dans la mer Méditerranée une Escadre suffisante pour secourir ce Royaume de toutes les manieres possibles , jusqu'à livrer combat aux Espagnols , s'il n'y avoit pas d'autre moyen de les obliger à desister de leurs desseins.

D'autre côté le Régent de France , obligé selon ses derniers engagemens

1718. — à maintenir la Paix , ou la neutralité d'Italie , fit assurer l'Empereur qu'il lui fourniroit les secours promis , s'il étoit attaqué de nouveau , en cette Province , & comme cette déclaration paroissoit contraire à l'amitié qui sembloit devoir regner entre les deux Nations Espagnole & Françoisse , depuis l'union qui en avoit été faite par l'établissement d'un Prince François sur le trône d'Espagne , le Cardinal Alberoni fit porter au Régent quelques propositions d'accommodement & de Paix avec l'Empereur , & des offres vagues de prendre pour Médiateur le Roi même T. C. & d'acquiescer à tout ce qu'on jugeroit en France raisonnable pour l'établissement d'une bonne Paix.

Les effets ne répondoient point cependant à ces offres pacifiques ; & on voyoit que le Cardinal , au lieu de ralentir , faisoit travailler tous les jours plus à son armement. On étoit communément persuadé que le Duc de Savoye Roi de Sicile favorisoit les desseins du Roi Philippe , & vouloit faire servir ses forces particulieres , tant de terre que de mer , à soutenir ses entreprises. Ceci obligea l'Empereur à pourvoir à la sûreté de l'Etat de Milan , où il commença de faire descendre des troupes

troupes d'Allemagne. On croyoit d'au-
tant plus facilement cette espece de 1718.
conspiration des deux Rois d'Espagne
& de Sicile contre l'Empereur, qu'il
paroissoit incroyable que le premier se
fût engagé à faire la guerre en un païs
éloigné du sien, sans avoir quelque
Allié capable de lui fournir des secours
sur les lieux, au lieu què la déclaration
du Roi de Sicile faisoit une puissante
diversion, du côté de Milan, & obli-
geoit l'Empereur à diviser ses forces
qui devenoient par-là plus foibles pour
résister en deux endroits differents &
éloignez de l'Italie. On sçavoit d'ail-
leurs que S. M. Imperiale n'avoit point
de paix avec le Roi de Sicile & que
celui-ci avoit des prétentions sur quel-
que partie du Duché de Milan dès le
temps de la derniere guerre, qu'on lui
avoit promis & qu'on ne lui avoit point
donné, sur ce qu'il avoit quitté le par-
ti de la Maison d'Autriche, & avoit été
le premier de la Grande Alliance, que
le Ministère de la Reine Anne avoit
débauché.

Si le Public fut trompé dans la pen-
sée que le Cardinal Alberoni appuyoit
sur l'alliance du Roi de Sicile, & que
celui-ci fut effectivement disposé à le
seconder, il le fut encore plus par la

1718. — connoissance qu'on eût qu'il avoit recherché un autre Allié, dont le concert lui étoit en toute maniere beaucoup moins honorable. On scût que le Cardinal avoit entamé des négociations avec la Porte, & que s'il n'avoit point envoyé de Ministre à Constantinople pour traiter directement avec le Sultan, le Prince de Cellamare Ambassadeur du Roi Philippe à Paris avoit traité, & traitoit avec le Prince Ragozzi, qui n'ayant pas voulu profiter de la dernière paix que l'Empereur avoit accordé aux Hongrois, demeuroit en France & faisoit son séjour en cette Ville. Cette correspondance fut connue par des Lettres interceptées, & rendues publiques, & par les démarches qui suivirent cette découverte. Le Comte de Gallas, Ambassadeur de l'Empereur à Rome, y en fit grand bruit; en présenta une déclaration au Pape, de laquelle il fit donner copie à tous les Cardinaux le 16. de Mars de cette année. Cette dénonciation contenoit en substance » qu'il y avoit quelque » temps que la Cour de Madrid avoit » entamé une pernicieuse correspon- » dance avec la Porte Ottomane, sous » la direction du Cardinal Alberoni, » & cela par le moyen du Prince Ra-
» gozzi,

» gozzi , pendant le séjour que celui- 1718.
» ci avoit fait en France : Que ce Prin-
» ce avoit eû des conférences secrètes
» avec le Prince de Cellamare Amba-
» sadeur d'Espagne en cette Cour-là :
» Qu'ils avoient concerté le projet d'u-
» ne alliance entre la Cour de Madrid
» & l'Ottomane , ensuite de laquelle
» on avoit enrollé bon nombre d'Offi-
» ciers & de Soldats François pour
» le service du Prince & celui des
» Turcs : Qu'on avoit acheté une quan-
» tité d'armes & de Munitions de
» guerre , qui par là voye de Marseille &
» de Toulon devoient être envoyées à
» Constantinople ; que l'argent nécessai-
» re pour cela avoit été envoyé par le
» Cardinal Alberoni au Prince de
» Cellamare , qui l'avoit consigné à
» Ragozzi , de même qu'une somme
» considérable pour le voyage de ce
» Prince & de sa suite : Qu'on avoit
» une Lettre écrite par lui au Prin-
» ce de Cellamare du 26. Novem-
» bre de l'année dernière d'Andrino-
» ple , par laquelle il lui mandoit que
» la Porte sur les offres qu'il avoit fai-
» tes de l'Alliance du Roi d'Espagne ,
» (quoi-qu'elle fut déjà en grande con-
» sternation) avoit résolu la continua-
» tion de la guerre , se confiant prin-

718. » cipalement sur la promesse faite par
» le Cardinal Alberoni de poursuivre
» la guerre en Italie , par laquelle les
» forces Imperiales seroient affoiblies
» & diminuées en Hongrie , & que le
» Vizir avoit si vivement représenté
» au Sultan le grand avantage , qui
» résulteroit à la Porte de l'alliance
» avec la Cour de Madrid après la con-
» quête déjà faite de la Sardaigne ,
» qu'elle ne prêtoit plus l'oreille au
» Muphti , & aux autres qui conseil-
» loient la paix , & que la continua-
» tion de la guerre avoit été absolu-
» ment résoluë. Qu'ainsi la Ligue
» étant agréée & acceptée , on atten-
» doit qu'il procureroit au plutôt les
» plein-pouvoirs nécessaires de la Cour
» de Madrid , pour la cimenter &
» lui donner sa dernière perfection :
» Qu'il avoit écrit la même chose
» au Cardinal Alberoni , l'assurant
» qu'on ne pouvoit souhaiter une con-
» joncture plus favorable , ni plus propre
» pour conclure avec un avantage re-
» ciproque cette grande affaire , &
» pour éfectuer les projets que l'une &
» l'autre Cour avoient formez & qu'il
» falloit battre le fer , pendant qu'il
» étoit chaud.
» Qu'il étoit arrivé le 14. Janvier
» passé

„passé un Courier de la Cour de Ma-^{17.9.}
 „drid, au Prince de Cellamare, qui
 „s'étant d'abord rendu aux Camaldu-
 „les, où logeoit le Prince Ragotzi,
 „& l'ayant entretenu avec l'Abbé
 „Breunier Agent de ce Prince, il avoit
 „ensuite fait partir pour Constanti-
 „nople les armes & les Officiers ci-
 „dessus nommez.

„Qu'il étoit encore arrivé à Mar-
 „seille un autre Confident du Cardi-
 „nal nommé *D. Giuseppe*, destiné à
 „passer auprès de Ragotzi, & d'y ré-
 „sider en qualité d'Envoyé du Duc
 „d'Anjou en compagnie d'un certain
 „d'Absac Capitaine de la Garde du
 „Prince Ragotzi, & que tous deux
 „devoient s'embarquer sur le premier
 „Vaisseau, qui feroit voile pour Con-
 „stantinople.

„Après trois jours de conférences
 „entre ces personnes, le Prince de Cel-
 „lamare avoit dépêché à Constantino-
 „ple un autre de ses Confidens nommé
 „Rolain, à qui il avoit, comme aux
 „autres, fourni l'argent & les choses
 „nécessaires pour le voyage. Tout ce-
 „ci, les voyages, la reception du Prin-
 „ce en qualité de Roi, & les Négocia-
 „tions à la Porte se sont lûes dans les
 „Journaux de Paris.

1718.

„ Que toutes ces choses mettoient
„ en pleine évidence les Traitez de la
„ Cour de Madrid avec la Porte, & que
„ le Cardinal Alberoni étoit le guide,
„ l'artisan, & l'Auteur de cette scan-
„ daleuse correspondance, chacun
„ pouvant juger de-là qu'il étoit le pre-
„ mier & le grand fondement de la
„ guerre entreprise contre l'Empereur ;
„ Ce qui ne pouvoit être sans un grand
„ deshonneur & honte du S. Siège &
„ du Sacré Collège.

On n'est pas étonné que le bruit de cette découverte s'étant répandu par toute l'Europe, le Prince de Cellamare fit aussi courir un Ecrit, par lequel il se déchargeoit de cette imputation. Cet Ecrit fut adressé au Cardinal Aquaviva Ambassadeur d'Espagne à Rome, où le Cardinal le fit voir & en donna des copies. L'affaire seroit de sçavoir, si beaucoup de monde fut persuadé de ce qu'il contenoit, & du désaveu, qu'il y fait d'avoir entretenu aucun commerce particulier avec le Prince Ragotzi, & avec les autres qui étoient nommez dans la relation du Comte Gal-
las, le monde étant assez communé-
ment persuadé que les Ministres subal-
ternes n'hésitent guere de s'appliquer
à l'exécution de ce que commande un
pre-

premier Ministre, & qu'on prétend être ^{1718.}
du meilleur service du Prince, qui met
en œuvre les uns & les autres. On eût
soin même de publier que le Comte de
Gallas s'étoit dédit de son imputa-
tion, & qu'il desavoïoit ce qu'il avoit
si publiquement avancé au sujet de cer-
te correspondance & collusion de la
Cour de Madrid avec celle de Constan-
tinople : Mais si le Gazetier de Paris,
prêta ce desaveu à l'Ambassadeur de
S. M. I. à Rome, après avoir publié
dans ses Ecrits tout ce qu'on a dit, ou
peu moins, il est bien sûr que ni à Ro-
me ni à Vienne le Comte de Gallas ne
fit rien de semblable, & que ceux qui
avoient crû aux premières déclarations
continuerent dans la même croyance
sur cette matiere.

Enfin le 1. de Mai, on commença
l'embarquement à Barcelone sur 42,
tant Vaisseaux de guerre qu'autres bâti-
ments, des apprêts militaires, & des
troupes, tant de Cavalerie que d'In-
fanterie qu'on croyoit destinées con-
tre le Royaume de Naples, & qui tour-
nerent ensuite les voiles vers la Sardai-
gne, où étoit assigné le rendez-vous gé-
néral de toute la Flote. Cette Flote étoit
le travail de tout ce que les ouvriers de
toutes les Nations attirez en Espagne

1718.

avoient pû faire pendant l'espace de deux années , & on en publia des Relations , qui la firent considerer comme le second effort , où la Nation Espagnole avoit épuisé toutes ses forces , ainsi qu'elle avoit fait sous le Roi Philippe II. lors qu'il voulût aller contre l'Angleterre. Voici la liste qu'on en débita.

„ Vaisseaux de guerre & Fregates.	30.
„ Galeres.	7.
„ Palandres, ou Galiotes à Bombes.	4.
„ Bâtimens de transport divisez en	
„ onze Escadres de quarante Bâtimens	
„ chacune.	480.
„ Mortiers à Bombes.	40.
„ Mulets pour le transport des Vi-	
„ vres, &c.	1500.
„ Fascines.	150000.
„ Picquets ou bois pour les tran-	
„ chées.	300000.
„ Une quantité prodigieuse de Bom-	
„ bes , Grenades , Boulets , Poudre &	
„ instrumens à remuer la terre.	
„ Paille pour les Chevaux.	
„ Vivres pour toute l'Armée pen-	
„ dant quatre mois.	

On devoit embarquer sur cette Flo-
te 36. Bataillons d'Infanterie , six Ré-
gimens de Cavalerie , quatre de Dra-
gons , un de Cannoniers au nombre de

600.

600. outre 400. autres Canoniers détachez, des Maîtres en toute sorte de Métiers 150. une Compagnie de 60. Mineurs & 50. Ingenieurs. Pour le transport de ce grand nombre de Troupes, on faisoit compte de trouver dans les Ports d'Espagne, ou de louer ailleurs quatre à cinq cens Bâtimens de charges; & les sommes nécessaires à l'entretien de tout ce grand attirail, le Cardinal Alberoni les avoit tirées, non-seulement du revenu ordinaire des Domaines Royaux, mais encore des Contributions volontaires de plusieurs Grands, tant Ecclesiastiques, que Séculiers, & de la bourse de ceux qui s'étoient enrichis dans le maniment des deniers du Roi, auxquels sans aucune formalité de Chambre de Justice, il envoia des Billets qui les taxoient à telle ou telle somme, qu'ils dûrent immédiatement trouver, & envoyer au Trésor Royal, & qui monterent à quatre millions & demi. Les Provinces, les Villes principales, & quelques-uns des plus riches Prélats du Royaume leverent des Régimens à leurs frais, & les conquirent vêtus & armez & en état de servir; en sorte que l'Espagne, qui depuis plus d'un siècle sembloit être tombée en une foiblesse, incapa-

ble de cet effort , se reveilla & montra la vigueur d'un appareil militaire au delà de tout ce qu'on pouvoit attendre.

Tout le monde, comme on a dit, étoit persuadé que cet armement regardoit le Royaume de Naples , où le Comte de Thaun Viceroy se donnoit tous les mouvemens imaginables pour pourvoir à sa sûreté, en faisant non-seulement reparer & accroître les fortifications de la Capitale & des places de défense, mais en faisant munir d'artillerie & de Troupes les endroits les plus proches, par où l'on pouvoit croire que les Espagnols entreprendroient une descente. L'Empereur avoit commencé de faire passer des Troupes en Italie, non-seulement pour la défense du Duché de Milan , mais encore pour celle du Royaume de Naples , vers où elles alloient s'acheminant peu à peu , prenant leur route par l'Etat Ecclesiastique , qui fut contraint de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire à leur subsistance. Le S. Pere en fit de grandes plaintes, comme d'une violence, qui ne se pratique qu'entre des Peuples ennemis déclarés; mais l'affaire du Nonce Vicentini , & les cabales, dans lesquelles l'Empereur prétendoit qu'il avoit

avoit été surpris contre son service dans la Ville de Naples, & qui avoient donné lieu à son éloignement, étoient des raisons dont les Ministres Imperiaux se servoient pour faire taire les plaintes auxquelles on opposoit la nécessité d'envoyer des secours au Royaume de Naples. L'Empereur prétendoit être d'autant moins obligé d'avoir des ménagemens pour le Pape, que quelque difficulté que fit celui-ci d'accorder au Cardinal Alberoni des Bulles pour l'Archevêché de Seville, & quelque peu de cas que fit la Cour de Madrid de la revocation qu'il avoit fait de l'Indult sur les biens Ecclésiastiques dont elle ne laissoit pas de jouir, il ne rappelloit point son Nonce, qu'on disoit au contraire être fort bien vû à Madrid, & même admis dans des Conférences secrètes. D'autres confirmoient encore le bruit qui avoit couru que ce Nonce, n'avoit jamais montré au Roi cette Bulle de revocation; ce qu'on ne pouvoit attribuer qu'à une collusion qui démentoit toutes les apparences du mécontentement que le S. Pere pouvoit témoigner, & des soins qu'il vouloit qu'on crût qu'il prenoit de bien vivre avec S. M. Imp. Les plaintes du Pape opererent néanmoins que pour épar-

1718.

— gner l'Etat Ecclésiastique , d'autres Troupes venues d'Allemagne devant passer à Naples , l'Empereur les envoya à Gènes , où elles furent embarquées & firent le trajet par mer.

Pour prévenir les suites de la déclaration de guerre qu'avoit fait le Roi Philippe en se saisissant de la Sardaigne , le Roi de la Grande Bretagne s'étoit entremis d'un accommodement , & de concert avec le Regent de France avoit formé un projet , selon lequel il sembloit que l'Empereur & le Roi Philippe pouvoient être satisfaits de leurs prétentions réciproques , & l'Europe jouir de la paix , que lui avoit procuré le Traité d'Utrecht. Ce projet fut proposé à l'Empereur , qui eût beaucoup de peine à renoncer à ses prétentions sur l'Espagne , qui lui avoit été attribuée par le consentement de tant de Puissances Liguées , & qui avoient fait une si longue guerre pour l'en mettre en possession. On l'obligeoit d'y renoncer & de se contenter du Royaume de Sicile , au lieu de celui de Sardaigne ; & de consentir que le fils né au Roi Philippe de la Princesse de Parme , fût déclaré héritier présomptif des Duchez de Florence & de Parme , qui comprend celui de Plaisance , qui
lui

lui est uni , mais de l'un & de l'autre ^{1718.}
comme fief d'Empire & avec obligation
d'en prendre l'investiture Impériale.

Le Roi George , après avoir signé
cette Convention par les Ministres , &
avoir reçu la signature de ceux du Roi
ou Regent de France , l'envoya pro-
poser en Espagne par le Comte de
Stanhope , qui eût peu de Conférences
avec le Cardinal Alberoni , parce-que
celui-ci ne daigna quasi pas l'écouter ,
& proposa lui même des conditions ,
sous lesquelles il offroit d'entrer en
Traité , sans pourtant surseoir la pour-
suite des droits prétendus par le Roi
Philippe. Ces conditions préliminai-
res , qu'il vouloit qu'on lui accordât ,
étoient qu'on rendît au Roi Philippe
l'Isle de Minorque & la place de Gi-
braltar , & qu'on lui cedât le Royaume
de Naples , & les places de Toscane
qui en dépendent. Il avoit fait faire
de grandes plaintes à Paris , & le Roi
Philippe avoit écrit au Regent qu'il
s'étonnoit fort qu'il fût entré en des
alliances contre lui , tant de raisons de
parenté & de convenance le devant
obliger à resserrer d'autant plus les
nœuds de leur union , qu'en elle con-
sistoit particulièrement la force de l'un
& de l'autre Royaume , qui ne seroient
estimez

1718.

estimez & respectez qu'autant qu'ils
seroient unis, & engagez à leur défen-
se réciproque. Le Régent ne manqua
pas de réponse à cette Lettre, alléguant
pour première raison : » La volonté du
» Roy Ayeul de Philippe, qui avoit
» proposé & jugé la neutralité ou sus-
» pension d'armes & d'hostilitez, en
» Italie, comme le premier & le plus
» solide fondement du Trône de son
» petit-fils, qui n'étant pas en état
» avec ses seules forces de se soutenir,
» s'il étoit attaqué par les Puissances
» qui avoient donné la main, & s'é-
» toient engagez à maintenir cette
» neutralité d'Italie, pour l'intérêt de
» leur commerce, se verroit attaqué
» aussi-tôt qu'il se montreroit l'agres-
» seur, comme dans le cas, où l'on
» étoit alors : Que les deux Puissances
» Maritimes déclaroient de vouloir
» maintenir cette neutralité : Qu'une
» alliance, ou déclaration de la Fran-
» ce d'entrer en guerre pour seconder
» & soutenir les Idées trop vastes de
» son Ministre, à qui seul & non point
» à lui, toute l'Europe attribuoit ce
» commencement de troubles, une
» telle alliance n'étoit aucunement de
» l'intérêt de la France, qui à la ve-
» rité s'étoit engagée à s'opposer à la
» contre-

» continuation de la guerre, mais qu'il ^{1718.}
» esperoit que les choses n'en vien-
» droient pas à cette nécessité, & que
» le Ministre à la vûe du danger, où
» il se jettoit, aussi bien que tout le
» Royaume d'Espagne, prêteroit l'o-
» reille à de meilleurs conseils, & fai-
» sant de plus sérieuses réflexions sur ce
» qui pouvoit suivre de son opiniâtreté
» à soutenir ses premiers desseins, quel-
» ques moyens qu'il crût avoir en main
» pour les exécuter, il écouterait les
» propositions fort raisonnables qu'on
» lui faisoit pour sortir de toute sorte
» d'affaires.

Il y avoit peu de personnes qui ne
crûssent, comme on a dit, que le Duc
de Savoye Roi de Sicile étoit d'accord
avec le Roi Philippe, particulièrement
depuis qu'on disoit que par le projet de
paix proposé par les Puissances Alliées,
il devoit céder la Sicile à l'Empereur,
& se contenter du Royaume de Sardai-
gne, ce qu'on ne croyoit point devoir
être de son goût. Il n'avoit d'ailleurs
point de paix avec l'Empereur, & on
jugeoit qu'en entrant en guerre avec
l'Espagne contre lui, il esperoit de
pousser les choses à une paix, où il
trouveroit son accommodement & son
repos, & de plus grands avantages pour
la

1718.

la Couronne. On avoit vû qu'il avoit fait venir sa Flote de Sicile à Nice ; & l'on croyoit que c'étoit pour embarquer une partie de la Flotte Espagnole , à qui elle s'uniroit ; Et les partisans du Roi Philippe publioient hautement que le Duc d'un côté & le Roi de l'autre alloient faire une double guerre à l'Empereur avec les troupes des deux Nations , l'une au Duché de Milan , & l'autre au Royaume de Naples.

On ne sçauroit dire si la crainte de voir l'Empereur en état de soutenir l'une & l'autre guerre avec plus de forces qu'il n'en falloit pour repousser ces deux ennemis , ensuite des avantages remportez en Hongrie par ses armes , qui avoient réduit le Sultan à demander la paix , ce qui le mettoit en état d'envoyer autant de troupes qu'il voudroit en Italie , ou si les avis qu'il recevoit de l'Abbé del Maro son Ministre à Madrid , qui croyoit avoir pénétré les mauvaises intentions du Cardinal à l'égard de S. M. Sicilienne , disposerent le Duc à rechercher un accommodement particulier avec la Cour de Vienne. Ce qui est sûr est qu'il y eut des Ministres Piémontoises à Vienne , qui à la verité n'y faisoient aucune figure publique , mais qui cherchoient d'en-

d'entamer quelque Négociation de Paix. 1718.

La chose n'étoit pas facile, car de venir de gré à gré à un accommodement, qui eut coûté à l'Empereur de nouveaux démembrements du Duché de Milan, le Duc de Savoye s'étant fait connoître pendant les deux dernières guerres pour un Prince extrêmement attentif à ses intérêts, & qui ne concluoit aucun Traité sans y trouver des avantages considérables, il n'y avoit pas trop d'apparence que la Cour de Vienne y montrât de grandes dispositions. Elle avoit de puissans moyens de faire la guerre en Lombardie avec succès par l'envoi de troupes Allemandes, qui lui couteroient peu, en quelque nombre qu'elles fussent; les contributions qu'il tireroit des Princes d'Italie suffisant à les maintenir; au lieu que le Duc se déclarant lui-même l'agresseur, l'Empereur avoit lieu d'espérer de retirer de ses mains les places du Duché de Milan que l'Empereur Leopold lui avoit accordé pour l'attacher à ses intérêts pendant la dernière guerre, & dont la Cour de Vienne se plaignoit qu'il n'eût pas accompli la condition, s'étant détaché de cette alliance, avant que l'Empereur fît sa paix particulière.

Ces Traitez , que peut-être le Roi de Sicile croyoit pouvoir être secrets , ayant été connus par la Cour de Madrid , ou peut-être , comme croyoient quelques autres, celle-ci en ayant eû part & y ayant connivé dans la vûe d'endormir l'Empereur sur les soins de pourvoir à la sûreté du Duché de Milan , & de l'attaquer ensuite avec plus d'avantage , lorsque les deux Rois d'accord jugeroient à propos de les finir , & d'agir hostilement , la Flote Espagnole qu'on croyoit aller faire sa descente dans le Royaume de Naples , tomba à l'impourvû sur la Sicile & développa aux yeux de l'Europe le Mystere du Conseil , suivant lequel le Cardinal Alberoni régloit sa conduite. Cette Flote avec la plus grande partie de l'appareil qu'on a décrit, partit enfin de Barcelone le 18. de Juin , avec trois Ordres cachetez du Ministre , qui ne devoient être ouverts pour sçavoir la destination des forces Royales qu'à différentes hauteurs ou lieux en mer , où l'on commandoit au Général d'aller. Le Rendez-vous ou premier arrêt étoit en Sardaigne , où la Flote devoit embarquer quelques troupes qui avoient déjà été envoyées par avance , ou y étoient restées dès l'année dernière. On veut.

veut que le Général Marquis de Lede, avoit pour première commission de ranger les côtes de la République de Gènes, & de mettre à terre, comme il fit, quelques troupes au port de la Specie, qui est au couchant de cet Etat; ces troupes devoient prendre langue du Camp des Piémontois, & en quel nombre étoient les milices qui le composoient, qu'ils ne trouverent être que de 1500. hommes au lieu de 20000. que le Roi de Sicile avoit promis pour agir de concert avec celles d'Espagne contre l'Empereur dans le Duché de Milan. Ceci prouveroit ce qu'on a dit être l'opinion commune que le Duc de Savoye étoit véritablement de concert avec le Roi Philippe, & intentionné de faire la guerre avec lui contre l'Empereur. Quoi qu'il soit de cette alliance, qui étoit au moins celle, qui fut comprise dans les conditions de l'Investiture de la Sicile, qu'avoit reçu le Duc, du Roi Philippe, l'an 1714. le Général Espagnol sans témoigner d'autre mécontentement remit en mer, & étant à la hauteur, qui lui avoit été marquée, & dont la route paroissoit acheminer vers les Côtes de Naples, il fit faire une manœuvre, qui le porta à celles de Sicile, & pas loin de la rade de Trapani.

1718.

La Flote ayant côtoyé quelque temps arriva à la vûe de Palerme , & y débarqua le 12. de Juillet quelques Régimens , principalement de Cavalerie , & avec la plus grande partie de l'Infanterie, elle fit voile vers Palerme , où la Cavalerie s'achemina par terre : Le Comte Maffei Viceroi pour S. A. R. s'apercevant du peu de disposition que montroient les Magistrats à se défendre après avoir laissé environ 400. hommes dans le Château , sortit de la Ville avec le reste des troupes réglées , qui y étoient ; & se retira à Messine. Le Marquis de Lede Général des troupes du Roi Philippe s'étant présenté au port , les portes de la Ville de Palerme , lui furent immédiatement ouvertes , & il reçût les soumissions du Senat sans la moindre opposition , & même , à ce qu'on veut , avec les applaudissemens du Peuple , tant la partie étoit bien liée , & les choses préparées à cela. Le Marquis s'étant déclaré Viceroi de la part du Roi Philippe , & le bruit de l'arrivée des Espagnols en Sicile avec des forces , qui avoient fait fuir le Viceroi Savoyard , s'étant répandu par tout , ce ne fut pas merveille que la multitude qui court toujours aveuglément après la nouveauté , se laissât prendre

dre aux premières apparences , qu'elle ^{1718.}
fit fête aux Espagnols , & que dans
ces commemens ceux-ci publiassent
que tout le Royaume s'étoit déclaré
pour le Roi Philippe , & que ses trou-
pes en avoient pris possession. Les cho-
ses cependant n'allèrent pas alors si loin,
& le Marquis qui devoit achever cette
conquête conduisit doucement ses trou-
pes devant Messine , autre Capitale , &
Ville de plus grande défense que Pa-
lerme , la Cavalerie s'y rendant par ter-
re & les Vaisseaux y transportant l'In-
fanterie. Il y a à Messine comme à Pa-
lerme un Château, ce dernier n'ayant
fait aucune résistance , parce qu'à pei-
ne y avoit-il 400. hommes, il fallut
faire un siège dans les formes du pre-
mier , qui fut défendu non-seulement
par les Soldats du Duc , mais par des
troupes étrangères qui y entrèrent à l'oc-
casion qu'on va dire.

Quelque prévention , où l'on fût ,
que le Roi de Sicile s'entendoit avec le
Roi Philippe , & qu'ils uniroient leurs
armes contre l'Empereur ; cependant
la destination des armes Espagnoles fit
juger le contraire à tous ceux qui ne
pûrent se persuader que le Cardinal
Alberoni passât de l'alliance à l'offen-
se sans aucun motif , & qu'il falloit qu'il
cût

une cession que fit le Duc à S. M. I. de ses 1718.

droits sur la Sicile, moyennant une compensation, qu'on lui donneroît, ou dans le Milanois, ou ailleurs. Ensuite de cette convention & d'une alliance offensive & défensive, l'Empereur fit passer des Troupes en Sicile, par le moyen des Vaisseaux Anglois, qui continuoient leur séjour avec l'Amiral Bing, dans les ports du Royaume de Naples, où ce Chef de la Flote Angloise se tenoit après l'avantage remporté sur celle d'Espagne, qu'on va décrire. On a dit que cet Amiral envoyé dans la Méditerranée après que la Cour d'Espagne eût refusé toute sorte d'acommodement, fut aussi-tôt dans les mers de Sicile que la Flote Espagnole. Celle-ci assiégeoit la Citadelle de Messine, & le siège se faisoit par terre & par mer. Le Marquis de Lede avoit trouvé les mêmes dispositions dans les Magistrats de la Ville de Messine, que dans ceux de Palerme, c'est-à-dire qu'on l'y avoit reçu sans aucune opposition : Mais la Citadelle fit une plus longue résistance, particulièrement dès que quelques Troupes Impériales y eurent été reçues, de même que dans le Château de S. Sauveur, qui n'est qu'à une petite distance de cette Citadelle. Ce siège commencé le 24. Juillet continuoit, lorsque le 10. Août l'Amiral Bing,

1718. Bing, qui cherchoit les Espagnols, les rencontra dans le Port de Messine. Cet Amiral avoit 21. Vaisseaux de ligne, à la vûë desquels la Flote Espagnole prit le large, & en se retirant, se partagea en deux Escadres, dont une s'approcha des côtes de la partie Orientale de Sicile. L'Amiral détacha sept de ses Vaisseaux pour joindre celle-ci, & ce fut à l'aproche de ceux-ci, qui ne committoient encore aucune hostilité qu'un Vaisseau Espagnol déchargea sa bordée, & commença l'attaque. Cette déclaration ennemie fut soutenuë par les Anglois, qui ne donnerent pas lieu aux Espagnols de se loier du succès de leur entreprise. L'Amiral Bing continuoit à suivre le gros de la Flote Espagnole, qui ayant des Galeres eût par-là le moyen de remorquer ses plus gros Vaisseaux, de gagner chemin & d'échapper aux Anglois, qui faute de vent ne pouvoient les atteindre. Ceux-ci cependant ayant fait avancer quatre de leurs Vaisseaux, qui étoient les meilleurs voiliers, joignirent enfin les Espagnols à la hauteur de Syracuse; & ce fut-là où se frapperent les grands coups, dès que ceux-ci eurent encore commencé comme leurs autres Camarades à tirer les premiers. Le succès du combat

bat ne fut pas plus avantageux ici qu'il 1718.
l'avoit été au premier détachement. —

Des Espagnols il y eut onze Vaisseaux de pris , & six de brûlez ; & le reste au nombre de quinze Vaisseaux ou Galeres échappa , les uns à Malte , & quelques-uns même jusqu'à Corfou. Les Vaisseaux pris furent conduits quelque-tems après à Majorque , l'Amiral Bing étant demeuré dans le Port de Regio en Calabre pour porter des Milices Allemandes , que l'Empereur destinoit de faire passer en Sicile. Il y en transporta en effet quelques milliers, mais non pas en nombre proportionné à y faire des conquêtes , six mille autres Allemands , que l'Empereur , pour complaire au Pape qui le conjura d'en épargner le passage par l'Etat Ecclesiastique , avoit fait embarquer à Gènes , ayant été dispersez par une grosse tempête , qui écarta les Vaisseaux de transport en plusieurs endroits , & les fit arriver tard & à plusieurs reprises en ce Royaume. Les Espagnols y faisoient le siège de Melazzo avec toutes leurs meilleures Troupes. La Garnison de la Place étoit composée de Piémontois & d'Allemands , les dispositions du Duc Roi de Sicile aiant été aportées à Naples par un Officier Piémontois

O

qui

1718. qui passa avec le Général Caraffa en cette Isle, où les Imperiaux furent reçus & admis à la défense commune des lieux qui restoit encore au Duc. Une partie des Imperiaux entra dans la place pour en accroître les défenseurs, & ceux-ci desirant de se signaler dans cette défense firent le 15. d'Octobre une sortie si vigoureuse sur les assiégeans qu'ils les poussèrent hors de leur Retranchemens & se saisirent d'une partie de leur Canon. Mais les Espagnols ayant été renforcés à propos par l'arrivée de nouvelles Troupes, ils reprirent cœur & repoussèrent à leur tour ceux qui les avoient poussés, & les obligèrent à se retirer dans leur Camp situé hors des murs, mais sous le Canon de la Forteresse. L'action fut vive & sanglante, les troupes qui étoient nombreuses de part & d'autre, ayant toutes combattu en cette occasion. On veut que le Général Caraffa, qui commandoit les Imperiaux, ait négligé les devoirs de sa charge d'empêcher les Soldats de butiner, & de s'amuser en des choses inutiles, avant la fin de l'action; ce qui fut cause que les Espagnols renforcés de nouvelles troupes les surprirent, & les repoussèrent, la confusion où ils étoient les ayant empêché de

de se rallier assez promptement, jusques 1718.
sous le Canon de la Place, qui contri-
bua beaucoup à leur sûreté & à dimi-
nuer leur perte. Aussi ce Général fut-
il suspendu de l'exercice de sa charge.
Il y eût de la mortalité & des prison-
niers faits de part & d'autre, & les
Espagnols ne manquèrent pas de dimi-
nuer leur perte par une belle & ample
rélation qu'ils donnerent de cette ac-
tion, dont les premiers Avis avoient
donné quasi toute la Gloire aux Impe-
riaux. Ce qui est sûr est que les Espa-
gnols continuèrent le siège, & les
Imperiaux la défendirent encore plu-
sieurs mois.

L'action de l'Amiral Bing approu-
vée par le Roi George, ayant déclaré
la Nation Angloise Ennemie des Espa-
gnols, le Cardinal Alberoni qui avoit
jusque-là ménagé les Anglois & ne les
avoit pas traité à la rigueur, leur lais-
sant encore la liberté de leur commer-
ce en Espagne, fit alors arrêter tous
les effets de ceux qui n'avoient pas
pouvû à leur sûreté. Il écrivit ensui-
te vers la fin de Septembre au Marquis
de Monteleon, Ambassadeur du Roi
Philippe à Londres une longue Let-
tre, où il exagéra les sujets de mé-
contentement, qu'il prétend qu'ait don-

1718.

né l'Amiral par sa conduite au Roi & à la Nation Espagnole, & conclut par un ordre au Marquis de quitter l'Angleterre. Comme les Espagnols aiment les grands mots & les expressions hardies, le Cardinal affecta de parler dans ce stile, apparemment pour faire plaisir à la Nation & l'animer puissamment à la continuation de la guerre. Il accusa sans façon tout le Ministère Anglois de *mauvaise foi*, & l'action de l'Amiral d'*indigne* & de *laide*, qui veut dire Infame, comme d'*Infractions scandaleuses*; ce que firent les Imperiaux en évacuant la Catalogne. Tout cela parce qu'il veut bien supposer que les Anglois n'avoient, ou ne devoient prendre d'autre part dans la querelle du Roi Philippe avec l'Empereur que celle de *Médiateurs*, auquel effet ils avoient fait proposer un projet de Paix par le Comte de Stanhope: que la Neutralité d'Italie étoit expirée, parce qu'elle ne devoit durer que jusqu'à la Paix de l'Empereur avec le Roi de France, & que quand même elle auroit subsisté les Garants n'avoient droit de faire agir que leurs bons offices & non pas la force des Armes. Qu'ainsi l'Amiral Bing avoit abusé de la sûreté & de la confiance, dans laquelle vivoient les Généraux
de

de la Flotte Espagnole , d'autant plus ^{1718.}
que même avant la bataille l'Amiral
avoit envoyé conférer à Messine avec ces
Généraux , & les assurer qu'ils ne com-
mettroient aucune hostilité. Qu'ain-
si sans aucun motif, nécessité ou prétexte
il avoit trahi son titre de Médiateur
pour profiter des grosses sommes , qu'on
lui avoit fait toucher pour commettre
un si noir attentat.

Ce sont les raisons qu'apportoit le
Cardinal pour se plaindre de l'Amiral
& de la Nation Angloise , & il dissi-
muloit sagement que le Roi de la Gran-
de Bretagne , & l'Amiral même , en
offrant la paix y mettoient la condi-
tion de suspendre toute sorte d'hostili-
tés , & que le refus de cette suspension
les mettoit en droit d'exercer la Garan-
tie , dont la Nation Angloise s'étoit
chargée au Traité d'Utrecht , & qui
n'étoit point finie par la Paix entre
l'Empereur & le Roi de France , qui
n'a aucune relation à la querelle de la
succession d'Espagne , & qui devoit du-
rer selon la teneur expresse du Traité
particulier pour l'Evacuation de la Ca-
talogne , jusqu'à ce que l'Empereur &
le Roi Philippe seroient pacifiez. La
conclusion de la Lettre du Cardinal étoit
pleine de sentimens très-religieux &

l'autorité du Roi. Mais comme le nombre de ces Partisans n'est pas le plus grand, & que ceux qui sont à la tête des affaires & dans les principaux emplois, ne sont pas dans les mêmes sentimens, la déclaration des autres dans les diverses rencontres, où ils s'opposent inutilement aux propositions du Roi, leur fait plus de tort qu'au Roi même, qui jusqu'à présent jouit d'un ascendant assez grand dans l'esprit de la Nation en général pour pouvoir se promettre un règne paisible & tranquille.

Le Marquis de Monteleon ayant enfin passé de Londres à la Haye s'y joignit au Marquis Beretti-Landi, Ambassadeur d'Espagne auprès des Etats Généraux, pour recommander & faire valoir une autre Lettre du même Cardinal Alberoni, à ce dernier, par laquelle il lui ordonnoit de bien représenter aux Etats les raisons qui les devoient éloigner d'entrer dans l'alliance, dont on a déjà parlé entre S. M. Imp. la France & la Grande Bretagne, pour maintenir la tranquillité de l'Europe, & obliger au repos & à la Paix, ceux qui y avoient recommencé la guerre. Quoi-que la voix publique fut déjà que les Hollandois étoient disposez à con-

1718. courir à cette vûë, ils ne s'étoient pas cependant encore déclarez, soit parce que cet engagement demandant le Concours de toutes les Provinces il faisoit du tems pour le faire agréer de toutes, soit que ces Messieurs esperassent qu'en menaçant seulement sans se déclarer, ils arriveroient au même but, & conserveroient une amitié plus entiere avec le Roi & la Nation Espagnole.

La Lettre du Cardinal que l'Ambassadeur Marquis Beretti avoit ordre de communiquer aux Etats, quoi-qu'elle ne fut adressée qu'à lui-même, contenoit : » Que le Roi Philippe avoit appris qu'on s'efforçoit de persuader » aux Etats Généraux des Provinces- » Unies d'entrer dans la Quadruple Alliance, à quoi on vouloit lui faire croire qu'ils étoient disposez, mais qu'il » n'y prêtoit pas de foi, considérant » que les Regles de leur Gouvernement étoient de cultiver la paix, & » qu'ils n'avoient aucun motif particulier, qui les obligéât d'y entrer. » Que leur intérêt étoit de demeurer » neutres en cette conjoncture, ne pouvant manquer par-là d'être pris pour » Médiateurs dans les Traitez qu'il » faudroit enfin conclure, lors qu'on seroit

» seroit convenu d'un accommodement-1718.
» ment : Que la guerre qu'on alloit fai-
» re à l'Espagne , n'ayant d'autre but que
» d'agrandir l'Archiduc , ils en seroient
» les premiers Esclaves : Et concluoit
» que le Roi Philippe auroit une joye
» particuliere de voir un Ministre des
» Etats , avec qui il pût conferer
» des moyens d'êtreindre toujours
» plus fort les nœuds de l'ancienne
» amitié.

Cette Lettre , comme on voit , étoit écrite d'un Stile bien plus doux que celle qu'on avoit fait pour être montrée aux Anglois : la raison en étoit aussi plus forte. L'Espagne pouvoit se promettre de soutenir avec bien plus d'avantage la guerre , si elle y étoit obligée , les Hollandois demeurant neutres & pouvant leur fournir indirectement beaucoup de secours pour cela , que s'ils se déclaroient ennemis. Et ceux-ci pouvoient considérer , en la faisant , la paix beaucoup plus prochaine , paroissant comme impossible que l'Espagne fasse tête à tant d'ennemis , qui se déclareroient , ou étoient déjà déclarez contr'elle , & qu'ainsi elle seroit obligée à donner les mains à la Paix.

Peut-être doit on attribuer le grand

1718.

pouvoir que le Cardinal Alberoni s'attribuoit dans la conduite des affaires de la Monarchie au dedans & au dehors , aux indispositions & maladies fréquentes , dont le Roi étoit attaqué , & qui l'empêchoient de voir & d'examiner par soi-même beaucoup de choses , qui méritoient bien cette attention. Dès le mois de Juillet le Roi Philippe se trouva allité d'une maladie , qui consistant en un épuisement de forces , qui faisoit succomber la nature , donnoit toujours nouveau lieu de craindre , qu'enfin il ne manquât entièrement. On a touché ailleurs ce qu'on disoit être la cause de ces fréquentes rechûtes , & ce qui donne lieu de craindre , qu'enfin le temperament épuisé ne cède , non pas à la violence d'un mal trop fort , mais à l'impossibilité de rétablir sa foiblesse. D'autant plus que le remede ordinaire dans ces sortes de maladies étant de forts & de vigoureux restaurans , ceux-ci peuvent aussi bien contribuer à la ruine du corps & à l'épuisement des forces qu'au rétablissement , qu'on cherche par leur moyen. Pour le coup l'usage du *Quinquina* soulagea le Roi Philippe ; & ce fut après ce rétablissement que le Cardinal Alberoni fit assembler autour du
Lit

Lit de S. M. un Conseil restreint & 1718.
secrét , où se trouverent seulement la
Reine , le Prince de la Mirandole , le
Cardinal lui-même & son Secrétaire.
Il y a toute apparence que la Flote
ayant alors fait voile de Barcelone vers
l'Italie , & le bruit s'étant répandu que
le Roi George se dispoſoit d'envoyer &
de faire agir une Eſcadre dans la Mé-
diterranée , le Cardinal crût qu'il étoit
néceſſaire d'informer pleinement le Roi
du motif de ſes réſolutions , & des
moyens qu'il tenoit prêts pour ſurmon-
ter les obſtacles , qui ſe pourroient op-
poſer à leur exécution. Il n'eſt pas
trop ſûr de croire que ce Miniſtre com-
muniât au Roi , ni à ce Conseil tous
les projets qu'il avoit formé , & qu'il
alloit alors acheminant , comme ſa cor-
reſpondance avec la Porte , & la conſ-
piration contre le Regent de France.
Les Rois ſont aſſez ſouvent les derniers
à ſçavoir ce qui ſe trame ſous leur nom ,
& les Grands Miniſtres , c'eſt-à-dire ,
ceux du premier Ordre , forment ſou-
vent des entrepriſes , dont ils n'infor-
ment leurs Maîtres qu'après l'exécu-
tion , qui les juſtifie ſuffiſamment , ſi
elle eſt heureuſe , autrement , on ne
laiſſe pas de l'expliquer à l'avantage de
celui qui l'avoit formé , & qui en ſçait
O 6 détour-

détourner les mauvaises suites.

L'Amiral Bing ayant envoyé à son entrée dans la Mer Méditerranée un de ses Officiers à la Cour d'Espagne, pour faire sçavoir au Roi Philippe le sujet de sa venue, & la destination de l'Escadre, dont il avoit le commandement, chose dont le Comte Stanhope, l'avoit déjà plusieurs fois informé, le Cardinal lui fit répondre en peu de paroles qu'il *pouvoit exécuter les ordres qu'il avoit*, & qu'on n'avoit point d'autre réponse à lui faire. Ce refus fut suivi de la bataille, dont on a parlé, & tout le remède que le Cardinal pût apporter au malheur de la défaite de sa Flote, fut d'en diminuer la perte par des Relations, qu'il fit publier en Espagne, qui diminuoient beaucoup cette perte, & par l'esperance qu'on donna à la Nation de l'en relever bien-tôt par le rétablissement de la Flote batue, auquel on continuoit de travailler dans tous les Ports du Royaume.

La Cour de Madrid se trouvoit encore embarrassée d'une autre affaire, dans laquelle le Cardinal Alberoni agit avec la même vigueur, & encore plus de succès. Quoi qu'on ne parlât point publiquement de la révocation, qu'avoit fait le Pape de l'Indult accor-
dé

dé pour obliger le Clergé d'Espagne à 1718.
fournir au Roi ce qu'on appelle en ce
Pais-là *les Millions*, dont on a parlé
ailleurs, à cause que ces sommes accor-
dées pour faire la guerre aux Infidèles,
étoient employées à des usages tout-à-
fait differens, cependant comme tout
le monde en étoit informé d'ailleurs,
& que la Cour de Rome avoit pris soin
elle-même d'en avertir quelques Prélats
du Royaume, ceux-ci & d'autres en-
core ayant refusé de payer leur cotte-
part, le Roi fit non-seulement interdi-
re tout commerce public de son Cler-
gé avec la Cour de Rome, mais obli-
gea tous les Prélats, à qui pourroient
être adressées des Lettres particulieres
du Pape, ou des Cardinaux Ministres
de Sa Sainteté d'envoyer ces Lettres fer-
mées, & sans les ouvrir à la Cour, & de
s'abstenir de toute correspondance avec
eux. Le Nonce eût ordre de sortir de
Madrid, & le Cardinal Aquaviva, ce-
lui de faire sortir de Rome tous les Es-
pagnols, excepté les Prêtres attachez au
service des Eglises de S. Jacques & de
Monferrat, qui appartiennent à la Na-
tion Espagnole.

On entendit encore cette même an-
née le soulèvement de quelques Pro-
vinces, qui ne pouvoient se soumettre
aux

1718.

aux nouveaux réglemens , qui établis-
soient des Douanes dans les ports &
places frontieres du Royaume , où il
n'y en avoit point eû jusqu'alors. Les
Biscayens comme les plus résolus furent
les premiers à lever l'étendard , & à
s'opposer à main armée au nouvel éta-
blissement. Les Navarrois les suivirent ,
& les Peuples du Royaume d'Arragon ,
disposés d'en faire autant envoyèrent
protester qu'ils opposeroient la force à
la force , si on les vouloit contraindre.
Comme les choses ne pouvoient pas
demeurer en cet état , & que la dissi-
mulation pouvoit affoiblir le crédit du
Gouvernement , le Cardinal Alberoni
fit marcher , dix mille homme de trou-
pes réglées contre les Biscayens , qui
avoient parlé les premiers , résolu de
vuider la querelle à main forte , s'ils
s'obstinoient à soutenir leur premier sou-
levement. Les émotions populaires n'ont
guere de redoutable que le premier feu ,
qui étant une fois évaporé , les choses
retournent facilement à leur premier
repos. Le défaut de Chef capable de
régler & de conduire la révolte la fit dis-
paroître. Et les Douanes resterent ,
établies sans autre crainte que celle d'un
nouveau soulèvement , si ces Peuples
naturellement fiers viennent à se réveil-
ler

ler à quelque nouvelle occasion. Comme les Arragonois n'avoient passé que jusqu'aux menaces d'opposer la force à la force, si on prétendoit relever les bureaux qu'ils avoient abbatus, le Cardinal jugea à propos de différer leur châtement à une meilleure occasion, & comme ils n'avoient point mis de troupes en campagnes, il n'en envoya aussi aucune contre eux. Il fit bien chasser de Barcelone diverses personnes de qualité; qui voyant ces dispositions à une révolte générale parloient déjà avec trop de liberté du Gouvernement.

On ne peut cesser de parler de l'Invasion de la Sicile faite cette année par les armes Espagnoles, sans rapporter un fait tout-à-fait singulier, qui embarrasse terriblement ceux qui jugent de la bonne foi des Princes sur leurs obligations. Dès que Monsieur le Cardinal Alberoni eut nouvelle que la Flote Espagnole étoit arrivée en Sicile & que la première Ville de Palerme s'étoit renduë avec esperance que tout le Royaume suivroit son exemple, il fit écrire le 25. Juin par le Secrétaire d'Etat Don Michel Fernandes Durand au Marquis de Castel-Major Ambassadeur du Roi Philippe à Turin, de re-
présen-

1718.

» presenter & assurer Sa Majesté Sici-
» lienne que le dessein pris de faire passer
» l'armée d'Espagne en cette Isle ne
» provenoit d'aucun sujet , que Sa
» Majesté Catholique eut jamais eû , ou
» pensé de manquer à la bonne foi , & au
» traité de la Cession de ce Royaume ,
» mais qu'elle y avoit été seulement
» portée & obligée par l'assurance cer-
» taine & manifeste qu'elle avoit , que
» l'on avoit formé le dessein & pris
» les mesures pour , sans le moindre
» fondement de raison , & de Justice ,
» dépouiller Sa Majesté Sicilienne de ce
» Royaume , afin de le remettre entre
» les mains de l'Archiduc & augmen-
» ter par-là sa trop grande puissance , si
» préjudiciable & si fatale à l'Europe , à
» la liberté de l'Italie , & au bien pu-
» blic : qu'un Projet si extraordinaire &
» si pernicieux à toute l'Europe . . . &
» la juste & indispensable nécessité , qui
» obligeoit le Roi Philippe de s'op-
» poser à l'agrandissement de son en-
» nemi ; sachant d'ailleurs que Sa Ma-
» jesté Sérénissime n'étoit pas en état de
» résister à la violence des Puissances
» Médiatrices, lesquelles conjointement
» avec l'Archiduc vouloient la dépouil-
» ler de ce Royaume , étoient les motifs
» puissants & incontestables qui avoient
» porté

» porté Sa Majesté Catholique à diriger 1718.
» ses armes en Sicile , protestant de n'a-
» voir jamais eû la moindre intention
» d'offenser Sa Majesté Sicilienne : Que
» le Roi Catholique étoit convaincu
» que la réalité de ces expressions per-
» suaderoit ce Souverain des solides rai-
» sons & des motifs pressans , qu'il
» avoit eû de prendre une telle résolu-
» tion , & qu'il s'assûroit que nonob-
» stant ce qui venoit d'arriver Sa Maje-
» sté Sicilienne cultiveroit la bonne har-
» monie & correspondance avec l'Espa-
» gne , & qu'il lui en reviendrait de si-
» gnalez & de glorieux avantages , &
» que le Roi Catholique concourroit
» toujours avec sa grandeur d'ame , de
» ses forces & de ses moyens à solliciter
» les satisfactions de Sa Majesté Sicilien-
» ne & à augmenter le nœud d'amitié ,
» d'intérêt & de parentage , qui établis-
» soient & devoient conserver la plus
» parfaite union entre les deux Cours
» & les deux Nations.

Mais si le Marquis de Villa-Major
avoit ordre de parler de cette manière
à Turin , le Marquis Beretti-Landi en
avoit de tourner la chose d'une autre
manière à la Haye , ou en donnant part
aux Etats Généraux de l'entreprise ,
qu'avoit fait la Flote d'Espagne sur la
Sicile ,

1718. Sicile , il tira tous les motifs de cette expédition des fautes bien grandes , qu'avoit fait le Roi de Sicile contre le Roi & la Nation Espagnole , qu'il avoit abandonné contre son devoir de Vassal pour concerter avec la Cour de Vienne les moyens de leur faire de plus grands dommages. Ce fut en effet cette recherche que le Roi de Sicile faisoit , quoi-qu'encore secrettement de renouer la première amitié & correspondance avec Sa Majesté Impériale , à laquelle le monde attribua la résolution du Roi Philippe , d'envahir la Sicile , & elle sembloit en effet une cause assez juste de cette rupture. Cependant on publia un Ecrit de la part du Roi de Sicile qui prétendoit de le justifier de ce recours ou retour à l'Empereur par des raisons qui ne paroissent pas méprisables. Les raisons sont celles-ci. „ Que si le Roi de Sicile avoit eû „ quelque intention de nuire aux inté- „ rêts du Roi Philippe il ne se seroit pas „ engagé en une entreprise semblable , „ sans prendre quelque précaution contre ce que lui en pouvoit arriver : or „ il étoit constant que se confiant „ à la foi sacrée & publique du Traité „ d'Utrecht & à la neutralité d'Italie „ établie par cette Paix , il étoit de- „ meuré

» meuré defarmé , n'ayant en Sicile
» que ses seules Troupes sans l'union
» d'aucun Allié : qu'il n'avoit jusqu'à
» lors aucun Traité avec l'Empereur ,
» ni aucun concert avec les Puissances
» Médiatrices , & aucun de ses Mini-
» stres n'étoit autorisé pour accepter le
» projet de Paix , qu'on avoit déjà com-
» mencé de rendre public : Qu'il étoit
» d'ailleurs constant que le Roi de Si-
» cile n'avoit donné aucun consente-
» ment ni exprès , ni implicite à l'é-
» change projeté par les Médiateurs
» du Royaume de Sicile contre celui
» de Sardaigne , comme le texte mê-
» me du Projet de Paix en faisoit foi ,
» lorsqu'il assûroit que le Roi Philippe
» venant à l'accepter , on y feroit con-
» sentir le Roi de Sicile , quelque dif-
» ficulté qu'il y opposât ; ce qui étant ,
» la conduite de celui-ci ne fournissoit
» aucun prétexte de le dépouiller d'un
» Etat , qu'il possédoit avec Justice :
» Que la régularité de cette conduite
» avoit été reconnue du Cardinal Al-
» beroni lui-même , lorsque sur les
» premiers avis qu'il eut du projet de
» Paix formé par les Médiateurs , &
» de ce qui regardoit cet échange , il
» avoit témoigné au Comte de Lascais ,
» Ambassadeur du Roi de Sicile à Ma-
» drid ,

1718.

„ drid , qu'il étoit très-content de tou-
„ tes les démarches de ce Prince &
„ qu'il ne lui imputoit aucune chose ; ce
„ qu'il avoit aussi fait entendre au Prin-
„ ce de Cellamare Ambassadeur du Roi
„ Philippe à Paris , selon le stile prati-
„ qué par les Ministres , afin qu'ils sa-
„ chent de quelle maniere ils doivent
„ se comporter avec les autres. Que
„ nonobstant la certitude , qu'avoit le
„ Cardinal Alberoni de l'innocence du
„ Roi de Sicile , à qui il rendoit ce
„ témoignage vers la fin de Mai , il n'a-
„ voit pas laissé d'Envoyer ses ordres
„ aux Généraux de la Flote Espagnole
„ qui étoient à Barcelone , de partir &
„ d'aller envahir la Sicile , ce qui ne
„ peut être attribué qu'à un dessein dé-
„ liberé de tromper ce Prince , nonob-
„ stant qu'il n'en eut donné aucune oc-
„ casion : Que n'ayant point donné cet-
„ te occasion , le droit de reversion , que
„ pourroit prétendre le Roi d'Espagne
„ ne l'autorisoit point à se saisir de la
„ Sicile sur le possesseur , qui ne lui en
„ avoit donné aucun motif , qu'au con-
„ traire violant si publiquement les con-
„ ditions du traité , cette violation , par
„ un effet réciproque , devoit le priver
„ lui-même de son droit de jamais réu-
„ nir la Sicile à sa Couronne.

„ Que

„ Que ce que le Marquis Beretti , 1718.
 „ nomme *Monstruositez extravagantes*,
 „ sçavoir les Traitez qu'il accusoit
 „ le Roi de Sicile d'avoir complotté
 „ avec l'Empereur contre les intérêts du
 „ Roi Catholique , ne lui pouvoit être
 „ objecté sans condamner le Roi Phi-
 „ lippe lui-même , ou son Ministre le
 „ Cardinal Alberoni , puisqu'on sça-
 „ voit qu'ils avoient voulu eux-mêmes,
 „ traiter , & avoient fait à son insçu
 „ des propositions , non-seulement en
 „ France & en Angleterre , mais encore
 „ à la Cour Impériale, de la qualité des-
 „ quelles il n'avoit pas lieu de juger fa-
 „ vorablement , puisqu'on ne lui en
 „ avoit donné aucune part.

„ Qu'il falloit juger de la sincérité de
 „ la Cour d'Espagne , & du Cardinal
 „ en particulier par les démarches an-
 „ térieures que Son Eminence avoit fai-
 „ tes pour porter le Roi de Sicile à cé-
 „ der ce Royaume premierement sous
 „ prétexte de dépôt , & ensuite à titre
 „ de compensation & d'échange d'au-
 „ tres Etats. Qu'au commencement de
 „ l'Hyver dernier 1717. on lui avoit
 „ fait des insinuations pour le porter
 „ à une guerre offensive contre l'Em-
 „ pereur , lui donnant à entendre que
 „ le Duc Régent de France seroit de
 la

1718.

„ la partie , & qu'ensuite les Etats
„ Généraux se déclareroient , & en-
„ treroient dans le même concert. Que
„ le Roi de Sicile différent de répon-
„ dre à ses Insinuations , parce-qu'il
„ ne pouvoit se persuader , que ni le
„ Régent de France , ni les Etats Gé-
„ néraux , voulussent dans les Con-
„ jonctures d'alors allumer une nouvel-
„ le guerre dans l'Europe , le Cardi-
„ nal avoit enfin conigné le 21. Mai
„ 1718. au Comte de Lascaris une Let-
„ tre toute écrite de la main de Son
„ Eminence pour le Roi de Sicile , dans
„ laquelle il lui faisoit nettement les
„ propositions suivantes , & y deman-
„ doit une réponse précise.

„ I. Qu'il y auroit une ligue offensive
„ entre les deux Rois pour le tems que
„ celui de Sicile souhaiteroit.

„ II. Que l'Espagne , après avoir
„ conquis le Royaumes de Naples , &
„ pas plutôt , donneroit & entretien-
„ droit à ses dépens pendant la guerre ,
„ qu'on feroit en Lombardie trois mil-
„ le chevaux , & douze mille hommes
„ de pied pour faire la conquête de
„ l'Etat de Milan conjointement avec
„ les troupes du Roi de Sicile , & s'o-
„ bligeroit de plus d'entretenir sa Floté
„ dans les Mers d'Italie.

„ III.

„ III. Que l'Espagne céderoit & 1718.
„ remettroit au Roi de Sicile l'Etat de
„ Milan.

„ IV. Qu'elle continueroit la guer-
„ re jusqu'à ce que tout l'Etat de Mi-
„ lan fût conquis, & pendant tout le
„ tems que le Roi de Sicile vou-
„ droit.

„ V. Qu'en attendant & par manie-
„ re de dépôt le Roi de Sicile remet-
„ troit le Royaume de Sicile entre les
„ mains du Roi d'Espagne.

„ VI. Que lors que l'Etat de Milan
„ seroit conquis & seroit cédé & remis
„ au Roi de Sicile, le Royaume de Si-
„ cile resteroit, en propriété au Roi
„ d'Espagne.

„ On ajouta, & on fit quelque-tems
„ après l'offre au Roi de Sicile d'un
„ million d'écus pour lui donner les
„ moyens de faire des levées dans la
„ Suisse, & cependant on vouloit qu'il
„ envoyât dès-lors ses ordres en Sicile
„ pour qu'on y reçut, les troupes Espa-
„ gnoles; même avant la Conclusion
„ du Traité.

„ Que ce qu'il y avoit de particu-
„ lierement remarquable en ceci, étoit
„ que ces Propositions furent faites au
„ Roi de Sicile, après que l'ordre eût
„ été donné à la Flote Espagnole d'al-
„ ler

1718.

„ ler envahir ce Royaume ; ce qui fait
„ voir que le Traité étoit captieux &
„ n'avoit en vûë que d'embarquer le
„ Roi en une guerre capable de le rui-
„ ner , sans lui faire obtenir ce qu'on
„ lui faisoit espérer , puisqu'il dépen-
„ droit absolument du Cardinal de
„ donner les assistances pour la con-
„ quête du Duché de Milan , qu'il
„ promettoit , & qu'il auroit aussi fa-
„ cilement prétendu , quand même
„ la conquête en auroit été faite , de
„ réunir à la Monarchie Espagnole ,
„ qu'il croioit avoir de justice à y réü-
„ nir le Royaume de Sicile ; un hom-
„ me aussi habile que le Cardinal ne
„ devant pas manquer de prétextes de
„ le faire , puisqu'il savoit mettre en
„ œuvre des raisons si différentes selon
„ les tems & les personnes pour donner
„ couleur à la même action.

On ne nie pas que le Roi de Sicile
n'eût envoyé , dès avant la déclaration
du Roi d'Espagne contre lui , des Mini-
stres à la Cour de Vienne , mais on pré-
tend qu'aucune alliance , qu'il pût avoir
avec Sa Majesté Catholique , ne lui
ôtoit le droit de traiter de ses intérêts
avec d'autres Souverains , s'il en avoit ,
pourvû que cela se fit sans préjudice
des obligations de son traité avec l'Es-
pagne

pagne : que le rétablissement du Roi de Sicile dans la première amitié & correspondance avec Sa Majesté Impériale n'aportoît aucun désavantage au Roi Philippe ; au contraire pourroit beaucoup faciliter la paix particulière de ce Prince avec l'Empereur , pour laquelle on voyoit d'ailleurs que les Principales Puissances de l'Europe s'interressoient avec apparence d'y réussir , si les desseins outrez du Cardinal n'y mettoient obstacle ; & qu'ainsi on devoit attribuer à celui-ci & à l'invasion de la Sicile la résolution déclarée qu'avoit pris le Roi de Sicile de traiter avec l'Empereur ; ce qui lui a réussi , de même que d'être reçu dans la Quadruple Alliance , qui est aujourd'hui résoluë de faire tous les efforts possibles pour rétablir la Paix dans l'Europe , si la persuasion ne peut porter la Cour d'Espagne à y donner les mains.

Ces persuasions furent inutiles toute l'année 1718. & on attribua le refus que fit toujours le Cardinal Alberoni d'écouter les propositions de Paix , qui lui étoient faites par le Roi d'Angleterre & par le Duc d'Orléans Régent de France au nom de son Roi , à l'espérance de voir naître de si grands embarras en ce dernier Royaume, que les moyens

1718. de le contraindre à la Paix manque-
roient par l'attention, qu'auroient les
Puissances comprises dans la Quadruple
Alliance, d'éteindre le feu qui devoit
s'allumer en France. Si la politique
du Cardinal Alberoni avoit paru hardie
jusqu'alors dans les entreprises qu'elle
avoit formée, & dans les moyens,
qu'elle avoit pris pour parvenir à ses
fins, la résolution qu'il prit de susciter
une révolte en France, l'est en toute
manière davantage: Et ce qui fait con-
noître la force de son génie est qu'il a
allumé en un même tems le feu, dans
lequel on échauffoit les fers pour por-
ter la guerre en Italie, en Sicile, dans
la Grande-Bretagne, dans la Hongrie
& en France. On a parlé de la guer-
re qui fut la première à éclater; sça-
voir l'Invasion de la Sardaigne. On a
vu la seconde dans l'entreprise sur la
Sicile. La troisième ne pût éclater,
à cause de l'arrêt des Ministres Suédois,
qui préparoient les choses pour armer
une partie de la Grande-Bretagne con-
tre l'autre, en y introduisant le Pré-
tendant par le moyen du Roi de Sué-
de qu'on avoit choisi pour cela com-
me un Prince, qui prenoit tout son
plaisir à la guerre, & quand celui-ci a
manqué, par le moyen du Duc d'Or-
mond,

mond, qu'il apella le Cardinal pour lui donner ses Instructions. L'Alliance qu'il avoit fait avec le Sultan, & les encouragemens qu'il lui donnoit par le moyen du Prince Ragotzi, est la quatrième. Celle-ci se devoit faire aux frontieres de la Hongrie; & outre la diversion que le Cardinal faisoit déjà aux Armes Imperiales en Italie, elle devoit être soutenue par d'autres secours que S. E. promettoit d'envoyer, capables de déterminer les Infideles à la continuation des hostilités.

La dernière, qui devoit être encore d'un plus grand éclat que toutes les autres est le soulèvement de la France, qui devoit naturellement être suivi d'une guerre atroce dans tout ce Royaume, où il avoit animé une très-grande quantité de personnes considérables à déclarer, & à faire la guerre au Roi sous prétexte de la faire au Duc d'Orleans, Regent du Royaume. On a publié, & il paroît par les Lettres interceptées dont on va parler, que le Cardinal aspirait lui-même à la Regence du Royaume de France en appuyant les prétentions, qu'on avoit suggeré au Roi Philippe de se déclarer Tuteur du jeune Roi, comme son parent le plus proche, & le premier Prince de son sang. En ce

cas continuant d'user de l'ascendant , qu'il a sur l'esprit de Sa Majesté Catholique , il auroit eû effectivement la direction & le gouvernement des deux Royaumes. Cependant le Cardinal ayant autant d'esprit , qu'il en a , il paroît incroyable qu'il ait pû s'engager en un dessein où il rencontreroit des difficultez insurmontables dans l'aversion, qu'il est naturel de penser qu'auroient les Princes du Sang & les Grands de la Nation Françoisse de se soumettre à un étranger , qui disposeroit de tout sous le nom de son Roi Tuteur. En toute maniere la dévolution de cette prétendue tutelle ne pouvant venir au Roi Philippe sans de violentes guerres , & celles-ci devant interesser tout le reste de l'Europe , il n'est pas facile de comprendre que le Cardinal Alberoni ait eû la vûë qu'on lui attribué de devenir Régent des deux Royaumes.

Mais s'il n'a pas eû précisément cette vûë , il est indubitable qu'il a projeté un soulèvement dans le Royaume de France , qui y devoit causer une très-grande guerre. Personne n'a des lumieres si courtes qu'il ne voye qu'une déclaration de tant de mécontents , parmi lesquels il y en avoit de la premiere qualité , ne se pouvant faire sans avoir des

des moyens proportionnez : c'est-à-1718.
dire des forces capables de la soutenir ,
ceux-ci trouveroient immanquablement
d'autres forces pour les réprimer ; &
comme la conduite passée de Son Emi-
nence fait connoître qu'il prévoit les
choses de loin , & tient plus d'une cor-
de en son arc pour frapper plus sûre-
ment , on ne sauroit douter qu'il n'eût
praticqué en divers lieux des suppôts dé-
voüiez à l'exécution de son dessein, com-
me il paroît par les Lettres , qu'il fai-
soit écrire par le Roi Philippe à tous
les Parlemens , & aux États Généraux
du Royaume.

La découverte de cette conspiration ,
ou complot se fit le 9. de Décembre
ensuite de l'Arrest qu'on fit à Poitiers
de deux Seigneurs Espagnols , l'un
nommé Don Vincent Portocarrero
Abbé , & l'autre , fils du Marquis de
Monteleone , qui venci: d'être rapellé
de son Ambassade de Londres ensuite
des hostilitéz pratiquées par les Anglois
contre la Flote Espagnole dans les
Mers de Sicile. Ces deux jeunes Sei-
gneurs voulant retourner à Madrid ,
le premier fut chargé par le Prince de
Cellamare Ambassadeur de Philippe au-
près du Roi T. C. de quelques pacquets
de Lettres pour le Cardinal Alberoni ;

& comme on avoit déjà plusieurs soupçons que cet Ambassadeur tramoit de grandes choses , attendu les mouvemens extraordinaires qu'il se donnoit , & que dès la premiere poste la chaise qui les portoit ayant couru quelque danger au passage d'une eau , l'Abbé avoit témoigné une inquiétude particuliere au sujet de sa Valise , cela fit que le Duc d'Orleans donna des ordres pour courir après ces Voyageurs , & les faire arrêter où on les trouveroit dans le Royaume. Ils furent joints à Poitiers , & suivant l'ordre du Regent , ils furent arrêtez , & l'Abbé obligé à configner les pacquets de Lettres de l'Ambassadeur au Cardinal. Ces Lettres ayant été portées au Regent , & communiquées au Conseil de Regence , il y fut résolu d'arrêter l'Ambassadeur lui-même ; Ce qui fut exécuté à l'occasion , que celui-ci ayant appris que ses dépêches avoient été interceptées il alloit lui-même en faire des plaintes au Regent. Celui-ci sans entrer en aucune specification avec lui , le renvoia au Secrétaire d'Etat M. le Blanc , chez qui il trouva l'Abbé du Bois , & tous deux lui déclarèrent que S. A. R. ayant d'ailleurs beaucoup d'avis , qui l'avoient fait entrer en soupçon qu'il se tramoit quelque

que chose contre l'Etat & le repos public, & ayant tout récemment appris qu'il avoit chargé Mr. l'Abbé Portocarrero des dépêches importantes pour Mr. le Cardinal Alberoni, n'avoit pû se dispenser de les faire saisir, pour s'assurer de la vérité en une occasion d'une si grande importance. Ces Messieurs le prièrent ensuite de vouloir bien entrer en un de leurs Carosses, & de se laisser reconduire à son hôtel, où ils le prièrent de trouver bon qu'ils allassent avec lui. L'Ambassadeur fit quelque difficulté de quitter son propre carosse, cependant comme il vit bien qu'une plus grande opposition seroit inutile, il consentit, & monta avec eux dans le Carosse de Mr. le Blanc.

S'il fut surpris de la déclaration que lui avoit fait ces Messieurs, il le fut encore davantage en arrivant à son Palais, d'y trouver une garde de Mousquetaires qui s'en étoient saisis. Ce n'étoit que pour assurer la fonction que firent ces deux Secretaires d'Etat de mettre le Scellé à toutes les Ecritures qui étoient dans la Secrétaire de l'Ambassadeur, & par tout où l'on le jugea à propos. On mit par tout avec les Sceaux du Roi, ceux aussi de l'Ambassa-

deur, afin qu'il n'eût pas lieu de soupçonner qu'on avoit pû mêler des écritures étrangères avec les siennes. Comme cette fonction se fit le Samedi 10. Décembre, on tarda jusqu'au Lundi suivant à transporter ces Écritures au Louvre. Ceci se fit après avoir levé les Sceaux en présence de l'Ambassadeur, & avoir examiné toutes les Écritures, ne retenant que celles qui avoient quelque relation à l'affaire, dont il s'agissoit de prendre connoissance, & de celles-ci on remplit trois caisses, qui furent, comme on a dit, portées au Palais du Louvre, pour y être déposées jusqu'à ce que le Roi Philippe envoyât des personnes de confiance pour les réclamer.

Dès le premier jour de l'Arrest de l'Ambassadeur, qui demeura jusqu'à son départ gardé dans son Hôtel par un détachement de Mousquetaires, un Gentilhomme de la Chambre du Roi, nommé Monsieur de Libois lui fit compagnie, & Monsieur l'Abbé du Bois écrivit par ordre du Roi une Lettre Circulaire aux Ministres de toutes les Puissances étrangères, qui étoient à Paris pour leur communiquer ce qui venoit d'arriver, & les motifs qui avoient obligé d'en venir à la résolution, qu'on avoit

avoit prise au sujet de l'Ambassadeur. 1718.

Celui-ci de son côté écrivit aussi une Lettre Circulaire à ces mêmes Messieurs pour les engager à prendre intérêt dans ce qui venoit de lui arriver, comme si on avoit violé dans sa personne le droit des Gens, & les égards dûs à leur caractère commun. Mais sa sollicitation n'eût point d'effet, & aucun Ministre ne donna en public des marques qu'il désapprouvât ce qu'on venoit de faire.

La Lettre Circulaire que Monsieur l'Abbé du Bois écrivit par ordre du Roi aux Ministres Etrangers le jour de la détention du Prince de Cellamare étoit conçûe à peu près en ces termes : „ Que
„ ce qui étoit arrivé au Prince de Cel-
„ lamare ne pouvant que réveiller l'at-
„ tention du Public, & le Roi voulant
„ bien faire connoître les motifs de ses
„ résolutions, lorsqu'elles pouvoient
„ interresser les autres Puissances, Sa
„ Majesté lui avoit ordonné de leur faire
„ sçavoir que par un paquet des Lettres,
„ que Monsieur le Prince de Callemare
„ avoit confiées à une personne, qui
„ s'en alloit en Espagne, écrites de sa
„ propre main, il paroïssoit qu'il avoit
„ eû dessein d'exciter les sujets du Roi
„ à un soulèvement, abusant ainsi du ca-

1718.

» ractere, dont il étoit revêtu, & que
» l'on y avoit trouvé le plan d'une con-
» spiration, qu'il avoit tramé pour met-
» tre tout le Royaume en combustion :
» Ce qui avoit fait prendre la résolution
» à Sa Majesté de mettre un de ses Gen-
» tilshommes ordinaire auprès de la per-
» sonne dudit Prince, & de faire sceller
» tous les papiers, de son cachet & de
» celui de Monsieur le Duc Régent, afin
» qu'il ne s'en écartât aucun. Que c'é-
» toit ce que Sa Majesté lui avoit or-
» donné de leur faire sçavoir, afin qu'ils
» en pussent donner connoissance à
» leurs Cours, en attendant qu'on eut
» mis en plein jour tout ce qui con-
» cernoit cette importante découver-
» té : Que cependant il pouvoit les as-
» sùrer que la nécessité indispensable de
» pourvoir incessamment au repos pu-
» blic étoit la seule raison qui avoit por-
» té Sa Majesté à prendre de telles me-
» sures pour s'assùrer contre ce qui
» avoit été tramé par le Prince de Cel-
» lamare, & qu'elle avoit eu même
» beaucoup de peine à prendre cette
» résolution, quoi-qu'accompagnée de
» toutes les marques possibles de con-
» sidération pour la personne de l'Am-
» bassadeur, & sur tout pour le Roi
» son Maître, dont l'amitié lui seroit
» tou-

de la Cour,

„ toujours très-chère , & q. u.
„ pable d'entrer dans des mesures „ p.
„ judiciaires à son Royaume.

Le 13. le Prince de Cellamare fut conduit hors de Paris & mené vers les frontières du Royaume en un carosse , où étoit Monsieur de Libois , & suivi d'un autre carosse , où étoient deux Capitaines , un de Cavallerie & un de Dragons , qui devoient l'accompagner. Le Secrétaire de l'Ambassade & les principaux Officiers de l'Ambassadeur Espagnol demeurèrent à Paris sans aucune opposition ou recherche , tout le sujet de mécontentement étant contre la personne seule de l'Ambassadeur.

Après la notification faite aux Ministres de ce qu'on avoit jugé à propos de faire au sujet du Prince de Cellamare , le Régent communiqua par une autre Lettre Circulaire à tous les Prélats , Présidens des Tribunaux & Gouverneurs des Provinces du Royaume , la même chose , les avertit de ce , à quoi leur devoir les obligeoit en cette occasion. Il leur envoya copie des Lettres interceptées , ou du moins , de celles qui étoient suffisantes pour les convaincre du danger , où s'étoit vû , le Royaume d'une totale subversion , & leur promit

quand il seroit tems le reste
- 319 - Mémoires trouvez parmi les pa-
de l'Ambassadeur , qui éclaircis-
soient pleinement cette intrigue : Que
celle-ci allant à la ruine de l'Etat , elle
avoit contraint d'en venir à l'extrémi-
té , où l'on s'étoit vû , de le faire arrê-
ter , & de se saisir de ces fatales Ecri-
tures : Qu'on avoit déjà eû depuis long-
tems plusieurs avis , qui sembloient
ne laisser aucun doute que le Cardinal
Alberoni , Ministre tout-puissant du
Roi d'Espagne n'eut formé , à l'insçu de
son Maître , le dessein de troubler la
tranquilité du Royaume , & que l'Amba-
sassadeur de ce Prince ne fut le canal ,
dont-il se servoit pour en préparer les
moyens : mais que la chose n'étant pas
encore pleinement certaine , Dieu avoit
enfin permis que tout ce mystère fut
connu , & par-là donné une marque
particulière de sa protection à ce
Royaume de France. S. A. R. ordon-
noit en même-tems à chacun d'eux
que *s'il venoit à leur connoissance que
quelque sujet de S. M. avoit été capa-
ble d'écouter des propositions séditieuses ,
il n'oubliât rien pour maintenir , en tout
ce qui dépendoit de son autorité , le bon
ordre & la tranquillité publique.*

Les deux Lettres du Prince de Cellamare ,

lamare , qu'on communiquoit à tous les Grands Officiers du Royaume ; & qui furent renduës publiques , en attendant que la suite des affaires permit qu'on publiât les autres , furent trouvées en une enveloppe sans Inscription. L'une & l'autre adressée à Monsieur le Cardinal Alberoni. La premiere étoit datée du 1. & l'autre du 2. Décembre , comme il paroissoit de l'adresse mise sur chacune. Les voici :

MONSIEUR ,

„ J'ai trouvé plus nécessaire d'user
„ de précaution que de diligence dans
„ le choix du moyen de faire passer à
„ Vôte Eminence les papiers que j'ai
„ renfermé ici. Ainsi j'ai mis ce paquet
„ entre les mains de D. Vincent Portocarrero frere du Comte de Montijo ,
„ qui va où vous êtes , en le chargeant
„ avec grand soin de le rendre à Vôte
„ Eminence. Je l'ai cacheté doublement , & j'ai mis deux envelopes ,
„ Vôte Eminence trouvera dans ce paquet deux différentes minutes des Manifestes cottez No. 10. & 20. que nos
„ ouvriers ont composé , croyant que
„ quand il s'agira de mettre le feu à la mine, elles pourront servir de Préludes
„ à

1718.

» à l'incendie. Une de ces Minutes est
» relative aux instances de la Nation
» Françoisé, dont j'envoyai un exem-
» plaire à Vôte Eminence par mon Cou-
» rier extraordinaire : l'autre sans avoir
» rapport à ces Instances expose les griefs
» que souffre ce Royaume en appuyant
» sur ce fondement les résolutions de
» Sa Majesté & en demandant la Con-
» vocation des Etats. En cas que pour
» nôtre malheur nous soyons obligez de
» recourir aux remedes extrêmes & de
» commencer les entreprises, il sera bon
» que Sa Majesté choisisse une de ces
» deux voyes, & qu'elle examine l'écrit
» cotté No. 30. Dans lequel nos Parti-
» sans prennent la liberté de lui propo-
» ser avec respect tous les moyens qu'ils
» jugent convenables ou plutôt néces-
» saires pour l'accomplissement de nos
» desirs, pour éviter les malheurs que
» l'on prévoit être prêts d'arriver, &
» pour assurer la vie à S. M. T. C. &
» le repos public. L'Ecrit cotté No. 40.
» est un abrégé de différentes choses
» arrivées dans le tems d'autres Mi-
» noritez. Il peut servir d'instruction
» suffisante pour régler plusieurs des
» mesures, que l'on doit prendre dans
» le cas present. Enfin j'envoye à Vôte
» Eminence en feüilles séparées sous
» le

„ le No. 45. un catalogue des noms & 1718.
„ des qualitez de tous les Officiers
„ François, qui demandent de l'emploi
„ dans le service de Sa Majesté. Après
„ que Vôte Eminence aura vû tous ces
„ Mémoires, elle pourra donner son avis
„ sur ce qu'ils contiennent, & Sa Ma-
„ jesté prendra les résolutions qu'elle
„ estimera les plus convenables à son
„ service. Si la guerre & les violences
„ nous forcent à mettre la main à l'œu-
„ vre, il faudra le faire avant que les
„ coups que l'on nous portera nous
„ affoiblissent, & que nos Ouvriers
„ perdent courage, sans épargner ni
„ le tems, ni les offres, ni l'argent.
„ Si nous sommes obligez d'accepter
„ une Paix simulée, il faudra pour en-
„ tretenir ici le feu sous la cendre, lui
„ donner quelque aliment modéré : Et
„ si la Divine Misericorde appaisoit les
„ jalousies & les mécontentemens pre-
„ sens, il suffira par la reconnoissan-
„ ce, à laquelle nous sommes obligez,
„ de protéger & de favoriser les prin-
„ cipaux Chefs, qui s'interessent pre-
„ sentement avec tant de zèle pour le
„ service de nos Maîtres, en mépri-
„ sant les dangers, auxquels ils s'expo-
„ sent. En attendant les résolutions
„ décisives de S. M. je tâche d'entre-
„ , tenir

„ tenir leur bonne volonté, & j'éloigne
„ tout ce qui pourroit la ralentir. Je
„ suis avec respect de Vôte Eminence.

A Paris 1. Décemb.

„ P. S. Outre les Ecrits ci-dessus,
„ je remets à Vôte Eminence celui qui
„ est cotté No. 50. dans lequel on fait
„ paroître la force & le poids des deux
„ différentes minutes des Manifestes, &
„ j'avertis Vôte Eminence qu'à cause
„ des changemens qui sont arrivez on a
„ jugé à propos de s'éloigner de celle
„ que j'ai envoyé par un Exprès, datée
„ du 1. Aoust. De Vôte Eminence le
„ très-humble, &c.

N. PR. DE CELLAMARE.

„ MONSIEUR,

„ Le principal Auteur de nos des-
„ seins me chargea avec empressement,
„ il y a quelque mois, de faire passer à
„ Vôte Eminence la Lettre ci-jointe &
„ d'accompagner les instances de M....
„ des témoignages & des offres les plus
„ pressans. J'ai différé d'exécuter cette
„ commission jusqu'à ce que j'aie eû
„ une occasion sûre pour ne point ex-
„ poser le secret à quelque danger. Je
„ dirai

„ dirai presentement à Vôte Eminence
„ que j'entends parler de ce sujet com-
„ me d'une personne de grand mérite,
„ & que l'intérêt que prend tout le parti
„ à ce qui le regarde, est grand. Il m'a
„ été proposé d'introduire au service de
„ Sa Majesté M. . . . homme de qua-
„ lité, & parce qu'il m'est recom-
„ mandé par nos Ouvriers, je l'ai di-
„ stiugué du Catalogue général que j'en-
„ voye à Vôte Eminence. Au reste, ces
„ Messieurs m'ont dit qu'ils peuvent
„ disposer de la volonté de M. . . . qui
„ est celui qui fut mandé d'ici par le
„ Régent pour soulever, comme ils le
„ disent, les Miquelets de Catalogne,
„ & ils voudroient s'en assurer encore
„ davantage par quelque gratification
„ nouvelle, ou par une pension.

„ Pour ce qui regarde les Réponces
„ que Vôte Eminence donna à mes
„ propositions du 1. Aoust dernier, je
„ dois lui marquer que mes Lettres de
„ Créance que l'on demandoit devoient
„ avoir lieu pour les offres, les deman-
„ des, & les propositions, que j'aurois
„ à faire selon les conjonctures aux Par-
„ lemens, au Corps de la Noblesse,
„ & aux Etats Généraux, & que pour
„ cet effet elles devoient être dressées
„ comme en forme de Plein-pouvoir
„ qui

1718. » qui seroit en même tems limité par
» les Instructions de Sa Majesté pour
» ma conduite.

» Quand il s'agira de mettre la main
» à l'œuvre , il sera nécessaire que
» Sa Majesté écrive à tous les Parle-
» mens, conformément à la Lettre qu'el-
» le a déjà écrite au Parlement de Pa-
» ris, & qui est demeurée en dépôt en-
» tre mes mains ; & j'enverrai par la
» voye ordinaire à Vôte Eminence un
» Catalogue du nombre de ces Parle-
» mens, & de la maniere, dont on se
» doit régler pour les suscriptions.

» Il pourroit arriver dans les agi-
» tations presentes, ce que Dieu veuil-
» le détourner, quelque malheur à
» S. M. T. C. & je supplie Vôte Emi-
» nence de faire réflexion que la vie
» précieuse de ce Monarque venant à
» manquer je me trouverois embarrassé,
» manquant des Instructions nécessaires
» pour agir. Il pourroit aussi arriver
» que Monsieur le Duc d'Orleans vint
» à manquer, dans lequel cas je me
» trouverois dans de très-grands em-
» barras par rapport à la nouvelle for-
» me que pourroit prendre la Régén-
» ce, & à ses vûes, qu'il conviendrait
» de faciliter ou non, de la part de
» Sa Majesté.

„ Mon-

» Monsieur le Duc de Chartres pour- 1718.
» roit prétendre d'entrer à la place du
» Pere, & pour surmonter les obstacles
» de sa jeunesse, se soumettre à un con-
» seil semblable à celui que le feu Roi
» avoit institué dans son Testament.
» Monsieur le Duc de Bourbon, pour-
» roit aussi prétendre à l'exclusion du
» jeune Duc de Chartres, à l'autorité
» absolue, qu'exerce presentement Mr.
» le Duc d'Orleans, & il nous convient
» de prévoir ces cas, & de choisir les
» partis, qui sont les plus utiles pour le
» service de Sa Majesté. Ses zélez servi-
» teurs, François panchent plus pour le
» premier que pour le second. Je suis
» avec respect, de Vôtre Eminence.

Très-dévoüé & très-
obéissant Serviteur.

N. PR. DE CELLAMARE.

A Paris, ce 2. Décembre 1718.

Pendant qu'on travailloit en France
pour l'arrêt des personnes énoncées dans
les Lettres du Prince de Cellamare, qui
avoient eû part à la Conspiration, à
s'assurer contre les suites que pouvoit
avoir une affaire si délicate, on pre-
noit

noit les même soins à Madrid de la pousser à sa fin & d'en hâter l'exécution. La violence exercée contre la personne du Duc de S. Aignan , Ambassadeur de France auprès du Roi Philippe , se fit sentir à ce Ministre le même jour ou deux jours après l'arrêt , qu'on avoit fait du Prince de Cellamare à Paris , non par aucune représaille , puis que l'avis de sa détention ne pouvoit point encore être arrivé en Espagne , mais par un autre motif , sur lequel les nouvelles publiques se sont tû , mais qu'on a sçû être celui-ci. Le Roi Philippe d'une santé toujours chancelante avoit été persuadé dans les derniers accez de son mal de faire son Testament. Dans cette disposition de sa dernière volonté, il avoit déclaré de vouloir , qu'en cas qu'il vint à mourir , que la Reine Elizabeth demeurât Regente , & que la direction des affaires de la Monarchie continuât , comme elle l'étoit alors , dans la personne du Cardinal Alberoni ; comme seul Ministre Universel & suprême , sous l'inspection de la Reine. Quoi-qu'on fût en général que le Roi avoit fait un Testament , la disposition du gouvernement du Royaume confiée à ces deux seules personnes étoit inconnue à la plupart du monde.

monde, & ne le fut pleinement au Duc de S. Aignan, qu'environ les premiers jours de Décembre qu'il representa vivement au Roi même les inconveniens, qu'il avoit d'abandonner ainsi à des Etrangers & les Enfans de son premier Mariage & tout le Roiaume, sans admettre aucun Espagnol naturel à la connoissance des affaires, & à l'administration de l'Etat. Ces representations que le Duc voulût bien rendre publiques, aiant paru trop hardies au Cardinal Alberoni, il lui fit signifier le 12. Décembre un ordre du Roi Philippe de quitter Madrid en 24. heures de tems, & le Royaume d'Espagne en 12. jours. Il fit aussi arrêter quelques François de qualité alors qui se trouvoient à la Cour du Roi Philippe; & ce fut après avoir intimé au Duc de S. Aignan l'ordre de partir, que dans la crainte, comme il est vrai-semblable, qu'on n'en fit autant à l'Ambassadeur d'Espagne à Paris, il lui dépêcha un Courier avec ce billet, qui fut intercepté par l'arrêt qu'on fit du Courier à Bourdeaux, comme il se pratique d'arrêter tous ceux qui viennent d'un pais, où toutes choses sont suspectes au gouvernement. La Dépêche est du 14. Décembre, & conçue en ces termes rendus de l'Espagnol en François.

» Que

1718.

„ Quelque avis que l'on reçoive de
— „ ce qui s'est passé à l'égard du Duc de
„ S. Aignan , ce ne doit en aucune
„ manière être un exemple pour en user
„ de même envers Votre Excellence. Il
„ a été nécessaire avec lui de prendre
„ ce parti , parce qu'ayant pris congé
„ il n'avoit plus de caractère , & à
„ cause de sa mauvaise conduite. Votre
„ Excellence continuëra d'être ferme à
„ demeurer à Paris , & elle n'en for-
„ tira , que lorsqu'elle y sera contrain-
„ te par la force. En ce cas il faudra
„ céder , en faisant auparavant les pro-
„ testations requises au Roi T. C. au
„ Parlement , & à tous les autres qu'il
„ conviendra sur la violence que le
„ gouvernement de France exerce con-
„ tre la personne & le Caractere de
„ Votre Excellence.

„ Supposé qu'elle soit obligée de par-
„ tir , elle mettra auparavant le feu à
„ toutes les Mines.

Le Duc de S. Aignan arriva heureu-
sement en France , en évitant d'entrer
dans quelques places des dernières fron-
tieres d'Espagne , où les nouvelles pou-
voient être arrivées de ce qui s'étoit
passé au sujet du Prince de Cellamare ,
ce qui l'auroit exposé à quelque répre-
saille , ce Prince ne fut pas conduit jus-
qu'en

qu'en Espagne , mais obligé de s'arrê- 1718.
ter à Blois, tant pour attendre le retour
d'un Courier que le Duc d'Orleans avoit
dépêché à Madrid , pour sçavoir si le
Roi Philippe approuvoit la conduite
qu'avoit tenu cet Ambassadeur , que
pour l'assurance qu'on relâcheroit les
François que le Cardinal Alberoni avoit
fait arrêter , ainsi qu'on vient de dire ,
lorsqu'il intima à l'Ambassadeur Duc
de S. Aignan , de fortir d'Espagne. Le
Prince fut toujours traité dès son pre-
mier arrêt avec tous les égards que mé-
ritoit sa qualité , traitement bien diffé-
rent de celui , qui fut fait au Duc , s'il
en faut croire aux bruits qui s'en répân-
dirent alors. Car l'on veut que le Duc
ayant reçu à dix-heures du soir l'ordre
de partir de la Ville dans l'espace de
24. heures , dès les 7. heures du Ma-
tin un Officier accompagné d'un deta-
chement des Gardes du Corps vint le
faire lever du lit , il étoit avec la Du-
chesse son Epouse , les obligea de s'ha-
biller à la hâte & de partir sur le champ
avec un ordre formel de ne s'arrêter en
aucun endroit du Royaume pour quel-
que cause que ce fut , non pas même
en cas de maladie. La dureté est si ex-
cessive qu'on a peine de la croire, cepen-
dant on l'a prit par les Lettres de Paris.

Com-

1718. Comme dans les paquets interceptez de Mr. le Prince de Cellamare, on trouva les noms de ceux qui étoient entrez en cette Conspiration, jusqu'au nombre de soixante, toutes personnes de qualité & de distinction, entre lesquels il y en avoit plusieurs de très-particulièrement connus, & qui avoient reçu des gratifications considérables de Mr. le Regent, celui-ci avec la participation du Conseil de Régence fit arrêter, ou reléguer quelques-uns des plus importants. Le plus considérable de ceux-ci fut le Duc du Maine, qui fut arrêté dans sa Maison de Seaux, où il venoit de se rendre, après avoir été trois heures à Paris au Palais Royal auprès de Madame la Duchesse d'Orleans. Le Roi, ou Monf. le Regent ne voulût pas aparemment faire cet arrêt à Paris, pour ne lui en pas donner le chagrin. Le prisonnier fut immédiatement conduit par un Lieutenant des Gardes du Corps au Château de Dourlens, qui lui fut assigné pour lieu de sa relégation. Madame la Duchesse du Maine son Epouse fut arrêtée à Paris & conduite au Château de Dijon, & il fallut qu'elle y allât sans pouvoir obtenir la grace d'emmener avec elle Mademoiselle de Launai sa Confidente, qui n'étant pas
moins

moins suspecte , fut conduite à l'heure même avec deux autres Demoiselles de la même Duchesse à la Bastille. Mr. de Malezieux Chancelier de la Principauté de Dombes , son fils , & ses Secretaires y furent aussi conduits , & un autre de ses fils Evêque de Lavaur , qui se trouvoit alors à l'Assemblée des Etats de Languedoc , eût ordre de les quitter , d'aller dans son Diocèse , & de n'en point sortir sans ordre de la Cour. Cette quantité de monde arrêtée dans la maison du Duc du Maine donne lieu de penser , que ce réduit étoit une des forges principales , où se batoient les fers de la Conspiration.

Le même jour de l'arrêt du Duc du Maine , le Cardinal de Polignac eût ordre de se retirer dans son Abbaye d'Anchin , & n'eut que deux heures pour se préparer à ce départ. On assure que plusieurs Evêques , Abbez & Ecclesiastiques du second ordre ont donné leurs noms , & étoient dans cette intrigue. Apparemment ces Messieurs se sont crus inspirez par l'esprit de la *Constitution* à prêter leurs efforts pour ôter le gouvernement à un Prince , qui ne rend pas une obéissance aveugle à l'Auteur de cette Bulle. On a remarqué en effet qu'aucun de la fa-

Q

mille

1718. mille, & naturelle & spirituelle du Cardinal de Noailles ne s'est trouvé parmi les Conspirateurs.

Entre les Ecclesiastiques pris & conduits à la Bastille, il se trouva un certain Abbé Brigaut, qu'on a sçu avoir été un des plus empressez à pousser la Machine, & comme l'Agent Général de la Conspiration. Comme peu de jours avant sa détention, il avoit confié une Cassette à un de ses amis, qui avoit été Gentilhomme ordinaire du Roi, dans laquelle il lui confia qu'il y avoit des papiers importans, il le pria en même-tems de les brûler en cas de mort ou d'accident imprévu qui lui pût arriver. Car il alloit, disoit-il, entreprendre un voyage en Angleterre, pour des affaires de la dernière importance. C'est ce que fit le Gentilhomme, dès qu'il aprit que l'Abbé étoit arrêté & ce défaut fut cause qu'on ne pouvoit rien trouver par écrit de la part, qu'il avoit dans l'intrigue. Mais comme en des cas semblables à celui, où l'on étoit, l'Immunité Ecclesiastique n'est pas autant respectée, ni respectable qu'elle voudroit être des moyens un peu plus violens que des persuasions ayant été employez, l'Abbé revela tout ce qu'on voulut & p us
encore

encore qu'on n'en attendoit ; car on ^{1718.}
ſçût qu'il ſervoit de plume au parti , &
qu'il avoit compoſé les Maniſeſtes qu'on
devoit diſtribuer en France au nom du
Roi Philippe.

Quoi-que Mr. le Duc d'Orléans
montrât dans tous ſes diſcours une
grande modération , en une affaire où
l'on avoit traité de lui ravir ſon Poſte,
le premier du Royaume , & peut-être
la vie , les choſes n'en allerent pas
moins vigoureuſement , & depuis le
premier jour de la découverte , on vit
dans tous les ſuivans de nouveaux em-
prisonnemens. On députa un nom-
bre de Sujets du Conſeil de Regence &
d'autres pour examiner ces priſonniers ,
& pour découvrir à fond toutes les trâ-
mes de l'entreprife , & les voyes par leſ-
quelles on avoit réſolu de l'exécuter.
On ſçait en général que le genie de la
Nation Françoisé étant facile autant &
plus que celui d'aucune autre Nation ,
à embraffer les nouveautez , ce n'eſt
pas merveille qu'il ſe trouvât de toute
ſorte de perſonnes parmi les Conſpira-
teurs , d'autant plus que le but appa-
rent de la Conſpiration étant de re-
medier aux maux de l'Etat en chan-
geant le Gouvernement , pluſieurs ſ'y
laiſſoient entraîner par divers motifs ,
Q₂ qu'ils

1718.

qu'ils étoient bien aises de couvrir de ce prétexte specieux. Il est impossible de contenter tout le monde , quelque justice qui régne dans l'administration des affaires publiques , parce-qu'il n'y a aucune grace , à laquelle il ne se trouve beaucoup de prétendans , qu'il est impossible de satisfaire , ni Justice qui n'incommode quelqu'un. Il est encore plus facile que les mécontents se ressentent du tort , qu'ils croient qu'on leur fait sous un gouvernement en quelque façon précaire , que sous un Monarque absolu , dont la volonté regle & dispose de toutes les prétentions & de tous les droits des Sujets. On exige de plus grands égards d'un Gouverneur , qui n'est que pour un tems , parce qu'il paroît moins dangereux de reclamer , & qu'on craint moins son autorité. D'ailleurs comme tous les changemens montrent un aspect flâteur aux prétendans , l'espérance de plus grands avantages , que ceux , dont on jouit , embarque facilement les ambitieux dans les entreprises les plus dangereuses.

Quoi qu'on dit que l'Abbé Brigaut, avoit accusé quelques Jésuites d'être mêlez dans l'intrigue , on ne parla cependant d'aucun Père de cette Compagnie ;

pagnie ; ce qui assurément leur feroit ^{1718.}
beaucoup d'honneur , l'opinion commune les accusant d'un panchant extraordinaire à entrer dans les grandes affaires , & d'être employez auprès des Princes. Il est cependant aussi difficile de croire , qu'ils se soient montrez indifferens en cette affaire , que de ne point soupçonner le S. Pere d'y avoir eu quelque part ; La mésintelligence entre les deux Cours de Rome & de Paris , donne lieu de croire qu'on n'étoit pas fâché dans la premiere de ce qui pouvoit déranger la seconde ; le changement des affaires pouvant faire esperer de plus favorables dispositions à l'obéissance & à l'acquiescement , que celle-ci refuse depuis si long-tems.

Non - seulement le Roi Philippe ne donna aucun desaveu de l'attentât commis par son Ambassadeur à Paris , convaincu d'avoir voulu revolter la Nation contre le Gouvernement , comme l'on avoit prié le Duc d'Orleans , lors qu'il arrêta cet Ambassadeur , mais il donna une Déclaration du vingt-cinquième Décembre , par laquelle , il rejettoit sur cet arrêt la cause de toute la mésintelligence , qui étoit entre les deux Couronnes. Le Cardinal Alberoni , à qui seul il est naturel d'attribuer cette

déclaration , n'avoit pas d'autre voye de se tirer d'affaire , qu'en imputant au Regent le sujet & la cause de son entreprise. Il est certain que ces fortes de Déclarations , qui sont des Déclarations de guerre , sont ordinairement fondées sur des sujets de mécontentemens réels ou imaginez , mais toujours exprimez dans la Déclaration; au lieu que celle du Roi Philippe suppose sans aucun éclaircissement ou détail des circonstances que le Duc d'Orleans , qu'il traite de particulier , est celui qui *pour des desseins préméditez se dépouillant de tout sentiment de Religion & d'humanité a rompu l'union entre les deux Royaumes par une nouveauté si monstrueuse , qu'elle a dû effrayer & scandaliser tous les Sujets du Roi T. C.* Cette Déclaration est si singuliere & exprimée en des termes si hardis , qu'il est difficile de comprendre qu'elle a pû paroître sous le nom d'un Prince Parent & Allié étroitement au Roi T. C. Mais si elle est hardie , elle n'est pas moins artificieuse , en ce que non-seulement elle défère aux Etats du Royaume de France , où l'on sçait que leur autorité est abolie , le droit de connoître du Gouvernement , & de la maniere dont il est administré , mais encourage tous
ceux

ceux qui ont conspiré contre le Regent 1718.
& tous ceux qui seront tentez de le
faire, à mettre leur dessein en exécution
en leur promettant, quoi-que par un
autre motif, *de les recevoir à bras ou-*
verts, comme amis, offre qui ne seroit
guère à propos, si on parloit à des
gens, qui se presentassent pour com-
battre tout de bon, & non pas comme
amis, de la maniere que les voudroit le
Manifeste. Voici les propres termes de
la Déclaration. C'est le Roi Philippe
qu'on fait parler.

» Les avis que je reçois de toutes parts
» qu'on prépare depuis quelque-tems de
» gros Magasins sur les frontieres de la
» France, & qu'on a déjà nommé les
» chefs, qui doivent commander une
» Armée, plusieurs autres dispositions
» Militaires, & enfin l'attentât qu'on
» vient de commettre contre le Droit
» des Gens à l'égard de mon Ambassa-
» deur me font croire que contre toute
» raison, on pense à faire une irruption
» dans mes Etats.

» Un Procédé si irrégulier & si bar-
» bare me surprend d'autant plus, qu'il
» est évident que le Roi Très-Chrétien,
» mon très-cher Neveu, n'y a aucune
» part, étant incapable par son âge,
» & encore plus par la bonté de son

1718.

» Naturel d'une action si noire. On
» ne doit pas non plus l'imputer à une
» Nation que j'aime tendrement , &
» avec laquelle je suis lié par des nœuds
» si étroits. Personne n'ignore qu'ou-
» tre que je suis né , & que j'ai été
» élevé dans son sein , elle a uni ses
» forces avec celles de mes fidèles Su-
» jets , & que de concert avec eux ,
» elle m'a maintenu sur le Trône d'Es-
» pagne , au prix même de son sang , &
» malgré les derniers efforts de pres-
» que toute l'Europe conjurée contre
» moi.

» Ce détestable projet ne pouvant
» donc être attribué , ni au Roi mon
» très-cher Neveu , avec qui je comp-
» te d'entretenir toute ma vie une ten-
» dre & sincère correspondance , ni à
» la Nation qui m'est si chère , & qui
» a sacrifié tout pour moi ne peut être
» que l'ouvrage d'un particulier , dont
» les desseins préméditez depuis long-
» tems , ne sont que trop connus dans
» le monde. La posterité aura peine à
» croire qu'il se soit tellement dépoüil-
» lé de tous les sentimens de Religion ,
» & d'humanité , que pour arriver à ses
» propres fins , il ait foulé aux pieds
» les Droits les plus sacrez , ceux de sa
» patrie , d'un Roi Pupille du sang de
» Fran-

» France , & qu'il ait rompu une ^{1718.}
 » union , qui a couté la vie d'un mil-
 » lion d'hommes , & pour laquelle le
 » Roi mon Ayeul à tout hazardé jus-
 » qu'à son Etat , persuadé que la con-
 » servation & la félicité des deux Cou-
 » rones y étoient attachées, & que par-
 » là il mettoit fin à des guerres éternel-
 » les entre deux Rois voisins , dont la
 » concorde est également importante
 » au repos de l'Europe & des deux Na-
 » tions.

» On ne doute pas que les fidèles
 » Sujets du Roi nôtre très-cher Neveu
 » ne soient effrayez & scandalisez d'u-
 » ne nouveauté si monstrueuse, sçachant
 » sur tout que pendant la Minorité du
 » Roi on ne peut sans le consentement
 » des Etats ni déclarer la guerre , ni en-
 » treprendre quoi-que ce soit , dont
 » les suites peuvent être très-funestes à
 » toute la Nation , parce-que les Etats
 » sont seuls Dépositaires de l'autorité
 » d'un Roi Pupille , seuls chargez de la
 » défense du Royaume.

» Nul François quelque prévenu &
 » séduit qu'il soit par de faux & spe-
 » cieux préjuges , pour peu qu'il re-
 » fléchisse , ne peut au moins disconve-
 » nîr , qu'il n'est pas au pouvoir d'un
 » particulier d'abuser du nom & de l'au-

Q

torité

» nécessaire) mes finances en leur fa- 1718.
» veur , afin que tout ensemble Espa-
» gnols & François nous combattions
» unanimement les ennemis communs
» des deux Nations.

» Que s'il arrive (ce que je ne puis
» croire) que quelque particulier oublie
» son devoir en exerçant des actes d'ho-
» stilité dans mes Royaumes , il doit
» bien s'attendre à être généralement re-
» gardé comme un sujet rebelle au Roi.
» T. C. mon très-cher Neveu & traître
» à sa Patrie. Donné au Château de
» Pardo le 25. Décembre 1718. Signé ,
» I. O. EL REY.

Et plus bas.

DON MIGUEL FERNANDEZ DURAN

Il faut assurément deviner pour com-
prendre , quels sont les desseins que le
Regent avoit préméditez , & pour les-
quels on lui déclare la guerre , quoi-
que la Déclaration assure qu'ils sont
de long-tems connus de tout le mon-
de , à moins que ces desseins ne
soient la priere & les Instances faites
au Roi Philippe d'acquiescer à la Mé-
diation des Puissances , qui s'intéres-
soient à son repos , & à desister des In-
vasions commencées contre les Isles de

1718.

Sardaigne & de Sicile , en donnant les mains à un accommodement avec l'Empereur , à des conditions plus avantageuses , que celles qu'il avoit lui-même recherchées , & plus sûres que tout ce qu'il se pouvoit promettre de la poursuite d'une guerre , où les alliances déjà contractées par S. M. Imperiale , ne lui laissoient pas espérer autant de conquêtes qu'il pouvoit s'en imaginer , ou que le Cardinal Alberoni lui faisoit peut-être espérer. Il est vrai que Mr. le Duc d'Orleans étoit disposé de s'unir avec ceux , qui prétendoient que leur offres fussent acceptées , pour la paix & le repos de l'Europe , qu'on avoit commencé de troubler par les hostilités commencées du côté de l'Espagne : mais ce concours de la France à un dessein , où elle trouvoit ses avantages particuliers ne pouvoit offenser , que ceux qui vouloient la continuation de la guerre pour leurs fins particulieres ; C'est pourquoi le Manifeste du Cardinal ne fait aucune mention de ce sujet principal de la guerre , & les Armées Espagnoles qui agissoient depuis deux ans étoient une nouveauté tout au moins aussi monstrueuse que les Magasins , que le Cardinal se plaint qu'on formoit sur les Frontieres , & qu'il
donne

donne pour ds légitimes sujets de dé- 1718.
clarer la guerre.

Ce dépouillement des sentimens de Religion , dont on accuse le Régent de fouler aux pieds les droits les plus sacrez , est mis dans le Manifeste pour réveiller le zèle , sans connoissance des Dévots outrez , qui considéroient la difficulté qu'on fait en France d'accepter la Constitution dans toute son étendue , comme un crime , quoique ce refus , à moins qu'on n'explique des propositions ambiguës , regarde & doit beaucoup plus contribuer à la Paix de l'Eglise , qu'une acceptation aveugle , qui fourniroit éternellement des sujets de Disputes sur ces Matieres sans ces explications.

Au reste on ne sçauroit nier que le terme de *particulier* , quand on parle d'un Régent de France , par cette qualité Tuteur du Roi , & Gouverneur du Royaume , ne soit fort insultant , & il est étrange , qu'il soit employé par un autre Particulier , dont toute l'autorité dépend du bon plaisir d'un Roi , Maître absolu de ses volonte , & qui fait combien il est facile de faire perdre cette autorité à un homme qui en soit revêtu , comme on a vû que le Cardinal Del Giudice la perdit effectivement
par

par les insinuations d'un autre , qui étoit en ce tems-là *particulier* beaucoup plus petit , & moins considérable que ce Cardinal ; alors premier Ministre. Mais enfin *Ad populum phaleras*. On fait que le plus souvent ces Déclarations ne sont que pour ceux qui n'y regardent pas de si près , & qu'au défaut de matiere , & de sujets qu'on puisse montrer à tout le monde , on expose ce qu'on espere qui fera impression sur quelques-uns.

La Déclaration publiée au nom du Roi Philippe ayant porté les choses à une rupture ouverte , on se prépara en France à soutenir la guerre d'une manière à n'en avoir pas le démenti. Il fut résolu de former deux corps d'armées , contre l'Espagne , l'un qui agiroit dans le Roussillon & contre la Catalogne , & l'autre contre la Navarre. L'on nomma les Généraux qui commanderoient l'un & l'autre. Il fut publié un Manifeste des raisons , qui portoient le Roi T. C. à se défendre par la même voye des armes ; & ce Manifeste accompagna ou précéda la Déclaration qui permettoit , ou commandoit les hostilités. Mais avant que de donner le précis de ces deux pièces qui ne parurent qu'au commencement de

de l'année suivante , on donnera celui 1718.
de la Déclaration du Roi de la Grande-Bretagne , qui fut publiée les derniers jours de celle-ci , ſçavoir le 28. Décembre. C'étoit lui qui avoit témoigné le plus grand empreflement , & pris le plus grand ſoin d'établir une bonne Paix dans l'Europe , & qui à force de representations avoit enfin diſpoſé l'Empereur à renoncer à ſes prétentions ſur les Royaumes d'Eſpagne , & par conféquent à en laiſſer jouir le Roi Philippe. Il avoit engagé les Principales Puiffances de l'Europe , la France & les Etats Généraux à lui prêter leur conſentement , pour agir au nom commun auprès du Roi Philippe afin de le porter à ſe deſiſter des hoſtilitez , que ſon Miniſtre lui avoit fait commencer , & les inſinuations de ſi grands & de ſi puiffans Médiateurs étant inutiles , il les avoit engagé à une oppoſition armée contre la poursuite de la Guerre. Ni les representations ni la crainte de ſi puiffantes oppoſitions n'ayant eû aucune force ſur la Cour de Madrid , il avoit envoyé une Eſcadre dans la Méditerranée , qui arrêta un peu les progrès des conquêtes de la Flotte Eſpagnole dans la Sicile , & mit l'Empereur en état de défendre cette Iſle , que les
Projets

1718. Projets de Paix lui donnoient. Et ce fut alors que le Cardinal Alberoni voyant que les ménagemens , dont il avoit usé envers la Nation Angloise , à laquelle il avoit permis un peu auparavant d'exercer son commerce avec une entiere liberté en Espagne , ne pouvoient faire desister le Roi de la Grande-Bretagne de ses oppositions , il lui déclara enfin la guerre , & le Roi George aux Espagnols comme on a dit le 28. Décembre. Voici le précis de cette Déclaration , qui fut faite dans les lieux accoutumez de la Ville de Londres avec toutes les cérémonies ordinaires en de semblables occasions.

„ Que se trouvant engagé par divers Traitez à maintenir la Neutralité d'Italie , & à défendre Sa Majesté Impériale dans la possession des Royaumes, Provinces & Droits, dont il jouïssoit en Europe , & desirant d'établir la Paix & la tranquillité publique sur les fondemens les plus justes & les plus durables qu'il fut possible , il avoit de tems en tems communiqué ses pensées & intentions pacifiques au Roi d'Espagne , dans l'esperance qu'elles seroient enfin approuvées. Qu'il l'avoit fait plus instamment lorsqu'il avoit vû la Sar-

„ daigne

„ daigne envahie par les armes de Sa ^{1718.}
„ Majesté Catholique ; ce qui n'ayant
„ point eû d'effet il avoit été contraint
„ d'envoyer une Escadre dans la Mer
„ Méditerranée , dans la même vûë
„ d'appuyer des négociations de Paix ,
„ & de prévenir par le moyen de celle-
„ ci les diverses calamitez , qui devoient
„ suivre de la continuation de la guerre.

„ Que dans la même vûë il avoit
„ déjà envoyé à Madrid le Comte de
„ Stanhope un de ses Secretaires d'E-
„ tat avec un Plein-pouvoir d'offrir
„ tous ses efforts pour le rétablissement
„ de la Paix , & du repos , & qu'il
„ avoit eû le regret de le voir revenir
„ sans la moindre esperance d'aucune
„ disposition pacifique dans la Cour
„ d'Espagne: Que l'Amiral Bing n'ayant
„ non plus trouvé aucun panchant
„ vers des mesures aimables avoit été
„ obligé de protéger par la force les
„ Etats de l'Empereur , qui étoient en
„ un danger éminent par l'invasion
„ du Royaume de Sicile & par les
„ Flotes & armées considérables , que
„ le Roi d'Espagne avoit dans ces quar-
„ tiers-là.

„ Qu'au lieu d'écouter toutes les
„ propositions d'accommodement qu'il
„ avoit faites , le Roi d'Espagne , non-
„ seule-

1718.

„ seulement avoit faisi les personnes &
„ les effets des Anglois résidens dans
„ ses Etats contre la teneur & inten-
„ tion des Traitez , mais aussi donné
„ des ordres à ses Sujets d'armer contre
„ eux & de les attaquer & détruire ,
„ quelque part qu'ils pussent les ren-
„ contrer : Que cette conduite l'ayant
„ obligé de rapeller le souvenir de tout
„ ce qui avoit blessé la bonne amitié
„ entre les deux Royaumes dès son a-
„ venement au Trône de la Grande-
„ Bretagne , il avoit reconnu par les
„ plaintes de ses Sujets quantité d'in-
„ fractions de Traitez , de violations
„ de privileges , & d'oppositions in-
„ justes faites de la part des Ministres
„ & Sujets Espagnols au Commerce de
„ ces mêmes sujets , & du mépris fait
„ par les Gouverneurs du Roi d'Espa-
„ gne des recours , qu'on avoit fait à
„ eux pour en obtenir Justice

„ Qu'il paroïssoit que par l'instiga-
„ tion & les pernicious conseils de son
„ premier Ministre , ce Prince sous
„ couleur de balancer le pouvoir de
„ l'Empereur & assurer la liberté des
„ Princes d'Italie avoit levé des armées
„ considérables , & fait des préparatifs
„ extraordinaires tant par mer que par
„ terre ; ce qui ne tendoit qu'à l'exé-
„ cution

„ cution des dangereux desseins d'unir
„ sur une même tête , lors que l'occa-
„ sion s'en présenteroit , les couronnes
„ de Frances & d'Espagne , dont la sé-
„ paration avoit déjà couté tant de sang
„ & de trefors ; & ce que dans tous
„ les temps à venir on devoit songer à
„ prévenir avec toute l'attention possi-
„ ble , & s'y opposer

„ Qu'il avoit encouragé le Prétendant
„ à la Couronne de la Grande Bretagne
„ & ses adherents , excité d'autres
„ Princes contre la Nation Britanni-
„ que , usé de menaces , qui ne con-
„ viennent point à des têtes Couron-
„ nées , &c.

„ A ces causes

„ On publia en même temps XXV.
„ articles ou Cas particuliers de la part
„ des Négocians Anglois , dans les-
„ quels ils s'étoient plains d'être vexez
„ dans leur Négoce avec les Espagnols ,
„ & une autre permission à part à tous
„ les Sujets de la Couronne Britannique
„ d'user de représailles contre les Vais-
„ seaux & effets appartenans à l'Espagne
„ & à ses sujets

„ Il est remarqué que tous les su-
„ jets de mécontentement , que témoi-
„ gne le Roi de la Grande Bretagne ,
„ sont fondez sur le refus , que la Cour
„ de

1718.

de Madrid avoit fait à toutes les instances d'entendre à un accommodement, que ce Prince sollicita toujours avec le dernier empressement, & auquel on peut dire qu'il procura toutes les facilités possibles en disposant l'Empereur à se desister de toutes ses prétentions sur le Royaume d'Espagne. La connoissance qu'on a du bon naturel du Roi Philippe ne laisse aucun doute qu'il y auroit acquiescé, puisque, comme on verra bien-tôt, il n'avoit jamais recherché autre chose, si ce n'est qu'on le laissât jouir de ce qu'il possédoit. Cependant le Comte de Stanhope étant de retour en Angleterre assûra que dans le dernier entretien qu'il avoit eû avec le Cardinal Alberoni, qui voulut bien lui faire une visite, après que le Comte eut pris son audience de Congé, & fut prêt à partir, ce Prélat l'avoit assûré qu'il étoit très-fâché de le voir partir, & qu'il avoit fait tous ses efforts auprès de Sa Majesté pour la porter à souscrire à ce qu'on demandoit d'elle par le Traité de la Quadruple Alliance, mais qu'elle lui avoit répondu que son honneur ne lui permettoit pas.

La Quadruple Alliance n'ayant pu trouver le moyen de réduire la Cour de Madrid à la Paix par la voye de la persuasion

suasion & des Remontrances , & le 1718.]

Roi de la Grande Bretagne ayant enfin déclaré la Guerre , le Roi T. C. de l'avis du Conseil de Régence , la déclara aussi le 9. de l'an 1719. & rendit public avec sa déclaration de guerre le Manifeste ou les motifs , qui l'y avoient porté , & qui contenant la conduite tenuë par la Cour de Madrid dès le commencement de la méfintelligence née entre les deux Nations, méritent d'être ici rapporté en abrégé. Il dit donc :

„ Qu'encore que les Rois ne soyent
„ tenus de rendre compte de leurs
„ actions à personne , que cependant ,
„ quand il importe à leur Gloire & à
„ la tranquillité de leurs Peuples que
„ les motifs de leurs résolutions soyent
„ connus, ils en devoient faire connoître
„ la Justice, qu'ils avoient consulté
„ dans le secret.

„ Que Sa Majesté conduite par les
„ conseils du Duc d'Orleans Régent
„ vouloit bien exposer à ses Sujets &
„ à tout le monde les raisons qu'elle
„ avoit eû d'entrer dans de nouvelles
„ liaisons avec plusieurs Grandes-Puissances
„ pour la pacification entière de
„ l'Europe , pour la sûreté particuliere
„ de la France , & pour celle de l'Espagne ,
„ qui méconnoissant ses vrais intérêts

1718. „ téréts troubloit la tranquillité com-
„ mune par l'infraction des derniers
„ Traitez.

„ Qu'on n'imputoit point cette in-
„ fraction au Roi Catholique, mais à ses
„ Ministres , qui l'ayant engagé trop
„ legerement , savoient lui faire de cet
„ engagement une raison & une néces-
„ sité de le soutenir. Qu'on se propo-
„ soit deux choses , l'une l'avantage
„ des Peuples Soumis à S. M. T. C. en
„ prevenant une guerre avec tous les
„ voisins , dont on étoit menacé , &
„ l'autre la gloire & les intérêts du Roi
„ d'Espagne , que S. M. T. C. regar-
„ doit comme le prix des longs travaux
„ & de tout le sang , qu'il en avoit
„ coûté à la France pour le maintenir
„ sur son trône.

„ Que ces intentions se justifioient
„ par la suite des faits , qu'on alloit ra-
„ porter.

„ Qu'on sçavoit que dans le cours de
„ la dernière guerre de la France avoit été
„ réduite par ses disgraces à la néces-
„ sité de consentir au rappel du Roi
„ d'Espagne , & qu'elle en auroit eu
„ le regret , sans les changemens qui
„ survinrent. Qu'on reconnut à U-
„ trecht les Droits du Roi Catholique
„ mais que l'Empereur , quoi qu'aban-
„ don-

» donné de ses Alliés ne pouvoit encore ^{1719.}
» renoncer à ses prétentions : que le
» Roi deffunt avoit travaillé inutile-
» ment à le porter à cette renoncia-
» tion , & par les avantages , que ses
» armes avoient remporté après la Paix
» d'Utrecht sur celles de ce Prince &
» par la négociation de la Paix qu'il
» fut contraint de faire avec lui pour
» donner enfin quelque repos à ses Peu-
» ples après le cours d'une si longue
» guerre. Que toutes les propositions
» faites à Bade pour cela n'ayant pû
» disposer les choses à aucun accord ,
» le Roi envoya Monf. le Comte du
» Luc , à Vienne pour reprendre de
» nouveau le traité de cet accommo-
» dement, sans qu'il pût rien conclu-
» re : Que l'état de cette incertitude ,
» où se voyoit le Roi d'Espagne , tant
» que l'Empereur ne le reconnoîtroit
» pas pour tel , étoit cause des Lettres
» qu'il écrivoit coup sur coup au Roi
» son Grand Pere , & qui font foi que
» le plus pressant de ses soins étoit ce-
» lui de cet accommodement , pour
» lequel il renonçoit de bon cœur à
» tout ce que l'Empereur possédoit de
» la Monarchie d'Espagne , aux Royau-
» mes de Sicile pour S. A. R. de Sa-
» voye , à celui de Sardaigne pour
» l'E-

1718.

„ l'Eleûteur de Baviere , à l'Isle de
„ Minorque & à la place de Gibraltar
„ en faveur des Anglois.... Que le
„ Roi Philippe convaincu par la fa-
„ cheuse experience d'une guerre , qui
„ avoit duré tant d'années , & pen-
„ dant le Cours de laquelle il s'étoit
„ vû réduit à de si grandes extrémitéz ,
„ ne souhaitoit rien avec plus de pas-
„ sion pour l'affermissement de son
„ état que cet accord avec l'Empe-
„ reur , qu'il considéroit comme l'ac-
„ complissement de son bonheur , &
„ la fin ou l'objet de toutes ses espe-
„ rances.

„ Que le Roi défunt , Ayeul du Roi
„ Philippe n'avoit rien recomman-
„ dé plus sérieusement en mourant à
„ son petit-fils que de se procurer en
„ toute maniere la Paix avec l'Empe-
„ reur , attendu l'épuisement des for-
„ ces de la France , de laquelle seule
„ il pouvoit esperer du secours : que la
„ jalousie des prosperitez passées de
„ celle-ci , & la défiance de nouvelles
„ entreprises animant la plus grande
„ partie de l'Europe , on ne devoit
„ lui laisser aucun sujet de s'unir de
„ nouveau contre les deux Nations.
„ Que dans cette situation d'affaires ,
„ rien ne venant plus à propos pour
„ leurs

„ leurs intérêts communs que l'allian- 1719.
„ ce & la bonne amitié avec les Puif-
„ sances , qui leur avoient donné la
„ Paix , on avoit procuré du côté de
„ la France de la confirmer par de
„ nouveaux traitez & de nouvelles Al-
„ liances avec la Grande Bretagne &
„ les Etats Généraux , pour le main-
„ tien des derniers Traitez d'Utrecht
„ & de Bade , & pour la garantie reci-
„ proque des Etats de chacun , &
„ qu'ayant fait proposer l'an 1716. au
„ Roi Catholique cette alliance , &
„ l'ayant exhorté d'y entrer , le Car-
„ dinal Del Giudice y fit une réponse
„ dictée dans l'intérieur du Palais par
„ un autre Ministre dès-lors tout-puis-
„ sant , & dont il ne fut en cette occasion
„ que l'interprète, que le Roi Catholique
„ ayant examiné l'extrait qui lui avoit
„ été remis , & les derniers Traitez si-
„ gnez à Utrecht , il n'y avoit trouvé
„ aucune clause , qui eût besoin d'être
„ confirmée.

„ Que ce refus si contraire aux soins
„ inquiets qu'avoit jusqu'alors témoi-
„ gné S. M. C. de l'incertitude de son
„ état fut confirmé par des effets qui
„ lui étoient conformes. Qu'on com-
„ mença dès-lors à troubler le com-
„ merce des François en Espagne , &
R „ par

1719. » par la pratique de certaines Alliances,
» qui n'y avoient aucun raport , &
» même par des oppositions secrètes ,
» qu'on reconnut venir de la part de
» l'Espagne , & qui avoient pour but
» d'empêcher la conclusion de l'Al-
» liance , que la France recherchoit
» avec le Roi de la Grande Bretagne ,
» & les Etats Généraux.

» Que cette Alliance ayant été pre-
» mierement traitée à Hanover par les
» soins de l'Abbé du Bois , qui fut-là
» envoyé pour en convenir avec S. M.
» Britannique elle fut enfin signée &
» conclue à la Haye le 4. Janvier de
» l'année suivante 1717. après que le
» Roi George en eût fait donner part
» en son nom à la Cour d'Espagne , &
» se fut assuré de la *répugnance invin-*
» *cible du Ministre à tout projet d'U-*
» *nion.*

» Que nonobstant ces Traités parti-
» culiers , l'Europe demeurant toujours
» dans la même incertitude & crainte
» de voir renouveler la guerre , tant
» que l'Empereur ne seroit pas pacifié
» avec le Roi C. le Roi de la Gran-
» de Bretagne , voulut tenter cet ac-
» commodement. Il fit donner part
» de cette résolution au Roi T. C.
» qui ayant envoyé Mons. de Louvil-
» le

» le à Madrid pour faire de nouvelles 1719.
» tentatives , afin de porter S. M. C.
» à donner les mains à traiter cet ac-
» commodement , n'y pût obtenir d'ê-
» tre seulement écouté. Le Roi de
» la Grande Bretagne y ayant aussi en-
» voyé un Ministre , celui d'Espagne
» pour couvrir les fins de l'armement
» extraordinaire , qu'il faisoit , trouva
» à propos de feindre , & de revenir
» de ses premieres oppositions à ce
» qu'on lui avoit déjà autrefois pro-
» posé : mais dès qu'il crût n'avoir plus
» besoin de la feinte , il retourna à ses
» premiers refus.

» Que S. M. Britannique ayant fait
» agir ses Ministres à Vienne y avoit
» trouvé l'Empereur disposé à ce qu'on
» demandoit de lui , moyennant la Ces-
» sion de la Sicile , qu'il jugeoit né-
» cessaire à la conservation du Royau-
» me de Naples , dont il étoit déjà en
» possession , & même à consentir que
» les Fiefs de Parme & de Plaisance
» fussent assurez aux enfans de la Rei-
» ne d'Espagne. La Neutralité d'I-
» talie ne se trouvoit exposée à aucun
» danger par cette Convention , ou du
» moins ne paroissoit devoir craindre
» aucun trouble ; le Roi Philippe à
» l'instance du Pape s'étant solennelle-

1719. » ment engagé à n'y exercer aucune
 » hostilité, ni faire valoir aucune pré-
 » tention, tant que l'Empereur au-
 » roit la guerre avec le Turc. Le Roi
 » Catholique étoit d'ailleurs instruit
 » par la connoissance que lui en fit
 » expressément donner le Roi de la
 » Grande Bretagne, qu'il avoit dès le
 » 25. de Mai 1716. signé un Traité
 » particulier avec l'Empereur, por-
 » tant *garantie des Etats de ce Prince en*
 » *Italie, & une promesse expresse de lui*
 » *donner des secours, en cas qu'ils fus-*
 » *sent attaqués.*

» Que contre l'attente de tout le
 » monde, au mépris des engagements
 » du Roi de la Grande Bretagne, des
 » intérêts particuliers du Roi C. & de
 » son zèle pour la Religion, on avoit
 » vû éclater une entreprise formée par
 » *un armement fait des fonds levés sur*
 » *les biens Ecclésiastiques & destinés*
 » *pour soutenir la gloire du nom Chré-*
 » *tien, preuve que les mauvais conseils*
 » *& la trop grande puissance du Minis-*
 » *tre prévalaient en Espagne sur les in-*
 » *tentions & les vertus de son Roi.*

» Qu'au premier avis de cette en-
 » treprise le Roi T. C. avoit envoyé
 » un Exprès au Duc de S. Aignan son
 » Ministre à Madrid, pour qu'il repre-
 » sentât

» sentât au Roi les dangereuses suites ^{1719.}
» de sa résolution , & l'exhortât de
» nouveau à rentrer dans les vûes de
» conciliation , que le feu Roi son
» Grand Pere , & le Roi de la Gran-
» de Bretagne avoient projeté entre lui
» & l'Empereur. Le Colonel Stanhope
» arriva encore à Madrid chargé des mê-
» mes instances : Et pour agir plus prom-
» ptement & avec plus de concert à l'in-
» stance de Sa Majesté Britanique, l'Em-
» pereur & le Roi Très - Chrétien en-
» voyerent des Ministres à Londres
» pour y concerter les mesures les plus
» propres , pour arrêter les démarches
» d'un Ministre , qui non-seulement
» refusoit opiniâtement tous les par-
» tis pacifiques , qu'on lui proposoit ,
» mais menaçoit d'allumer par tout le
» feu de la guerre , malgré toutes les
» mesures que l'on croiroit prendre
» pour le prévenir , & qui regardoit
» comme une Conspiration contre l'Es-
» pagne tous les sentimens unanimes de
» Paix , où entroient les autres Puif-
» sances.

» Cette conduite anima alors le Roi
» de la Grande Bretagne & Sa M. T. C.
» d'autant plus vivement à chercher
» des remedes , que le mal étoit plus
» grand. On pria , on pressa l'Em-

1719.

„ percuteur de donner enfin les mains au
„ projet de Cession , qu'on lui avoit
„ proposé ; & ce ne fut qu'avec une ré-
„ pugnance très-grande que S. M. I.
„ y donna les mains , & *amortit son*
„ *ressentiment de l'infraction des Trai-*
„ *tez, dont il se croyoit en droit de tirer*
„ *vengeance.*

„ L'Empereur ayant enfin consenti
„ au projet d'accommodement & de
„ paix , le Roi T. C. envoya le Mar-
„ quis de Nancré à Madrid pour en
„ donner part au Roi , & lui faire de
„ nouvelles instances d'y acquiescer ,
„ puisque par ce Traité on lui procu-
„ roit des avantages au delà de ce qu'il
„ avoit lui-même demandé. Toutes
„ les Instances furent inutiles , & le
„ Ministre se couvrant toujours du nom
„ du Roi Catholique , se faisoit hon-
„ neur de sa propre inflexibilité s'ir-
„ ritant des remontrances qu'on lui
„ faisoit , & ajoutant ou repliquant
„ les menaces , qu'il avoit déjà fait ,
„ de *mettre en feu toute l'Europe* , si
„ on exigeoit plus qu'il ne vouloit ac-
„ corder.

„ Les conditions du Traité que les
„ Puissances Médiatrices avoient con-
„ clu à Londres , en réservant trois
„ mois au Roi d'Espagne pour se re-
„ sou-

„ foudre à y fouscrire , étoient celles- 1719.
 „ ci que

I. L'Empereur renonçoit formellement tant pour lui que pour fes Héritiers... à la Monarchie d'Espagne & des Indes & à tous les Etats dont le Roi C. avoit été reconnu légitime poffeffeur par les Traitez d'Utrecht, & s'engageoit de fournir dans la meilleure forme les Actes de Renonciation néceffaires.

II. Les Successions aux Etats du Duc de Parme & du Grand Duc de Tofcane pouvant exciter une grande conteftation & une nouvelle guerre en Italie , parce que la Reine d'Espagne prétend y être apellée par fa naiffance, & que l'Empereur foutient que le Droit d'en difpofer , au défant d'Héritiers mâles , lui appar- oient & à l'Empire , il a été ftipulé que ces fuccelfions venant à vacquer par la mort des Princes poffeffeurs fans Héritiers mâles, le fils de la Reine & fes defcendans mâles , & à leur défant le fecond fils & les autres cadets de la fufdite Reine avec leurs Descendans mâles, fuccederont dans tous lefdits Etats , qui feront reconnus Fiefs Mafculins, mouvans de l'Empire , & qu'il en fera donné au fils de la Reine , qui devra fuccéder , des Lettres d'Expectative contenant l'Inveftiture éventuele. Et pour fureté de l'ex-

1719. *cution de cette disposition qu'il sera établi par les Cantons Suisses des Gardes dans les principales Places de ces deux Etats, ſçavoir à LIVORNE & à PORTO-FERRAIO, à PARME & à PLAISANCE, à la ſolde des Médiateurs avec ſerment de les garder & défendre ſous l'autorité des Princes Regnans & de ne les remettre qu'au Prince, fils de la Reine d'Eſpagne, lorsque ces ſuccellions ſeront ouvertes.*

III. *Il a été ſtipulé que jamais ni en aucun cas l'Empereur, ni aucun Prince de la Maifon d'Autriche, qui poſſedera les Royaumes, Provinces & Etats d'Italie ne pourra ſ'aproprier dans les Etats de Toſcane & de Parme.*

IV. *Comme il n'a pas été poſſible d'engager l'Empereur à ſe déſiſter des prétentions, qu'il a toujours conſervé ſur la Sicile, il a été réglé qu'elle ſeroit cédée à ce Prince, qui de ſa part cederait au Roi de Sicile par forme d'équivalent le Royaume de Sardaigne, en reſervant au Roi d'Eſpagne ſur ce même Royaume le droit de reversion à ſa Couronne qu'il ſ'étoit reſervé ſur la Sicile par l'acte de Ceſſion qu'il en avoit faite en conſéquence des Traitez d'Utrecht.*

V. *On a laillé au Roi d'Eſpagne un terme de trois mois du jour de la ſignature*

re

re du Traité pour accepter les conditions ^{1719.}
 qui lui ont été offertes , que toutes les
 Parties contractantes garantissent , &
 s'engagent à faire exécuter.

VI. Comme il ne seroit pas juste que
 la Paix de l'Europe dépendit de l'opi-
 niâtreté ou des vûes particulieres d'une
 ou de deux seules Puissances ; & que
 l'Empereur n'auroit pû se porter à déli-
 vrer sa Renonciation , avant que le Roi
 d'Espagne eût accédé au Traité , si on ne
 lui avoit donné d'ailleurs quelqu'autre
 sûreté , les Parties Contractantes sont
 convenûes de joindre leurs forces , pour
 obliger le Prince refusant à l'acceptation
 de la Paix conformément à ce qui a été
 souvent pratiqué pour le repos public
 dans des occasions importantes.

VII. On est convenu expressement que
 si les Puissances Contractantes étoient
 obligées d'en venir aux voyes de fait
 contre celui qui refuseroit d'accepter l'a-
 commodement proposé ; l'Empereur se
 contenteroit des avantages stipulez pour
 lui dans le Traité , quelque succez que
 pûssent avoir ses armes.

VIII. Enfin le Roi T. C. s'est engagé
 d'obtenir pour le Roi d'Espagne la resti-
 tution de Gibraltar.

» Que ces conditions que le Mini-
 » stre rejettoit avec tant de hauteur pa-

1719.

„ roissoit néanmoins si équitables &
„ si nécessaires , pour rétablir la tran-
„ quillité publique , que le Roi de
„ de Sicile qui seul paroissoit y per-
„ dre , venoit cependant de les ac-
„ cepter.

„ Qu'après l'acceptation de l'Empe-
„ reur , le Roi T. C. n'avoit pû se dis-
„ penser d'entrer dans ce projet , puis-
„ qu'en demeurant neutre , il auroit
„ également aliéné l'Empereur & le
„ Roi d'Espagne , & n'auroit pû dans
„ le cours de la guerre soutenir un per-
„ sonnage indifférent. En se déclarant
„ pour l'Espagne , il venoit à violer le
„ Traité de Bade , & mettoit l'Em-
„ pereur en droit de lui faire la guer-
„ re , & non-seulement l'Empereur ,
„ mais les Alliez de ce Prince & toute
„ l'Europe alarmée de l'union des for-
„ ces de la France & de l'Espagne : Que
„ quand même Sa Majesté Très-Chré-
„ tienne se seroit alliée avec l'Ennemi
„ déclaré du Roi Catholique , cette al-
„ liance n'en seroit pas moins juste ,
„ puis que d'elle dépendoit le salut
„ de ses Peuples , qui devoit par tout
„ être préféré à l'amitié & à la pa-
„ renté , comme le Roi défunt l'a-
„ voit fait voir en tant d'occasions :
„ mais qu'il n'y avoit rien de sem-
„ blable

„ blable en celle-ci , où le Roi T. C. 1719.
„ s'alliant avec l'Empereur offroit au
„ Roi Catholique & l'Empereur & le
„ reste des plus Grandes-Puissances de
„ l'Europe pour Alliez , dès qu'il vou-
„ dra les accepter , en souscrivant à un
„ projet , qui lui procure tout ce qu'il
„ a jamais désiré , & même plus qu'il
„ n'esperoit.

„ Que la nouvelle entreprise sur la
„ Sicile faisoit voir que le Roi d'Es-
„ pagne ne s'étoit point du tout mon-
„ tré disposé d'acquiescer à aucun
„ accommodement , & que quand il
„ auroit fait de nouvelles conquêtes ,
„ la Paix & la tranquillité de l'Eu-
„ rope auroit toujours été plus é-
„ loignée , parce que l'Empereur
„ pour cela n'auroit point renon-
„ cé à ses prétentions , & qu'ainsi
„ n'y ayant que la seule union des
„ forces capables de rétablir le re-
„ pos , elle étoit absolument nécessai-
„ re. Qu'ainsi bien loin que l'Espagne
„ eut lieu de se plaindre , que le Roi
„ T. C. lui déclarât la guerre , c'étoit
„ celui-ci qui se plaignoit avec justice
„ à l'Espagne de l'avoir réduit à cette
„ extrémité , en refusant obstinément la
„ Paix sous des prétextes si frivoles ,
„ qu'on n'avoit pu jusqu'ici les com-

1719. „prendre : que tantôt c'étoit un point
„d'honneur fondé , sur ce que les Suc-
„cessions de *Parme* , & de *Toscane*
„étoient accordées seulement comme
„Fiefs d'Empire. Et quel sujet de
„s'offenser qu'un Prince de sa Mai-
„son se fut soumis à une condi-
„tion , qu'ont reçüe & recherchée ,
„tant de Rois d'Espagne & de Fran-
„ce , & en dernier lieu le feu Roi son
„Ayeul , & le Roi Philippe lui-
„même ? Tantôt c'étoit l'inégalité
„de la Reversion de la Sardaigne ,
„avec celle de Sicile. Mais un de-
„savantage si léger & si incertain ,
„méritoit-il d'être mis en balance
„avec tant d'avantages présens &
„solides que procuroit au Roi C. la
„Renonciation de l'Empereur à l'Es-
„pagne & aux Indes ? Tantôt c'é-
„toit le prétexte d'un Equilibre ab-
„solumment nécessaire en Italie &
„qu'on alloit renverser , en accordant
„la Sicile à l'Empereur. Mais le
„desir d'un équivalent plus parfait ,
„méritoit-il qu'on replongea les Peu-
„ples dans les horreurs d'une nou-
„velle guerre ? Cet Equilibre peut-
„il avoir des fondemens plus assu-
„rez que l'établissement d'un Prin-
„ce d'Espagne au milieu des Etats
„d'Ita-

» d'Italie , que les bornes que l'Empe-^{1719.}
» reur se prescrit par le Traité , que la
» garantie de tant de Puissances ? Si
» pendant les Traitez d'Utrecht , l'Em-
» pereur eut été en possession de la Si-
» cile , comme il l'étoit de Naples ,
» le Roi Philippe n'eût point eû de
» difficulté de la lui céder : Qu'il étoit
» vrai que son Ministre lui-même n'a-
» voit point fait de difficulté de dire
» à celui de Sa Majesté T. C. que le
» Roi son Maître n'avoit jamais com-
» pté de garder la Sicile , & que s'il
» en faisoit la conquête , il seroit por-
» té , puisque toute l'Europe le vou-
» loit ainsi , à la remettre même à
» l'Empereur.

» Que les vrais motifs de ce refus
» venoient enfin d'éclatter , que les
» Lettres de l'Ambassadeur d'Espa-
» gne au Cardinal Alberoni avoient
» ôté le voile , qui les couvroit , &
» que l'on étoit enfin venu à sçavoir
» ce qui rendoit le Ministre d'Espa-
» gne inaccessible à tout projet de
» Paix. Sçavoir l'esperance de desoler
» le Royaume , de soulever la Fran-
» ce contre la France , de faire agir
» des rebelles de tous les Ordres de
» l'Etat , de voir jouër cette mine ,
» qui devoit selon les termes de la Let-
» tre

1719. „ tre de l'Ambassadeur , servir de pré-
„ lude à l'Incendie.

„ Que la Providence avoit éloigné
„ ce malheur de la France , & que les
„ Peuples en attendoient & en pres-
„ soient la vengeance , mais que le
„ Roi T. C. ne prenoit les armes que
„ pour obtenir la Paix , sans rien di-
„ minuer de son Amitié pour un Prin-
„ ce , qui avoit sans doute horreur des
„ perfidies , tramées sous son nom ,
„ heureux si ses vertus l'avoient mis à
„ couvert des surprises de son Mini-
„ stre , & si faisant taire à jamais les
„ mauvais Conseils , il n'écoutoit plus
„ que sa parole , sa Justice & sa Re-
„ ligion , qui le sollicitoient toutes à
„ la Paix.

Ce Manifeste sorti de la plume d'un
des plus habiles Ecrivains de France ,
a paru si énergique & si bien entendu ,
qu'on n'a pû se dispenser d'en faire un
Extrait un peu long , mais qui dédui-
sant & marquant toutes les démarches
de l'une & de l'autre Cour , mène au
fait pour bien juger de tous les sujets
de la guerre.

Les Lettres surprises & les Papiers
saisis ayant donné le plan entier de la
conspiration , on trouva parmi ceux-ci
non-seulement la Lettre , dont il est fait
mention

mention dans les Dépêches de l'Ambas- 1719.
sadeur , que le Cardinal faisoit adresser
au nom du Roi Philippe au Parlement
de Paris , mais encore les minutes d'au-
tres à chacun des Parlemens , & d'autres
encore aux Etats du Royaume de Fran-
ce , outre divers Manifestes , au sujet
desquels il paroît que les Auteurs de la
Conspiration étoient encore irrésolus ,
l'un de ces Manifestes étant écrit au
nom de la Nation Françoisse , & l'au-
tre au nom de ceux qui la faisoient agir ,
pour publier les sujets de mécontente-
ment qui les portoient à cette résolu-
tion Il est facile de deviner les sujets ou
motifs de ce soulèvement , qu'on pré-
toit à la Nation Françoisse. Ce sont ceux
de tous les mécontents , sçavoir les de-
sordres du Gouvernement , & l'abus de
l'autorité Souveraine à l'oppression des
Peuples. Tous les révoltez , ou ceux qui
se préparent à se révolter se servent de
ces prétextes , sans réfléchir que ceux
qui les leur inspirent n'ayant ordinaire-
ment aucun intérêt , comme ils n'ont
aucune part dans leur oppression , font il-
lusion à leur crédulité & se servent de ce
moyen pour satisfaire leurs passions , ou
leurs intérêts particuliers. Comme ces
écrits avoient été fabriquez en France
par les partisans du Cardinal Alberoni ,
il

1719. il ne pouvoit être autrement qu'on n'y en vît des copies , mêmes depuis la découverte de la Conspiration; C'est pourquoi ils furent flétris par Arrêt des Parlemens, qui en défendirent la rétention & la lecture , pour ne point exposer la foiblesse de ceux qui se laissent surprendre aux apparences souvent les plus fausses , à ces dangereuses illusions.

Il est certain que la mine ayant été éventée , & son premier effet détourné par les sages précautions que prit le Régent ; le Cardinal Alberoni , s'il ne desista pas de son entreprise , montra du moins quelques dispositions à une Paix & réconciliation , qu'il jugea peut-être nécessaire d'opposer à la force , qui se préparoit de plusieurs côtez ; ou du moins afin de ralentir par cette feinte les préparatifs des Puissances intéressées dans cet accommodement. Il parut même déjà chercher des Médiateurs pour une Paix , & c'est dans cet esprit que l'Ambassadeur du Roi Philippe auprès des Etats Généraux leur en fit l'ouverture par un discours qu'il prononça en présence des Députés de leurs Hautes-Puissances le 10. de Janvier dont voici la substance. » Qu'il avoit ordre de Sa
» Majesté Catholique d'exposer aux
» Etats Généraux avec des expressions
» les

„ les plus tendres la fortes reconnoissan-
 „ ce qu'elle conservoit de ce que malgré
 „ les violentes sollicitations des Puissan-
 „ ces qui leur vouloient persuader de
 „ s'allier avec Elles , elle avoit pris le
 „ parti de la sagesse & de l'équité , &
 „ de ce qui convenoit le plus à leurs vé-
 „ ritables intérêts & à celui de leurs Su-
 „ jets, c'est-à-dire, de la Neutralité. Que
 „ par-là elles se conservoient la Royale
 „ confiance de Sa Majesté Catholique
 „ & l'heureuse occasion d'être un jour
 „ Médiateurs , & Arbitre dans la qué-
 „ relle qui partageoit les sentimens :
 „ Que leur constance dans ce parti leur
 „ assureroit la gloire d'avoir contribué
 „ à la tranquillité publique , & d'avoir
 „ soutenu leur Souveraineté contre la
 „ violence de ceux qui les vouloient
 „ forcer à se déclarer. Que le Roi d'Es-
 „ pagne avoit déclaré sa généreuse in-
 „ tention pour la Médiation de Mes-
 „ sieurs les Etats Généraux ; ce Mo-
 „ narque , plein de modération , (quoi
 „ qu'on en parle autrement) étant prêt
 „ de donner les mains à un Traité ho-
 „ norable : Que Sa Majesté lui com-
 „ mandoit de répéter les mêmes offres
 „ de sa part & les mêmes desirs. Qu'il
 „ avoit aussi ordre de leur dire qu'elle
 „ verroit volontiers un Ambassadeur de
 „ la

1719.

„ la République à Madrid le reste d'aucours de Monsieur l'Ambassadeur est plein d'autres expressions de tendresse & d'amitié du Roi envers la République, qui ne manqua pas d'en témoigner sa reconnoissance, & de nommer un Ambassadeur avec ordre de se disposer à passer au plutôt en Espagne. Elle ne laissa pas cependant de donner son nom à la Quadruple Alliance, comme elle y étoit vivement sollicitée, toutes les Provinces y ayant donné leur consentement, mais elle se déclara avec cette condition, qu'elle attendroit encore deux mois les dernières résolutions du Roi Catholique, & que ce ne seroit qu'au cas qu'il persistât à vouloir continuer la guerre qu'elle emploieroit ses forces contre lui. Comme ce délai n'est pas encore expiré, quelque apprêt, qu'on fasse de part & d'autre pour la guerre il y a lieu de se flâter qu'elle ne se fera point; & que ces préparatifs au contraire enfanteront la Paix, selon le Proverbe *si vis Pacem Bellum para*, qu'on obtient une paix d'autant meilleure qu'on est en meilleur état de faire la guerre.



DISCOURS GÉNÉRAL SUR L'HISTOIRE PRÉCÉDENTE.

*On considérations sur l'Etat présent
de la Monarchie Espagnole.*



N ne sauroit nier que la Monarchie Espagnole , ne soit , & ne doive être aujourd'hui considérée sur un tout autre pied qu'elle l'étoit , il y quelques années , & sous le gouvernement de ses derniers Rois. On ne veut pas remonter jusqu'aux tems de prospérité & de puissance , où elle étoit sous Charles V. & Philippe II. qu'elle faisoit peur à tout l'Univers , tems qui ont passé , & qui ont vû répandre des fleuves de sang , ou par l'ambition de l'élever encore plus haut , ou par l'envie , de la déchirer & de l'abaisser jusqu'à l'égalité

l'égalité des plus petites. Les Rois Philippe III. & IV. ont vû à leur grand regret & confusion ce démembrement , & l'aliénation des Etats , qui en ont été séparés : Mais nonobstant cette grande décadence , & les Provinces arrachées de ce Grand corps , on peut dire que la Paix des Pyrenées rétablit le Roi Philippe IV. en un certain état de consistance , dans lequel ce qui lui restoit de cette vaste Monarchie , auroit pû subsister, si ce Prince avoit eû l'adresse ou l'attention nécessaire pour la soutenir.

Mais par malheur pour lui & pour la Monarchie , Philippe avoit l'esprit tourné à la bagatelle , & n'aimoit point d'autre travail que celui de courir après des Maîtresses , abandonnant le soin de tout à des Favoris , qui n'avoient d'autre habileté que la présomption d'être capables , ni d'autre force d'esprit que celle de souffrir toutes les pertes que faisoit la Monarchie avec une indolence stupide , qui les leur faisoit compter pour rien *Es nada*. Qu'est ce que cela ? disoient-ils au Roi , quand il étoit forcé de lui faire savoir la perte des places les plus considérables , qu'est ce que cela à V. M. qui possède des Mondes entiers ? L'autre malheur pour la

la Monarchie Espagnole étoit d'avoir en tête un jeune Roi, le plus ardent de tous les Princes à s'agrandir, & formé à cette ambition par le Cardinal Mazarin son premier Ministre & Maître, qui pour continuer dans l'élévation & la faveur, où le hazard l'avoit placé, sçût adroitement tourner l'esprit de son Eleve du côté de la guerre pour le posséder seul, & pour l'arracher aux caresses des femmes, & au panchant à l'amusement. Les plaisirs de la vie oisive lui auroient fait disparoître la gloire des conquêtes, qui est l'objet des soins & de l'ambition des Héros, c'est pourquoi le Cardinal Mazarin ne cessoit de la représenter à l'esprit de son jeune Roi, & en lui procurant une suite de succès heureux à la guerre, l'y animoit toujours davantage, quelque oppression qu'il fallut faire du peuple pour cela; la guerre étant un gouffre qui absorbe tous les trésors.

Comme il est impossible aux Princes de s'agrandir sans occuper les Etats de quelque autre; le Monde n'ayant plus aujourd'hui de terrain qui n'appartienne à quelque Souverain, & la première règle de la bonne politique étant de faire la guerre de près à près, tant parce que les conquêtes
sont

sont contigues au domaine déjà possédé , que parce qu'on fait la guerre avec plus de commodité & d'avantage , le Roi Louïs XIV. s'attacha sagement selon cette règle à l'entreprise de subjuguier les Païs-Bas , & comme plus voisins à la France , & comme plus faciles à conquérir. Ce dessein n'étoit pas nouveau. Louïs XIII. son Pere , ou pour mieux dire le Ministre de celui-ci , Cardinal de Richelieu , avoient déjà travaillé sur le même plan : mais il sembloit que le Traité des Pyrenées eut lié les mains au Roi. Ces belles Provinces avoient été d'ailleurs si fort diminuées par les guerres précédentes , que le Roi Louïs XIV. avoit tout sujet de se contenter de la part , qui lui en étoit restée. Cependant à peine Philippe IV. fut-il mort , c'est-à-dire cinq ans après cette Paix , qu'il prit le prétexte d'une troisième partie de ces Provinces dévoluë à son Epouse par les Loix Municipales , pour recommencer la guerre. Et pour faire voir que les Raisons ne lui manquoient pas pour cette rupture , l'Archevêque d'Ambrun , qui avoit été son Ambassadeur à Madrid publia pour sa part entre les autres Ecrivains François un livre sous le titre de *Soixante & quatorze Raisons , qui prouvent*

sur l'Histoire précédente. 407
prouvent la Nullité de la Renonciation
que le Roi avoit faite , sans toucher
à la principale , qui étoit la commodité
& la convenance de se saisir de ce qu'on
prétendoit.

La Régente d'Espagne mal assistée
de Conseils , & le Roi son fils Char-
les II. mal servi de Généraux & de
troupes , firent tant de pertes aux Pais-
Bas contre un Jeune Roi , qui venoit
les attaquer en personne à la tête de
tout la fleur de la Noblesse de France,
que les Anglois, les Suedois & les Hollan-
dois en ayant pitié , formerent une *Tri-
ple Alliance*, qui suspendit & interrom-
pit pour un temps les conquêtes du
Roi Louïs ; & celui-ci se fit un mé-
rite de la Paix qui fut faite l'an 1668. à
Aix-la-Chapelle , auprès du Pape Clé-
ment IX. à qui il fit semblant de la
donner : mais quatre années après s'é-
tant jetté sur la Hollande à titre de
Vengeur de la Religion Romaine , que
ces Peuples avoient abandonné il y
avoit un siècle entier , & les Espagnols
pour satisfaire aux Alliances particu-
lières qu'ils avoient avec les E-
tats Généraux de s'entre-secourir mu-
tuellement , ayant envoyé quelques
troupes aux Hollandois , le Roi qui
vît ceux-ci revenus de la première con-
sterna-

sternation, où les avoit jetté ses conquêtes (tout ayant plié à son abord dans leurs Provinces) il les quitta pour les aller continuer dans la Flandre Espagnole, ce qui dura jusqu'à l'an 1678. que la Paix de Nimégue en arrêta encore le cours. Cette Paix dura peu d'autres années; la guerre, quoi-que sans déclaration au commencement, ayant recommencé par l'occupation de plusieurs places, dont la France se faisoit en vertu & en exécution de divers Decrets & Sentences émanées de plusieurs Tribunaux, que le Roi Louis avoit fait ériger chez soi, où ses propres Sujets lui ajugeoient les places & les domaines, qu'ils disoient lui appartenir par de vieux & de nouveaux titres. Ce moyen de sentencier sur la popriété & les droits, qu'on prétendoit appartenir à la Couronne de France, avoit déjà été mis en usage après la Paix d'Aix-la-Chapelle, & celle de Nimégue, ou au dire de ces Juges favorables on prononçoit que telles & telles Villes, ou districts, dans lesquels on comprenoit ce qu'on vouloit, étoient des dépendances des places cédées par ces Paix, ensuite de quoi la France s'en mettoit en possession, en protestant de ne point vouloir de guerre, mais seulement la ponctuelle

ponctuelle exécution des Traitez qu'on avoit fait.

C'a été par cette voye que la Monarchie Espagnole s'est allée détruisant, jusqu'à ce qu'extenuée par ces artifices, & ces pertes elle est enfin tombée toute entiere & tout d'un coup, si ce n'est entre les mains de la France, du moins en celles d'un Prince François, ce qui n'étoit point la crainte de les voir réunies en une seule Puissance. Les Etats qui confinent médiatement ou immédiatement à la France s'étant intéressés dans cette chute, qui avoit entierement fait perdre l'Equilibre entre les deux Puissances; à l'ombre desquelles tous les autres Etats vivoient en quelque sorte de repos, la dernière guerre commença & se fit pour rapeller cet Equilibre; Elles finit sans produire cet effet, que tous les Alliés sembloient desirer avec tant de passion. Mais en échange elle produisit un Armistice entre les deux Grands & principaux Competiteurs, qui dureroit jusque à ce que la grande querelle de la Succession d'Espagne pût être composée à l'amiable.

Les Puissances Maritimes se chargerent de la garantie de cet Armistice, & particulièrement du soin de maintenir

la Neutralité des Etats d'Italie, où il y avoit le plus d'apparence, parce-qu'il y avoit plus de facilité, d'y voir renouveler la guerre. Comme l'Angleterre avoit été la cause que la dernière guerre avoit fini sans obtenir le but, pour lequel elle avoit commencé, les choses y ayant entièrement changé par la succession à ce Puissant Royaume de la Grande-Bretagne dévolüe au Sérénissime Electeur George d'Hanover, celui-ci prit des soins extraordinaires de faire réussir par la négociation, ce qui n'avoit pû avoir son effet par les armes. Il proposa au Regent de France & aux Etats Généraux des Provinces-Unies de s'allier ensemble dans la seule vûe d'offrir leur médiation pour cet effet aux Parties intéressées, sçavoir l'Empereur Charles VI. & le Roi Philippe V. Il travailla premièrement à la Cour de l'Empereur, pour le disposer à céder ses prétentions sur l'Espagne, & lui offrit les secours & la force nécessaires pour se conserver, ce qu'il possédoit de cette Monarchie contre le Roi Philippe, si celui-ci ne donnoit la main & n'acquiesçoit à la paix, qu'on lui proposeroit à ce prix. Le Roi Philippe ou plutôt son Ministre ayant refusé d'entrer en aucune voie d'accommodement, & ayant enlevé dès l'année

1717. la Sardaigne, & dans la suivante attaqué ; non pas le Royaume de Naples , comme les Espagnols le publoient , & le Monde croyoit qu'on alloit faire , mais la Sicile , le Roi de la Grande Bretagne envoya une Escadre dans la Méditerranée , qui pour premier debut-défit la Flote Espagnole dans la Mer de Sicile à la hauteur de Siracuse ; ce qui n'ayant point découragé les Espagnols , & ceux-ci traitant par tout hostilement les Anglois, la guerre a continué , avec déclaration ouverte , non-seulement de la Grande Bretagne , mais de la France en vertu d'une Alliance, qui eût le nom de *Quadruple* , dans laquelle les Hollandois & le Roi de Sicile , sont depuis entrez en faveur de l'Empereur , qui est le Chef des Liguez. C'est sur la situation , où les choses ont amené l'Espagne , qu'on peut raisonner en curieux , & non pas définir en Prophète , ce que promet ce Système , ou l'état présent des affaires.

On ne sçauroit raisonner juste qu'en considerant les qualitez personnelles de ceux qui donnent le premier mouvement aux affaires , les causes qui ont amené celles-ci en l'état , où elles sont , & les secours ou les obstacles , qui acheminent ou traversent naturellement

leur cours. Il est certain que l'habileté ou le peu d'intelligence de ceux qui donnent le branle aux affaires les rendent bonnes ou mauvaises, & que les mêmes dispositions sont suivies de bons ou de mauvais succez, à mesure de la conduite qui les dirige. Mais il n'est pas facile de marquer les caractères des Rois & de leurs Ministres, leur vie étant le plus souvent cachée & peu connue du reste des hommes. On répond à ceci qu'on n'entreprend pas un examen de leurs mœurs & des bonnes ou mauvaises qualités qu'ils possèdent, mais qu'on juge & qu'on raisonne sur leur conduite ou leur maniere de gouverner, qui étant exposée aux yeux de tout le monde, ce n'est point empiéter sur le droit d'autrui, que de faire des réflexions sur ce qui arrive en public, & qui est de la juridiction de tout le monde; Les pronostics seuls sont en quelque maniere défendus, parce-qu'ils avancent des choses souvent peu sûres, & quelquefois dangereuses au Devin, quand il passe les bornes d'une speculation respectueuse & desintéressée.

.. Ce qui est arrivé jusqu'à présent en Espagne, dès que le Roi Philippe est sur le Trône, a fait connoître deux qualitez dans ce Prince, qui paroissent incompatibles.

patibles. On l'a vû en Italie & en Espagne à la tête des Armées, ce qui marque du courage & de la bravoure. Car s'il avoit voulu ne voir le danger que de loin, les raisons ne lui manquoient pas de se tenir à l'écart, & la première & la plus pressante de toutes étoit celle de ne point exposer une vie, d'où dépendoit le salut de l'Espagne, & où avoient abouti tant de pratiques, publiques & secretes, & tant de dépenses pour le mettre sur le Trône. Il est rare ensuite des vivacitez d'un esprit martial de voir un Prince, qui en est animé, abandonner en quelque maniere le Gouvernement de ses Etats à d'autres, sans prendre connoissance, du moins des affaires qui sont de la première Importance, ou de les changer au gré de ses Conseillers, sans examiner si la nouveauté sera avantageuse & utile; particulièrement si ces Conseillers ne sont pas crûs fort propres ni fort habiles pour donner conseil. Autant que le public en a été informé, le Gouvernement a si fort varié pendant long-tems, tant au sujet des finances, dont le système & les Ministres changeoient au moins tous les ans, qu'au sujet des Généraux, des Grands & des personnes employées à la direction des affaires, Nationnaux ou étrangers qu'on

à vû balottez par le pur effet du crédit d'une seule personne , qui se permettoit tout ; une telle indolence , dis-je , dans la personne d'un Souverain , supposé & connu pour animé & actif à la guerre , paroît inalliable avec ces dernières dispositions , & donneroit plutôt lieu de croire qu'il est d'un naturel si mol & si apathique , qu'il ne se sentiroit pas même ému de la chute entière de sa Monarchie.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eû des Rois de cette trempe , qui ont vû fleurir leurs Etats & révéler leurs Couronnes : mais ils ont dû ces avantages à l'habileté de leurs Ministres , qui étant pourvus de talens extraordinaires ont sçu faire respecter leurs Princes , & soutenir le poids des affaires , de quelque importance & difficulté qu'elles fussent. Il y a des écueils à éviter pour les Rois , dans cette éclatante Navigation. Celui , par exemple , de passer pour mal habile & incapable de gouverner par soi-même. Ceci attire le mépris des Etrangers & souvent la haine des sujets , lorsqu'ils voyent que tout dépend de la volonté d'un Ministre , qui a souvent devant les yeux plus sa satisfaction particulière & l'avancement de ses Créatures , que la récompense du mérite & le meilleur service
de

de l'Etat. Il faut encore conter entre les préjudices d'un Prince qui laisse gouverner son Etat par un autre, quoi-que ce soit avec bonheur, la honte d'être l'Esclave de ce Ministre, comme étoit le Roi Louis XIII. qui ne pouvoit avoir un Secrétaire ni confident ou Favori, qui ne lui fut donné par le Cardinal de Richelieu, qui ne pouvoit dire un mot ni faire le moindre mouvement, qui ne lui fut rapporté par ses Espions, ni faire aucune grace si ce n'est à la recommandation de ce Ministre, qui eût la dureté de chasser de la Cour & du Royaume, la Mere, & le Frere de ce Roi, parce qu'ils ne pouvoient souffrir de voir la Majesté Royale ainsi avilie & deshonorée par la fiéreté d'un homme, à la fin sujet & créature de son Prince, quelque heureuse que fut entre ses mains l'administration des affaires.

On ne sçaitroit prendre ou donner d'autre Idée de la Défunte Reine Marie Louise que celle d'avoir eû la même bonté & indulgence pour la Princesse des Ursins qu'avoit le Roi Philippe, & d'avoir en quelque maniere étouffé la curiosité Naturelle du sexe sur ce que la Cour & la Ville pensoit du Despotisme, avec lequel cette Dame arbitroit & dispoisoit de tout sous

leur nom. Jêsus Chriſt , dont toutes les actions ſont des enſeignemens , a en ſans doute principalement en vûe d'inſtruire les Rois , lorsqu'il a témoigné de la curioſité de ſçavoir ce que les hommes penſoient & diſoient de lui. (*Mat. ch. 16.*) Car les Rois ne ſ'en doivent pas tant rapporter à la ſuffiſance & bonnes intentions de ceux qui adminiſtrent leur autorité, qu'ils ne recherchent & n'entendent encore quelquefois ce que les Peuples, & les Sujets en diſent , pour y mettre ordre quand les choſes ne vont pas comme elles doivent aller. Il eſt à la vérité plus fort naturel qu'une Reine, particulièrement en païs étranger , & en une Cour de langue & de manieres toutes différentes des ſiennes , ſ'attache à une Confidente, & lui abandonne ſon Cœur, & que pour peu que celle-ci ſoit ambitieufe & hardie , elle ſe ſaiſiſſe de la confiance, & en uſe dans toute l'étendue de ſon ambition , empêchant par ſes careſſes, (qui ſont ſouvent le berceau, où les Princes ſe laiſſent endormir ,) qu'elle ne voie ce qui ſe paſſe au dehors, & que perſonne n'ait les moiens de l'en inſtruire.

Cette obſeſſion , ſous laquelle la Duchefſe tenoit les eſprits du Roi Philippe & de la Reine ſon épouſe a duré treize ans ſans interruption ; car quoi-que le Roi de France, Ayeul du Roi Philippe ,

offensé de ce que cette Dame bravoit à Madrid tout ce qui ne plioit pas sous ses volontez, eût une fois obtenu, ou commandé qu'elle quittât l'Espagne & s'en retournât en France, elle ne perdit rien de son crédit en cette occasion, & elle retourna bien-tôt jouir de son ascendant auprès des Rois Catholiques, la Reine ayant ressenti plus vivement l'absence de cette fiâteuse Confidente, & ayant obligé son Epoux à représenter son chagrin au Roi son Ayeul, qui ne pût tenir contre ces instances, & renvoya la Duchesse à Madrid. Il semble que sa dernière disgrâce l'ait privé de toute espérance de retour, & tant que durera le crédit de la nouvelle Reine, il y a bien de l'apparence que la Princesse des Ursins demeurera éloignée d'Espagne. Elle avoit cependant fait, il y a peu, quelques efforts, qui sembloient l'avoir relevée, puis qu'elle obtint que le Roi Philippe lui continueroit ses pensions; ce qui étoit un grand pas vers le retour à la première faveur: mais elle aura toujours en tête le nouveau Ministre, qui n'a garde de souffrir ce retour, puisque ce seroit exposer sa faveur à la compétence d'une femme, qui n'a jamais sçu souffrir d'égale, bien loin de s'accommoder au silence & à la soumission de voir un au-

tre premier dans les affaires. La bonté du Roi Philippe, si on ose ainsi l'appeler, de lui avoir voulu donner une Principauté de 30000. écus de rente, & cela dans les Pais-Bas précisément, & d'avoir fait insister dans les Traitez des affaires générales, qui se font fait, jusque dans celui de Bade, ce qui attirera un si bon mot du Prince Eugene au Maréchal de Villars, qui portoit cette Instance, est une terrible marque de la complaisance que le Roi a pour cette Dame, d'autant plus que la Grace ne pouvant servir à elle, qui avoit plus qu'elle ne vouloit de biens & d'honneurs, la destination qu'elle faisoit de cette Principauté étoit encore le sujet d'un plus grand déchaînement.

On a touché une partie des bonnes qualitez de la nouvelle Reine Elizabeth, en parlant d'Elle, savoir un esprit vif, souple & capable de tout, dont il semble qu'on ne sçauroit donner de plus grande marque, que le soin qu'elle prit, avant que d'aller en Espagne d'en faire sortir la Duchesse de Bracciano, qui pouvoit, & qu'on peut croire naturellement, auroit par ses artifices continué de brouiller les affaires, & jusqu'à la paix domestique entr'elle & son Epoux, quand elle auroit crû que cette

Paix

Paix lui étoit incommode. Comme la part que les Reines ont coûtume de prendre dans les affaires du vivant de leurs Epoux n'est pas souvent fort grande, ou du moins fort visible, il paroît qu'elle sera encore moindre en cette occasion, où le crédit & le nom du Ministre fera tout, & l'un sur soi tout le mérite ou toute la censure de ce qui arrivera. Ce qu'il y a ici de particulier est que le Ministre lui devant toute sa fortune, aura, comme on le suppose, tous les égards possibles pour elle & conseiliera tout au moins avec elle l'usage de sa faveur, & lui donnera toutes les satisfactions, qu'elle peut ou desirer pour soi, ou pour ceux qu'elle voudra recommander. La prévoyance la plus ordinaire ne sçauroit laisser ignorer au Cardinal que le crédit de la Reine pourra toujours lui faire perdre sa faveur & le détruire dans l'esprit d'un Roi aussi bon & aussi complaisant que celui du Roi Philippe : Mais de son côté le Ministre doit esperer que la Reine par une espeece de besoin qu'elle aura de le soutenir, pour le crédit de l'Elevation qu'elle lui a procuré, s'en remettra à lui des affaires les plus importantes, & ne voudra point faire prévaloir ses sentimens particuliers pour ne point

s'obliger à répondre des événemens.

Que penser & que dire de ce Ministre si favorisé de la Fortune, qu'en un saut elle l'a élevé de la condition la plus ordinaire, non-seulement au fait des Grands humains & des Dignités, où peuvent aspirer les Ecclesiastiques, dont il avoit pris l'état, mais à celles que l'habileté la plus consommée, & les mérites les plus éclatans peuvent obtenir ? Ce seroit une malignité d'obliger le Cardinal Alberoni à tourner la tête dans la belle carrière, où il a commencé de courir pour lire sa Généalogie dans celle qu'on fit autrefois en France à un des principaux Ministres du Roi défunt, qui pour concevoir quelque allusion à son nom avoit pris un serpent ou Couleuvre pour ses armes. Un Panegyriste qui cherchoit des Ascendans au Ministre & les vouloit trouver parmi les Rois d'un très ancien Royaume, alors ami & Allié de la France, les lût en deux mots qui furent écrits sur ses Tablettes *Ex sole & lutho*. Qui marquoient que comme la chaleur du Soleil tire les serpens de la boüe, de même son Mecene devoit tout son être & son Ascendance à la faveur d'un Roi qui avoit pris le soleil pour sa Devise. On ne veut point faire de réflexion odieuse

se sur la naissance ou les Ancêtres du Cardinal. L'honneur & le mérite personnel est un éclat qui dore & ennoblit toute sorte de bassesse, & dès qu'on entre par cette porte dans le monde, on y vient digne de tout estime & respect; C'est cracher contre le ciel, & à sa propre confusion, que d'opposer du mépris à la Vertu, qui prend soin de la conduire & des démarches d'un homme qui elle guide.

Mr. Alberoni est donc aujourd'hui Cardinal & premier Ministre, l'un par la recommandation & l'autre par le choix du Roi Philippe V. *Quod felix, faustum, Fortunatumque sit*; Ce qui soit à la gloire de son Promoteur, à l'avantage de l'Etat, qu'on lui a donné à gouverner, & au repos de l'Europe. C'est du succès de ces souhaits, dont on est aujourd'hui en peine, & sur lequel chacun fait des discours & des raisonnemens selon ses lumières. Voyons quelles sont celles de l'Auteur de ce discours. Posons premièrement les faits sur lesquels on raisonnera dans la suite. Le Cardinal a trouvé le Royaume d'Espagne en paix, & en état d'en jouir plus longtemps, s'il avoit conseillé au Roi Philippe de convenir avec l'Empereur de ses prétentions, & qu'il le laissât jouir tran-

tranquillement de la Couronne , qu'on lui avoit mis sur la tête. C'est cependant tout le contraire Il a persuadé au Roi de faire la guerre & l'a commencé. On sçait bien que les grands desseins mènent à la grande gloire ; & que pour se rendre agréable aux Rois il faut la leur faire espérer , & leur persuader qu'ils ont le droit d'y prétendre , & les moyens d'y parvenir. Mais si l'incompétence du Tribunal , sur l'oracle duquel les Peuples jugent de la meilleure cause , sçavoir les connoissances , que l'on a ordinairement du Droit des Princes , doit suspendre le Jugement du public , c'est à leurs Conseillers d'examiner mûrement les moyens , qu'ils pensent d'employer , & s'ils se riront d'affaire avec honneur , & sans perte.

Les sources de ces moyens sont assez connues , sçavoir la Négociation & la Force. Celle - ci se tire du dedans & du dehors , des contributions pécuniaires des sujets , & des Alliances avec les Etrangers. L'une & l'autre de ces derniers moyens sont encore à peu près connus ; Et c'est justement cette connoissance que l'on a de l'état des affaires de la Nation Espagnole , tel qu'il est aujourd'hui , qui fait paroître étrange & merveilleuse la résolution
que

que le Cardinal Alberoni a pris d'engager le Roi Philippe à faire la guerre, qui demande des trefors infinis, & de puissantes Alliances. Il y a sans doute de l'or & de l'argent dans les Royaumes d'Espagne : mais les richesses sont parmi les Grands, tant Ecclesiastiques que Séculiers, & le Peuple y est communément pauvre, & même très-pauvre. Cependant c'est de celui-ci qu'il faut tirer les impositions, & non pas des Grands, qui ne sont guère accoutumés à contribuer aux Rois en Espagne, si ce n'est comme possesseurs de quelques charges ou offices sujets à être taxés : En dépit, dit-on, de toute cette Theorie, & de tous les discours en l'air que l'on fait sur les richesses où la pauvreté des Espagnols le Cardinal a trouvé le moyen de mettre en action un nombre infini d'ouvriers, partie nationaux, partie attirés des pays Etrangers en Espagne, qui travaillent à la construction d'un très-grand nombre de Vaisseaux & de toute sorte d'attirail de guerre. Il faut de l'argent pour commencer & pour continuer ces manufactures, & on n'entend point jusqu'à présent que le défaut d'argent ralentisse ce travail. Mais cela durera-t-il autant que le besoin ? Car ce n'est que la fin qui couronne l'œuvre ? Toutes.

tes les nouveautez plaisent particulièrement quand elles sont proposées avec la speciosité de projets magnifiques , & qui promettent beaucoup. Les Grands pour ne pas paroître envieux de la gloire du Roi , ou plutôt de celle du Ministre , ont fait des avances gratuites & généreuses des grosses sommes , qu'ils ont envoyé en espèces au Tresor Royal, ou employé à lever des Régimens à leurs frais , qu'ils ont donné ensuite armez & vêtus au Roi. Les Hommes d'affaires ont été rudement pincez , & par voye de fait , & sur une simple taxe du Ministre , obligez à déboursier. Mais combien de fois peut-on revenir à ces deux moyens ? qui sont cependant de la même nécessité tous les ans , tant que durera la guerre ?

La levée des Troupes Nationales n'est pas sujette à de moindres embarras. Les Royaumes d'Espagne sont mal peuplez pour les raisons que chacun connoît , sçavoir l'accablante multitude de Prêtres , de Moines , & de Nonnes , la Sterilité naturelle des femmes Espagnoles , qui peuvent porter des enfans à bonne heure , mais qui finissent aussi d'en faire beaucoup plutôt que les femmes des autres Nations, l'épuisement que la double expulsion des Mores a fait des peuples.

ples & des familles chassées d'Espagne , & enfin la sortie , que font continuellement du País ceux qui sont envoyez, ou qui prennent tous les ans le chemin des Indes ou d'autres País pour leurs intérêts particuliers. Cependant la continuation de la guerre demande des recrûes continuelles ; & ce qui semble les devoir rendre bien-tôt impraticables est qu'on ne voit point encore de quels Alliez le Ministre se pourra servir pour accroître ses forces , & pour s'en servir à soutenir la guerre avec eux. En un autre tems , & dans une autre situation d'intérêts & d'affaires, l'Espagne auroit pû compter sur des troupes Françoises. Aujourd'hui on les empêche positivement d'aller servir au-delà des Pyrenées , parce que la Cour de Madrid & celle de Paris , & les Rois quoi qu'Oncle & Neveu , ont des intérêts differens , & d'une conséquence , qui ne peut guère être accommodée par quelque tempéramment que ce soit. On entend bien que par le Roi de France, je parle de celui qui régne, non pas de celui qui doit régner , si Dieu lui conserve la vie. Et que c'est des intérêts du premier que je parle , quand je dis qu'ils sont inalliables avec ceux du Roi Philippe.

Au défaut d'Alliez François chacun croyoit que le Cardinal Alberoni , alloit se
se

se servir des Sujets de Son Altesse Royale de Savoye, Roi de Sicile, sous le nom desquels il auroit pû faire enrôler autant d'Italiens & de François qu'il auroit voulu, le Duc ayant des Sujets de l'un & de l'autre langue. Tout le monde étoit persuadé que le Cardinal s'étoit assuré de cet Allié, & que celui-ci alloit faire avec lui la guerre à l'Empereur, qui ne l'avoit point encore reconnu pour Roi de Sicile, & n'avoit voulu faire aucune Paix avec lui. Cependant après avoir tenu toute l'Europe, & le Duc même, en suspens sur cette Alliance, le Cardinal se déclare contre lui, envahit la Sicile, & lui fait ainsi connoître ses véritables intentions. On avoit publié assez hautement que le Cardinal faisoit compte d'emporter le Royaume de Naples, après s'être rendu maître de celui de Sardaigne. Mais personne ne faisoit compte qu'il eut besoin, ou qu'il dût se servir de la Sicile pour se faciliter cette occupation. C'étoit un mystère, que Son Eminence traitoit secrettement avec le Roi Sicilien, qu'il s'efforçoit de disposer à lui céder amiablement son Isle, moyennant des compensations, qui lui promettoit ailleurs, mais comme celui-ci ne se déterminoit pas assez-tôt, on jugea à propos de s'en saisir, & même de lui faire un crime de ce délai. On

On disoit encore qu'il y avoit une autre Ligue formée entre plusieurs Princes, qui devoit donner des Alliez au Cardinal Alberoni, apparemment Auteur & tout au moins Promoteur Principal de cette Ligue. Les Alliez se devoient produire lors qu'on y penseroit le moins, faire guerre à outrance à l'Empereur, & chasser les Allemans d'Italie. On vit en ce temps-là paroître un Livre Italien, dont l'Auteur sembloit être la Trompette de cette Alliance, puisqu'il *Démontre aux Princes & aux Peuples*, de ce Pais-là qu'ils ont toujours été libres, dans la vûe, comme on peut croire, de les exciter à rendre à leur Patrie *cette même liberté*, dont il veut qu'elle ait jouï dans tous les siècles dès la Fondation de Rome. Mais qu'est-il besoin de leur mettre pour cela les armes à la main? Il n'y a aucun Prince ou Etat en Italie, qui soit aujourd'hui plus esclave & plus maltraité par l'Empereur d'Allemagne, qu'on a principalement en vûe de dépouiller des Provinces & des Droits qu'il y possède, que ne l'étoient les Italiens sous les Empereurs Payens, & les Nations Barbares qui ont foulé aux pieds de la maniere la plus indigne le *Sénat & la Liberté Italienne*, comme en sont convaincus tous ceux qui ont lû l'Histoire ancienne :

ancienne ; quelques Livres nouveaux qu'on puisse faire pour leur persuader le contraire. Les Italiens délicats ne peuvent souffrir les coutumes grossières des Allemands , & sont résolus , dit-on , de les chasser de chez eux sous les Auspices des Espagnols. Mais ne sommes nous point au cas des souris conjurées contre le chat ?

On ne devoit pas penser que le Cardinal Alberoni eut jetté les yeux sur des Hérétiques pour se faire des Alliez contre l'Empereur. Les Espagnols dévots ont tant déclamé contre les Alliez de cette Religion , qui assistoient le Roi Charles , aujourd'hui Empereur , pendant la dernière guerre , qu'ils ne voudront pas encourir le même blâme. Cependant il est venu à la connoissance publique que le Cardinal a recherché une Alliance encore plus dangereuse à la Religion , qui est celle du Sultan , & cela par le moyen du Prince Ragotzi , à qui on a sçu qu'il avoit envoyé un Ministre pour résider auprès de lui de la part du Roi Philippe , & de celle de Son Eminence pour l'informer de l'occupation que donnoit à l'Empereur la guerre , qu'on lui avoit déclaré en Italie , & des avantages que le Grand-Seigneur pouvoit tirer de cette diversion en continuant la guerre contre lui. A la
vérité

vérité on a lû dans les Nouvelles publiques les protestations que le Prince de Cellamare y fit inserer contre cette découverte, comme contre une imposture, mais on n'a point entendu qu'il se soit inscrit en faux contre la Relation, que le Journal de Paris a donné du voyage & de l'heureuse arrivée à Andrinople de cet Envoyé & de la harangue, que celui-ci avoit fait au Prince Ragotzi; ce qui ne doit cependant donner aucune Idée extraordinaire de la conduite du Ministre, d'autant plus que la Paix suivie entre l'Empereur & la Porte Ottomane a fait cesser tous les sujets de crainte, que pouvoit donner cette correspondance.

Voilà ce qui regarde les Alliez, qu'on sçait que le Cardinal Alberoni avoit, ou pouvoit avoir recherché dans la guerre déclarée à l'Empereur. Voici ceux qu'il a disposé à se déclarer contre lui, & contre Sa Majesté Catholique à cette occasion. En premier lieu, le Roi George de la Grande-Bretagne. Celui-ci, comme on a vû, ayant travaillé avec un soin extraordinaire à affermir le Repos de l'Europe, & à composer le différent, qui restoit à terminer au sujet de la Succession d'Espagne, avoit amené les choses au point d'un accommodement total, en disposant l'Empereur à renoncer à
toutes

toutes les prétentions sur les Royaumes d'Espagne & les Indes , moyennant la seule cession du Royaume de Sicile. La France s'étoit engagée à procurer , & étoit entrée dans la garantie de cet accord. Cependant il n'y eût pas moyen , comme on a vû , de tirer le Cardinal à consentir à cette pacification , ce qu'on attribuoit alors à l'excessive confiance , qu'il avoit conçu des grandes forces qu'il avoit mis sur pied , ou à une repugnance , qu'ont ordinairement les Grands hommes de revenir en public de leurs préjugés , parce qu'on prend de-là occasion de les condamner , comme s'étant appuyés sur des fondemens incapables de les faire subsister.

Il parut néanmoins , à juger des premiers démarches , que sa confiance s'étoit effectivement trouvée mal fondée , puisqu'au premier essai qu'il fit de ses forces , qu'il croyoit si grandes , sa Flotte fut quasi entièrement défaite en Sicile. Ces créatures , pour en diminuer la perte , & empêcher qu'on ne sçût la vérité du fait en Espagne , faisoient retenir coup sur coup , & repliquer dans les Nouvelles publiques la prise de Palerme & de Messine ; & la joye , avec laquelle les Siciliens avoient reçu & venoient en foule au devant des Espagnols. Mais comme il étoit

étoit impossible de toujours celer la vérité, le Cardinal jugea enfin à propos de faire composer une Lettre en son nom adressée à l'Ambassadeur d'Espagne à Londres, par laquelle on faisoit de grands reproches aux Anglois d'avoir sans aucun *motif, nécessité ou prétexte* abusé du caractère de Médiateurs, qu'ils avoient pris, & attaqué des Gens, qui les considéroient comme amis, & ne se défioient point d'eux.

On sçait que Monsieur le Cardinal Alberoni connoissant combien il importe à un premier Ministre d'avoir un Secrétaire capable de bien tourner les Déclarations, que l'on veut rendre publiques, se souvenant d'avoir connu, lorsque Son Eminence étoit à Monsieur le Duc de Vendôme, un habile homme, qui servoit de Secrétaire à ce Prince, voulut l'attacher à soi, & l'invita de venir en Espagne avec une Lettre de change de dix mille Livres, qu'il lui adressa. Le Secrétaire accepta le parti, prévoyant sans doute combien ce service lui seroit utile, puisque les premières offres étoient accompagnées d'une si libérale gratification. La tournure cependant de la Lettre, (si elle est de cet habile Secrétaire) ne paroît pas tout à fait heureuse, non plus que celle d'une autre Lettre adressée

au nom du même Cardinal à Monsieur le Marquis Beretti, Ministre du Roi Philippe auprès des Etats Généraux, pour l'obliger d'employer ses soins à les détourner d'entrer dans l'Alliance formée contre le Roi Catholique, ou les desseins crûs outrez de son Ministre; & cela par des raisons qui ne paroissent pas exposées dans l'une ni dans l'autre, avec un artifice trop délicat. Quoi qu'il en soit de ces Lettres, la première fut vivement réfutée par Monsieur Crags, Secrétaire d'Etat de la Grande-Bretagne, au nom du Roi George & de la Nation Britannique: & la seconde a parû, sans réplique ou examen, peut-être parce qu'on n'a pas jugé qu'il y eut fort à craindre qu'elle fit grande impression sur les esprits de ceux, à qui on la devoit communiquer. Et en effet, les choses ont eû leur cours, & les Etats se sont déclarés pour la *Quadruple* Alliance, quoi qu'avec les Ménagemens, qu'on a rapporté ailleurs.

Le Cardinal Alberoni voyant les Espagnols un peu revenus de leur abbattement, fit voir comme auparavant la première confiance dans la réussite de ses desseins, pressant tous les jours plus vivement la continuation des apprêts militaires en tous les Ports d'Espagne, & faisant espérer à la Nation que non-
feu-

seulement la perte qu'on avoit pû faire devant Siracuse seroit plus qu'abondamment réparée ; mais qu'on auroit une Flote deux & trois fois plus nombreuse que celle qui fut surprise & maltraitée par l'Amiral Bing.

En effet, toutes les Nouvelles d'Espagne ne continuerent à parler que d'enrôlemens de Soldats , de marches de Troupes, de Fabriques de Vaisseaux dans tous les Ports du Royaume & de préparations de convois, tous destinez pour l'Italie, & *huelgame Dios*. Où est l'Espagnol qui ne se réveille pas à ce bruit, & qui n'espere pas des merveilles d'un armement si prodigieux ? L'affaire, selon quelques-uns, & le nœud de la difficulté est de fournir cette grande & nombreuse Flote de gens capables d'en faire la manœuvre ; Gens qui ne se trouvent qu'en bien petit nombre en Espagne, où ce petit nombre est encore nécessaire pour équiper les Gallions, qui vont en Amérique ; & que le Cardinal aura plus de difficulté de trouver, à ce qu'on eroit, qu'il ne pense. Il semble qu'il n'a pas lieu d'esperer d'en tirer beaucoup d'Angleterre & d'Hollande, ni même de France ; quoi-qu'il échappe toujours quelques-uns de tous ces Etats, que le desir de la nouveauté & d'un plus

T. gros

sur l'Histoire précédente. 437

à la défensive dans leur propre Païs, en y suscitant une guerre. Chacun sçait maintenant que le feu Roi de Suede étoit entré bien avant dans ce projet. Ses Ministres arrêtez ; l'un en Angleterre, l'autre en Hollande n'ont laissé aucun doute de cette entreprise. On n'y impliquoit point alors la Cour d'Espagne, parce que la chose n'étoit pas encore assez connue. Cependant ceux qui voyoient que le Roi de Suede n'avoit aucun intérêt particulier, qui le portât à armer contre l'Angleterre, ni les moyens nécessaires pour soutenir une guerre offensive, qu'on disoit qu'il entreprenoit pour le seul établissement du Prétendant sur le trône de la Grande-Bretagne, la Cour d'Espagne s'étant déclarée pour celui-ci, ne doutoient point dès-lors de mettre sur le compte du Cardinal, l'armement & les desseins du Roi de Suede, & de croire que c'étoit lui qui fournissoit aux frais de l'entreprise. L'arrêt qu'on a fait de ces deux Ministres depuis la mort du Roi de Suede, & le procès, qu'on leur fait maintenant sur l'emploi des sommes qu'on sçait qu'ils ont reçu & appliqué à leur avantage particulier, ne manquera pas de donner un entier éclaircissement de ce Mystere.

Ce Mystere semble déjà plus que su-

filamment éclairci par l'arrivée publique du Duc d'Ormond en Espagne , quoique le Cardinal en ordonnant au Ministre du Roi Catholique à la Haye d'en donner part aux Etats Généraux , ait donné une autre couleur à cette arrivée, afin de la faire passer pour imprévûë & sans dessein. Il lui ordonne d'assurer ces Messieurs que » le Duc ayant demeuré » dans le voisinage de Paris dès le Mois » de Juin jusqu'à la fin d'Octobre, & le » Comte de Stairs faisant de pressantes » instances à Monsieur le Régent , afin » qu'il ne le tolerât plus en France , le » Duc avoit pris le parti de venir en » Espagne , où le Roi *pour ne point* » *manquer au Droit d'hospitalité* , qu'il » accuse Monsieur le Régent de France » d'avoir violé en cette occasion , *quoi* » *qu'ami & Allié du Roi d'Angleter-* » *re* , l'avoit fait arrêter à 40 lieues » de la Cour. Et c'est de la réalité de » *cet événement* , dont l'Ambassadeur a » ordre de faire part aux Etats , afin que » Son Excellence *s'en puisse servir avec* » *utilité*.

Il n'est pas facile de concevoir quelle utilité Messieurs les Etats Généraux ou l'Ambassadeur pouvoient tirer de cet avis , puisque supposé que les Etats entrent à part des avantages ou desavan-
tages

tages de Sa Majesté Britannique ils n'apprenoient rien qui pût les porter à croire que la Cour d'Espagne ne favorisoit ni le Prétendant ni le Duc d'Ormond. On avouë que celui-ci après avoir fait beaucoup de voyages en Italie, en Suede, & en France; obligé à sortir de ce dernier Royaume se recouvre en Espagne, où l'on se fait un mérite d'exercer à son égard les *droits de l'hospitalité*, ce qui au moins veut dire qu'on l'y considere comme ami, bien loin de donner lieu de croire, qu'on ménage, ou qu'on considere les Intérêts du Roi de la Grande-Bretagne, de qui ce Seigneur s'est déclaré ennemi, & cherche à le détrôner. Il est vrai que dès que les hostilités ont commencé entre la Grande Bretagne & l'Espagne, on n'est plus obligé d'avoir ces ménagemens, l'un pour l'autre. Mais à quoi peut servir cet avis, si ce n'étoit pour se faire quelque sorte de mérite ?

Le Duc d'Ormond ne demeurera pas long-tems éloigné de la Cour. Il fut appelé, & caressé à Madrid par le Roi & par Son Eminence. Et cela avec tant d'éclat qu'on publia, qu'il iroit bientôt en Irlande; ou en Ecosse y réveiller le zele des Partisans du Prétendant, qui avoient si mal réussi dans leur pre-

mière levée de Boucliers en ce dernier Royaume. C'est ce dont avoit menacé le Cardinal, dès avant qu'il y eut aucune déclaration de guerre entre les deux Royaumes ; sçavoir qu'on avoit les moyens d'inquiéter le Roi George dans la possession de la Couronne, qu'il avoit sur la tête. Ce n'est pas que les Mécontents d'Angleterre aient aucune amitié particulière, qui les lie au Roi Philippe, à la Couronne d'Espagne. Divisez, comme ils sont, en deux Partis, dont l'un fait semblant de souhaiter de voir le fils du Roi Jacques II. sur le trône de la Grande-Bretagne, ils ne cherchent qu'un prétexte pour s'opposer les uns aux autres, & comme le Ministère présent composé de Wighs, est opposé à ces concurrens, ceux-ci se servent du nom & de la cause du Prétendant pour en faire le sujet de leur mécontentement, qu'ils font éclater en toute sorte d'occasions. Mais c'est à sçavoir si les Wighs seront aussi faciles à gagner, & à désapprouver la guerre contre l'Espagne que les Torys se montrèrent prompts l'an 1712. à la finir, & à laisser l'Europe dans l'embarras, d'où elle pouvoit alors se tirer & s'affûrer d'une Paix constante, vû les moyens qu'elle en avoit en main.

Si on admiroit la Politique du Cardinal Alberoni à refuser, tantôt sous un prétexte, tantôt sous l'autre toutes les propositions d'accommodement que les Cours de Paris & de Londres lui faisoient, on ne fut pas moins étonné, lors qu'on aprit que le sujet de ces refus, étoit l'esperance de voir la France en particulier tellement embarrassée chez soi, qu'elle n'auroit ni la commodité, ni le tems de se mêler des affaires d'Espagne. A la verité on ne scauroit nier que ce ne soit une regle de la Politique, telle qu'elle se pratique aujourd'hui, de procurer du travail & de l'occupation chez soi à ceux qu'on ne veut point qu'ils se mêlent dans nos desseins. On laisse aux Confesseurs à décider si toutes les voyes de procurer de l'embarras à ses voisins sont justes. Ce que chacun peut voir, est que ces moyens, qui ne peuvent se mettre en exécution sans répandre beaucoup de sang, ne se presentent pas à l'esprit sans lui causer quelque horreur, & qu'il ne faut point s'étonner si chacun n'en parle pas avec la même aprobation. Le Cardinal Alberoni très-bien instruit de cette regle politique de conduite, en concevant le grand dessein de rétablir la Monarchie d'Espagne, délabrée par la dernière guerre

guerre, avoit prévû les opositions premierement de l'Empereur comme principal interessé, qu'il faudroit obliger à rendre ce qu'il en avoit en mains, & ensuite des Couronnes de la Grande Bretagne, des Etats Généraux & de celle de France, qui s'intéressoient en faveur du calme & de la Paix, dont l'Europe avoit commencé de jouïr. Il avoit fait ce qu'il avoit pû, comme on a dit ailleurs, pour faire durer la guerre, qui tenoit occupée les forces de l'Empereur aux confins de la Hongrie. Il avoit entrepris la Cause du Prétendant, pour obliger les Anglois à demeurer chez eux, & pour les mettre entr'eux aux prises, & les engager en une guerre civile. Il y a toute aparence que les Hollandois ne lui faisant point de peur, il ne s'étoit point mis en peine de leur susciter des ennemis, assuré que l'intérêt de leur commerce les feroit toujours entrer les derniers dans tous les projets des Lignes qu'on pourroit former contre lui, & qu'il seroit toujours à tems de les en détacher par l'offre des conditions plus avantageuses, que tout ce qu'ils pourroient esperer dans la continuation de la guerre.

Il ne sembloit pas facile de trouver des prétextes pour détourner les
 Fran-

François de s'opposer à ses vûes. La situation présente de ce Royaume lui en a fourni , & il n'a eu qu'à fomentier la division des Esprits pour rendre impossible leur concert & leur concours à une guerre étrangere. Il ne pouvoit tirer aucun prétexte du côté du Roi de France , pour lui susciter des broüilleries dans son Royaume ; mais le Regent s'étant trouvé dans la nécessité de faire des mécontents , en secondant la cause des Princes du Sang contre les Princes légitimez , & en quelques autres occasions , où il n'a pas crû que l'interêt de l'Etat pût s'accorder avec l'interêt de quelques Corps , ou particuliers du Royaume , il a donné lieu à la désunion des Esprits , & celle-ci le moyen à ceux , qui en ont voulu profiter de broüiller les affaires. La dissention , qui est encore entre le Clergé au sujet de la dernière Bulle ou *Constitution* du Pape , dont les partisans se plaignent que le Regent ne respecte pas assez l'autorité , est encore entrée pour nouveau motif de se prévaloir de la dévotion outrée de ceux-ci pour les lui opposer , avec d'autant plus de danger & de moyens de lui nuire , que le haut Clergé en général semble être dans les intérêts du Pape.

La

La forme de cette oposition aux desseins du Regent de maintenir la Paix, a été un concert, ou Conspiration de tous les mécontents contre lui; & le but, celui de lui ôter la Regence, sous prétexte qu'il en abusoit à la ruine du Royaume. Qu'est-ce qui auroit suivi sa déposition. C'est ce qu'on ne dit pas; quoi-que dans les Lettre interceptées du Prince de Cellamare, il soit parlé de ce cas., & de la maniere, dont on formeroit une nouvelle Regence. Il y est encore parlé d'un *Incendie* en tout le Royaume, qui devoit suivre *le feu mis à la mine* pour l'allümer; ce qui assurément est affreux, & ne peut s'envisager sans terreur. Tout cela suit assez naturellement une guerre civile; où les parties sont fortement irritées l'une contre l'autre. Aussi dit-on en une de ces Lettres, que *sa Divine Misericorde pourroit bien apaiser les jalousies & les mécontentemens presens*. Reconnoissance qui assurément ne sert pas beaucoup à justifier ceux qui les ont suscitez, où qui s'y trouvent engagez.

Il faut cependant reconnoître que supposé, que ces divisions fussent antérieures au dessein d'empêcher que les François ne se mêlassent point des affaires d'Espagne, il n'y a rien dans cette forme-

mentation de leur mécontentemens , qui ne soit dans l'ordre ou dans les règles de la Politique du monde. Il y avoit d'ailleurs un autre sujet d'espérer que les choses n'iroient pas fort loin en matière d'hostilitez , & que le Regent n'emploieroit pas du moins des François contre l'Espagne , la prudence n'approuvant pas de les exposer à la tentation de désertter , ou de refuser de combattre contre un Prince du Sang Royal , tel qu'ils considéreront toujours le Roi Philippe , quelque mésintelligence , qu'il y ait entre les deux Nations.

Aussi le Régent dans le premier Traité qu'il fit avec l'Empereur en entrant dans la *Quadruple Alliance* , il promettoit de l'argent , & quelques Vaisseaux ; & ce n'est que par ce dernier , qu'on vient de rendre public que s'agissant de composer une armée pour combattre , au cas , que la Cour de Madrid persiste à vouloir la guerre , le Regent promet , ainsi que l'Empereur , le Roi de la Grande Bretagne , & les Etats Généraux 8000. hommes de pied & 4000. chevaux , comme chacun de ces autres Alliez promet de sa part , la même quantité de Troupes. On a encore publié postérieurement que s'il en faut venir à l'exécution de la guerre

dé.

146 *Discours général, &c.*

déclarée , l'Empereur fera passer des Troupes Allemandes en France , & le Regent des Françoises , en Italie , au service de l'Empereur , les unes & les autres contre l'Espagne.

Il a paru quelques autres étincelles qui sembloient ne pas vouloir souffrir qu'on doutât que la Guerre alloit effectivement commencer tout de bon , & que les démonstrations , qu'on faisoit de vouloir la Paix n'étoient pas sincères. Les pratiques secrètes pour susciter des brouilleries ont continué dans les Etats de l'Empereur & en ceux du Roi T. C. on a arrêté tout nouvellement à Vienne & à Paris des Gens , qui tenoient des correspondances dangereuses au repos public : Mais , quand on y devroit être trompé , il faut espérer qu'on rétablira l'ordre & la Paix par tout , & qu'on en goûtera les fruits avec d'autant plus de plaisir , que l'incertitude dans laquelle on a été jusqu'à présent , a causé du chagrin & d'inquiétude.

F I N.

702311

f. 10. 547







